

# Trayectorias Humanas Trascontinentales

ISSN : 2557-0633

Directrice de la publication : Dominique GAY-SYLVESTRE

Directrice du numéro : Marie-Gersande RAOULT  
Université de Limoges

Publié en ligne le 28 mai 2021  
<http://unilim.fr/trash/3437>

TraHs N°9 | 2021

*Cum finis. Femmes aux confins d'elles-mêmes*

*Cum finis: Women on the edge*



Université  
de Limoges



Note

Note

**Dominique Gay-Sylvestre**

Directrice revue numérique TraHs

Confinement, enfermement, réclusion..., à travers les textes présentés dans ce nouveau numéro de la revue TraHs, nous assistons dans presque tous les cas à un isolement choisi ou non, subi ou voulu, à une marginalisation des êtres et à la (re)constitution d'un monde hors-norme qu'il nous faut appréhender avec circonspection mais qui interroge profondément.

Le lecteur, quel qu'il soit, ne pourra se soustraire à la puissance évocatrice de leur contenu ni aux sentiments mêlés qu'ils inspirent.



## La vie du côté de la mort Life closed to death

Jean-Michel Devésa<sup>1</sup>

Ce mardi, j'ai embarqué à Roissy en milieu de matinée. Pour m'y rendre, j'ai pris le R.E.R. à Saint-Michel, tout près de *La Louisiane*, l'hôtel où j'ai passé mon dernier week-end de femme libre. J'avais en tête les images de *More*, celles où Stefan et Estelle font l'amour. D'aucuns railleront mon romantisme, quelques-uns relèveront que j'ai eu besoin de mirer l'ombre projetée de la bouche grimaçante dont je serai bientôt la proie et qui, de l'autre côté de la mer, me dévorera et m'engloutira, auprès de cet écrivain que j'ai convaincu non sans mal d'être mon hôte et en quelque sorte mon exécutant. Vendredi, j'ai quitté mon domicile, après l'état des lieux et la remise des clefs à l'agent immobilier. J'y campais depuis trois semaines, un matelas à même le sol et une couette une vaisselle réduite à sa plus simple expression un micro-onde bas de gamme et des babioles, une fois la liquidation pour quelques pauvres milliers d'euros de mes meubles livres et souvenirs. Pendant presque dix ans j'ai eu mes habitudes dans ce coin du XV<sup>e</sup> arrondissement, au croisement des rues Lecourbe et Cambronne. J'y avais posé mes affaires quand j'étais étudiante à Jussieu ; entrée dans la vie dite active, j'y suis restée. Durant ces jours, j'ai vécu dans cet appartement vide, n'effaçant les traces de mon passage qu'au dernier moment, quand j'ai entrepris un ménage de fond en comble, celui auquel sacrifient la plupart des locataires désireux de récupérer leur caution. En cirant le parquet et en nettoyant les vitres, en récurant le moindre recoin, j'ai eu le sentiment de commettre une mauvaise action : je portais atteinte à la mémoire de Jean-Louis, je m'attaquais à nos souvenirs communs, j'exorcisais le spectre des baisers que nous avions échangés, des caresses qui nous avaient réchauffés dans le grand lit en fer. Lui était à Hambourg à la Direction de l'Institut français, mon job d'attachée de presse m'accaparait à Paris au sein de cette maison de fous qui m'avait embauchée à peine avais-je décroché mon diplôme... Évidemment, pour un premier emploi, c'était une aubaine, je pouvais me targuer d'avoir rejoint, à vingt-cinq ans, le gratin de l'édition. Tout le monde me le disait, mes parents mes amis mes copines, mes amants d'avant. En réalité, l'un et l'autre gagnions amèrement de quoi payer nos factures.

À l'approche de la trentaine, je sais que j'y ai été gâtée. Le régime sur lequel sont réglés les rapports professionnels dans cette entreprise, le climat de dissimulation les intrigues l'autisme et la suffisance des éditeurs et des membres du comité de lecture, le sexisme qui y sévit, tout ce bastringue m'a rongée et éreintée à la fois. Très vite, j'ai été lasse des déjeuners et des cocktails où on me conviait parce qu'on estimait utile et agréable aussi d'exhiber Camille devant un puissant confrère un auteur courtisé parce qu'à gros tirages la redoutée responsable de la page des livres

---

<sup>1</sup> Professeur des universités, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges (France), spécialiste des littératures contemporaines en français. Romancier (auteur notamment de *Bordeaux la mémoire des pierres*, Mollat, 2015 ; *Une fille d'Alger*, Mollat, 2018 ; *Garonne in absentia*, Mollat, à paraître en octobre 2021).

du *Monde* ou le chef de rubrique des *Inrock*. J'ai pris en horreur cette jeune femme que j'étais devenue, une charmante collaboratrice et étonnamment consciencieuse une cruche qui arrivait au bureau aux aurores, deux heures avant le reste du personnel, et ne retrouvait ses pénates qu'à la nuit tombée, après avoir achevé la besogne urgente que le saint des saints lui avait confié sur le coup de dix-sept heures, une demi-heure avant la fin de sa journée. Les Prix n'attendent pas, n'est-ce pas ? Tout comme le cirque médiatique sans lequel il est impossible de vendre les livres qu'on publie. À chaque demande à chaque abus, j'ai davantage serré les dents réprimé ma colère ravalé ma protestation et accroché un sourire pour masquer mon désarroi. Quand j'ai débuté fière d'avoir obtenu ce que je croyais être le gros lot, j'ignorais que ce jeu auquel me réduisait ma fonction allait aussi gravement porter atteinte à ma personne. Instrumentée pour plaire à mes employeurs ensuite aux écrivains aux critiques aux libraires aux journalistes aux présentateurs débiles des *talk shows* et à leurs « fichistes », à l'ensemble des décideurs culturels et institutionnels sans lesquels cette boîte finirait par ne plus compter, je n'ai pas tardé à constater que moi aussi je m'ingéniais, comme tous ceux que je méprisais, à manipuler mes interlocuteurs collègues subalternes ou supérieurs, indépendamment de leur sexe de leur statut de leur attitude envers moi. Bref la duplicité ambiante m'a contaminée. Et je ne suis pas parvenue à donner une démission à laquelle pas une semaine je n'ai pensé. Je me suis aigrie et avilie. Et j'ai imposé mes humeurs et mes caprices à Jean-Louis. Il n'a pas bronché ; il était patient. Il a souffert de me voir engluée dans cette mélasse. Il m'aimait. Et donc, contre mauvaise fortune, notre couple comptait les mois et les années, dans une relation à distance nous condamnant à ne jamais nous sentir installés puisque, où que nous soyons, à Hambourg ou à Paris, chacun ressentait qu'une partie de sa vie n'était pas avec lui mais dans l'autre ville. J'avais une carte d'abonnement, Jean-Louis aussi, nous connaissions par cœur les horaires des trains reliant les deux métropoles. Ce qui est survenu est de ma faute... Je ne peux pas réparer. Et je suis incapable d'oublier. Il me faut expier.

Avant le petit-déjeuner, un café au lait un yaourt et un croissant, j'ai demandé à la réception de préparer la note. Je l'ai réglée en liquide et, emplie d'une joie que je n'avais pas éprouvée depuis le commencement de ma relation avec Jean-Louis, j'ai rejoint la rue de Buci en direction du métro et de la station de la ligne A. Dans un sac en cuir mou porté en bandoulière, j'ai fourré un t-shirt de rechange une paire de pantalons en lin quatre ou cinq culottes, les médicaments dont j'ai couramment l'usage une boîte de zyrtec du dafalgan des comprimés de magnésium de la vitamine C, un nécessaire complet de maquillage, bien sûr, ma brosse à cheveux une trousse de toilette une crème démaquillante une huile protectrice un lait hydratant pour le visage dans un flacon aux normes de sécurité, un colifichet pour me protéger la nuque et les épaules de la climatisation, et ce moleskine dont je suis certaine qu'il me sera confisqué dès que j'aurai franchi le seuil de cette demeure qui sera le théâtre de ma passion.

Ma tenue est inadaptée à l'atmosphère maussade d'un hiver rincé par la pluie. J'en frissonne mais ne m'en alarme pas. Je ne suis plus de cette rive mais de l'autre, indifférente à l'humidité poisseuse de Paris de ses quartiers déshérités et de sa banlieue, aux mines renfrognées qui y circulent. Le voyage que j'entreprends n'exige-t-il pas des habits de lumière ? Sous une chemise rentrée dans un jean's, j'ai enfilé un marcel, une authentique relique, en été Jean-Louis adorait me voir l'arborer à même la peau. Avant de descendre de l'avion, je roulerai en boule dans mon increvable fourre-tout le vieil imperméable aux manches frangés par l'usure dans lequel je me suis enveloppé pour me protéger de ce crachin. Pour l'heure, je hâte le pas sur mes hauts talons robustes et confortables. Une lanière rivée à la semelle de bois par de

gros clous couvre le pied, du petit orteil jusqu'à une boucle dans laquelle elle passe pour revenir en partie en arrière mais en oblique à un second point arrimage situé sous la voûte plantaire, tout près du calcanéum. Mes chevilles sont enserrées, plus classiquement, par un lien fermé juste au-dessus de l'astragale. Mes ongles sont peints d'un vernis rouge pas agressif. Je ressemble à une courtisane méridionale à une de ces femmes du peuple exhibant tous les oripeaux de la réification dans l'ambiguïté d'une relation aux autres qui se veut simple directe spontanée.

Maintenant que j'ai payé ma chambre, je n'ai quasiment plus d'argent sur moi, moins de deux cents euros en coupures de cinq et de dix, comme il est sage d'en avoir dans ces pays de la périphérie où tout s'achète, pour des sommes dérisoires au regard de ce que l'on gagne dépense gaspille consomme dilapide en France et en Europe. Celui auprès de qui je me rends m'a prévenue que de volumineux bagages et qu'une garde-robe fournie seraient superflus, je dépendrais entièrement de lui.

Dans le secteur où j'ai embarqué, l'affluence était plutôt clairsemée. La destination est boudée par les touristes, les individuels et les adeptes des formules *all inclusive* chères aux *Tour Operators*. Tous craignent la contagion des violences et des affrontements qui, il y a un an, ont accouché d'une révolte qu'on n'a pas immédiatement identifiée à un printemps. Les compagnies ont réduit le nombre de leurs vols plus de desserte quotidienne une navette hebdomadaire aux trois-quarts vide suffit.

Lorsque le moyen-courrier a décollé, pour la première fois depuis le baptême de l'air de mon enfance, j'ai senti ma personne s'ouvrir malgré elle comme si le vertige qui, au-dedans, trouait mes chairs m'absorbait et que mon être était englouti en des ténèbres sourdant en moi comme la résurgence d'une eau épaisse et verte. Ce malaise s'est accompagné d'une suite de représentations, le *crash* était imminent la mort ma mort était sur le point de survenir, la catastrophe était inévitable, je me suis vue c'est-à-dire imaginée au moment du décrochage, pas seulement stoïque, mais calme sereine un sourire d'acceptation aux lèvres... Toutefois, je me suis braquée contre cette éventualité, un accident aérien ruinerait mes efforts pour planifier et organiser mon effacement, faute d'avoir le cran de me suicider j'ai eu à gagner la confiance de celui qui sera mon bras pour orchestrer ma sortie du cercle des vivants, au terme d'un contrat sans ambiguïté : à cet homme j'offre la possibilité d'exercer sans limite son pouvoir sur un être consentant aux conséquences les plus extrêmes de son abandon. J'ignore le traitement qu'il me réserve, si cela lui chante il pourra comme au cinéma basculer mon corps dans un drap lesté d'un bloc de béton par-dessus une barque à quelques encablures du rivage.

Cet homme est l'auteur d'une dizaine de livres, après la parution du quatrième, il a quitté la France et abandonné l'université pour ce coin du monde que les hippies ont fréquenté autour de 1968, il ne réapparaît brièvement que pour en signer un nouveau. On murmure qu'il abonde ses revenus en satisfaisant d'insolites demandes. Au lendemain de la tragédie qui nous a frappés, Jean-Louis et moi, sa lecture m'a beaucoup aidée même si elle ne m'a pas absoute ni délivrée de mon fardeau. Je l'ai approché lors du lancement de son dernier roman. Nous n'avons que très peu parlé. Cela n'a pas été nécessaire. Il m'avait devinée et je pouvais m'en remettre à lui. Il m'a donné son e-mail. Trois mots une ligne ce serait assez pour nouer le lien, ce que nous en ferions chacun de nous apprécierait... Une correspondance régulière puis journalière s'en est suivie.

Il vit sans personne. Des domestiques bien sûr l'entourent. Pour ses mises en théâtre, oui, il exige un défraiement, non, il ne donne pas suite à toutes les candidatures. Les

demandes se ressemblent. Il n'est pas dupe de certains relents franchement nauséabonds qui affleurent dans les sollicitations dont il est l'objet, il écarte les plus odieuses, pour les autres il augmente ses émoluments, qu'il soit un écrivain constitue un argument commercial supplémentaire, cinq ou six de ces visites par an lui permettent de faire face à ses dépenses, on lui adresse des connaissances, le bouche à oreille fonctionne de mieux en mieux, sans être éclatante sa réussite est avérée son compte bancaire est largement créditeur, aussi envisage-t-il paisiblement ses vieux jours, d'autant qu'il a pris des intérêts dans une minuscule gargote près du marché aux poissons dont la clientèle n'a pas d'autre exigence que de trouver pour très peu d'argent une nourriture roborative, un peu frustrée, celle qu'elle aime, parce qu'elle est celle-là même que les épouses de ces hommes tannés par les embruns, le soleil et une besogne ingrate leur préparent : soupe aux fèves viande aux olives ragoût... Des soucis financiers ? Il n'en a pas... Sa maison il la loue l'acheter il n'y songe pas d'ailleurs nous ne sommes que de passage...

Il a longtemps douté : l'assistance de Dignitas ou d'Exit m'est interdite, le mal qui me ronge n'est pas organique mais psychique et moral, c'est le remords, généralement on en guérit en le noyant dans l'alcool ou l'hyperactivité, ou en le relativisant, moi je le cultive j'en ai fait mon cancer, mais un cancer contenu, sous mon allure suicidaire je dissimule peut-être une farouche volonté de vivre... Tout en me renvoyant à moi-même, il m'a montré que c'était à moi, et pas à une autre, qu'il faisait part de ses secrets. Il m'a ainsi entretenu du stupide calcul auquel il se livrait concernant le nombre des années qu'il lui restait à vivre. Ce désespoir de vieillir, bien qu'il soit l'expression d'une irrépressible peur de mourir, ne le paralyse pas, il favorise plutôt sa création.

Et puis après des semaines et des semaines alors que je désespérais de parvenir à mes fins il m'a écrit des lignes bouleversantes, je lui avais prouvé que je ne m'écoutais pas parler, c'était assez rare pour qu'il s'en félicite, lui et moi recherchions ce qui pour d'aucuns relevait de l'absolu, pour nous c'était l'exacte mesure du fini ; il me conseillait de confier à mes proches que je partais pour un tour du monde de deux ou trois années, il me fallait démissionner, résilier le bail de mon logement, liquider mes biens et en faire bénéficiaire qui je voulais ; pour le visa je me munirais d'un billet aller-retour, puisque c'était mon vœu je ne repartirais pas, il préparait une décharge que je lui signerais, il fallait que nous donnions le change lui et moi chacun à sa manière et selon son rôle dans une pièce qui n'en était pas une et qui ne prêtait pas à rire, les dés en étaient désormais jetés, là-bas, la paix civile était fragile tout pouvait basculer et le sang couler à flot, les journaux du nord et les chancelleries faisaient l'impasse sur cette situation, très vite je sentirais comme un parfum de fin du monde... Et si d'aventure la peur la raison ou l'instinct de préservation finalement me dissuadaient de recourir à ses services il me demandait de ne plus le relancer, je l'aurais bien trop importuné...

Je n'ai pas encore quitté le tarmac que je suis saisie par l'âcreté de l'air. Sur cet aéroport les installations civiles jouxtent les casernes et les hangars militaires. Je remarque des Mig antédiluviens des hélicoptères de combat russes un Transal et une escouade de F 16, dans le prolongement de ces appareils des amoncellements de fûts métalliques et deux carcasses de transports de troupe, des véhicules de l'avant blindés, perforés à la roquette noircis au point d'impact. N'ayant pas de bagage ni de valise en soute, je me débarrasse illico presto des formalités de douane et de police. Je tends mon passeport avec un sourire à trois types qui feignent de ne pas comprendre mon français. J'articule et prononce lentement mes phrases en signe de bonne volonté puis je passe à l'anglais et retourne au français. Je rends visite à un

ami, je précise son adresse, il m'a dépêché son chauffeur, je suis en vacances, je serai de retour à Paris le mois prochain... Ils m'écoutent et remplissent un formulaire que le rebord du guichet me cache. Des sbires qui s'affairent pour me contrôler, celui dont la casquette est la plus chamarrée, s'empare d'un tampon-encreur qu'il appose d'un geste vif. Je bredouille un merci et traverse un dernier portique magnétique qui ne sonne pas malgré la monnaie que j'ai dans ma poche et la boucle de ma ceinture. J'ignore s'il est branché, nul n'est préposé à en surveiller le fonctionnement, je franchis les portes coulissantes me séparant du hall des arrivées de l'aérodrome.

Je suis perdue au milieu de cette salle climatisée dont le sol et les murs sont en marbre blanc. L'étalage de ce luxe contraste avec les espaces d'attente et de repos délimités en son sein par des cloisons mobiles de bois fushia, d'un peu plus d'un mètre, le long desquelles on a rangé des sièges plastiques gris. Parmi la foule bruyante je note plusieurs femmes de ménage coiffées d'un fichu bleu pétrole. Elles discutent en travaillant. Par binôme, j'en compte quatre, la serpillière au bout du balai elles lessivent des dalles jonchées de papiers de friandises et de mégots avec une solution à base de grésil. Les familles les hommes d'affaires les soldats en permission ne dévient pas de leurs trajectoires et marchent dans le sillage de cette équipe de nettoyage, ce qui provoque de sacrées traînées et une myriade d'empreintes. Il m'a prévenu qu'on me prendra en charge près du kiosque vert de l'Office du tourisme. Les hommes que j'ai dans mon champ de vision ont tous le geste avantageux. Assis ils étendent un bras sur le dossier d'à côté ou crachent en surjouant la décontraction. Je cède au démon de la stéréotypie lorsqu'on pose une main sur moi. C'est le chauffeur, il a une mâchoire chevaline et des yeux pers, ce qui dépare sa silhouette ce sont ses charentaises. Je le dévisage. D'où a-t-il surgi ? L'écrivain lui a-t-il montré une photo de moi ? Ces interrogations sont oiseuses, il ne pouvait pas se tromper il n'y a pas d'autre Européenne aux abords de l'édicule...

Nous parcourons deux cents mètres jusqu'à la berline dans laquelle ce loustic me presse de monter, sur la banquette arrière. La route côtière, c'est quatre cent cinquante kilomètres... Je prête une oreille au bruissement agitant la cime des arbres, des caroubiers aux feuilles poussiéreuses des figuiers des palmiers aux troncs comme brûlés au chalumeau. Il démarre, allume la radio de bord, cela grésille et c'est ensuite un chant sirupeux la mélodie d'une voix masculine. Il roule vite à travers des rues dont le goudron est par endroit recouvert d'une couche pulvérulente d'argile et de sable. Entre les maisons dans les prés bouchant les canalisations, s'accrochant aux arbustes aux haies et aux épineux, des milliers et des milliers de sachets en plastique. De toutes les couleurs. Dans la mer, ce doit être la même chose. Je me penche légèrement en avant je l'interroge pardonnez-moi tout à l'heure en sortant de l'aéroport il m'a semblé entendre un bruit sourd, comme un moteur, une turbine, aurais-je rêvé ? Il éclate de rire, c'est une plateforme pétrolière au large il y en a plusieurs...

Lors de mon arrivée chez le romancier, il y a environ dix-huit mois de cela, quand celui-ci est venu au salon d'accueil du rez-de-chaussée pour me lire le règlement de la maison, je me suis raidi à l'écoute d'une disposition. J'ignore s'il s'en est aperçu. Ai-je été trahie par quelque manifestation de mon émotion. D'emblée je me suis senti prise en défaut. Au lendemain du décès de Jean-Louis, j'avais naïvement pensé faire mon deuil en payant de ma personne, je me suis aperçu en écoutant l'écrivain débiter les clauses qu'il avait rédigées que je n'étais toujours pas libérée des questions d'ego...

Pendant toute sa conduite, le chauffeur et moi n'avons pas beaucoup parlé. Je me suis demandé ce que son patron avait pu lui dire du sort qui serait le mien. M'a-t-il lorgné avec une pointe de lubricité, lui ai-je prêté des intentions qu'il n'avait pas ? Calée contre la portière à ma droite, mes yeux ont glissé à la surface du paysage, une suite d'étendues sans clôtures de plus en plus désolées où des enfants dans des manteaux à capuchon sans manche marron clair, des garçons la morve au nez, des filles en sandales en plastique et un foulard tressé dans les cheveux, gardent des troupeaux faméliques de moutons et de chèvres et baguenaudent dans la brise qui en apportant une fraîcheur marine fixe aux branches les papiers ayant échappé aux flammes des tas de détritiques qui environnent les villages les hameaux et les maisons isolées. Les villes dépassées ont l'allure de bourgades limoneuses drainant les productions vivrières légumes et volailles des campagnes. Mon humeur mêle une bonne dose de mélancolie à un émoi diffus.

La lumière du jour baisse lorsque nous atteignons les murailles de la vieille ville en un point où elles sont percées par une chicane infranchissable si ce n'est aux piétons, aux pousse-pousse à deux roues des commerçants surchargés de marchandises ravitaillant leurs étals et à quelques cycles. On stationne la voiture en épi sur l'esplanade en terre battue qui au pied des remparts sert de garage. Dans ce dédale de ruelles au milieu desquelles empestent une rigole et des flaques d'eaux usées, parmi ces femmes en drapé et des dizaines de collégiennes à la coiffure sagement couverte, sous le regard moqueur et intrigué des enfants qui par groupe de cinq ou six rentrent de l'école en blaguant, je me sens étrangère. J'ai coupé les ponts avec ma vie passée. Le chauffeur me montre la voie saluant les hommes qui vaquent aux commissions un couffin à la main ou discutent en fumant. Leurs yeux moqueurs et l'insolence de leurs sourires me piquent. Dans ce qui est, pour moi, un labyrinthe, je ne mémorise pas le chemin emprunté.

Au fond d'une impasse boueuse où j'enjambe un cloaque, souillant mes pieds dans une fange incertaine, nous nous engouffrons dans un couloir obscur. Instinctivement je me courbe de peur de toucher du front le plafond. Sortant une imposante clef de sa poche il ouvre une porte cloutée. D'un signe il m'invite à pénétrer dans un vestibule et referme derrière nous. Il n'a pas seulement poussé l'huis il a aussi actionné la serrure il m'a bouclée dans ce qui sera ma prison. La sobriété du lieu me frappe, un triangle distribué autour d'un escalier étroit et d'un puits de jour dont je comprends qu'il est l'axe autour duquel l'immeuble a été édifié. Le sol est carrelé les murs impeccablement blancs, dans un angle un guéridon damasquiné fait pendant à une cactée longiligne. L'austérité relative de la pièce est compensée par une clarté chaude et apaisante. À gauche, une cloison sépare cette antichambre d'un salon meublé à l'orientale destiné à la réception des visiteurs pour patienter, en sirotant un thé, une bière ou un alcool et en dégustant une pâtisserie confectionnée par la cuisinière. À l'opposé une conciergerie équipée d'une banquette est à la disposition de la domesticité pour ses temps de détente.

Le chauffeur me désigne le salon de réception d'un vague mouvement de la main. Le sang bat à mes tempes mes joues s'empourprent un très court instant je vacille. Et puis je fais ce qu'il me commande. Il ne me touche pas mais il s'approche de moi me jauge de très près il transpire beaucoup. Il ramasse mes affaires et aussi mon baluchon, je n'ai plus rien, son front est en sueur, je grelotte je me mors les lèvres et pleure en silence je n'ose pas m'essuyer même d'un revers. Je tremblote toujours quand mon hôte pénètre dans la pièce. Je réprime une plainte étouffée un gémissement lève les talons et me hausse sur la pointe des pieds, un cri m'échappe, je n'en peux plus, je reçois sa main à la volée, en pleine face, un aller et un retour, sa main qu'il n'a pas retenue, je suis saisie, je tombe sur les genoux et dans un réflexe je ramène mes mains devant moi... Je suis à terre. Une substance douceâtre s'écoule

d'une narine la goutte grossit contre le rebord supérieur de ma lèvre puis déborde, d'un coup de langue puis deux puis trois je lèche, c'est chaud écœurant et fade, c'est mon sang. Et encore une main, laquelle, agrippe ma chevelure me redresse, je suis une mounaque une poupée, de ma bouche pas une parole ni un son, je suis debout mais agie comme une marionnette à fil.

Sa voix a quelque chose de chantant il articule bien, elle retentit en moi parachève mon ébranlement, j'aimerais qu'elle me console hélas elle me chapitre et précise ma condition laquelle n'a pas besoin d'être dite puisque dès cette minute je suis assignée à n'être plus que son ombre. Il parle il lit et il parle. Je suis une chair, une viande, je ressens j'analyse j'éprouve mais ma faculté d'agir est sous emprise. Il achève la lecture de qui sera mon emploi du temps et il en jette les feuillets au sol. Je suis seule pitoyable comme je ne l'ai jamais été. Oui, je me souviens parfaitement de ce moment : j'ai ramassé le règlement et je l'ai lu, j'étais dans la situation que j'avais voulu.

C'était un printemps, une année entière et un été ont filé. Les mouettes tapageuses et voraces tournent dans le ciel de septembre. La tourmente n'a pas épargné le pays ni la cité, des tueries des enlèvements des attentats, répression torture et chaos. Plus aucun touriste. Dans le quartier tout le monde nous connaît. Quand nous sortons, il me demande de me vêtir en invisible. Depuis longtemps les voisins s'adressent à moi comme si j'étais la compagne de l'écrivain, dans leur esprit nous formons un couple. Au bain quand j'y vais avec la cuisinière les femmes me plaisantent comme si j'étais des leurs elles me parlent de mon mari avec des sous-entendus qui les font pouffer. J'ai le crâne rasé. Elles n'y font plus attention. Au marché sur le port à la criée quand nous déambulons sur la jetée, près des canons français qui au XVIII<sup>e</sup> siècle défendaient la passe des pirates, on s'est habitué à ma présence. L'autre jour l'écrivain a étendu ses remarques à la situation politique. Selon lui, en cas de conflagration majeure, nous ne serions pas inquiétés par notre entourage, les miliciens parmi lesquels pullulent les exaltés sont en revanche à craindre... Lui et moi vivons repliés sur nous-mêmes, nous sommes dans l'ère de la conjugalité, a-t-il persiflé, et il a ajouté que, pour les gens de notre rue et ses parages à l'instar de ce qu'en jugeaient la cuisinière et le chauffeur, j'étais certes une pute mais une pute respectable.

Je veux ici remercier vivement Mme Dominique Gay-Sylvestre et Mme Marie-Gersande Raoult, animatrices de la revue *TraHs* et du réseau international ALEC, de m'avoir demandé de leur confier une nouvelle, donc un texte de création, pour ouvrir ce passionnant numéro ayant pour thématique « *Cum finis. Femmes aux confins d'elles-mêmes* ». Leur confiance m'honore doublement : mes collègues savent que je m'applique à conduire mon écriture romanesque et à élaborer mes fictions comme « *l'Autre de la théorie* », ainsi que je l'ai appris dans les années 1970 en lisant et en fréquentant celui que je considère comme un de mes maîtres ; elles ne doutent pas qu'il soit possible à un humain d'imaginer des personnages crédibles et vraisemblables, même si ceux-ci diffèrent par le sexe, le genre, l'orientation sexuelle, l'âge, la classe, la culture, la langue, etc., de celui ou de celle qui s'applique à les faire vivre dans le texte. J'espère ne pas les décevoir avec ce petit récit.

## I- Existences claustrées et/ou captives / Cloistered and/or captive lives



## Le confinement des femmes chinoises à travers les récits de voyageurs français au XIX<sup>e</sup> siècle

### Chinese women's confinement through French travelers' stories in the 19th century

**Qingya Meng<sup>2</sup>**

Université des Etudes étrangères  
Guangdong, Chine

<https://orcid.org/0000-0002-7486-9038>

[mengqingya@gmail.com](mailto:mengqingya@gmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3481>

DOI : 10.25965/trahs.3481

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** À partir d'un corpus de six récits de voyage en Chine publiés au XIX<sup>e</sup> siècle par des voyageurs français, nous avons recensé diverses images se rapportant aux Chinoises. Il ressort de ces lectures que les auteurs remarquent un élément clé de la vie sociale en Chine, à savoir l'absence des femmes dans l'espace public. En effet, la société traditionnelle chinoise s'est construite à partir d'une séparation entre les hommes et les femmes, allant jusqu'à faire du confinement des Chinoises, une norme dans l'organisation de la société impériale. Notre étude vise à questionner la vision des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, représentative de l'existence confinée des Chinoises à travers le concept de l'altérité. À partir des récits de voyage du corpus, nous tenterons de montrer comment l'incompréhension de l'éthique chinoise justifie un mélange entre fantasmes et réalités exprimés par les voyageurs à propos de la condition féminine. Plus précisément, il s'agit d'interroger la notion occidentale de domination masculine à la lumière du principe de Confucius relative à la hiérarchie qui structure la société traditionnelle chinoise. L'étude se compose de deux parties, la première rapporte les différentes images des Chinoises à travers les récits des voyageurs tandis que la seconde partie expose les codes de l'éthique chinoise traditionnelle qui régissent les relations entre masculin et féminin. L'étude portera sur la représentation de trois catégories de femmes : les prostituées, les épouses et les concubines ainsi que les femmes de la noblesse impériale.

**Mots clés :** récit de voyage, voyage en Chine, femmes chinoises, hiérarchie, patriarcat

**Resumen:** A partir de un corpus de seis notas de viaje en China, publicadas en el siglo XIX por viajeros franceses, hemos identificado diversas imágenes relacionadas con las mujeres chinas. De estas lecturas se desprende que los autores advierten un elemento clave de la vida social en China, que es la ausencia de las mujeres en el espacio público. En efecto, la sociedad china tradicional se construyó sobre la base de una

---

<sup>2</sup> Docteur en Littérature française (thèse de doctorat soutenue en 2017 à l'Université de Paul Valéry Montpellier III : Voyage en Chine de Tel Quel et de Roland Barthes. 1974). Actuellement maître de conférences à l'Université des Etudes étrangères du Guangdong, Chine. Inscrite dans l'annuaire des Chercheurs du CRLV (Centre de Recherche sur la Littérature de Voyages).

separación entre hombres y mujeres, llegando a hacer del confinamiento de las mujeres chinas una norma en la organización de la sociedad imperial. Nuestro estudio pretende cuestionar la visión de los viajeros del siglo XIX, representativa de la existencia confinada de las mujeres chinas a través del concepto de alteridad. A partir de estos apuntes de viaje, intentaremos mostrar cómo la incomprensión de la ética china justifica una mezcla entre las fantasías y las realidades expresadas por los viajeros sobre la condición femenina. Más concretamente, se trata de cuestionar la noción occidental de dominación masculina a la luz de los principios jerárquicos de Confucio que estructuran la sociedad tradicional china. El estudio se compone de dos partes, la primera da cuenta de las diferentes imágenes de las mujeres chinas a través de las notas de los viajeros, mientras que la segunda parte expone los códigos de la ética tradicional china que rigen la relación entre el hombre y la mujer. El estudio se centrará en la representación de tres categorías de mujeres: prostitutas, esposas y concubinas, y mujeres de la nobleza imperial.

Palabras clave: notas de viaje, viajes en China, mujeres chinas, jerarquía, patriarcado

Resumo: Com base num corpus de seis notas de viagem na China, publicadas no século XIX por viajantes franceses, identificámos várias imagens relacionadas com mulheres chinesas. A partir destas leituras, parece que os autores notam um elemento chave da vida social na China, o que significa a ausência de mulheres no espaço público. De facto, a sociedade tradicional chinesa foi construída com base numa separação entre homens e mulheres, chegando ao ponto de fazer do confinamento das mulheres chinesas uma norma na organização da sociedade imperial. O nosso estudo visa questionar a visão dos viajantes do século XIX, representativos da existência confinada das mulheres chinesas através do conceito de alteridade. A partir destas notas de viagem, tentaremos mostrar como a incompreensão da ética chinesa justifica uma mistura entre fantasias e realidades expressas por viajantes sobre a condição feminina. Mais precisamente, trata-se de questionar a noção ocidental de dominação masculina à luz dos princípios hierárquicos de Confúcio que estruturam a sociedade chinesa tradicional. O estudo é composto por duas partes, a primeira relatando as diferentes imagens das mulheres chinesas através de notas de viagem, enquanto a segunda parte exporá os códigos da ética tradicional chinesa que regem a relação entre masculino e feminino. O estudo centrar-se-á na representação de três categorias de mulheres : prostitutas, esposas e concubinas, e mulheres da nobreza imperial.

Palavras chave: notas de viagem, viagens na China, mulheres chinesas, hierarquia, patriarcado

Abstract: Based on a corpus of six travel stories in China, published in the 19th century by French travelers, we have identified various images relating to Chinese women. From these readings, it appears that the authors notice a key element of social life in China, which means the absence of women in the public space. Indeed, traditional Chinese society was built on the basis of a separation between men and women, going so far as to make the confinement of Chinese women a norm in the organization of imperial society. Our study aims to question the vision of nineteenth-century travelers, representative of the confined existence of Chinese women through the concept of otherness. From these travel stories, we will try to show how the misunderstanding of Chinese ethics justifies a mixture between fantasies and realities expressed by travelers about the female condition. More precisely, it is a matter of questioning the Western notion of male domination in the light of Confucius' hierarchical principles which structure traditional Chinese society. The study is composed of two parts, the first one reporting the different images of Chinese

women through travelers' notes while the second part will expose the codes of traditional Chinese ethics that govern the relationship between male and female. The study will focus on the representation of three categories of women: prostitutes, wives and concubines, and women of the imperial nobility.

Keywords: travel notes, travel in China, Chinese women, hierarchy, patriarchy

C'est à travers mes recherches littéraires sur les récits de voyageurs français au XIX<sup>e</sup> siècle en Chine que j'ai pris conscience des conditions de vie particulières des Chinoises durant les deux derniers millénaires de l'Empire chinois. Étant moi-même de nationalité chinoise, cette thématique m'a inspirée pour élargir mes connaissances historiques et philosophiques afin de mieux comprendre comment la société traditionnelle chinoise s'est construite à partir d'une séparation entre le masculin et le féminin, allant jusqu'à faire du confinement des femmes, une norme dans l'organisation de la société.

## Introduction

Si, en France, le XIX<sup>e</sup> siècle représente l'âge d'or de la littérature de voyage, la destination vers la Chine n'est pas encore à la mode, compte tenu des longues distances géographiques et des conditions de voyage périlleuses à bord de navires au départ du port de Marseille pour rejoindre celui de Shanghai. De tels périples ont inspiré leurs auteurs à publier, dès leur retour en France, de véritables récits d'aventures.

Le corpus général des récits de voyage entre la France et la Chine, édités entre 1830 et 1900, recense 45 ouvrages. Notre étude s'appuie sur six d'entre eux que nous avons sélectionnés parce que chacun fait longuement référence à la vie des Chinoises. Nous les avons classés par ordre chronologique. Il s'agit de :

- *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de Chine, Tome 2* de Cyrille Laplace (1833)
- *Voyage en Chine du Capitaine Montfort* de Georges Bell (1860)
- *Voyage en Chine et en Mongolie* de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon<sup>3</sup>, 1860-1861 (1866)
- *À travers la Chine* de Léon Rousset (1878)
- *Chine inconnue : Souvenirs d'un collectionneur* de Maurice Jametel (1886)
- *Journal d'un interprète en Chine* de Maurice d'Irisson (1886)

À l'aide de ces récits<sup>4</sup>, nous avons conçu une typologie du féminin organisée en trois catégories : les prostituées, les épouses et les concubines ainsi que les femmes de la noblesse impériale. Celles-ci permettent de rendre compte de l'existence des Chinoises condamnées à vivre enfermées à l'intérieur des résidences des mandarins ou du Palais impérial. Toutes les figures féminines qui ne sont pas assujetties aux règles du confinement sont rejetées par les autres classes sociales. Il s'agit de familles très pauvres dans les campagnes, des mendiantes dans les villes, des chanteuses et des danseuses dans les fumeries d'opium.

« Qui n'imagine pas, ne voyage pas (Fleury, 2000 : 63) » écrit la philosophe Cynthia Fleury. Nul doute que la Chine que les voyageurs intrépides tentent de rejoindre, est idéalisée. Dès leur arrivée, ils racontent un mode de vie à la chinoise, très différent

---

<sup>3</sup> Catherine de Bourboulon (1827-1865) qui a accompagné son mari diplomate pendant 10 ans avant que celui-ci ne termine sa carrière comme ambassadeur de France en Chine, est la véritable autrice de ce récit. Celui-ci a été mis en forme par Achille Poussiélgue, un jeune diplomate ami de son mari, après le retour définitif du couple en France. L'œuvre est publiée à titre posthume quelques mois après sa mort, des suites d'une maladie contractée lors de son séjour à Shanghai.

<sup>4</sup> Les différentes publications ont été téléchargées en format PDF à partir du site Gallica.fr ainsi que le site Chineancienne.fr qui met à disposition des chercheurs les versions scannées électroniques de récits de voyageurs français en Chine.

de celui que mènent les Européens. Ce qui étonne les voyageurs plus particulièrement, c'est le clivage entre le féminin et le masculin. Un voyageur note que les femmes chinoises « ne peuvent être aperçues que furtivement et très rarement par les Européens » (Laplace, 1833a : 113). Un autre souligne qu'elles sont assignées à résidence, c'est-à-dire qu'elles vivent enfermées d'abord dans la demeure du père puis celle de l'époux au moment du mariage, qu'elles ne quitteront plus jamais jusqu'à leur mort.

Au cœur de la représentation des Chinoises, il y a l'image de la clôture ou de la mise à l'écart. Les voyageurs ont en commun de traduire, dans leurs récits, un sentiment d'empathie pour ces femmes qu'ils ne voient nulle part, tandis que, dans le même temps, ils bannissent le comportement cruel des hommes chinois. Leurs critiques s'appuient sur une pensée éthique : le bien est incarné par les voyageurs occidentaux et le mal par les Chinois, comme l'atteste cette réflexion de l'un d'eux :

D'ailleurs la facilité de mœurs, la commodité du mariage, l'asservissement intérieur de la femme, rendent dans ce pays de semblables établissements bien moins utiles et bien moins nécessaires que dans le nôtre (Belle, 1860 : 166).

On peut rappeler que les voyages des Français en Chine se déroulent durant plusieurs décennies particulièrement humiliantes pour la Chine impériale, colonisée partiellement par les Occidentaux à partir de 1840. La colonisation mais aussi la guerre civile<sup>5</sup> participent à l'effondrement économique chinois.

Notre étude vise à questionner la vision des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, représentative de l'existence confinée des Chinoises à travers *le concept de l'altérité*. À partir des textes de notre corpus déjà cité, nous tenterons de montrer comment l'incompréhension de l'éthique chinoise justifie un mélange entre fantasmes et réalités exprimés par les voyageurs à propos de la condition féminine. Plus précisément il s'agit d'interroger la notion occidentale de domination masculine, à la lumière du principe confucéen de la hiérarchie qui fonde la société impériale chinoise. Notre étude se compose de deux parties : la première rapportera les différentes images des Chinoises à travers les récits des voyageurs tandis que la seconde partie exposera les codes de l'éthique chinoise traditionnelle qui régissent les relations entre masculin et féminin.

## 1. Représentations des femmes chinoises dans les récits des voyageurs français

### 1.1 Le modèle chinois

Le récit de voyage de Catherine de Bourboulon<sup>6</sup> datant de 1861 (la seule femme voyageuse de notre corpus), alors même qu'elle vient de séjourner pendant 10 ans à Shanghai, Tianjing et enfin Pékin, décrit une Chine pittoresque avec des paysages singuliers, des sites historiques prestigieux témoignant du haut niveau artistique et

---

<sup>5</sup> Il s'agit de la révolte des Taiping, soulèvement majeur contre la dynastie Qing dans le sud et le centre de la Chine, de 1851 à 1864.

<sup>6</sup> Catherine de Bourboulon est une femme singulière, cultivée, indépendante, passionnée par le savoir-faire des Chinois en matière de soieries et d'antiquités. Elle est audacieuse et prend des libertés qu'aucune femme européenne en Chine n'aurait osé prendre, comme celle d'aller se promener seule à Shanghai et Pékin.

culturel de la civilisation chinoise qui l'impressionne tout particulièrement ; elle relate l'atmosphère bouillonnante des rues qu'elle traverse à cheval. Elle observe les foules de Chinois qui peuplent les cités, tous les marchands, les mendiants, les soldats, les domestiques, les mandarins, etc. C'est une Chine au masculin qui apparaît dans son récit. Si elle évoque une figure féminine, c'est forcément une femme éprouvée par la souffrance et la misère :

Dans un coin, appuyée contre un arbre, une mère pâle et hagarde, la femme de quelque honnête fermier, car elle était proprement vêtue, semblait être la statue du désespoir ; ses six petits- enfants agonisaient autour d'elle ! Je me suis approchée, j'ai essayé de lui parler ; pas un des muscles de son visage n'a bougé ; ses yeux semblaient regarder autre part, sans doute quelque scène d'horreur à laquelle elle avait échappé, mais où elle avait perdu une partie des siens (Pousielgue, 1886 : 10).

Dans la Chine impériale de la voyageuse, il n'y a aucun portrait de Chinoise. Une telle perception corrobore celle transmise par d'autres auteurs de récits de voyage, qui soulignent de façon récurrente l'absence des femmes en Chine.

Sur un plan historique, depuis l'avènement de Confucius (551-479 avant J.-C.), la société impériale chinoise établit une séparation entre espace public (la rue, les commerces, les lieux extérieurs dans la cité, etc.) et espace privé, c'est-à-dire la maison familiale qui est interdite d'accès à tout voyageur étranger. Si ce dernier est convié par un hôte chinois à se rendre chez lui, la réception aura lieu en l'absence de son épouse. Rencontrer une femme chinoise est impossible pour un visiteur masculin. Cette mesure est répandue dans la presque totalité du vaste empire à l'exception de quelques contrées éloignées des lieux de pouvoir comme la Mongolie par exemple.

Ainsi, les codes de mise en relation entre les hommes et les femmes, en particulier ceux de la séduction, sont antagonistes entre la Chine et l'Occident :

Il va sans dire que ces habitudes déroutent un peu les Européens qui seraient tentés d'exprimer leur sympathie aux jeunes personnes chinoises d'après la mimique traditionnelle. Le jeu du pied sous la table ne serait pas apprécié, (...) Quant à la main furtivement et nerveusement serrée, il faut encore y renoncer (Irisson, 1886 : 128).

Dès leur arrivée en Chine, les voyageurs se montrent intarissables à propos des Chinoises qui sont pourtant invisibles. Ils les plaignent d'avoir une « vie retirée ». Ils dénoncent la « barbarie de leurs époux [qui] leur enlève la distraction des réunions élégantes et joyeuses ! Elles n'ont d'autre société que celle de leur mari ou de leurs enfants ! » (Rousset, 1878 : 257). Ils imaginent l'ennui qui domine leur existence :

Encore si elles sortaient ! Mais elles ne vont jamais à pied ; et si la porte de leur prison s'ouvre quelquefois pour elles, ce n'est que dans une chaise à porteurs, rigoureusement fermée, qu'elles vont rendre visite à de rares amies ou à leurs parentes (Rousset, 1878 : 257).

Ces notations relèvent d'un paradoxe : comment les voyageurs peuvent-ils produire un discours à propos des Chinoises alors même qu'ils ne les rencontrent pas et que les hommes chinois ne leur parlent jamais de leurs femmes, surtout quand l'interlocuteur est un étranger ? Les tensions entre réel et imaginaire dominent la sensibilité des voyageurs.

Un auteur confie ses préoccupations à propos de la vision de la Chine :

Une erreur grossière, qui a généralement cours dans notre pays, nous a fait admettre que les Chinois se débarrassent volontiers de leurs enfants vivants, soit en les jetant dans des puits, soit même en les donnant à manger aux pourceaux. C'est absolument faux (Irisson, 1886 : 85).

Lui-même semble se méfier de ses perceptions. Il invoque le phénomène de la ruineur qui serait à l'origine de la représentation des femmes en Chine. L'auteur se voit lui-même dans une position particulière par rapport à son sujet : celle d'un étranger qui n'a pas accès aux codes sociétaux pour rendre compte de ce qu'il voit en Chine.

Nous précisons que le terme « confinement » n'apparaît dans aucun des récits de voyage de notre corpus. Sur un plan lexical, celui-ci est utilisé pour signifier une situation d'enfermement, ou d'emprisonnement ou de relégation, mais il comporte aussi l'idée d'une protection assurée par la situation de confinement. Par exemple, un malade contagieux sera empêché de sortir de chez lui pour ne pas propager la maladie dont il est atteint. Ici, dans le contexte de la Chine, le confinement désigne le seul mode de vie que connaissent les Chinoises, lequel est régi par un fait de lois et de traditions. Le confinement est donc une norme de la société impériale :

Comme la place des femmes était confinée au foyer, la loyauté des femmes envers leurs maris était chérie à tel point qu'une femme qui mourait pour sa chasteté était officiellement honorée par une plaque érigée dans un lieu public ou par un titre de la cour (Gao, 2003 : 116)<sup>7</sup>.

Nous allons donc exposer les trois types de figures féminines, présentes dans le corpus des récits de voyage.

## 1.2 La figure des prostituées

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Empereur accorde un statut particulier à Canton qui devient la seule ville en Chine où les voyageurs occidentaux peuvent faire du commerce (1757-1842), mais la ville demeure fermée aux femmes occidentales. D'où le fait que ce grand port chinois soit devenu la première destination pour les voyageurs français. La ville de Canton est dominée par l'eau, certains quartiers sont mêmes construits sur l'eau. Les habitants, le port, les bateaux, les jonques (d'ailleurs un signifiant de la Chine), etc., forment un ensemble de vies. Le port de commerce est aussi convoité par les trafiquants d'opium, les pirates, et autres brigands venus dans cette région du monde pour piller les cargaisons de produits de luxe. Un climat d'insécurité règne dans la ville et les voyageurs français l'évoquent avec une certaine lucidité. Dans un tel contexte, la prostitution se développe facilement mais d'une façon particulière, du moins aux yeux d'un Occidental :

Les malheureuses créatures condamnées à cet infâme métier étant toutes esclaves, sans aucune exception, et formant, d'après la coutume, une branche lucrative de revenu pour

---

<sup>7</sup> Traduction faite par nos soins: "As women's place was confined to home, loyalty of women to their husbands was cherished to such extent that a woman who died for her chastity would be officially honored with a plaque erected in a public place or with a title from the court" (Gao, 2003: 116).

leurs propriétaires, sont multipliées à l'infini ; elles composent plusieurs classes, dont les dernières ont été reléguées dans les faubourgs. Les autres passent leur temps à bord de grands bateaux construits exprès pour cet usage et contenant des appartements très propres et convenablement ornés : ces bateaux sont tous réunis à l'entrée d'un des nombreux canaux que projette le fleuve du côté de Canton, et forment pour ainsi dire un quartier de la ville flottante, (...) le seul endroit où ces filles puissent exercer leur industrie ; car je ne les ai vues nulle autre part (Laplace, 1833a :110).

Cette image des prostituées à bord d'embarcations convoque l'image d'un enfermement singulier : à Canton tout le monde les appelle des « bateaux-fleurs », typiques de la vie locale au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces fragiles bateaux-fleurs ne laissent rien voir de l'intérieur, mais tout le monde sait ce qui s'y passe. Les étrangers peuvent y être accueillis pour se divertir avec des jeunes prostituées. Toutefois, dans le cadre des récits de voyage, les auteurs restent discrets laissant penser à leurs lecteurs qu'ils ne sont jamais montés à bord pour y rejoindre les « filles de la nuit ». Canton joue donc sur la visibilité et l'invisibilité des prostituées en les cachant à l'intérieur des bateaux-fleurs.

### 1.3 La figure des épouses et des concubines

Une autre figure féminine évoquée dans les récits de voyage, est celle de l'épouse, une figure antagonique de celle de la prostituée. Le sinologue Nicolas Zufferey écrit qu'« il n'y a pas de catégorie générique pour la 'femme' en Chine impériale, mais uniquement des rôles, ceux de fille, d'épouse ou de mère » (Zufferey, 2003 : 194). Cette remarque peut nous aider à comprendre comment le système patriarcal de la Chine impériale érige le mariage et la famille comme les éléments fondamentaux qui garantissent la stabilité de l'Empire. À partir de sa naissance, une petite fille est éduquée en vue de son mariage qui sera arrangé par les parents, au moment de son adolescence.

La cérémonie du mariage obéit à des codes stricts toujours destinés à préserver l'invisibilité de la figure féminine. Ainsi, la jeune mariée demeure cachée au regard de son nouvel époux jusqu'à la fin de la célébration nuptiale. En général, les fêtes de mariage se déroulent hors de la présence d'hommes étrangers. Un des auteurs du corpus bénéficie d'une exception. Il a pu être invité au mariage de mademoiselle Cho-San, mais il ne la voit pas. Il sait simplement que son nom signifie la « troisième née ». À cet effet, il précise que « les filles en Chine n'ont dans les familles qu'un numéro d'ordre. Seulement, elles se rattrapent sur les surnoms. Et la jeune mariée répondait à l'appellation de Tien-Roua, Fleur du ciel » (Irisson, 1886 : 127).

L'épouse ne peut donc être vue que par les membres de sa famille. Une fois mariée, son seul projet de vie se réduit à la maternité, en mettant au monde, si possible, des garçons. L'épouse, en devenant mère, devient le noyau dur de la famille. « Tandis que les hommes utilisent au dehors leurs connaissances ou leur industrie, les femmes s'occupent, sous l'autorité de la mère, à tous les travaux d'intérieur. L'éducation des enfants et des petits-enfants y est entourée de la sollicitude la plus vigilante, et tout ce petit monde donne l'exemple de la concorde et de l'union la plus parfaite » (Rousset, 1878 : 54). Le mari peut décider de prendre une deuxième épouse ; la concubine, sera alors placée sous l'autorité de la première épouse. L'une et l'autre s'occupent principalement de l'éducation des enfants.

Les Chinoises sont dépourvues d'un statut juridique ; elles n'ont aucune instruction, elles ne pratiquent aucun art ; à peine les petites filles sont-elles sorties de l'enfance qu'elles commencent à être préparées à leur futur mariage. Cela vaut pour toutes les classes sociales aisées, y compris les Chinoises de la sphère impériale.

#### 1.4 La figure des femmes nobles dans le palais impérial

Un voyageur précise : « les femmes des classes supérieures seulement sont soumises à la réclusion ; celles du peuple échappent par leur pauvreté à des précautions dispendieuses » (Laplace, 1833a : 156). Nicolas Zufferey explique que « les femmes de l'élite avaient un statut plus élevé que les paysans ou les artisans ; et la grand-mère, la belle-mère et la mère commandaient aux générations inférieures » (Zufferey, 2003 : 189). Nous retrouvons les mêmes caractéristiques aussi bien dans les palais impériaux que dans les demeures des riches commerçants : enfermement des femmes et hiérarchisation entre elles, à l'intérieur de l'espace privé.

La vie dans le palais est régie par des règles consacrant le confinement strict des épouses et des concubines, comme seul mode de vie. A ce propos, un voyageur raconte d'une façon détaillée cet événement tragique du pillage du Palais d'été<sup>8</sup> à Pékin, le 18 août 1860, par les militaires français dans le cadre de la seconde Guerre de l'opium. Le Palais d'été est un lieu réservé uniquement à l'Empereur et ses concubines. Le voyageur Maurice d'Irisson n'est pas favorable à un tel déchainement de violence, mais il est militaire et doit obéir aux ordres. Il fait porter la responsabilité des destructions aux armées anglaises engagées dans les combats aux côtés des Français. Il prend soin d'enrichir son témoignage de quelques descriptions concernant le faste architectural du palais. C'est en déambulant entre les bâtiments saccagés qu'il découvre avec stupéfaction un harem de 27 femmes, cachées sur une île du lac des jardins de l'empereur :

J'étais tombé sur le harem, ou, du moins, sur une certaine partie du harem de Sa Majesté. C'est assez l'habitude chez les peuples de l'Extrême-Orient de construire ainsi des gynécées dans les îles ; l'eau qui les entoure rend plus solitaires les plaisirs du maître, plus facile la surveillance des eunuques. Me voilà donc avec vingt-sept femmes sur les bras, absolument affolées et tellement hors d'elles-mêmes (Irisson, 1886 : 340).

Les jeunes femmes ignorent, qu'à ce moment-là, se déroulent des pillages dans l'enceinte du palais. « Tout ce petit monde se précipita, à la ronde, à terre autour de moi, frappant la natte de ses jolis fronts » (Irisson, 1886 : 340). La scène décrit un groupe de jeunes filles, coupées des réalités du monde ; en jouant sur l'emploi de deux métaphores, celle des oiseaux et celle des fleurs, l'auteur dépeint la désincarnation des concubines. Il ne leur reste plus rien d'humain ou de féminin. Le langage métaphorique est sans doute le plus approprié pour rendre compte de leur asservissement :

---

8 « Le plus prestigieux des Palais d'été des empereurs Qing, le Yuanmingyuan, 'jardin de la clarté parfaite', était un vaste ensemble situé à 12 km au nord-ouest de Pékin, et la résidence favorite des empereurs jusqu'à sa destruction lors du ' sac du Palais d'été ' de 1860. Il n'en reste plus maintenant que quelques ruines dans la partie nord-est de l'enceinte : ce sont celles des Palais européens, édifiés principalement entre 1747 et 1759 par des Jésuites vivant et travaillant à la Cour de l'empereur Qianlong » (Thiriez, 1990 : 90).

Elles sautillaient sur leurs petits pieds mutilés comme des oiseaux auxquels on a coupé les grosses plumes des ailes. La plupart avaient revêtu sur leurs toilettes éclatantes des espèces de camisoles, de tuniques grossières, afin de se faire prendre pour des femmes du peuple. Mais, par les fentes de ces tuniques, s'échappaient des flots de soie, de crêpe de Chine ; les petites chaussures de satin rouge sortaient comme des becs de colombe de ces paquets soyeux. C'était charmant ! Sur les pelouses vertes, il me semblait pousser devant moi une troupe de grandes fleurs animées (Irisson, 1886 : 344).

Les jeunes filles, ainsi réduites au rang de jouets de plaisir, composent un tableau surréaliste, en opposition avec la tragédie qui vise le Palais d'été au même moment. On soulignera cette expression ironique et stupéfiante à la fois, « c'était charmant » d'autant que le récit est de type rétrospectif, c'est-à-dire qu'il n'est pas écrit sur l'instant. On peut donc imaginer l'auteur aux prises avec son sens du devoir militaire et ses émotions face à cet aéropage féminin, tout à fait surprenant.

De tels témoignages peuvent traduire l'ingéniosité du système impérial dans l'art du confinement :

Sa Majesté Impériale (...) ne se contente pas d'une seule femme : elle a des concubines dont le logis, le quartier si l'on veut, est situé en face de ses appartements privés. Ces dames, dans les appartements desquelles nous jetons un coup d'œil et promenons une attention déjà fatiguée, sont, à ce qu'il nous semble, presque aussi bien nippées que leur souveraine, et boivent leur thé dans des services aussi précieux que les siens (Irisson, 1886 : 319).

Ce qui apparaît, c'est une condition du confinement des femmes poussée à son paroxysme : à force de mise à l'écart et de relégation, les épouses et concubines de la sphère impériale sont « déconnectées » du réel. La cérémonie du thé alors que le palais est incendié donne la mesure de la distanciation qui existe entre elles et le reste du monde et confirme la condition de totale claustration qui caractérise l'existence des femmes de la noblesse.

L'état de relégation des femmes chinoises est aussi signifié par un objet qui fonctionne véritablement comme la métaphore de confinement des Chinoises : il s'agit du palanquin.

## 1.5. Le palanquin ou la métaphore du confinement des femmes chinoises

Le palanquin est un moyen de transport qui ressemble à la chaise à porteur en Occident. En Chine, il est introduit durant la dynastie des Hans au cours du II<sup>e</sup> siècle avant J. C. Il participe à l'imagerie occidentale se rapportant à la civilisation chinoise. Selon le voyageur français Cyrille Laplace, « les femmes, toujours renfermées, ne paraissent jamais dans les rues qu'en palanquin bien clos » (Laplace, 1833a : 110). Ce commentaire est très important puisqu'il rappelle que le principe du confinement pour les femmes implique de ne pas être vue. Ce palanquin est donc pourvu d'« un double rideau de soie, fermé avec soin » (Laplace, 1833a : 152). Son utilisation est destinée à toutes les familles riches, qu'il s'agisse de la famille impériale, les hauts dignitaires, les commerçants, etc. ; il est également utilisé par les hommes autant que par les femmes. Bien que ce moyen de transport soit la marque de privilèges et

de richesses, le palanquin sert aussi au transport des gens du peuple. Plus le palanquin est richement décoré, soigneusement fermé par des étoffes de qualité, plus il est le signe distinctif de la haute appartenance sociale. Pour les femmes issues de familles aisées, il constitue leur seul mode de déplacement.

Finalement il symbolise un compromis entre l'interdiction de sortir et l'envie de sortir. Les Chinoises, une fois qu'elles y sont installées, se retrouvent à nouveau dans un lieu clos comme dans leur maison, ce qui leur permet de se transporter entre deux lieux :

Encore, si elles sortaient ! Mais elles ne vont jamais à pied ; et si la porte de leur prison s'ouvre quelquefois pour elles, ce n'est que dans une chaise à porteurs, rigoureusement fermée, qu'elles vont rendre visite à de rares amies ou à leurs parentes (Rousset, 1878 : 257).

Le palanquin répond à un impératif du code social chinois appliquée à la femme : ne pas être vue, échapper au regard de l'autre, ne pas communiquer avec l'étranger, autant de signes qui se cristallisent autour d'une dichotomie entre le masculin et le féminin.

Au terme de la présentation des figures féminines chinoises marquées par le sceau de l'enfermement, nous ajoutons ci-dessous des précisions concernant les femmes étrangères en Chine.

## 1.6 L'exclusion des femmes étrangères

L'injonction faite aux femmes de ne pas se montrer vaut autant pour les Chinoises que pour les femmes étrangères, notamment européennes. Seule la ville de Shanghai fait figure d'exception dans l'Empire chinois puisque les Chinoises « au contact des Européennes y jouissent d'une plus grande liberté qu'ailleurs (Rousset, 1878 :182) » ; c'est pourquoi, écrit le français Léon Rousset « contrairement aux habitudes de retenue des autres villes de la Chine, les mœurs faciles de la société chinoise de Shanghai permettent aux dames de cette ville de se rendre au théâtre » (Rousset, 1878 : 184). Cette remarque montre qu'en Chine, ce n'est pas le statut social qui est déterminant mais c'est le rôle que doivent jouer les individus en fonction de leur genre et de la place qu'ils occupent dans la société, comme évoque Confucius : l, rois, ministre, père, fils.

En revanche, à Pékin, capitale de la Chine depuis 1421, la tradition n'encourage pas les Chinoises à se montrer dans l'espace public. Cette particularité vaut aussi pour les femmes Occidentales qui n'auront même pas le droit d'y résider jusqu'en 1860.

Le 25 octobre 1860, est signé un traité de paix, dit « inégal » (Larané, 2019) entre l'ambassadeur de France et le gouvernement Qing<sup>9</sup>, pour mettre un terme à la seconde guerre de l'Opium. À cet effet, la France ouvre sa première ambassade à Pékin. Catherine de Bourboulon, épouse d'un diplomate français, devient la première européenne à entrer légalement dans Pékin en chaise à porteur vers 7 heures du soir, après avoir vécu à Shanghai pendant 10 ans. Ce jour-là, non seulement elle obtient l'autorisation d'entrer dans la capitale chinoise, mais aussi d'y résider puisqu'elle va s'installer, durant quelques mois, avant son départ définitif de Chine, dans la résidence actuelle de l'ambassade de France (Poussielle, 1886 : II). On peut penser

---

9 Le traité est signé entre l'ambassadeur Jean-Baptiste Louis Gros et le Prince Gong, frère de l'empereur de l'époque et représentant de ce dernier.

que, dans le cadre du traité de paix entre la France et la Chine, l'ouverture de nouvelles ambassades étrangères a été négociée et l'installation des familles de diplomates avec leurs épouses a été facilitée<sup>10</sup>. D'où le fait que la présence des femmes étrangères dans Pékin puisse alors être légalisée.

Notre investigation à travers les récits de voyage confirme la spécificité du modèle chinois où le féminin et le masculin empruntent des axes de circulation si distincts qu'il n'y a jamais une possibilité de se rencontrer.

## 1.7 Le discours compassionnel des voyageurs français à propos des femmes chinoises

Pour le voyageur, la femme chinoise devient un fantasme du fait de son invisibilité dans l'espace public. Cependant, l'interdiction faite aux Chinoises de se montrer, à pour conséquence de développer chez les voyageurs français un discours empli d'empathie à leur égard.

Les voyageurs émettent diverses critiques envers les hommes chinois qu'ils rendent responsables de l'enfermement des femmes. Ils déplorent le manque d'hygiène et l'immense misère sociale qui caractérisent le mode de vie en Chine. Ils dénoncent la tradition des petits pieds bandés des Chinoises, inventée par les hommes » qui estropi[ent] les femmes pour toute leur vie, les empêch[ent] de marcher » (Laplace, 1833a :113) ou bien les « rendent ridicules » (Irison, 1886 : 309). Même si les voyageurs n'ont pas croisé des femmes chinoises aux pieds bandés, ils ont tous entendu parler de cette mutilation, avant ou pendant leur séjour. Un voyageur écrit que le pire :

C'est la souffrance perpétuelle de ces pauvres créatures, tant qu'elles n'ont pas atteint leur croissance, tant que les os ne sont pas ankylosés et les chairs atrophiées. Les pieds parfois se coupent, suppurent. On comprend quelle influence doit avoir cet état de malaise perpétuel sur le physique et, par conséquent, sur le moral des femmes (Irison, 1886 : 78).

L'auteur raconte le supplice des pieds bandés alors qu'il n'en a rien vu. Ces scènes de souffrance du corps réprimé sont fictives dans le récit de voyage. Elles montrent les femmes chinoises estropiées, comme le rapporte un voyageur qui vient d'arriver dans la petite ville de Roua-Yin-Miao :

Toutes les femmes de ce pays, même celles de la classe laborieuse, ont les pieds déformés, et la semelle de leur soulier est si petite qu'elle entrerait facilement dans une tasse à café (Rousset, 1878 : 340).

Dans ce lieu, le voyageur assure avoir vu des femmes au travail, « sans en paraître gênées » (Rousset, 1878 :340) malgré l'entrave des pieds bandés. Pour éviter la fatigue, précise-t-il, une fois entrées dans leur maison, « elles travaillent toujours à genoux ou assises » (Rousset, 1878 : 340). Mais l'auteur se contredit quelques pages plus loin, puisqu'il écrit que :

La claustration des femmes n'est pas imposée par la loi, mais n'est en Chine que le résultat d'une coutume, et ne s'applique

---

<sup>10</sup> La Première convention de Pékin et le traité de Tien-Tsin sont signés entre la Chine et la France pour clôturer la deuxième guerre de l'opium, permettant l'installation temporaire de l'ambassadeur de France et sa famille à Pékin, dans la Résidence du Prince An.

pas à celles dont le travail est nécessaire pour contribuer aux besoins ou au bien-être de la famille ; elle n'est donc observée que dans la classe aisée ; les femmes du peuple ont toute liberté pour aller et venir hors du logis sans que personne s'en étonne (Rousset, 1878 : 284).

L'auteur semble chercher à comprendre ce qui peut bien justifier la pratique des pieds bandés :

On a dit que les dames chinoises se sont résignées à la stupide mutilation de leurs pieds pour imiter la démarche d'une impératrice qui avait les pieds mal faits. (...) C'est une légende. On a dit aussi que les Chinois déformaient les pieds de leurs femmes pour les empêcher de courir après leurs galants. C'est une plaisanterie (Irisson, 1886 : 77).

En écrivant il procède par élimination. D'emblée il écarte les explications impossibles. Mais c'est l'incompréhension qui s'impose chez le voyageur.

Autrement dit, la représentation de la femme chinoise au pieds bandés finit par devenir emblématique de la condition des Chinoises caractérisée par l'enfermement. Ces deux éléments liés l'un à l'autre illustrent le destin tragique du féminin dans une société que l'Occident qualifie de patriarcale<sup>11</sup>.

Ces différents éléments permettent d'interroger plus précisément la perception de l'altérité dans la société impériale chinoise. La complexité du schéma relationnel entre le féminin et le masculin crée une sorte de malentendu entre les voyageurs – principalement des hommes – et les Chinois – uniquement des hommes. Du point de vue de la pensée occidentale, tous les éléments sont réunis pour montrer que les Chinoises sont les victimes d'un système oppressif à leur égard. Cependant, du côté de la pensée classique chinoise, une telle réalité n'apparaît pas. Mencius, co-fondateur du confucianisme, énonce les bases théoriques pour une philosophie des « bonnes mœurs » à l'attention des femmes de la Chine impériale :

Lorsqu'une fille (de vingt ans) se marie, sa mère lui donne des instructions. Elle l'accompagne jusqu'à la porte, et lui dit : « Quand vous serez arrivée à la maison de votre mari, vous devrez vous montrer respectueuse ; vous devrez veiller sur vous ; gardez-vous de désobéir à votre mari. » Les femmes doivent prendre pour règle l'obéissance (Mencius, 1950 : 436) La règle ordinaire est que les personnes de différents sexes ne se donnent rien de main à main (Mencius, 1950 : 477).

Plus tard, d'autres penseurs ont cherché à interpréter les discours de Mencius, afin que de préciser les règles de vie destinées aux femmes. « L'obéissance » au sens général chez Mencius prend la forme de « trois obéissances » : obéir au père en tant que jeune fille, au mari en tant qu'épouse et au fils en tant que veuve. La séparation entre les deux sexes, considérée pendant plus de 2000 ans comme une « règle ordinaire », justifie le respect de certaines mœurs dans la maison. Prenons l'exemple de « Les règles de la maison de Yang à Jimo » établi à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle :

---

11 Nous rappelons qu'une telle vision s'inscrit aussi dans le champ conflictuel politico-militaire des relations entre les Chinois et les Européens. La guerre colonialiste menée par la Grande-Bretagne et la France participe à l'incompréhension des voyageurs qui arrivent en dominateurs dans un territoire terriblement affaibli par la misère économique et sociale.

Les femmes ne sont pas autorisées à rencontrer les jeunes hommes de la famille de façon informelle [...] elles ne peuvent ni aller au temple pour brûler de l'encens, ni effectuer un voyage touristique, elles évitent absolument de parler avec des hommes. Les femmes doivent s'éloigner de leur beau-père : à l'occasion du Nouvel An ou de leur anniversaire, elles peuvent leur rendre hommage en restant de l'autre côté de la porte (Lin & Wang, 2016, p. 389).

Dans ce contexte, notre étude propose d'apporter des éléments philosophiques pour mieux appréhender un système de pensée qui exclut le principe de la domination masculine au profit du principe de hiérarchie entre les individus et de la séparation des sexes.

## 2. Le confinement des femmes chinoises, une réalité ou un mythe ?

Cyrille Laplace rédigeant son récit à la demande du gouvernement<sup>12</sup>, souligne le côté « impénétrable » (Laplace, 1833a : 3) de la civilisation chinoise. D'après lui, les Chinoises sont « condamnées à la réclusion » (Laplace, 1833a : 149) précisant que le même phénomène se retrouve dans toute l'Asie. L'auteur est le seul du corpus à tenter de comprendre le système de la Chine où il séjournera plusieurs années. Il apprend la langue chinoise auprès d'un maître chinois : en brisant l'obstacle linguistique, il cherche, mais en vain, à entrer en relation avec la société chinoise.

Tous les récits de voyage que nous étudions montrent comment les voyageurs français se heurtent à une incompréhension du modèle chinois, alors même qu'ils ont préparé leur voyage avant le départ par des lectures (récits de voyage, guides touristiques, encyclopédies, etc.). Outre la recherche documentaire, la puissance de l'imaginaire l'emporte chez le voyageur. La combinaison entre lectures et fantasmes crée un récit, selon la chercheuse Christine Montalbetti, qui reproduit à la fois la mémoire des livres et celle de l'expérience vécue. C'est ce qui crée les « possibles effets de la bibliothèque » (Montalbetti, 1998 : 6) pour reprendre l'expression de l'autrice. Les représentations des Chinoises sont le produit de ces mémoires.

Le voyageur occupe une position particulière dans le champ de l'écriture viatique. Dans la typologie de Barthes, il serait plutôt « l'écrivain » et non pas « l'écrivain » qui « exerce (...) une fonction ; l'écrivain une activité. L'écrivain procède du rôle du prêtre (...) ; l'écrivain de celui du clerc » (Barthes, 1964 : 152). Barthes met l'accent sur ce qui manque à l'écrivain, c'est-à-dire « le pourquoi du monde dans un comment écrire » (Barthes, 1964 : 152). Pour l'écrivain, « écrire » est un verbe transitif, car il écrit quelque chose. Si l'on interroge le pourquoi du confinement des femmes chinoises dans la société impériale, il convient de mettre en lumière sa spécificité.

### 2.1 Principe de hiérarchie dans la société impériale

Pendant plus de deux mille ans, les relations entre les individus sont réglementées par le principe de hiérarchie qui confère à chacun un statut duquel découle un rôle

---

12 « Cette relation de voyage, rédigée et publiée par ordre du gouvernement, est l'ouvrage d'un officier de marine qui, presque toujours à la mer depuis sa première jeunesse, a dû se trouver un peu étranger au nouveau genre de travail qui lui était imposé (Laplace, 1833b : I) ».

spécifique. Selon la pensée de Confucius qui façonne l'organisation sociale de la société impériale<sup>13</sup>, les hommes et les femmes sont différents. Partant de cette distinction établie comme premier principe de la gestion sociétale, les liens de sang se transmettent du père au fils, la mère ne transmet rien. L'homme est à l'extérieur, la femme est à l'intérieur. L'homme est en charge de la politique et la femme s'occupe de son mari et ses enfants. La famille est le noyau de l'organisation de la société, d'autant qu'il désigne une alliance entre deux familles et non pas deux individus. En dehors du mariage, la femme n'existe pas. Dans la relation entre les époux, l'homme est traditionnellement considéré comme supérieur à la femme. La règle de l'obéissance gère tous les comportements des femmes, face aux hommes, le père, le mari, le fils<sup>14</sup>.

De même, la société impériale est divisée en classes sociales organisées sur un axe vertical et séparées les unes des autres, avec interdiction légale de s'affranchir de sa classe de naissance par le mariage, par exemple. La hiérarchie entre les femmes se révèle encore plus complexe. Les femmes sont assignées à un statut hiérarchique en fonction du statut de leur mari. Au sein de la cellule familiale, le principe de hiérarchie intervient également dans les relations entre épouses, concubines et jeunes filles. Un homme ne possède qu'une seule épouse et c'est elle qui gouverne les autres femmes de la même maison, telles que les concubines (qui peuvent être multiples selon la volonté de l'époux), les filles et les servantes (qui peuvent devenir une concubine sous accord de l'épouse). Mais il faut aussi ajouter que les femmes les plus âgées comme les belles-mères, toutes-puissantes peuvent exercer une terrible autorité sur leurs belles-filles ou même sur leurs filles.

La place des femmes dans la société impériale est justifiée par le concept de la hiérarchie. Trois grands principes organisent la pensée confucéenne : le souverain est le guide de ses ministres, le père celui de son fils et le mari celui de sa femme. La hiérarchie s'applique dans trois relations :

- La relation du sang qui se réfère à celle entre les personnes âgées et les jeunes, entre les enfants de l'épouse et des concubines, entre les proches et ceux qui sont éloignés dans la parenté.
- La relation politique qui correspond à celle entre le souverain et les ministres, entre les fonctionnaires et le peuple, et entre les hauts fonctionnaires et les fonctionnaires au bas de l'échelle.
- La relation entre les sexes qui repose sur celle entre l'époux et l'épouse, entre les frères et les sœurs<sup>15</sup>.

Ces différents éléments érigent une pensée de l'éthique qui est significative d'un tel dispositif.

---

13 Bien que Confucius n'ait jamais formé, lui-même, un système de pensée, les Lettrés de la dynastie des Han, inspirés par les écrits classiques du penseur, ont construit progressivement une idéologie qui deviendra l'idéologie officielle de l'Empire chinois à partir I<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

14 Pour plus d'informations, voir Liang, L. (2013). Structures à fermeture éclair : relations entre les sexes du patriarcat. *Social Sciences In Guangdong*, 1, 242-250 (référence en chinois : 梁理文.(2013).拉链式结构 :父权制下的性别关系模式. 广东社会科学(01),242-250).

15 Pour plus d'informations, voir Liu, J. (1998). « Système de genre et moralité des femmes dans la Chine ancienne ». *Journal of Shanxi Normal University (Social Science Edition)*, 4, 67-71 (référence en chinois : 刘巨才.(1998).中国古代的社会性别制度及传统妇德. 山西师大学报(社会科学版)(04),67-71).

En Chine, l'oppression des femmes n'est pas une réalité compte tenu de « l'existence de distinctions de statuts » et du fait « que tout rapport humain est hiérarchisé » (Capdeville-Zeng, 2019 :108). Confucius lui-même confère une valeur péjorative au terme de « femme » (女子) : « le Maître a dit : Les femmes et les manants, voilà les êtres les plus difficiles à manier : traitez-les familièrement, ils vous manqueront ; tenez-les à distance, ils vous maudiront ! » (Confucius, 2015 : 103).

Le principe de hiérarchie entre les sexes qui est la clé de voute du système impérial chinois, confère au féminin un seul pouvoir, celui de la reproduction. Le rôle de Mère est le seul déterminant existentiel de la femme chinoise. Selon le sinologue Nicolas Zufferey dans la Chine impériale, « à statut égal, l'homme dominait la femme, mais précisément, le statut était rarement chose simple : le sexe, le rang social ou l'âge étaient importants pour établir les hiérarchies, mais d'autres valeurs, comme la vertu, le savoir, le talent, voire la beauté, jouaient un rôle non négligeable dans la fixation des statuts » (Zufferey, 2003 :189). Il faut donc comprendre que la pensée chinoise traditionnelle se construit en dehors de la tension entre le dominant représenté par le masculin et le soumis représenté par le féminin. Si le confinement implique l'idée de privation des libertés, il convient alors d'interroger la place du concept de « liberté » dans la pensée chinoise.

## 2.2 Le concept de la liberté en Chine

En chinois, le terme « liberté » est traduit par les deux caractères chinois *ziyou* (自由) « qui se rapporte davantage au sentiment d'être libre, dégagé de toute contrainte extérieure et qui désigne la liberté d'agir comme on l'entend » (Ngo, 2014 : 79). Le sinologue Jean-François Billeter (1939 - ) explique que ce terme est apparu dans la Chine ancienne du III<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, mais qu'il possède néanmoins un sens péjoratif, sachant qu'il sert à désigner une attitude qui permet de « prendre sa décision sans respecter la loi et le rite » (Ma, 2014)<sup>16</sup>. L'auteur précise que la Chine n'a pas conçu l'idée de liberté et n'a pas eu, avant le XX<sup>e</sup> siècle, de mot pour l'exprimer :

*Ziyou* (自由) par quoi on traduit aujourd'hui le mot 'liberté' est un néologisme formé au Japon au XIX<sup>e</sup> siècle et adopté en Chine au XX<sup>e</sup> siècle. Il signifie littéralement 'procéder de soi', 'obéir à son propre mouvement' et n'a pas en lui-même de connotation politique. Le besoin de liberté, c'est-à-dire d'indépendance et d'autonomie, n'a pas été plus faible en Chine qu'ailleurs, mais il s'est exprimé négativement (Billeter, J. F., 2020 : 82).

À partir de 1911, année de la chute du dernier empereur chinois, on voit apparaître un nouveau concept, celui d'*émancipation*. Lors de l'avènement de la République de Chine en 1949, Mao encouragera les populations paysannes très pauvres à s'émanciper de la domination des bourgeois<sup>17</sup>. Il existe un autre terme pour signifier cet état : *Fanshen* (翻身) : « c'est le terme utilisé par les communistes pour désigner l'émancipation des paysans pauvres. *Fanshen* signifie également 'renverser la domination' des bourgeois et des propriétaires fonciers, 'se révolter' » (Ngo, 2014 : 83). Autrement dit, le concept de liberté tel qu'il est développé en Occident se substitue

---

16 Revue en ligne sans pagination.

17 La Loi du mariage est adoptée le 1<sup>er</sup> mai 1950 par le gouvernement de la Chine populaire. Elle est caractérisée par une rupture avec les pratiques anciennes comme les mariages arrangés, la polygamie et la domination de l'époux dans la vie familiale.

au concept d'émancipation autour des notions d'indépendance et d'autonomie dans la pensée chinoise.

## Conclusion

Ainsi, en apportant un éclairage interculturel, notre article montre que les voyageurs appréhendent un réel chinois plus complexe que celui qu'ils avaient imaginé, avant de partir. Non seulement ils découvrent que les femmes n'ont pas place existentielle dans l'organisation de la société, mais ils découvrent aussi l'absence de l'altérité. Sur un plan politique, la société impériale chinoise est construite depuis 2000 ans sur une séparation des sexes qui s'articule avec une obligation d'exclusion pour les femmes. En conséquence, le confinement des Chinoises est devenu dans l'Empire chinois une norme du fonctionnement de la société.

En considérant la première moitié du XXe siècle, qui donne la voix à des écrivains-voyageurs comme Pierre Loti, Victor Segalen, ou Saint-John Perse, nous observons qu'ils partagent une vision orientaliste concernant la figure féminine. « On dirait des poupées d'un autre âge, d'un autre monde, échappées de vieux paravents ou de vieilles potiches » (Loti, 1975 : 206) écrit Pierre Loti. Néanmoins, ce qu'il faut souligner c'est le passage de l'invisibilité des Chinoises à leur visibilité dans l'espace public, ce qui laisse penser que la mesure du confinement des femmes tend à disparaître peu à peu. Cependant, le dialogue entre le féminin et le masculin paraît complexe en Chine, et les auteurs chacun à leur manière, tentent d'en rendre compte à la mesure de leur expérience personnelle. Victor Segalen écrit : « La femme chinoise par aucun trait ne se rapproche de la nôtre (...) elle est étrangère, étrange et rare par nature » (Segalen, 1995 : 1023), ce qui souligne le caractère impénétrable de la figure féminine pour le voyageur occidental.

Il serait intéressant de poursuivre cette investigation en direction des mouvements féministes chinois entre le XXe et le XXIe siècles, dans une Chine devenue communiste. Ainsi, la chercheuse Zhao fait remarquer que l'expression « droits des femmes » demeure « une expression tabou » en Chine, à cause de la longue tradition de domination des hommes sur les femmes (Zhao. 2014 : 137).

## Corpus :

## Références

- Bell, G. (1860). *Voyage en Chine du Capitaine Montfort*. Paris : A. Bourdilliat et Cie.
- Irisson, Maurice d'(1886). *Journal d'un interprète en Chine*. Paris : Ollendorf.
- Jametel, M. (1886). *Chine inconnue : Souvenirs d'un collectionneur*. Paris : J. Rouam.
- Laplace, C. (1833a). *Voyage autour du monde : par les mers de l'Inde et de Chine exécuté sur la corvette de l'État "La Favorite", pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de M. Laplace, 2*. Paris : Imprimerie royale.
- Poussiègue, A. (1866). *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*. Paris : Librairie de L. Hachette et Cie.
- Rousset, L. (1878). *À travers la Chine*. Paris : Hachette.

## Textes de référence :

- Barthes, R. (1964). *Écrivains et écrivains* (1960). *Essais critiques* (pp. 147-154). Paris : Seuil.
- Billeter, J. F. (2020). *Pourquoi l'Europe, réflexions d'un sinologue*, Paris : Editions Allia.
- Capdeville-Zeng, C. (2019). Discussion autour de la notion de patriarcat en Chine et en anthropologie. *L'Homme*, 229, 99-134.
- Confucius. (2015). *Les entretiens de Confucius et de ses disciples, traduction et présentation de Jean Levi*. Paris : Albin Michel.
- Cynthia, F. (2000). *Métaphysique de l'Imaginaire*. Paris : Gallimard.
- Gao, X. (2003). Women Existing for Men : Confucianism and Social Injustice against Women in China. *Race, Gender & Class*, 10(3), 114-125.
- Larané, A. (2019, mai 1). 24 octobre 1860 – 'Seconde guerre de l'opium' et traité de Pékin, *Herodote.net*, [https://www.herodote.net/24\\_octobre\\_1860-evenement-18601024.php#](https://www.herodote.net/24_octobre_1860-evenement-18601024.php#)
- Lin, Y. & Wang X. *Histoire de la vie sociale dans la dynastie Qing*, Pékin : China Social Sciences Press (référence en chinois : 林永匡, 王熹.(2016). 清代社会生活史. 北京 : 中国社会科学出版社)
- Loti, P. (1975). *Les Derniers Jours de Pékin* (1900), Paris : Balland.
- Laplace, C. (1833b). *Voyage autour du monde : par les mers de l'Inde et de Chine exécuté sur la corvette de l'État "La Favorite", pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de M. Laplace, 1*. Paris : Imprimerie royale.
- Ma, C. (2014). L'évolution de la signification du terme 'liberté (Ziyou)'. *Langues Modernes*, 1. Accès : <https://bit.ly/2MFW49A> (référence en chinois : 马春燕.(2014). 日源回归词“自由”的词义演变研究. 现代语文(01). <https://bit.ly/2MFW49A>).
- Mencius. (1950). *Les quatre livres. IV - Œuvres de Meng Tzeu* (S. Couvreur, trad.), Paris : Les Belles Lettres.
- Montalbetti, C. (1998). Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque : conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. In S. Linon-Chipon & V. Magri-Mourgues (Dir.), *Miroirs de textes : récit de voyage et intertextualité* (pp. 3-16). Nice : Presses Universitaires de Nice.
- Ngo, T. (2014). De la liberté en Chine. *Le Débat*, 173, 78-87.
- Segalen, V. (1995). *Voyages au pays du réel : œuvres littéraires*, Bruxelles : Editions Complexe.
- Thiriez, R. (1990). Les Palais européens du Yuanmingyuan à travers la photographie : 1860-1940, *Arts asiatiques*, 45, p. 90-96.
- Zhao, J. (2014). La question du féminisme en Chine : Une lecture de Simone de Beauvoir, *Cités*, 60, 131-144.
- Zufferey, N. (2003). La condition féminine traditionnelle en Chine. État de la recherche. *Études chinoises*, 22, 165-229.



Cum finis.... quum finis! Dona Yáyá vivia dentro dela dentro da casa dentro dela dentro

Cum finis.... quum finis! Dona Yáyá has lived inside her insides the house inside her insides

**Paulo Celso da Silva**

Universidade de Sorocaba, Brasil

<https://orcid.org/0000-0002-0494-7408>

[paulo.silva@prof.uniso.br](mailto:paulo.silva@prof.uniso.br)

**Mara Rovida**

Universidade de Sorocaba, Brasil

<https://orcid.org/0000-0001-6540-6720>

[mara.rovida@prof.uniso.br](mailto:mara.rovida@prof.uniso.br)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3499>

DOI : 10.25965/trahs.3499

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Resumo:** Dona Yáyá, ou Sebastiana de Mello Freire (1887 - 1961) conheceu a riqueza material ao nascer na alta burguesia do Estado de São Paulo e posteriormente a pobreza moral quando confinada em casa por 36 anos (1925-1961), diagnosticada como 'psicose esquizofrênica', como relatava a linguagem médica da época. A casa onde ficou confinada na cidade de São Paulo, então longe do centro, em uma chácara de 2600 m<sup>2</sup>, foi se transformando com as mudanças de saúde. Este artigo apresenta um panorama do personagem no contexto da época que viveu para, em seguida, fazer uma análise do peso que um cotidiano trágico traz para todos, mas com mais intensidade e força para uma mulher confinada e não mais dona de seu tempo presente e futuro. Seus problemas e dificuldades mentais são interpretados moralmente, assim como suas escolhas, por exemplo, o fato de não aceitar os pretendentes ao casamento foi considerado pelos médicos como um transtorno mental. O diagnóstico masculino contrastou com o cuidado diário das amigas, que dedicaram a vida a garantir um pouco do bem-estar. Aplicando um estilo de ensaio, pretendemos levar o leitor ao tempo da personagem e dar a conhecer os valores de uma sociedade industrial que se formava em São Paulo e o papel feminino burguês em construção.

**Palavras chave:** confinamento, todos os días, Dona Yáyá, moralidade burguesa, São Paulo

**Resumen:** Dona Yáyá, o Sebastiana de Mello Freire (1887 - 1961) conoció la riqueza material al nascer en la alta burguesía del Estado de São Paulo y después la pobreza moral cuando encerrada en una casa durante 36 años (1925-1961), diagnosticada como 'psicosis esquizofrénica', como el lenguaje medica de la época informaba. La casa donde estaba reclusa en la ciudad de São Paulo, entonces alejada del centro, en una finca de 2600 m<sup>2</sup>, se transformó con los cambios en su salud. Este artículo presenta un panorama del personaje en el contexto de la época que vivió para, en

seguida, hacer un análisis del peso que un cotidiano trágico trae para la todos, pero con más intensidad y fuerza para una mujer confinada e ya no más dueña de su tiempo presente y futuro. Sus problemas mentales y dificultades son interpretadas moralmente, así como tus elecciones, por ejemplo, el hecho de no aceptar los pretendientes de bodas fue considerado por los médicos como un desorden mental. Los diagnósticos masculinos contrastaban con el cuidado diario de sus amigos, quienes dedicaban su vida a garantizarle un poco de bienestar. Aplicando un estilo ensayístico, pretendemos llevar la lectora y el lector a la época del personaje y dar a conocer los valores de una sociedad industrial que se formaba en São Paulo y el papel femenino burgués en construcción.

Palabras clave: confinamiento, cotidiano, Doña YáYá, moral burguesa, São Paulo

Résumé : Dona YáYá, ou Sebastiana de Mello Freire (1887 - 1961) a connu la richesse matérielle quand elle est née dans la haute bourgeoisie de l'État de São Paulo, puis la pauvreté morale quand elle a été enfermée dans une maison pendant 36 ans (1925-1961), avec un diagnostic de "psychose schizophrénique", comme l'indiquait le langage médical de l'époque. La maison où elle était enfermée dans la ville de São Paulo, alors loin du centre, dans une ferme de 2600 m<sup>2</sup>, a été transformée avec les changements de son état de santé. Cet article présente un aperçu du personnage dans le contexte de l'époque où il a vécu, pour ensuite faire une analyse du poids qu'un quotidien tragique apporte à chacun, mais avec plus d'intensité et de force pour une femme confinée et non plus maître de son temps présent et futur. Ses problèmes et ses difficultés mentales sont interprétés moralement, tout comme vos choix. Par exemple, le fait de ne pas accepter des prétendants au mariage a été considéré par les médecins comme un trouble mental. Le diagnostic de l'homme contrastait avec les soins quotidiens de ses amis, qui ont consacré leur vie à lui garantir un peu de bien-être. En appliquant un style d'essai, nous voulons emmener le lecteur à l'époque du personnage et faire connaître les valeurs d'une société industrielle qui se formait à São Paulo et le rôle féminin bourgeois dans la construction.

Mots clés : confinement, vie quotidienne, Dona YáYá, morale bourgeoise, São Paulo

Abstract: Dona YáYá or Sebastiana de Mello Freire (1887 - 1961) was introduced to material wealth when she was born in the upper bourgeoisie of the State of São Paulo and later moral poverty when locked up in a house for 36 years (1925-1961), diagnosed as 'schizophrenic psychosis', as the medical language of the time reported. The house where she was confined in the city of São Paulo, then far from the center, in a 2600 m<sup>2</sup> farm was transformed as the changes in her health were happening. This article presents an overview of the character in the context of the time he lived in order to immediately make an analysis of the weight that a tragic routine brings to everyone, but with more intensity and strength for a woman confined and no longer the owner of her own present and future time. The mental problems and difficulties of her are interpreted morally as well as her choices, for example the fact of not accepting the wedding proposers was considered by the doctors as a mental disorder. The male diagnoses contrasted with the daily care of her friends, who dedicated their lives to guarantee her a little well-being. Applying an essay style, we intend to take the reader to the time of the character and make known the values of an industrial society that was formed in São Paulo and the bourgeois female role under construction.

Keywords: confinement, everyday routine, Dona YáYá, bourgeois morality, São Paulo

## Introdução. Cum finis.... Quum finis! Dona YáYá vivia

O título do artigo, 'Cum finis....', pode surpreender o leitor. Assim, é necessário começar dizendo que nossa ideia é indicar que, antes de tudo, Dona YáYá e sua casa "viviam fechadas uma na outra". É por isso que não há pontuação, para que os movimentos das duas sejam constantes quando se lê ou para refletir depois de conhecer a história do personagem no final da leitura.

Dona YáYá, ou Sebastiana de Mello Freire, nasceu em uma rica família aristocrática no Estado de São Paulo, Brasil, no final do século XIX. Era 1887 e o Brasil estava prestes a decretar o fim da escravidão (maio de 1888) e o fim da monarquia (novembro de 1889), portanto estes eram tempos de mudanças radicais em uma sociedade com uma longa tradição agrária, que também investia em outros setores, incluindo o processo de industrialização que avançava em algumas cidades e capitais, como era o caso de São Paulo e cidades vizinhas e do Rio de Janeiro.

O patriarca da família Mello Freire, Manoel, era advogado, formado em 1857, então com 23 anos de idade, proprietário de muitas terras e, para a época, era normal que ele fosse também um político, e até participou como senador na constituição da república. Casado com Josephina Augusta de Almeida, ele teve cinco filhos: Leonor Melo Freire; José Francisco de Almeida Melo Freire; Benedita Georgina de Almeida Melo; Manoel de Almeida Melo Freire, Júnior e Sebastiana Melo Freire. Como empresário na cidade de São Paulo, foi diretor da Companhia Mercantil Paulista (1892).

Assim como outros nomes da política local, ele participou da "modernização da cidade", uma vez que a cidade com aspectos rurais, muda radicalmente no ritmo do dinheiro que vem do café. Com isso, houve um intenso movimento imobiliário e as grandes e médias fazendas são transformadas em urbanizações<sup>18</sup>.

---

18 No mapa (figura 1) pode-se verificar nas indicações como Chácara do Marechal Arouche, Chácara Martino da Silva Prado, Chácara do Bexiga, Chácara do Cônego Fidelis, todas elas fora do perímetro do centro histórico e da cidade que se expandiu desde o início do século XIX.

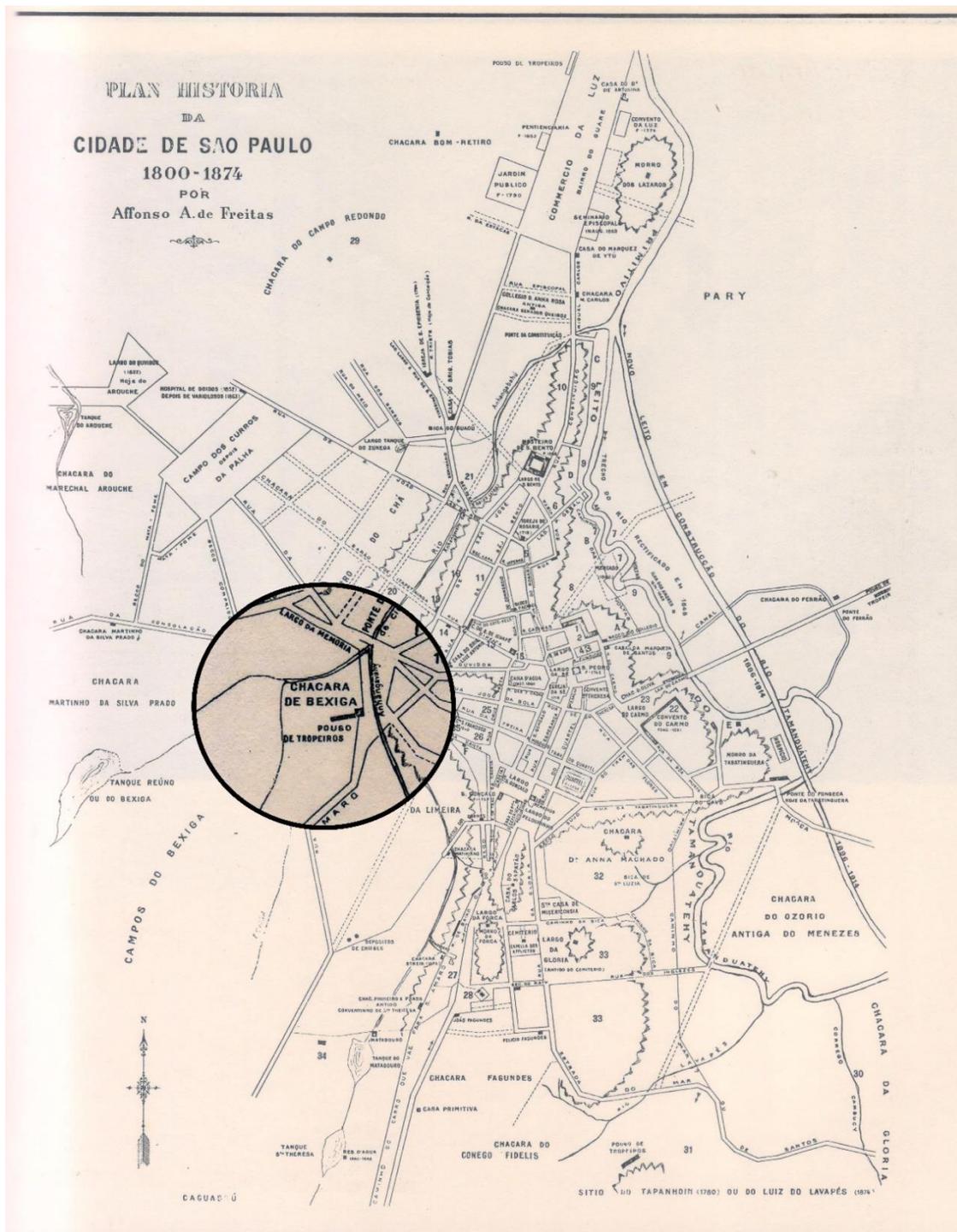


figura 1- História do Plano da cidade de São Paulo, 1800-1874. Fonte: Toledo, 1983, p. 161.

**Destaque foto por Felipe Cidade, 2020.**

No final, Manoel Mello Freire vai aumentar ainda mais a fortuna da família e manter a fazenda na cidade de Mogi das Cruzes, mudando-se para a Rua 7 de Abril, 57, no centro de São Paulo. Entre 1900 e 1950, São Paulo deixou de ser uma cidade rural para se tornar a maior metrópole do Brasil. Esta transformação é registrada na obra

"A Capital da Vertigem - uma história de São Paulo de 1900 a 1954" de Roberto Pompeu de Toledo (2015) cujo título é significativo do peso deste período na história da cidade. O processo de urbanização estabelecido nesse período determinaria a forma de ocupação do território cujas marcas ainda hoje se fazem sentir, quando o confinamento imposto a Dona YáYá se torna uma regra geral impulsionada pela pandemia da COVID-19. Será nesta cidade que mudará, quase a cada década, que Dona YáYá passará seus 74 anos, dos quais 36 anos sem saber das transformações, isolada em seu confinamento urbano.



Figura 2- Casa na Rua 7 de Abril. Fonte: : <https://youtu.be/ARFS21nNEuw>

Assim foi.

## A não-ficção de uma vida

Neste ano de 2021, completam 60 anos de morte de Dona YáYá. Em São Paulo ela aprendeu os valores burgueses femininos, marcados pelo patriarcalismo, que ela mesma não pode viver muito em sua casa, porque em 1900 sua mãe e seu pai morrem com dois dias de diferença entre um e outro e, mais complicado ainda é que eles estavam em lugares diferentes e nenhum deles sabia da doença do outro, possivelmente a febre amarela, uma vez que, em 1900, houve a grave epidemia no estado de São Paulo, dizimando muitas vidas.

Dona YáYá vivia em São Paulo há alguns anos. Parte de sua infância ela viveu na cidade onde nasceu, Mogi das Cruzes – localizada a 60 quilômetros de São Paulo –, em uma fazenda que pertencia a sua família. Nessa cidade sua família viveu a perda de duas filhas e um filho: Benedita Georgina (1877-1879) morreu aos 3 anos de idade após ter engolido um botão e Leonor (1860-1870) morreu de tétano após espetar o dedo em uma laranjeira, anos antes, José Francisco (1874-1875) também tinha morrido. Em 1882 nasceu Manoel e em 1887 nasceu Sebastiana ou YáYá, como a família carinhosamente a chamava.

Segundo o jornalista Francisco Ornellas, uma das razões para a transferência para São Paulo foi a educação:

Ela viveu [em Mogi das Cruzes] até os 7-8 anos de idade e, a partir de então, precisava ser educada. É estranho pensar que, no final do século XIX e início do século XX, os pais de uma

menina pensariam em dar a seus filhos, especialmente sua filha, uma educação acadêmica, pois eles geralmente eram acompanhados por tutores que lhes davam o alfabeto básico, um ou outro tipo de francês e, sobretudo, piano, que era a educação da mulher brasileira, da mulher paulistana, da mulher da classe privilegiada no início do século XX (Documentário Histórias de dona YáYá, minuto 9:47).

Quando seus pais morreram, Sebastiana, então com 13 anos, e seu irmão Manoel com 18 anos, na época estudante de direito, foram atendidos por Caetana Grant de Oliveira, madrinha de Yayá. Em 1921, quando Nhá Caetana, como Caetana Grant de Oliveira era chamada, morreu, Elisa Grant, a melhor amiga de Sebastiana e sobrinha de Nhá Caetana, assumiu os cuidados da órfã. Como tutor, as autoridades estaduais, seguindo o indicado no testamento do pai de Yayá, destacaram o advogado Manoel Joaquim de Albuquerque Lins que, em sua carreira política, se tornaria presidente do Estado de São Paulo entre os anos de 1908-1912 (Rodrigues, 2001: 22).

Ela continuou seus estudos no Colégio Notre-Dame de Sion onde as filhas da elite paulistana estudavam francês, pintura, piano, etiqueta e alguns trabalhos manuais, considerados femininos. Mas o cotidiano é abalado novamente, cinco anos depois, seu irmão desapareceu quando participava em uma viagem de Buenos Aires a Santos. Tudo leva a crer que se tratou de suicídio. O médico do navio registrou o incidente:

Declaro que, por volta de uma hora da noite, fui chamado para ajudar Nhô Manuel de Mello Freire, um passageiro de primeira classe a bordo do "Orion", que tinha sofrido anteriormente de doença mental. Quando cheguei, o encontro em um ataque de raiva e, para contê-lo, foi necessária a ajuda do mordomo, do maquinista, do chefe dos criados e do pessoal a bordo. Após quarenta minutos, ele estava dormindo e calmo, pelo que julguei desnecessário meus serviços, indo logo para a cama na cabine seguinte para atender a qualquer eventualidade, pois confiei o inferno a dois criados. Após três horas fui acordado e avisado de um novo acesso de fúria... Ao entrar em sua cabine, encontrei a torre de vigia deserta e aberta, um sinal evidente de que ele havia se jogado ao mar (Grant, 2001: 66).

Seu corpo nunca foi encontrado e Sebastiana, com 18 anos de idade, agora é a única Mello Freire viva. Enquanto isso, em sua casa na Rua 7 de abril, durante um período que se estende desde a morte de seu irmão até os primeiros sinais da doença, houve momentos de felicidade. Um desses momentos foi quando ela esteve na Europa em 1914, acompanhada por suas amigas Eliza Grant, Rosa Masulo e Hadjine Krug. Em uma carta a Georgina Grant, Dona YáYá, em Genebra, Suíça, comenta a situação de guerra "os alemães estão longe, a Suíça é neutra, por que ficar chorando! para ficar velha, feia, ridícula, não 'vale a pena'" (Grant, 2001:70). Apesar da guerra, ela permanecerá na Europa por seis meses.

Outra alegria de Sebastiana era seu estúdio fotográfico, uma de suas paixões junto com seus cães poodles Fifi e Blanchete. Em sua casa, na rua 7 de abril, ela mantinha um laboratório no qual praticava seu hobby com fotos de imagens de santos, que ela tanto amava. Ela tinha dois carros de luxo com os quais viajava para suas fazendas em Guararema, uma limusine Renault e um Willys-Knight Torpedo Roadster. O depoimento – postado nos comentários do arquivo no YouTube do Documentário “Histórias de Dona Yayá” – do Sr. Mario Sergio informa:

Dona Iaiá costumava ir até minha casa com motorista<sup>19</sup> e acompanhante, que se dizia sua irmã, e hoje sei que não o era, para levar minha irmã a passear e comprar doces, mas só o motorista saía do carro. E por vezes minha mãe ia até a casa com minha irmã e lá ficavam à mesa e minha irmã brincando como qualquer criança travessa. Mostrei fotos para minha irmã e ela reconheceu e passou a informar detalhes. Ela nos conheceu através de uma mãe do colégio Sion, o qual promovia enxovais para bebês de pessoas mais pobres etc. (Documentário, 2006).

Em outra parte de seu testemunho, Mario Sérgio, mesmo que não indique as datas, oferece informações interessantes quando declara que sua família não sabia da doença:

E não citei os meus inúmeros parentes que vieram do sul de Minas Gerais e, dona Iaiá, conseguia propriedades para que estes alugassem e morassem! Minha mãe sempre me contava isso, mas não sabia que ela tinha doenças mentais! Nunca soubemos nada. Todos eram sempre muito discretos.

Isso é interessante pois, vê-se que ela tinha, até certo ponto, domínio sobre algumas decisões que tomava a respeito de seus bens.

Ela deveria ser uma das inúmeras beneméritas do colégio Sion, pois foi com esse contato que minha família a conheceu. Elas davam enxovais completos para bebês de famílias menos afortunadas. Minha irmã foi uma dessas beneficiadas. E o colégio também dava bolsas completas às primeiras filhas de moças, casadas, que tivessem sido membros da Congregação católica Filhas de Maria. Minha irmã não estudou lá por serem duas meninas e a família não queria que uma estudasse e outra não no referido colégio. ....

Parabéns às grandes mulheres paulistas que fizeram nossa sociedade paulistana e paulista, e nem sempre são lembradas! Como é o caso de dna Olívia Guedes Penteado, por exemplo... (Documentário, 2006).

No final de 1918, Dona YáYá foi acometida pela gripe espanhola e esteve muito doente. Ela escreveu um testamento em que contemplava suas amigas, a família Grant, organizações de ajuda e o Colégio Sion, mas este documento nunca foi registrado no cartório, portanto nunca teve validade legal. Isto porque as mulheres que cuidavam dela estavam certas de que sua saúde melhoraria e não fizeram as formalidades legais do documento. Entretanto, os primeiros sinais de sua fraqueza mental começaram nesse período.

Dados da época indicam que "A alta e rápida letalidade do vírus – que atingiu principalmente adultos entre 20 e 35 anos de idade, desafiava as terapêuticas conhecidas e disponíveis à época, tensionando práticas científicas e populares de prevenção e cura em meio ao pandemônio instaurado no País"(Ribeiro, 2018: s/p). O número oficial de mortes na cidade de São Paulo passou de 5 mil pessoas entre o primeiro caso no início de outubro até 26 de novembro, quando o número de mortes diminuiu.

---

19 O motorista dos carros por muitos anos foi o Sr. Augusto Rodrigues, irmão de uma das empregadas da casa, (Rodrigues, 2001, p. 23).

A gripe espanhola também foi acompanhada pela fome, devido ao aumento dos preços dos produtos básicos para os mais pobres:

Se “cautela e canja de galinha não fazem a mal a ninguém”, na gripe espanhola este ditado popular foi tomado à risca! Espaços e contatos circunscritos, relações sociais esgarçadas e, junto ao repouso e aos medicamentos, o leite e a carne de frango tornaram-se essenciais à recuperação dos gripados elevando mais e mais seus preços, deixando-os inacessíveis à maioria da população. Os corpos febris que mais rapidamente tombaram gélidos foram os já descarnados em vida, débeis pela fome, muitos já acometidos por moléstias decorrentes de inanição e de moradias insalubres. (Ribeiro, 2018: s/p).

Donã YáYá, com 31 anos de idade, não tinha tais problemas financeiros. Entretanto, de acordo com as anotações feitas por Eliza Grant em seu diário, o início dos problemas de D. YáYá ocorreram em 19 de janeiro de 1919 (Grant, 2001: 71), quando ela passou a desconfiar de todos e tinha medo de comer com receio de ser envenenada. Em seus delírios mais profundos, ela tentou o suicídio e a primeira hospitalização em clínicas para pessoas alienadas aconteceu. O estado de sua saúde física e mental declina paulatinamente ao longo de mais de 40 anos; a agressividade inicial daria lugar à apatia, até sua morte. Nesse período, ela estará nas mãos de pessoas que decidirão suas ações presentes e futuras.

A internação de Dona YáYá chamou a atenção do jornal *O Parafuso*, como veremos a seguir.

## A controvérsia do jornal *O Parafuso*

O jornal *O Parafuso* circulou em São Paulo entre 1915 e 1921, segundo o pesquisador Brás Ciro Gallotta (1997), que estudou o periódico, um exemplo da chamada imprensa humorística que começou a surgir no final do século XIX. De acordo com Gallotta (2006), o humor presente nesta produção informativa tem uma forte relação com o desenvolvimento da cidade como metrópole. Cenas urbanas tornam-se alvo de piadas - desenhos animados e cartoons começam a ser usados como expressão desse humor - mais ou menos ácidas. De fato, uma das questões levantadas pelo pesquisador refere-se à forma como essas revistas serão classificadas, algumas como humor saudável e outras como exemplos de sensacionalismo.

Por que, para alguns estudiosos, *O Parafuso* era um jornal humorístico associado a escache, difamatório, pasquines e à "imprensa sensacionalista"? De onde vêm essas referências? O que o distingue de um jornal associado a "humor saudável"? (Gallotta, 2006:15).

*O Parafuso* acabou sendo considerado um jornal satírico, difamatório e sensacionalista, assim é apresentado no site do Centro de Preservação Cultural (CPC), cuja sede é a Casa de Dona YáYá, no Bexiga, bairro central da cidade de São Paulo. Ao traçar a história da personagem que dá seu nome ao CPC, o texto institucional indica que *O Parafuso* cobriu o caso de forma sensacionalista e seria esta narração, em parcelas, que teria contribuído decisivamente para a versão de que o caso de YáYá é apenas mais uma história envolvendo a ganância de guardiões e tutores legais capazes de tudo para ter acesso ao dinheiro do jovem órfão rico.

O jornal da época - *O Parafuso* - acompanhou o caso e produziu várias histórias sensacionalistas, semelhantes a um romance em série no qual contava a história da hospitalização

de YáYá como "a odisséia de uma milionária" vítima de uma trama envolvendo seus guardiões, cuidadoras, médicos, parentes próximos e a família de sua madrinha (CPC, *online*).

Ainda segundo o texto do CPC, a cobertura do jornal teve tal impacto que resultou na troca de médicos que acompanharam o caso e na transferência de YáYá do Hospital Instituto Paulista – onde ela permaneceu por um ano – para a casa, inicialmente alugada, no bairro do *Bexiga*.

A interferência da denúncia feita ao caso de Dona YáYá por *O Parafuso* ocorreu durante 1919 até o final de suas atividades em 1921. Nesse período, destaca-se a divulgação de um relatório médico, que promoveu a saída de YáYá do hospital, como mencionado acima, e a publicação do número de telefone da casa do *Bexiga*: foi um incômodo tão grande que a linha teve que ser desconectada após a publicação.

## A transformação do corpo e da casa

A casa no bairro do *Bexiga* foi comprada pelos tutores de Dona YáYá com a ideia de transformá-la em um asilo privado com reformas na estrutura interna e externa. A casa da Rua 7 de abril não era adequada porque estava no centro da cidade e havia muito barulho, e os médicos entendiam que seria prejudicial à saúde. Por outro lado, a casa na Rua *Major Diogo*, 353, era uma propriedade em um bairro não tão distante do centro, mas o suficiente para ter silêncio e ainda: "a pessoa doente será vigiada sem saber. Ela terá a ilusão de ter liberdade, mas a vigilância permitirá apenas o que julgar conveniente para ela... o método francês de *não retenção*" (Rodrigues, 2001: 32).

O escritor brasileiro Lima Barreto definiu muito bem a permanência no asilo: "os detentos do asilo acordam lembrando que já não sabiam mais sonhar. Como os personagens de Dante quando entraram no inferno, eles deixaram de fora toda esperança" (Rodrigues, 2001: 56).

Para a "casa nova" foram trazidos alguns objetos que poderiam ser representativos para Dona YáYá, seu piano, imagens de santos que ela gostava e objetos que se referiam a seus pais. Entretanto, três quartos foram reservados para ela, em um deles havia uma cama e um vaso sanitário da época (feito de madeira) que eram cimentados no chão, as janelas eram fechadas para que somente luz e ar passassem e eram projetados – pelo médico Juliano Moreira, um conhecido psiquiatra da época – para abrir somente o lado externo; o chão era feito de ladrilho sem emendas. Através de uma pequena janela de uma das salas ela contemplava durante muitas horas as imagens de santos que estavam no aparador lateral do outro cômodo.

A partir das fotos é possível ter uma ideia das instalações disponíveis para Dona YáYá:



Figura 3 - janela interna pela qual observava os santos no outro cômodo



Figura 4 - detalhes do piso - foto Sinara Medeiros



Figura 5 - detalhe do chuveiro quase no teto do banheiro- Foto: Sinara Medeiros

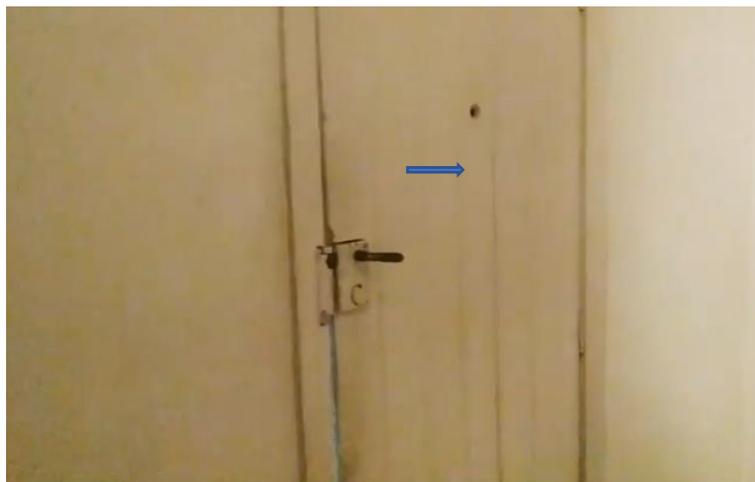
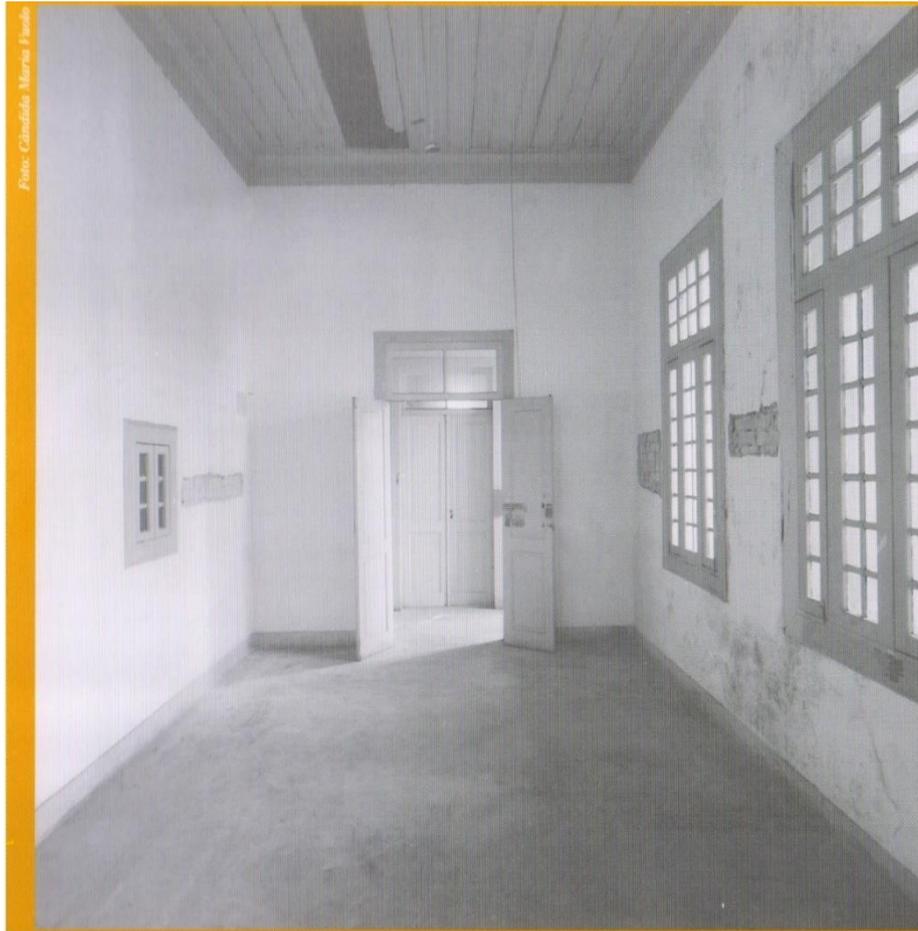


Figura 6 - detalhe do olho mágico na porta do banheiro - foto: Sinara Medeiros



Figura 7 - olho mágico na porta do banheiro - foto Sinara Medeiros



Antigua sala transformada en habitación para el confinamiento de Doña YáYá. Foto Candida Vuolo. Comissão de Patrimônio Cultural da USP. A casa de Dona YáYá, 2. ed., São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, p. 131.

Figura 8 - Antigo quarto transformado em sala para o confinamento de Dona YáYá.  
Foto: Candida Vuolo. Comissão de Patrimônio Cultural da USP. A casa de Dona YáYá, 2. ed., São Paulo: Imprensa Oficial do Estado: 131.



Figura 9 - varanda do lado norte

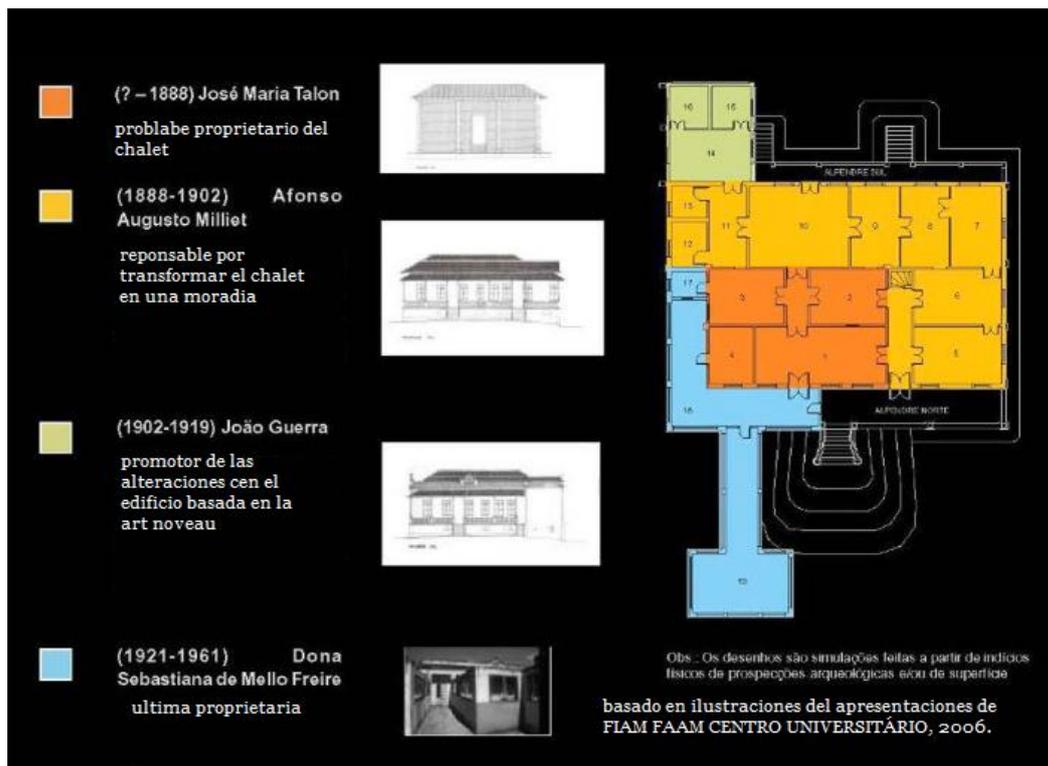


Figura 10 - proprietários e mudanças na casa de D. YáYá.

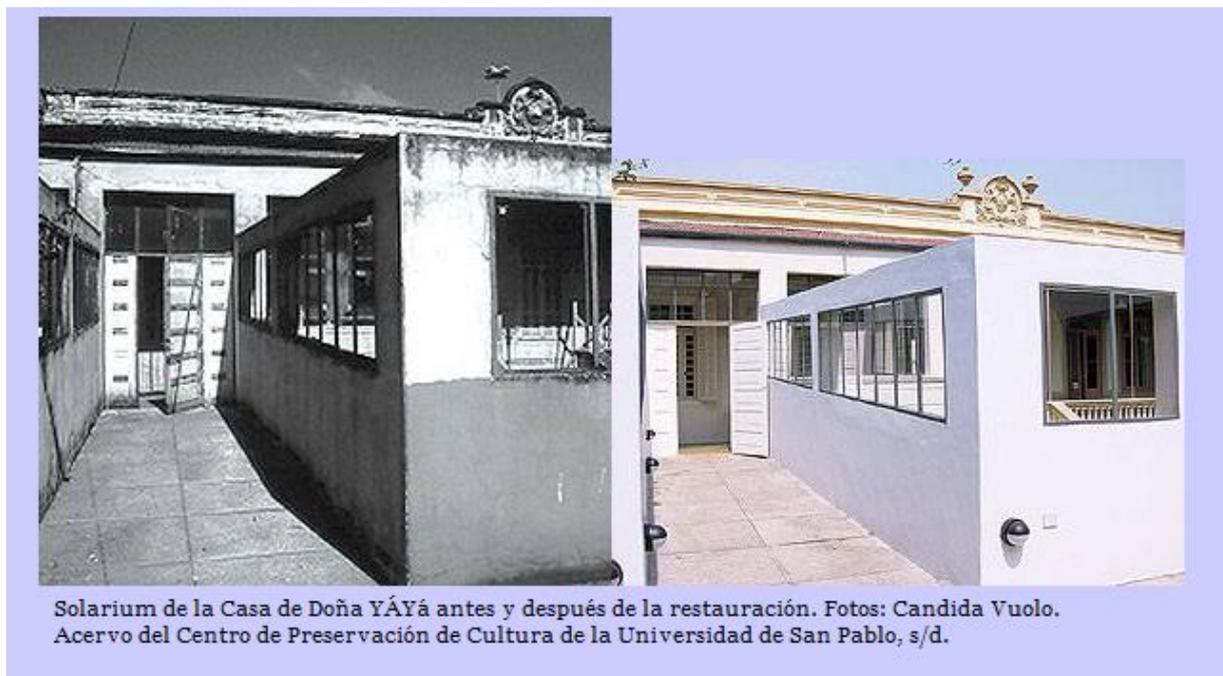


Figura 11 - Solário da Casa de Dona YáYá antes e depois da restauração. Foto: Candida Vuolo. Coleção do Centro de Preservação Cultural da Universidade de São Paulo, n/d.

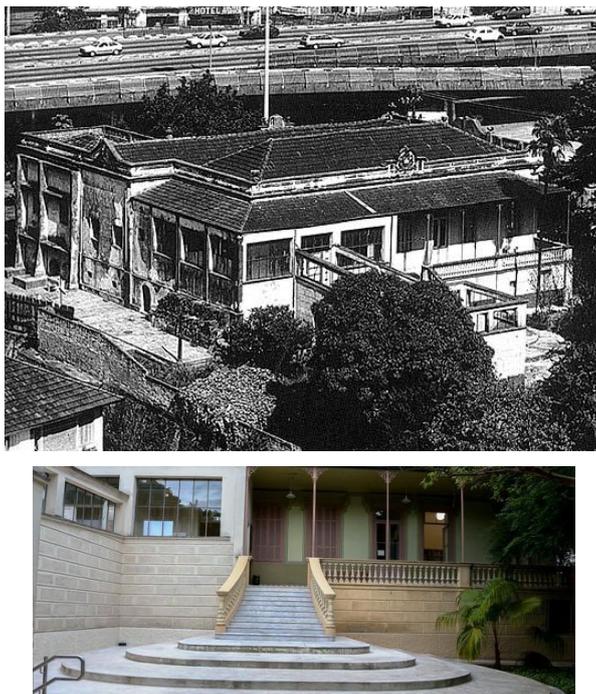


Figura 12 - Casa de Dona YáYá - antes e depois da restauração . Fonte: Divisão de Patrimônio da Universidade de São Paulo, s/d

O solário das ilustrações 11 e 12 só foi construído quando Dona YáYá tinha 65 anos (1952), para que ela pudesse sair de seu quarto, caminhar, ver e sentir o sol. Foi construído em parte do alpendre central. Também naquela época o guardião do estado, a fim de diminuir um pouco sua tristeza, aprovou a instalação de rádio e televisão na casa. Contudo, não temos informações de como esses meios interferiam ou não no seu cotidiano. Levando-se em conta que em nenhum dos relatos, ao menos, encontramos uma menção de que ela ouviu uma música no rádio e gostou ou assistiu alguma programação televisiva, inferimos, neste momento, que não foi um diferencial na sua existência. Principalmente porque, nos aposentos destinados a Dona YáYá, não havia mais do que o essencial para seu mínimo conforto. Como foi desenvolvido socialmente no Brasil, o rádio e depois a televisão ficavam na sala, como parte da mobília desse cômodo. Apenas citando outros detalhes desse contexto histórico, os anos 1950 marcaram o início da criação e das transmissões televisivas no Brasil e somente os muito ricos possuíam um aparelho em casa. Entretanto, por sua formação musical, é de se supor que um gramofone ou vitrola já existisse na casa, mas também não há menção disso como forma de entreter ou não a confinada.

A transformação do espaço é coerente com as transformações que aqueles que se preocupam com ela acreditam que ocorrerão. Confinado em seu espaço, o corpo de Dona YáYá se torna mais pesado, assim como sua existência se torna mais pesada. Uma vez que os corpos amigos não mais a visitam, seus cuidadores celebram seu aniversário como sempre fizeram com bolos e doces. Dona YáYá não aproveita o seu tempo, ela não parece mais conhecê-lo ou reconhecê-lo.

Dona YáYá, ou Sebastiana de Melo Freire, morreu na segunda-feira, 4 de setembro de 1961, às 14h55, vítima de insuficiência cardíaca em um quarto do Hospital São Camilo, onde havia sido internada em 22 de agosto. Em sua certidão de óbito a informação é tão geral que, certamente, serviria para atestar a vida de muitas mulheres da época: sexo feminino; cor da pele, branca; dona de casa; nascida em Mogi das Cruzes; solteira; causa da morte, insuficiência cardíaca. Isto é o que está escrito no

documento de óbito número 13.900, folha 96, livro 15 do subdistrito de Perdizes em São Paulo (Ornellas, 2001, p. 80).

## Dona YáYá, mulher, rica, órfã, independente, moderna, louca!!!!

Ser uma mulher rica, independente e solteira em uma sociedade patriarcal nas primeiras décadas do século XX era quase uma heresia contra os costumes, evidentemente os costumes masculinos. Quando atentamos para a história de YáYá e todas as lacunas existentes em sua trajetória, isso nos faz pensar e refletir que, certamente, houve um problema de saúde, contudo, não de insanidade. Pelos testemunhos de amigas e mulheres que viveram com ela, o que é considerado uma tragédia familiar, com todos os mortos e mitos criados, não parecia afetá-la tanto, sua religiosidade pode ter sido um suporte nos maus momentos, mas acreditando que tempos melhores viriam. Sua viagem ao exterior e as idas à fazenda em Mogi das Cruzes, onde desfrutou da natureza e da presença de conhecidas e amigas locais que a acompanharam, mostra a felicidade e a simplicidade que algumas pessoas ricas podem desfrutar.

Sem dúvida, em uma parcela muito específica da sociedade brasileira, como para a parcela dos artistas, a libertação das mulheres foi uma prática um pouco mais aceita. Mas, essa parcela, em sua maioria, também era composta por pessoas das classes altas, sendo um exemplo os participantes e criadores da Semana de Arte Moderna.

Mas, percebe-se que, mesmo no mundo das artes, há permanência e visibilidade masculina, a presença feminina é efêmera, mutável e com uma certa conotação simbólica. Algo como 'Tarsila do Amaral como esposa de Oswald de Andrade', ou 'Anita Malfati que foi duramente criticada, em 1917, por suas pinturas modernas pelo escritor Monteiro Lobato'. Nos discursos, a posição dos homens prevalece sobre a das mulheres, refletindo o patriarcado mesmo entre os mais liberais.

Poucas mulheres na elite de São Paulo, nestes anos, destacaram-se de uma presença masculina. Dona YáYá era uma dessas mulheres. Ela não estava à frente de seu tempo, ao contrário, ela estava presente e vivendo a plenitude de um tempo em que, em muitos lugares do mundo, as mulheres viviam essa possibilidade de serem MULHERES.

Esta afirmação não era mais nova no século XX, Mary Wollstonecraft em 1792 publicou a obra "Vindicação dos direitos da mulher com críticas sobre questões políticas e morais" (2014) na qual ela contradiz as teses de Rousseau apresentadas na obra Emile ou Da educação (2014), para quem a educação das mulheres deveria ser limitada à abnegação e obediência a um homem, bem como ao coletivo feminino, em geral, submetido à autoridade concreta e simbólica dos homens e, é claro, longe das questões sociais e políticas. Às mulheres era reservada a vida doméstica onde elas poderiam proporcionar uma vida agradável aos futuros cidadãos, ou seja, aos filhos homens (Valcárcel 2000:25).

[Mary Wollstonecraft] queria que as mulheres se tornassem seres racionais, independentes, cujo senso de valor não vinha de sua aparência, mas de sua percepção interior de autodomínio e conhecimento. As mulheres deveriam ser educadas; suas mentes e seus corpos deveriam ser treinados. Isso os tornaria bons companheiros, esposas, mães e cidadãos (Brace 2000 apud Stanford Encyclopedia of Philosophy).

A educação permitiria às mulheres desfrutar plenamente de sua humanidade, com o uso da razão e do autocontrole. Wollstonecraft avança suas considerações ao propor "um esboço detalhado das mudanças necessárias nos currículos escolares à sugestão de que as mulheres não sejam concedidas apenas os direitos civis e políticos, mas que tenham representantes eleitos por elas mesmas" (Stanford Encyclopedia of Philosophy). Fora dos cânones da época, ela sugere que as mulheres poderiam estudar para serem médicas, parteiras, uma vez que são aceitas como enfermeiras.

Se se buscava uma sociedade verdadeiramente moral, a família tinha que mudar e isto, por sua vez, exigia uma transformação completa na natureza da relação entre homem e mulher antes e dentro do casamento (Botting apud Stanford Encyclopedia of Philosophy). Somente uma boa educação de ambos os sexos poderia garantir isso. Este foi o núcleo de seu ataque tanto a teóricos políticos quanto a educadores (Stanford Encyclopedia of Philosophy).

Pode-se ver, com base nestes debates no final do século XVIII e conhecidos por alguns grupos da América do Sul, graças às traduções ou mesmo edições em inglês que chegaram aos países, que a prática social brasileira estava longe de considerar a cidadania de Dona YáYá, não só os homens, mas também as mulheres que, pelo valores de época se supõe, ficaram chocadas com seus carros, com suas histórias familiares, com sua opção pela vida como solteira. Assim:

As ideias que orientavam o pensamento das elites intelectuais e se disseminavam entre a população reforçavam essa destinação considerada natural e manifesta nas mulheres, ressaltando seu valor na educação dos filhos e ancorando nesse destino suas necessidades educativas. Eram elas as guardiãs da virtude e para o desempenho de seu papel social deveriam ser educadas dentro dos patamares almeçados pelas esferas sociais do período...Não estava prevista a concorrência com os homens em termos profissionais e intelectuais, o que ultrapassaria os limites de segurança social.

As redes de significações que se formavam implicavam numa configuração de valores entre os sexos, em que as práticas, os símbolos, as regras de conduta se estruturavam sob as relações de poder. Interpretava-se a realidade da vida feminina a partir da experiência masculina e dos paradigmas socialmente construídos nas relações de gênero. A alteridade era assentada sobre uma escala axiológica perante a qual as mulheres deveriam se submeter para não incorrerem em desvios que as deixariam proscritas perante a sociedade (Almeida, 2013:187).

Ser mulher e "louca" trazia um componente facilitador para os experimentos desumanos e macabros que povoaram as ideias masculinas, as únicas aceitas como válidas nas ciências. Experiências brutais europeias de – possíveis – tratamentos em confinamento eram reproduzidas aqui, já no século XVII, encontramos exemplo dessas "buscas" científicas:

Era uma vez Mastrogiorgio. E com o Mastrogiorgio havia o bem para os loucos. Na primeira metade do século XVII, o mestre Giorgio Cattaneo, médico dos loucos, tratava dos mais agitados mentalmente amarrando-os a uma grande roda que descia no Poço dos Incuráveis, lá em Caponapoli [Italia]. Sob

o chicote de Mastrogiorgio a roda girava como um redemoinho, para levar os loucos à exaustão no que poderíamos definir uma espécie de eletrochoque-litteram, pois naquela época se pensava que a loucura se devia à presença de meninges anormais e uma concentração excessiva de nervos nas têmporas, o que causava nos pacientes neurológicos – os sem cérebro, como eram chamados – um movimento desesperado e perpétuo (Il Matutino, 2020: s/p)<sup>20</sup>.

Essa situação geral, é ainda mais complicada no caso das mulheres, a historiadora italiana Candida Carrino que dirige *l'Archivio di Stato di Napoli* pesquisou prontuários de pacientes entre o final do século XIX e meados do século XX. As histórias encontradas poderiam ser generalizadas para várias partes do mundo ocidental, com pequenas alterações de particularidades locais uma vez que o confinamento se dá desde “meninas pequenas a prostitutas, de lésbicas (portanto doentes) a infanticidas, de imorais a uxoricidas” (Del Tufo, 2020, s/p)<sup>21</sup>, vítimas de uma sociedade na qual o valor familiar, ou seja de uma única forma de família possível a ser mantida, era garantido por médicos com a internação e confinamento das mulheres “desviantes” (ou desafiantes?) para toda a vida.

A história das internadas nos ajuda a ilustrar a situação pela qual essas mulheres foram submetidas. Elas estavam, certamente, em São Paulo, Nápoles, Paris, Barcelona, Buenos Aires. Assim como Dona YÁYÁ, pertenciam a todos os manicômios, não tinham pátria e nem lugar. O sofrimento de todas as irmana internacionalmente, mas outras características também, são mulheres à margem, mulheres livres, consideradas excêntricas e pecadoras em países profundamente católicos. Mulheres que a sociedade desprezava extremamente e considerava perigosas porque temia que pudessem corromper moralmente toda a comunidade. Perigosa para si mesma e para os outros, afirmavam e firmavam genericamente o poder-saber médico, em seus formulários clínicos. Não por acaso, a pesquisadora italiana nomeia os depoimentos como ‘Uma longa história de solidão. E de fantasmas’; o de Olga é um deles:

Como o fantasma de Olga – de vinte anos, divorciada – entrou no manicômio de Aversa em 2 de novembro de 1935. Foi hospitalizada por sofrer de tuberculose pulmonar, e do hospital encaminhada diretamente para o hospital psiquiátrico, por ser considerada esquizofrênica, apesar da resistência da mãe, que fica desesperada porque gostaria de assumir ela mesma os cuidados. «A minha filha é violenta, eu sei, a minha filha grita, eu sei, às vezes ela joga tudo na minha cara, eu sei, segurei firme e gentilmente e tudo acabou. Com gentileza e carinho tudo acabou, e ela começou a rir ... ». Mas para os mé-

---

20 Tradução nossa. Una volta c'era il Mastrogiorgio. E con il Mastrogiorgio c'era il pozzo dei pazzi. Nella prima metà del 600 mastro Giorgio Cattaneo, il medico dei pazzi, curava i malati di mente più esagitati legandoli a una grande ruota che poi calava nel pozzo degli Incurabili, su a Caponapoli. Sotto la sferza di Mastrogiorgio la ruota veniva fatta girare vorticosamente, per portare i folli allo sfinimento in quello che potremmo definire una sorta di elettrococ ante-litteram, perché a quei tempi si pensava che la follia fosse dovuta alla presenza di meningi anormali e a un'eccessiva concentrazione di nervi nelle tempie, che provocava nei pazienti neurolabili - gli scemi di cervello, come venivano chiamati - un moto disperato e perpetuo.

21 Tradução nossa. Dalle bambine alle prostitute, dalle lesbiche (dunque malate) alle infanticide, dalle immorali alle uxoricide.

dicos de Aversa as carícias de uma mãe não são um bom remédio: a única cura é o asilo. E no manicômio, três anos depois, Olga morrerá (Carrino, 2018: 127)<sup>22</sup>.

Outra pesquisa, agora desenvolvida pelo linguista paulista Antonio Ackel Barbosa, analisa cartas dos pacientes do Sanatório Pinel, antigo hospital psiquiátrico de São Paulo, que nunca foram entregues aos seus destinatários. Ele descreve o prontuário:

Era dotada de temperamento dócil e mostrava-se um tanto retraída, toda dedicada aos arranjos do lar e cuidado dos filhos. Ha cerca de 6 meses, toda a família viu-se alarmada com a mudança radical que se operou no caráter da paciente. Esta passou a mostrar-se independente, voluntariosa, lendo volumes e mais volumes sobre os direitos da mulher, emancipação feminina, etc. Censurada pela progenitora, tomou tal fato como hostilidade, repelindo seus conselhos. Certo dia abandonou o lar, fugindo para o Rio de Janeiro, de onde veio trazida por um irmão. Tanto o marido, como a família, são concordes em afirmar a mudança por que passou a paciente, contando-nos que a mesma passou a mostrar-se excessivamente vaidosa, tentando, mesmo, seguir carreira artística, para a qual, aliás, nunca demonstrou aptidões nem vocação. Interrogada, ela nos disse: “que não tendo vocação para mártir, desejava desquitar-se, pois o marido ultimamente a maltratava; aliás, gostava de outro, e que ninguém poderia censurar seus sentimentos; que infelizmente, as leis dos País não permitiam o divorcio integral, como era do seu desejo, pois não lhe agradaria um concubinato” (Ackel, 2019: 284).

Os dois estudos, diversos quanto ao conteúdo e objetivos, indicam entretanto como o confinamento feminino estava mais ligado às questões morais, religiosas, culturais, sociais consideradas como distúrbios e passíveis de confinamentos. A autora italiana ainda conclui que aquelas mulheres que tinham distúrbios considerados de conduta sexual “a mãe e a família em geral tendem a abandonar o paciente em um manicômio porque a internação não tem finalidade terapêutica, mas apenas de afastamento do convívio social” (Del Tufo, 2020: s/p).<sup>23</sup>

Como o diário de anotações de Dona YáYá permanece inédito<sup>24</sup> e não sabemos qual período ele compreende, podemos apenas inferir que sua condição de interna nos

---

22 Tradução nossa. Come il fantasma di Olga - vent'anni, divorziata - entrata nel manicomio di Aversa il 2 novembre 1935. Venne ricoverata in ospedale perché affetta da tubercolosi polmonare, e dall'ospedale spedita direttamente nell'ospedale psichiatrico, perché considerata schizofrenica, nonostante la resistenza della madre, che si dispera perché vorrebbe assumersi, in prima persona, la responsabilità dell'accudimento. «Mia figlia è violenta, lo so, mia figlia grida, lo so, alle volte mi butta tutto in faccia, lo so, ebbene io la prendevo colle buone e tutto era finito. Colle buone e colle carezze tutto era finito, si metteva a ridere...». Ma per i medici di Aversa le carezze di una madre non sono un buon rimedio: l'unica cura è il manicomio. E in manicomio, tre anni dopo, Olga morirà

23 Tradução nossa. La madre e la famiglia in genere tendono ad abbandonare la paziente in manicomio perché il ricovero non ha uno scopo terapeutico, ma solo quello di allontanamento dal contesto sociale.

24 Helena Marzano Grant encerra seu artigo ‘A saga de Yayá com a citação de um verso intitulado “Segredo da minha alma” e no rodapé n.9 informa: “Trecho extraído do diário de

sanatórios não diferenciava muito, com relação aos tratamentos terapêuticos e às considerações clínicas de seus médicos.

A religiosidade de Dona YáYá pode, também, ter influenciado sua decisão de continuar solteira, convivendo com suas amigas, empregadas, de certa forma, reproduzindo o que já havia vivido na sua formação escolar no Colégio Sion. A mesma religião católica que impunha o arquétipo da “mulher-mãe-virgem isenta dos pecados da conjunção carnal” (Almeida, 2013:187) também aceitava, sem contradições doutrinárias ou sociais, as solteiras ricas e doadoras às causas, necessidades ou que se sentiam na obrigação de “auxiliar” igrejas, como era o caso dela.



Figura 13 – Recibo de doação de duzentos mil reis em 25 de julho de 1908, para as obras da Catedral de São Paulo. Fonte: Comissão de Patrimônio Cultural da USP (2001). *A casa de Dona YáYá*, 2. ed., São Paulo: Imprensa Oficial do Estado: 69.

Quando Dona YáYá é admitida na clínica por problemas mentais pela primeira vez, havia uma esperança de melhora e o retorno da normalidade para a casa. Ainda assim, quando o jornal *O Parafuso* começa a destacar seu caso em 1919, importunando e incomodando pessoas ligadas a ela, acusando a todos de desejarem fortuna, dialeticamente, contribui para que ela seja levada para outro lugar, mais apropriado à sua condição econômica. Mesmo assim, a ideia de que é louca e precisa dos cuidados de outras pessoas persiste, não há bem uma linha que lida com sua condição de mulher, mas já com sua condição econômica, há várias. Os destaques abaixo indicam dois momentos. Um dos jornais solicitando às autoridades uma ação contra a internação e o outro no momento em que ela será levada para sua nova casa, na Rua Major Diogo, 37.

---

Sebastiana de Mello Freire. coleção particular, sem data de identificação. Comissão de Patrimônio Cultural da USP (2001). *A casa de Dona YáYá*, 2. ed., São Paulo: Imprensa Oficial do Estado: 76.

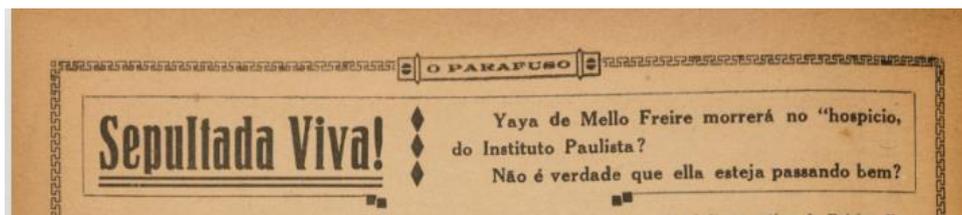


Figura 14 - Destaque do jornal O Parafuso. Fonte: CPC, online



Figura 15 - Destaca a partida de Dona YáYá para uma nova casa Fonte: CPC, online

Até hoje, nas sociedades patriarcais, a questão do gênero e da saúde mental são tabus. Mesmo em alguns países, ser mulher já é um risco para a saúde mental, estudos também indicam que a situação socioeconômica é um dos fatores para os problemas mentais, especialmente naquelas mulheres que são empregadas domésticas e vivem em áreas pobres, não urbanizadas dos grandes centros. Entretanto, não foi o caso de Dona YáYá. Um exemplo citado por Ramos-Lira em sua revisão do estado da arte sobre a questão de gênero e saúde mental afirma que:

No livro *The stress sex: Uncovering the truth about men, women, and mental health*, os autores analisam 12 pesquisas nacionais comparáveis sobre distúrbios mentais, incluindo pesquisas realizadas na Grã-Bretanha, Alemanha, Estados Unidos, Austrália, Nova Zelândia, Chile e África do Sul. Os autores concluem que as mulheres têm maior prevalência e são mais propensas que os homens a sofrer de depressão e ansiedade. Estes últimos têm maior prevalência de abuso e dependência de álcool e outras substâncias. Embora nem todas as pesquisas cubram outros distúrbios, Freeman e Freeman relatam que, de acordo com algumas pesquisas, as mulheres são mais propensas a desenvolver distúrbios de personalidade limítrofes e distúrbios alimentares, enquanto as prevalências de distúrbios de conduta e distúrbios de personalidade antissociais são maiores nos homens. Em geral, é notável que as mulheres não só têm taxas mais altas de distúrbios mentais do que os homens, mas também sintomas mais graves e incapacitantes (2014: 275).

Como não há indicações de classe social nestes estudos, mesmo sem uma generalização, parece correto considerar a hipótese de que tais transtornos afetam o gênero feminino, como categoria social e simbolicamente construída para o concreto da vida, e os grupos que se identificam com o gênero.

Isto pode ajudar a indicar a situação de vida de Dona YáYá em uma cidade em transformação, para se tornar uma grande metrópole sul-americana, que ainda manteve por algumas décadas contradições entre uma forma cosmopolita de ser e de perceber o mundo e os valores sociais e morais do patriarcado agrário e católico, predominante desde o período colonial. Até mesmo Mary Wollstonecraft, quando esteve em

Portugal, em 1785, tinha uma "opinião muito desfavorável da vida e da sociedade portuguesa, que lhe parecia ser governada por irracionalidade e superstições" (Stanford Encyclopedia of Philosophy), a mesma que governou o Brasil, até que a independência política ocorrida em 1822, mas na qual continuou o filho do rei de Portugal que se tornou o primeiro imperador do Brasil e o primeiro chefe de Estado. Em outras palavras, os valores coloniais e agrários tenderão a enfrentar os valores industriais urbanos desde o final do século XX até, pelo menos, a década de 1940, não sem grande resistência.

Assim como Dona YáYá era uma mulher independente por causa de sua condição na alta classe capitalista que estava se formando, graças ao mercado imobiliário e aos loteamentos comercializados em São Paulo, os trabalhadores têxteis, como mão-de-obra especializada, também tinham uma certa independência, ainda que trabalhador e operário sejam considerados, socialmente, como sinônimos de pessoas pobres. Independência e autonomia significam, portanto, não ter marido, já que esta personagem não é necessária para a produção e manutenção da vida cotidiana destas mulheres.

A resistência agrária, patriarcal, tradicionalista e assistencialista da elite brasileira estará presente nas políticas públicas devido à sua hegemonia financeira e política. Mesmo com o golpe de 1930 e a ascensão do caudilho Getúlio Vargas, um entusiasta da industrialização e da urbanização, ele soube atender ao patriarcado com seu Ministério da Saúde, criando um manual da boa família e da boa esposa e marido<sup>25</sup>. Uma boa família era aquela em que a mulher ficava para cuidar da casa e da educação das crianças. Incapaz de falar de uma "má família", os anúncios do ministério tratavam as trabalhadoras como "pobres coitadas" que precisavam trabalhar fora de casa para ajudar na sobrevivência. Ou seja, ambos, trabalhadora e trabalhador, eram cobrados socialmente de não terem um bom salário. A mesma classe que pagava o baixo salário, culpava a classe trabalhadora de ganhar pouco<sup>26</sup>.

Voltando ao caso de Dona YáYá, sua situação remete a todos esses meandros que compõem a situação política e social das mulheres no Brasil durante o período em que ela ficou doente - e mesmo depois. Seu confinamento em uma clínica e posteriormente em uma clínica privada em sua propriedade é também um confinamento em si mesmo. De certa forma, a casa na Rua Major Diogo que ela transforma é uma extensão de seu corpo, ela é a casa, a casa é ela. Uma entra na outra. Como nos ensina Dardel, em sua fenomenologia geográfica, "o espaço material não é, de forma alguma, uma 'coisa' indiferente, fechada sobre si mesma. É sempre uma questão que acolhe ou ameaça a liberdade humana" (2013: 7).

Se nos permitem algo poético na situação, poderíamos, ainda apoiados por Dardel, pensar que os princípios do masculino e do feminino, para os aborígenes, guardam valores diferentes. Relacionado com o "sol, a rocha, os animais terrestres, o princípio masculino estão relacionados com força, poder, luz, pose; enquanto o feminino para o aquático, o ctônico (espírito da natureza interior) misterioso, muito conveniente a um princípio de vida" (Dardel, 2013: 64). Não seria a extensão da casa, exatamente com a intenção de tornar possível a luz? O elemento masculino que tanto a sociedade tirou dela? Se assim foi, Dona YáYá teve sua vitória contra a sociedade

---

25 Decreto-lei de número 3.200, que dispõe sobre a organização e proteção da família, 19 de abril de 1941. disponível em [http://www.planalto.gov.br/ccivil\\_03/decreto-lei/del3200.htm](http://www.planalto.gov.br/ccivil_03/decreto-lei/del3200.htm)

26 Até hoje, quase cem anos depois, ainda ouvimos esta expressão para as mulheres no Brasil, mesmo vindo de outras mulheres. Elas não percebem que não são pobres, nem coitadas, mas mulheres que trabalham para se sustentar. Mas parece que para uma parcela das mulheres, o autossustento não é uma conquista, mas um peso a ser carregado.

patriarcal, de um lugar desprovido de sentido para ela, uma *placeness*, ela foi capaz de sobreviver tantos anos.

## A guisa de conclusão

Cum finis..... Fizemos este movimento de dentro e de fora com Dona YáYá, percorrendo seu curso de vida, livre e trancada em sua casa, isolada do mundo e de uma realidade que estava mudando para a cidade de São Paulo. Não estamos falando do Covid19, do *lockdown*, do confinamento contemporâneo. Entretanto, pensamos que o leitor deste 2021 está identificado com tal situação, seja ele na França ou no Brasil, em São Paulo ou Barcelona. Não importa de que escala estamos falando, uma coisa que tudo isso nos ensinou é que, não apenas somos vulneráveis, mas não temos tanto controle como imaginávamos ou como nossa racionalidade ocidental gostaria.

O medo que assolou uma órfã milionária nos primeiros anos do século XX é também nosso medo no início do século XXI, o de ser roubado. Não apenas dinheiro ou propriedade, das quais ela tinha mais de oitenta. Perder a identidade de um Mello Freire, de ser a última Mello Freire. Não apenas como um símbolo, mas como um corpo que mantém a força em si mesmo, que ela gostaria de ser *des-coberta* pelo outro, pela alteridade. Mas, esta possibilidade foi-lhe roubada, em vez de ser *des-coberta* como mulher, como pessoa, ela foi considerada como *estando em-cerrada* em seu corpo/mente pela racionalidade e valores morais de um momento preciso. De forma concreta, no caso de YáYá, podemos indicar:

- Sua condição de mulher foi também um fator de interdição e subsequente hospitalização e isolamento.
- A interferência do jornal *O Parafuso* pode ter contribuído para que ela não fosse hospitalizada, desviando sua trajetória para um confinamento privado na casa do Bexiga.
- Sua situação financeira foi decisiva para o tipo e qualidade de tratamento que ela recebeu.
- Na opinião de alguns estudiosos do caso de YáYá<sup>27</sup>, pode ser indicado que o isolamento pode ter acelerado/intensificado seu estado de saúde mental. Este ponto está próximo da realidade contemporânea, pois o isolamento forçado afetou emocionalmente as pessoas e mesmo aquelas consideradas saudáveis se tornaram vulneráveis.

60 anos após sua morte, Dona YáYá ainda está viva, representada por sua casa, hoje um centro cultural mantido pelo governo de São Paulo. Desta forma, a relação entre corpo-casa/casa/casa-corpo construída desde o primeiro momento em que ela retorna do asilo continua, mas com outras leituras.

Em seu trabalho *Diálogos*, Gilles Deleuze indaga (1997: 50): “a pergunta é esta: o que um corpo pode fazer? De que afetos é capaz? Experimente, mas você tem que ser muito cauteloso para experimentar”.

---

27 É o caso, por exemplo, da historiadora Marly Rodrigues em já citado estudo; Ana Paula Müller de Andrade no evento do Centro de Pesquisa e Formação do SESC/SP: ‘Dona Yayá: Memória viva do silenciamento feminino por meio da clausura’ (<https://centrodepesquisaeformacao.sescsp.org.br/atividade/dona-yaya-memoria-viva-do-silenciamento-feminino-por-meio-da-clausura>) ; Marília Capponi e Cristiane Credidio no Espetáculo teatral "Dona Yayá" e Roda de Conversa no evento ‘Semana de Luta Antimanicomial’, realizado pelo Conselho Regional de Psicologia e tem o apoio da Prefeitura de Taubaté (<https://guiataubate.com.br/noticias/2018/5/luta-antimanicomial-e-tema-de-aco-es-em-taubate>)

Em seguida, ele nos mostra como o poder, seja ele qual for, é incapaz de nos trazer qualquer tipo de felicidade.

Vivemos em um mundo desagradável, onde não só as pessoas, mas os poderes estabelecidos têm interesse em nos comunicar tristes afetos. Tristeza, tristes afetos são todos aqueles que diminuem nosso poder de ação. Os poderes estabelecidos precisam de nossa tristeza para nos escravizar. O tirano, o sacerdote, os que tomam as almas, precisam nos convencer de que a vida é dura e pesada. Os poderes têm menos necessidade de nos reprimir do que de nos angustiar ou, como diz Virílio, de administrar e organizar nossos pequenos terrores íntimos. O longo lamento universal sobre a vida: a falta de ser que é vida. Por mais que digamos "vamos dançar", não estamos felizes (Deleuze, 1997: 50).

O poder dos tutores financeiros, dos amigos que ajudaram na sobrevivência, dos psiquiatras e médicos clínicos, dos engenheiros para mudar a casa, da mídia escrita para deixar clara a história pessoal de uma pessoa doente, do poder público para destinar a fortuna à Universidade de São Paulo organizaram pequenos terrores íntimos. "Tudo é um caso de sangue. Não é fácil ser um homem livre: fugir da peste, organizar reuniões, aumentar o poder de ação, deixar-se afetar pela alegria, multiplicar os afetos que expressam ou implicam um máximo de afirmação (Deleuze, 1997: 51).

Ser feliz é tudo o que se quer. "Não se esqueça".

|                         |                           |
|-------------------------|---------------------------|
| Não se esqueça          | Não se esqueça            |
| de fechar as portas     | de recordar               |
| e abri-las              | como comunicar            |
| quando for embora       | sem ser apanhada          |
| destas paredes          | Não se esqueça            |
| Não se esqueça          | de partilhar              |
| de colar os envelopes   | Não se esqueça            |
| não haverá mais censura | de escrever               |
| Não se esqueça          | Não se esqueça            |
| de lavar e comer        | de escolher               |
| não terá de perguntar   | as lâminas que se ajustam |
| da época.               | ao rancor.                |

Geraldina Colotti - Non dimenticare

## Referências

- Almeida, J.S. (2013). "As gentis patricias: identidades e imagens femininas na primeira metade do século XX (1920/1940)". Curitiba, Brasil: Educar em Revista, n. 48, p. 187-205, abr./jun., Editora UFPR.
- Barbosa, A. S. A. (2019). *Cartas pessoais de pacientes do Sanatório Pinel (1929-1944): um estudo filológico*. São Paulo: Dissertação de Mestrado, Faculdade

- de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, doi:10.11606/D.8.2020.tde-20022020-165247. Recuperado em 2021-04-17, de [www.teses.usp.br](http://www.teses.usp.br)
- Brace, L. (2000). "Not Empire, but Equality: Mary Wollstonecraft, the Marriage State and the Sexual Contract". *Journal of Political Philosophy*, 8(4): 433-455 apud Stanford Encyclopedia of Philosophy. Mary Wollstonecraft. Recuperado em 20 de marzo de 2021, de <https://plato.stanford.edu/entries/wollstonecraft/>
- Botting, E. H. (2006). "Family Feuds: Wollstonecraft, Burke, and Rousseau on the Transformation of the Family". New York: State University Press apud Stanford Encyclopedia of Philosophy. Mary Wollstonecraft. Recuperado em 20 de marzo de 2021, de <https://plato.stanford.edu/entries/wollstonecraft/>
- Carrino, C. L. (2018). *Luride Agitate Criminali. Un secolo di internamento femminile (1850-1950)*. Roma: Carocci Editore.
- Colotti, G. (1997). *Non dimenticare*. Versi cancellati, edizioni G.R.A.
- CPC (online). *100 anos de YáYá no Bixiga: A odisseia de uma milionária*. Jornal de O Parafuso. Recuperado em 20 de marzo de 2021, de: <https://cpc.webhostusp.sti.usp.br/index.php/2020/12/01/100-anos-de-yaya-no-bixiga-a-odisseia-de-uma-milionaria-no-jornal-de-o-parafuso/>
- Comissão de Patrimônio Cultural da USP (2001). *A casa de Dona YáYá*. São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, 2. ed..
- Dardel, E. (2013). *El hombre y la tierra: naturaleza de la realidad geográfica*. Joan Nogué (ed.); María Beneyto (trad.); Jean-Marc Besse (introd.). Madrid: Biblioteca Nueva.
- Decreto-lei de número 3.200, de 19 de abril de 1941. disponível em [http://www.planalto.gov.br/ccivil\\_03/decreto-lei/del3200.htm](http://www.planalto.gov.br/ccivil_03/decreto-lei/del3200.htm). Recuperado em 20 de marzo de 2021.
- Del Tufo, V. (2020) «Noi, sepolte vive», le memorie perdute della Casa dei matti. Recuperado em 20 de marzo de 2021, de [https://www.ilmattino.it/rubriche/uovo\\_di\\_virgilio/uovo\\_di\\_virgilio\\_vittorio\\_del\\_tufo\\_casa\\_dei\\_matti-5327638.html](https://www.ilmattino.it/rubriche/uovo_di_virgilio/uovo_di_virgilio_vittorio_del_tufo_casa_dei_matti-5327638.html)
- Delleuze, G. (1997). *Diálogos Gilles Deleuze y Claire Parnet*. Valencia: Editorial Pre-Textos.
- Doc Mogi News (2012). *Dona YáYá*. Parte III- Recuperado em 20 de marzo de 2021, de <https://youtu.be/khOfs93qCoo>
- Doc Mogi News (2012). *Dona YáYá*. Parte II - Recuperado em 20 de marzo de 2021, de <https://www.youtube.com/watch?v=VQcfEtI-v6o>
- Doc Mogi News (2012). *Dona YáYá*. Parte I- Recuperado em 20 de marzo de 2021, de <https://youtu.be/zdQRdPDwXB8>
- Documentario Histórias de dona YáYá (2006). Diretor de Dimas Oliveira Junior e Luis Felipe Harazin. Co-Produção de WeDo Comunicação em realização da Rede STVS SESC SENAC. Recuperado em 20 de marzo de 2021, de: <https://youtu.be/ARFS21nNEuw>.
- Gallotta, B. C. (1997). *O Parafuso: humor e crítica na imprensa paulistana (1915-1922)*. São Paulo: Dissertação de Mestrado em História Social, PUC-SP.

- Gallotta, B. C. (2006). *São Paulo aprende a rir – a imprensa humorística entre 1839-1876*. São Paulo: Tese de Doutorado em História Social, PUC-SP.
- Grant, H.M. (2001). “A Saga de YáYá”. En *Comissão de Patrimônio Cultural da USP. A casa de Dona YáYá*. São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, 2. ed., pp. 62 – 77.
- Medeiros, Sinara (2019). *O misterioso caso da YáYá Melo Freire*. Recuperado en 20 de marzo de 2021, de : <https://www.youtube.com/watch?v=gmBbvCKRbqI> .
- Ornellas, F. (2001). “Uma mulher rica, solitária e louca”. En *Comissão de Patrimônio Cultural da USP. A casa de Dona YáYá*. São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, 2. ed., pp 78-83.
- Ramos-Lira, L. (2014). “¿Por qué hablar de género y salud mental ?” *Salud mental*, 37(4), 275-281. Recuperado en 20 de marzo de 2021, de [http://www.scielo.org.mx/scielo.php?script=sci\\_arttext&pid=S0185-33252014000400001&lng=es&tlng=es](http://www.scielo.org.mx/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0185-33252014000400001&lng=es&tlng=es).
- Ribeiro, A. C. R. de C. (2018). “Há cem anos, a gripe espanhola assolava São Paulo”. Recuperado en 20 de marzo de 2021, de: <https://jornal.usp.br/artigos/hacem-anos-a-gripe-espanhola-assolava-sao-paulo/>
- Rodrigues, M. (2001). “A casa de Dona YáYá”. En *Comissão de Patrimônio Cultural da USP. A casa de Dona YáYá*. São Paulo: Imprensa Oficial do Estado, 2. ed., pp. 22 – 58.
- Rousseau, J.J. (1997). *Emilio o de la educación*. Madrid: Ed. Alianza.
- Stanford Encyclopedia of Philosophy. *Mary Wollstonecraft*. Recuperado en 20 de marzo de 2021, de: <https://plato.stanford.edu/entries/wollstonecraft/>
- Toledo, B. L. de (1983). *São Paulo: três cidades em um século*. São Paulo: Duas Cidades.
- Toledo, C. P. (2015). *A Capital da Vertigem - uma história de São Paulo de 1900 a 1954*. Rio de Janeiro: Objetiva.
- Valcárcel, A. (2000). “La memoria colectiva y los retos del feminismo”. En Amelia Valcárcel, María Dolores Renau y R. Romer, *Los desafíos del feminismo ante el siglo XXI*. Sevilla: Instituto Andaluz de la Mujer: 15-32.
- Wollstonecraft, M. (2014). *Vindicación de los derechos de la mujer*. Tres Cantos/España: Ediciones Akal.



## Le récluseur de Malampia : les délires de la « séquestrée de Poitiers »

### Claustration in Malampia: the ravings of the « confined woman » of Poitiers

**François-Jean Authier<sup>28</sup>**

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle (CERACC)  
Paris

<https://orcid.org/0000-0003-0202-1190>

[francoisjean.authier@gmail.com](mailto:francoisjean.authier@gmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3578>

DOI : 10.25965/trahs.3578

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** La tragique histoire de la « Séquestrée de Poitiers », qui a défrayé la chronique à la Belle Époque et connu un succès considérable, fascine les écrivains en leur offrant une matrice à la fois onirique et discursive. Un scénario digne du mélodrame : une jeune femme cloîtrée pendant vingt-cinq ans et qui croupit dans sa fange, est miraculeusement retrouvée dans une maison cossue de Poitiers. S'agit-il d'une victime, conduite à la déréliction par une famille oppressive ? Son cas sollicite le droit autant que la psychiatrie. Blanche Monnier constitue un archétype de schizophrène oscillant entre claustration forcée et confinement désiré. L'effroi que suscite la peinture de son hallucinatoire quarantaine spatiale invite à interroger nos propres représentations : la folie, l'enfermement, les postures sociales face à l'altérité, et au plus haut point le langage dans son incapacité à rendre compte de l'innommable. Figure déshumanisée, la jeune femme nous semble portée par une rêverie régressive vers la sanie et l'excrément. En cela elle met en abyme nos vertiges et la hantise d'une conscience qui sombre, mais dont seule la littérature pourrait porter la parole confuse, erratique et mystérieusement poétique.

**Mots clés :** psychiatrie, confinement, folie, altérité, roman

**Resumen:** La trágica historia de la « secuestrada de Poitiers » que fue pasto de la actualidad en tiempos de « La Belle Époque » y conoció un éxito considerable, fascina a los escritores proporcionándoles una matriz a la vez onírica y discursiva. Un

---

<sup>28</sup> Professeur agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres, diplômé de philosophie. Professeur de chaire supérieure en Classes préparatoires aux grandes écoles (Lycée Camille Guérin, Poitiers). Spécialiste des « Hussards » (thèse sur Jacques Laurent), et plus largement du roman français de la seconde moitié du XXe siècle et du début du XXIe siècle, auquel il a consacré de nombreux articles, de Michel Déon, Jacques Chardonne, François Mauriac, Pierre Drieu La Rochelle, Roger Nimier, Jacques Perret à Jorge Semprun, Kateb Yacine, Benoîte Groult, Dany Laferrière ou Vassilis Alexakis, Alberto Manguel, François Mitterrand, Georges Simenon et Claude Chabrol. A publié notamment *La Chimère d'Arezzo* (roman, Le Cherche-Midi, 2007) *Poétique du travestissement*. Jacques Laurent romancier (Champion, 2008), *Itinéraires humanistes pour notre temps* (coproduction CNDP-MLF, 2013). Membre du CÉRACC de Paris III – Sorbonne Nouvelle (Centre d'Études sur le Roman des Années Cinquante au Contemporain), de la SELF XXe siècle (Société d'Étude de la Littérature Française du XXe siècle), et de la Société Internationale des Études Mauriaciennes (Université Bordeaux Montaigne).

argumento digno del melodrama: el milagroso hallazgo, en una casa señorial de Poitiers, de una muchacha enclaustrada durante veinticinco años y que se está pudriendo en el fango. ¿Será ella una víctima cuya familia opresiva la conduce al desamparo? Su caso encaja tanto con el derecho como con la psiquiatría. Blanche Monnier es el arquetipo de la esquizofrénica que oscila entre reclusión forzada y confinamiento voluntario. El pavor que suscita la evocación de su cuarentena espacial alucinadora nos incita a interrogarnos sobre nuestras propias representaciones: la locura, el encierro, las posturas sociales frente a la alteridad y, por encima de todo, sobre el lenguaje con su incapacidad en decir lo innombrable. Nos parece que, tal una figura deshumanizada, la muchacha se abandona a un ensueño regresivo hacia las sanies y los excrementos. Por ello ofrece una representación especular de nuestros vértigos y de la obsesión de una conciencia que se está desmoronando, pero cuya palabra confusa, errática y misteriosamente poética solo puede llevarla la literatura.

Palabras clave: psiquiatría, confinamiento, locura, alteridad, novela

Resumo: A trágica história da "Sequestrada de Poitiers", que fez manchetes na *Belle Époque* com um sucesso fenomenal, fascina os escritores, oferecendo-lhes uma matriz que é simultaneamente sonhadora e discursiva. Um cenário digno de um melodrama : uma jovem mulher de clausura durante vinte e cinco anos, na sua própria sujidade, é milagrosamente encontrada numa casa abastada em Poitiers. Será ela uma vítima, levada ao abandono por uma família opressiva ? O seu caso toca tanto a lei como a psiquiatria. A Blanche Monnier constitui um arquétipo esquizofrénico oscilante, entre a clausura forçada e o confinamento desejado. O pavor desenhado pelo retrato da sua quarentena espacial alucinatória convida-nos a questionar as nossas próprias representações : a loucura, o confinamento, as posturas sociais para a alteridade, e, sobre tudo, a língua na sua incapacidade de lidar com o inefável. Figura desumanizada, a jovem mulher parece-nos transportada por um devaneio regressivo para o saneamento e os excrementos. Desta forma, ela coloca em abismo a nossa vertigem e o assombro de uma consciência que se afunda, e cuja experiência só pode ser transmitida pela literatura a través de uma voz confusa, errática e misteriosamente poética.

Palavras chave: psiquiatria, confinamento, loucura, alteridade, novela

Abstract: The tragic story of the « Confined Woman of Poitiers » which made the headlines during the Belle Époque and attracted considerable attention has been fascinating writers by offering them core material that is both dreamlike and argumentative. The scenario is nothing short of melodrama: a young woman who remains housebound for twenty-five years, rotting in her filth, is miraculously found in an affluent home in Poitiers. Was she really a victim, driven to dereliction by an oppressive family? Her case appeals as much to law as to psychiatry. Blanche Monnier is the archetype of the schizophrenic who wavers between forced claustration and deliberate confinement. The dread caused by the depiction of her hallucinatory confinement puts our own representations to the test: madness, claustration, social attitudes towards otherness and most of all language in its inability to render the unspeakable. Dehumanized and lost in regressive dreaming, the young female figure seems attracted to secretions and feces in such a way that her story questions our own fears and dread of a consciousness slowly losing its bearings – as though literature only could translate its tumultuary, erratic and mysteriously poetic voice.

Keywords: psychiatry, confinement, madness, otherness, novel

Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. [...] Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit. Cela, dire cela, sans savoir quoi. Peut-être n'ai-je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? (Beckett, 2008 : 7)

Comme André Gide j'ai un goût très fort pour les faits divers probablement parce qu'ils marquent l'intrusion du baroque dans la vie quotidienne, je crois qu'on aime les faits divers quand on aime à la fois ce qui est fantastique et ce qui est réaliste (Truffaut)<sup>29</sup>

Que peut-on vivre de primordial dans une chambre ? Dormir, faire l'amour, boire, manger, lire... Essentiellement : naître et mourir. Commencer et finir. Enfin pour les plus chanceux des sédentaires. Et surtout en respectant les heures d'entrée et de sortie. Quand le diurne mord sur le nocturne, les petits rongeurs de l'insomnie décolorent la nuit, qui devient atrocement *blanche*. Quand le dormeur mord sur le diurne, les heures s'écoulent épaisses et la matinée se fait *grasse*. La chambre est un espace où l'on se jette et que l'on quitte. Rarement où l'on reste. De gré ou de force. Garder la chambre ? La belle blague. C'est elle qui vous garde.

Voici l'horrible histoire de Blanche Monnier, « la Séquestrée de Poitiers » pour l'éternité des gazettes. La non-histoire de la nuit-Blanche. Une histoire de fou. Sans doute de folle. Pas celle de Chaillot mais de Poitiers, là-bas, au fin fond du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'aube de cette « Époque » qui ne fut à peu près « Belle » qu'à l'air libre.

Le 23 mai 1901, un corbeau bien inspiré vient croasser sur le bureau du procureur général près la cour d'appel de Poitiers. Il y dépose une lettre anonyme qui semble surgir d'un roman d'Eugène Sue :

J'ai l'honneur de vous dénoncer un fait d'une exceptionnelle gravité. Il s'agit d'une demoiselle qui est enfermée chez Madame Monnier, privée d'une partie de nourriture, vivant sur un grabat infect depuis 25 ans, en un mot dans sa pourriture (Augustin, 2006 : 285).

Le délateur au grand cœur mais anonyme signe la quatrième de couverture d'un récit où l'épouvante le dispute au misérabilisme et au martyrologe. Une Cosette de province cadennassée par une nouvelle mère Thénardier au 21 rue de la Visitation ? Une *enfant sauvage*, comme dans le film de François Truffaut<sup>30</sup> ? Blanche va sortir de sa chambre, qu'elle avait baptisée d'incompréhensible façon son « cher grand fond Malampia », mais sans jamais se réinsérer dans le monde des hommes. Blanche n'est pas « Victor de l'Aveyron<sup>31</sup> ». Elle ne va rien (ré)apprendre car elle n'a vraisemblablement

---

29 Cit. in « Le Livre de chevet - *La Séquestrée de Poitiers* d'André Gide, lecture de François Truffaut », 7 volets, Radio France, France Culture, réalisation de Janine Antoine, première diffusion le 5 octobre 1967, <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/le-livre-de-chevet-la-sequestree-de-poitiers-17-1ere-diffusion-05101967>.

30 François Truffaut, *L'enfant sauvage*, scénario de Jean Gruault et François Truffaut, 1970, avec entre autres Jean-Pierre Cargol, François Truffaut et Françoise Seignier.

31 « Victor de l'Aveyron » : l'existence de ce garçonnet d'une dizaine d'années, devenu mythique, constitue en soi une énigme. Recueilli, ou plutôt capturé dans le département du Tarn

blement rien oublié. Non pas un être primitif, mais la figure du retour à l'état premier, au stade préhumain. Une petite fille espiègle et remuante, disait-on d'elle enfant.

Blanche a mal tourné, comme disent les braves gens, jusqu'à endosser une identité purement verbale de « malheureuse », voire de « créature », entre compassion guindée et répulsion inavouée pour sa défiguration récessive, sa déconstruction dans l'antre, son naufrage de petite *confinée*, —un être de littérature, une matrice onirique sur le mode cauchemardesque, une question vivante, un être de fable, un monstre. Un être que l'on a besoin d'écrire, pas simplement de décrire, pour tenter de percer son mystère.

C'est parti. Action, moteur : prenez son corps ceci est un roman, l'outil idéal pour interroger l'existence. Georges Simenon : *Le Bourgmestre de Furnes* (1939). Poitiers s'est rapproché d'Ostende. Le héros éponyme jouit d'une belle position sociale. Joris Terlinck fait dans le cigare. Plus détesté que respecté, il s'est imposé en tyranneau dans sa manufacture et sous son toit. C'est le « Baas », le patron, le boss. Sa fille Emilia souffre d'un étrange handicap et vit en quarantaine perpétuelle dans sa chambre. Déficiante grave, elle est l'objet d'une sollicitude extrême de la part de ce père éploré et aux aguets, prodiguant soins et nourriture à « Mimilia » :

Certains matins, Émilia poussait des cris perçants, collée contre le mur qu'elle avait sali de toutes les manières, en proie à une terreur que rien ne pouvait calmer.

D'autres fois, il la trouvait prostrée, couchée sur le ventre, toujours nue, car elle ne pouvait supporter le contact d'un vêtement ou d'une couverture, les dents serrées sur la toile du matelas, les ongles enfoncés dans le tissu.

—Sage, Mimilia...

Ce matin-là, elle se regardait dans un morceau de miroir et elle ne prit pas garde à la présence de son père. Il put placer le bol près d'elle et même retirer avec des mouvements prudents, car il ne fallait pas l'effaroucher, le lambeau de toile cirée qu'on essayait toujours de glisser sous elle, car elle ne se levait jamais et elle était insensible au dégoût (Simenon, 1992 : 21).

Émilia-Blanche hypnotise car elle incarne l'altérité tératologique, l'envers ténébreux de l'humain-lecteur. Inqualifiable, elle construit à l'aune de la fictionalisation réaliste un contre-paradigme, une figure extrême à mi-chemin de l'homme et de la bête mais aussi de l'enfant et de l'adulte. Joris Terlinck s'adresse à elle dans l'espace insituable de la chambre en l'infantilisant ou en l'animalisant : « Sage, Mimilia ». Derrière ses barreaux, celle que Joris couvre de sobriquets tendres, impuissants et ambivalents comme « mon petit pigeon joli » (Simenon, 1992 : 58), « mon petit oiseau » (Simenon, 1992 : 59), se caractérise par l'imprévisibilité et la discontinuité irrationnelle de son comportement, la variabilité impénétrable de son humeur.

---

à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et décédé en 1828, il est cet « enfant sauvage » sur qui la science ne tarde pas à se pencher. Réduit quasiment à l'animalité, il semble tour à tour incarner, sur le plan anthropologique, le degré zéro du développement (ontogenèse et phylogenèse), et cristalliser des déficiences psychiatriques de premier ordre (autisme), selon le paradigme heuristique choisi. Faut-il voir en lui la résurgence d'un stade hominien ou l'archétype d'une mystérieuse maltraitance ? Il est en tout cas l'épicentre du film de François Truffaut.

Tantôt elle vagit et ricane, hagarde, absente d'elle-même, fredonnant de l'autre côté de la cloison « une de ces plaintes sans air, sans paroles précises, qu'elle pouvait étirer pendant des heures » (Simenon, 1992 : 58), tantôt on la retrouve prostrée, comme hérissée, « les doigts crispés à son matelas, l'œil méfiant » (Simenon, 1992 : 59), dégorgeant un chapelet d'obscénités injurieuses. Comme il ne faut pas l'effarer dans sa cage, elle oscille entre les règnes, fluctue entre humanité et animalité. Mais toujours dans le regard de celui qui est l'autre de l'autre, c'est-à-dire moi, le spectateur hors champ, de la parentèle honteuse ou désemparée au lectorat friand de sensationnalisme ou de créatures de baraque foraine.

Georges Simenon s'est directement inspiré de Blanche Monnier, dont la destinée se déroule, par ricochet, dans une atmosphère à *la Simenon*. Le roman vient paradoxalement se nourrir du romanesque de l'inénarrable. Ainsi recourt-il à un imaginaire de l'actualité sordide, fabriquant un mythe scriptural et anthropologique qui parfois, au sein de la fiction, sert à cautionner le réalisme du fictif, à l'instar d'un François Mauriac qui, dans *Thérèse Desqueyroux* (1927) fait deux allusions à l'affaire pictave. Il imagine Bernard, ce mari que Thérèse a voulu empoisonner, dans un chassé-croisé de regards éloquentes :

Oui, c'est évident qu'il a eu peur. Thérèse l'observe, assis en face d'elle et tisonnant, mais ne devine pas l'image que contemplent ses gros yeux dans la flamme ; ce dessin rouge et vert du *Petit Parisien* : *La Séquestrée de Poitiers* (Mauriac, 1986 : 168).

Quelques pages plus tôt, le souvenir est apparu comme une représentation dégradée, discrètement associée à la fosse d'aisance :

En une seconde, il revit cette image coloriée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse —et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au-dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *La Séquestrée de Poitiers* (Mauriac, 1986 : 162).

La sanie est devenue bien inoffensive et l'amusant cloaque acquiert, avec ses vilains insectes, une double signification : latrines rustiques mais aussi cabinet de lecture improvisé. Et pourtant *La Séquestrée de Poitiers* ne saurait se réduire dans l'œuvre de François Mauriac à un obsolète chromo.

*Thérèse Desqueyroux* raconte l'histoire d'une autre « séquestrée », l'héroïne elle-même, dans l'étouffoir de la famille et d'un mariage sans amour, dans une existence enclavée dont elle se sent invinciblement dépossédée. *Thérèse* ou comment l'on devient un monstre de froideur et d'indifférence. Le poison est d'abord celui du confinement : la glue des jours, au plus épais de la province, « l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes —un isolement sans consolations » (Mauriac, 1986 : 61).

L'ombre portée de Blanche Monnier, spectre étrange en abyme, prend ainsi vie dans autant de variations littéraires qu'il est de tentatives de peindre la situation apparemment pathétique de la jeune femme. Immédiatement cette dernière sollicite la littérature, comme l'affaire des « sœurs Papin », ces deux employées de maison du Mans qui assassinèrent avec une cruauté sans nom leurs deux patronnes, mère et fille, en 1933, défraya la chronique et magnétisa les écrivains, de Jean-Paul Sartre au Jean Genet des *Bonnes* (1947).

Blanche intrigue André Gide qui publie en 1930 *La Séquestrée de Poitiers*, une chronique judiciaire d'une grande précision, qui reproduit les éléments du dossier, faits en eux-mêmes, témoignages, matériaux judiciaires. L'« avant-propos » manifeste un souci d'objectivité qui va jusqu'à la tentation de la dépersonnalisation :

J'ai quelque scrupule à signer la relation de cette singulière histoire. Dans l'exposé tout impersonnel que je vais en faire, je n'eus souci que de mettre en ordre les documents que j'ai pu recueillir, et de m'effacer devant eux (Gide, 1977 : 19).

Si le titre paraît seulement référentiel et dénotatif, André Gide n'en altère pas moins les patronymes. La famille Monnier devient Bastian... Par la même occasion la fictionalisation s'infiltré imperceptiblement dans l'ouvrage, dont le rédacteur n'est de surcroît pas aussi absent qu'il ne l'a prétendu dans sa pétition de principe. De son propre aveu, il a mis « en ordre » les pièces du puzzle. Donc il a effectué une *composition* littéraire qui fait parfois entendre la voix de son ordonnateur et renforce l'intensité dramatique de son récit :

Ce qui me paraît si particulièrement intéressant dans cette affaire, c'est que le mystère, à mesure que nous en connaissons mieux les circonstances, s'approfondit, quitte les faits, se blottit dans les caractères, aussi bien du reste dans le caractère de la victime que dans le caractère des accusés (Gide, 1977 : 55).

La confiance semble provenir de l'équivalent du *Journal des faux-monnayeurs* (1927), retour critique et diariste du romancier sur son propre travail. Donc André Gide n'offre pas un simple verbatim mais un roman-vrai de la scène judiciaire. Et quelle que soit sa propension à n'en rester qu'aux faits, il les invente en tentant de les faire parler. Les circonstances et les personnages tiennent autant de Simenon lisant Gide que de Dickens. De quoi s'agit-il au juste ? D'une affaire de mœurs ? De l'incarcération d'une jeune femme par une famille oppressive ? Mademoiselle Monnier n'est plus qu'un squelette à sa sortie. Elle a croupi dans une fange excrémentielle un quart de siècle pendant lequel il ne s'est rien passé.

Où est le roman ? Aucune action, peu de péripéties. Sauf toujours à la périphérie de la *camera obscura*, de cette chambre d'injustice qui a servi de négatif à une histoire immobile de décrépitude. La trame factuelle est ténue : à sa sortie, Blanche n'est guère soulagée d'être extirpée de sa « grotte », comme elle disait. Curieuse confinée... La bonne société pousse un soupir de soulagement : la malheureuse est cliniquement déclarée débile de type « minus habens ». Une pauvre aliénée « incapable de diriger sa vie ». Hospitalisée à l'Hôtel-Dieu de Poitiers elle sort vite des écrans radars et finit ses jours à l'hospice de Blois, le 13 octobre 1913. Tout rentre dans l'ordre. L'aliénée l'est doublement, mais à son insu. Une incroyable fièvre romanesque s'empare de la presse, locale autant que nationale, qui fait rapidement de Blanche une vedette dans toute la France. En vérité, les journaux fabriquent la « Séquestrée de Poitiers ». En corrompant seulement les patronymes originels afin de ne pas indisposer les descendants, André Gide reproduit la métamorphose narrative ainsi opérée sur le substrat événementiel, telle qu'elle apparaît en 1901 dans les colonnes de *La Vie illustrée* :

À Poitiers, dans une rue calme et paisible, au nom monacal, la rue de la Visitation, vivait, universellement honorée dans la région, une famille de haute bourgeoisie. Mme veuve Bastian, née de Chartreux, de lignée poitevine fort aristocratique, habitait là avec son fils, M. Pierre Bastian, ancien sous-préfet de

Puget-Théniers, au Seize-Mai. Mme Bastian de Chartreux, âgée de soixante-quinze ans, demeurait dans la maison où elle avait vécu avec son mari, ancien doyen de la Faculté des Lettres de la vieille cité provinciale. Son fils, marié à une Espagnole, de tempérament moins calme que le sien, était revenu seul à Poitiers. Il habitait dans l'immeuble qui fait face à celui de sa mère. Un troisième personnage appartenait à cette famille, une fille, Mélanie, qu'on avait vue enjouée et riieuse jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et qui, brusquement, avait disparu. Maladie mentale, disait-on (Gide, 1977 : 19-20).

La suite est un salmigondis de précisions édifiantes et bien pensantes pour nourrir un canevas balzacien (nouvelle *Scène de la vie de province*) mâtiné d'ascétisme sacrificiel, autour de celle qu'on appelle bien vite et concurremment la « recluse » et la « séquestrée » :

Mme Bastian de Chartreux l'avait internée [...] puis, par dévouement, par charité chrétienne, elle la reprenait et la soignait, toute d'abnégation, avec le concours d'une vieille bonne, par-delà les volets clos de la maison douloureuse dont personne ne franchissait le seuil (Gide, 1977 : 20).

Nouveau « roman » dans le « roman » : les *fake news* de la Belle Époque dans le circuit répressif du grand frisson victorien : « Mlle Mélanie Bastian, vers sa vingt-cinquième année, aima et se donna. On pense qu'un enfant fut le fruit de ses amours. On croit encore que cet enfant fut supprimé » (Gide, 1977 : 21). Aucune de ces allégations baroques destinées à fustiger l'impure, n'a pu être prouvée... C'est l'invention qui devient hystérique. Elle donne souvent lieu à des scènes de mélodrame à deux sous. Selon Jean-Marie Augustin,

le bruit courut, au moment de la découverte de l'affaire, que Blanche Monnier, dans sa vingt-deuxième année, sortait souvent avec sa bonne par une petite porte et se rendait dans une maison de la rue des Écossais où demeurait un avocat du nom de Calmeil (Augustin, 2006 : 296).

Enfin du piment, le goût du scandale, le sexe clandestin, voire la dépravation et la luxure... Les ressorts convenus du scénario catastrophe pour le grand frisson bourgeois. La topique de la fille perdue s'enracine dans les esprits eux-mêmes dérangés avec une sorte de délectation peccamineuse : « Blanche aurait accouché clandestinement d'un enfant qui serait mort ou aurait été supprimé à la naissance » (Augustin, 2006 : 296).

Paroxysme expiatoire, « la séquestration aurait ensuite été le moyen utilisé pour punir la pécheresse et étouffer le scandale ». Le grand air de la violence familiale, l'obsession idéologique de la coercition propre à la morale bourgeoise, voire un codicille au *Surveiller et punir* (1975) de Michel Foucault — on ne s'étonnera pas de le voir naître, le 15 octobre 1926, dans la même rue que Blanche Monnier, mais aux antipodes, à l'actuel numéro 10 de la rue Arthur-Ranc, anciennement rue de la Visitation...

En matière de folies narratives et d'extrapolations loufoques, les feuilletonistes ne sont pas en reste. Gérard Simmat évoque la publication de Léon Charpentier et Albert Savine, aux Éditions Schwartz à Paris. Le texte mêle « vérité et imaginaire dans la première partie » (Simmat, 2019 : 16) et élucubre ensuite « suivant les canons des feuilletons édités à l'époque et destinés uniquement à captiver l'attention du lecteur sans tenir compte de la réalité » (Simmat, 2019 : 16). Point n'est besoin de se livrer

à de savantes investigations sur le terrain : « Les feuilletonistes n'ont pas besoin d'aller sur place pour écrire leur texte et brodent à partir de leur imagination » (Simmat, 2019 : 16). La France chante aussi sur le cloaque de la rue de la Visitation. Sur l'air de la Paimpolaise, on se gausse de la « séquestrée » en une sorte de carnalisation tragique :

XII

Son corps était un squelette  
Hideux, sale et décharné,  
Pendant que son frère aîné  
Joyeus'ment faisait la fête  
Et qu'sa mèr', la veuv'Monnier  
À l'église allait prier !

XIII

Ils pensaient que leur victime,  
Recluse en ces sombres murs,  
Deviendrait folle à coup sûr.  
Et pour effacer leur crime,  
Espéraient que sa prison  
Lui f'raient [*sic*] perdre la raison... (Simmat, 2019 : 26).

Autant que l'on puisse en juger afin de dégonfler la baudruche de la fable, c'est l'inverse qui a dû se produire. Blanche n'a pas été *surveillée* ni *punie* pour la licence impensable de ses mœurs, mais parce qu'elle était au départ incontrôlable et démente. Elle n'est pas devenue « folle » à cause de sa claustration : l'enfermement mental dans sa chambre intérieure précède de très loin l'incarcération, toute relative d'ailleurs, dans son « cher grand fond Malampia ».

Que s'est-il véritablement passé pour que cette jeune-fille se détraque au point de s'exclure, par ses propres agissements dérogatoires, des normes du groupe ? La concernant, le discours de victimisation par malveillance présumée fait fausse route<sup>32</sup>. On a plus sérieusement évoqué un faisceau de symptômes, anorexie mentale, hystérie (sa libido connut des phases d'irrépressible excitation), schizophrénie. La chambre prend ainsi une valeur asilaire, puisqu'en l'absence de réelle prise en charge thérapeutique, il s'est longtemps agi d'exclure, d'enfermer, de soustraire, d'isoler une figure à tous égards embarrassante. Les prodromes de l'affection dont souffre Blanche Monnier correspondent aux signes alors illisibles d'un décrochage existentiel de l'adolescente dans sa sphère d'accomplissement :

Puis, vient la période des troubles du comportement, de la tendance à la claustration, d'un repli sur elle-même, d'une régression et de toute évidence, pour les spécialistes de la question, d'éléments de dissociation. Ceux-ci sont tout à fait repérables dans son discours par des associations apparemment dépourvues de toute logique [...]. Blanche présente alors une pensée bizarre, inadéquate, pouvant s'arrêter brusquement avant de reprendre comme si rien ne s'était passé, puis devenir complètement incohérente [...]. Des événements qui auraient dû entraîner joie ou au contraire tristesse, sont vécus

---

32 D'un point de vue juridique, l'entourage de Blanche (sa mère, « la veuve Monnier », et son frère Marcel) n'a pas été poursuivi pour délit de violence sur sa personne. À tout le moins prévaut une déplorable passivité : « En effet, la loi pénale ne retient pas la complicité par abstention, elle exige pour punir un fait positif de participation » (Augustin, 2006 : 308).

avec beaucoup d'indifférence. Au contraire, alors que rien ne permet de le prédire, le sourire apparaît chez elle. Elle peut manifester deux sentiments opposés et cette ambivalence se répercute dans sa gestualité, sa façon d'être, ses rires immotivés ou encore ses activités impulsives (Simmat, 2019 : 169-172).

Ce confinement pathologique ressortit à un processus global de rétraction, contraction, constriction, diminution de soi, d'exil hors du monde extérieur, de fuite autiste loin de la réalité. S'il faut enfoncer le clou de la démystification, la famille n'a pas joué le rôle, si facile et mélodramatique, d'opérateur de l'exclusion. C'est Blanche qui s'est retirée, en vertu d'un mouvement régressif de sa conscience chaotique. « Malampian » est devenu son réclusoir, le non-lieu de sa disparition où délibérément elle se recueille. Cette hypothèse a même été formulée par « la veuve Monnier » :

Jamais je n'ai songé à séquestrer ma fille, que j'aimais tant. Elle a toujours été libre de circuler dans la maison ; mais je dois dire que depuis vingt-cinq ans elle s'est volontairement enfermée dans sa chambre ; je peux même ajouter : dans son lit (*in* Gide, 1977 : 40).

André Gide en a acquis lui-même la conviction et table sur « le caractère parfaitement volontaire de la réclusion » (Gide, 1977 : 79) de Blanche *alias* Mélanie Bastian. La thèse est reprise à l'envi : « il s'agit moins de séquestration que de réclusion, en grande partie volontaire, en dépit des cris, des appels et d'extraordinaires inconséquences d'un caractère déséquilibré » (Gide, 1977 : 85).

Prise en tenaille entre deux tentations, entre deux forces, centrifuge et centripète, la jeune femme finit par élire ce qu'on lui impose, choisit le dedans au détriment d'un dehors obturé par la fenêtre close. La légende veut qu'au début de sa rétention, elle s'y offrît nue aux regards des passants. On avait vu en elle une délurée passablement aguicheuse. La soldatesque habituée à se rincer l'œil, de l'autre côté de la rue, au cabaret Rivaud, n'avait pas manqué de jaser. Le fameux corbeau n'est autre qu'un militaire un peu plus vertueux qui avait flairé une claustration révoltante. Il avait donc fallu parer au plus pressé. « La séquestrée de Poitiers » fut d'abord une extravagante dont on avait honte, puis une recluse qui maugrée, et enfin une épave qui éructe des borborygmes et des propos sans suite, tour à tour maudissant et bénissant son repaire.

L'entourage encourage. Au rebours de l'image pieuse, de la catéchèse misérabiliste diffusée dans la bonne société de Poitiers, « la veuve Monnier », pas très aimante et pète-sec, acariâtre, ombrageuse et pingre, connaît dans sa chair, qu'elle ne lave guère, ce tropisme récessif qui la pousse elle aussi à se replier sur son espace intime. Sa demeure ressemble à la pension Vauquer dans *Le Père Goriot* de Balzac.

André Gide brosse le portrait d'une solitaire lugubre et rassise, une métonymie du veuvage aigre :

C'était une femme petite, assez forte, aux traits durs, qui se présentait le plus souvent la tête recouverte d'un bonnet noir, orné de dentelles ou de rubans. Elle menait une vie recluse, ne recevait presque personne, et sortait de moins en moins dans la ville (Gide, 1977 : 60).

Le 21 rue de la Visitation est donc un espace où l'on se retranche en faisant mariner sa maussaderie dans l'horreur de tout contact social. L'héritage ne gouverne pas que

les romans de Zola. Il suffit de prendre l'escalier menant à la cellule du grand-père maternel, Louis de Marconnay, baptisé par André Gide M. de Chartreux : il

a passé la dernière partie de son existence dans une réclusion absolue ; se refermant dans sa chambre du second étage, dont il ne sortit même pas pour assister aux derniers moments de son gendre, mort dans une autre chambre sur le même palier (Gide, 1977 : 58).

Marcel, le frère de Blanche, constitue également un personnage d'anthologie. Sans être d'une laideur repoussante, il n'est guère un jeune premier. Son extrême myopie l'éloigne d'autrui, ainsi qu'une particularité pour le moins surprenante, la coprophilie, associée à ce que les spécialistes appellent « anosmie », ou perte de l'odorat, en relation fréquente avec l'« agueusie », la disparition partielle ou totale du goût. Un tel handicap le rend passablement indifférent à l'atmosphère méphitique qui règne dans la chambre de sa sœur. Résidant au 14 de la rue de la Visitation, il veille sur elle mais l'ordure ne l'indispose nullement. Longtemps il milite pour que la malade soit hospitalisée. En vain. La marâtre gouverne sans partage et carapaçonne son périmètre de survie avec l'aménité d'une louve. Le fils s'éloigne. Sa sœur pourrit sur pied... Toute la famille ne perçoit pas le vertige excrémental de Blanche, son lent dépérissement. Pis encore : personne ne bronche. Chez ces gens-là, on se tait. Une omerta de la fange. Il aura fallu qu'un corbeau s'arrache une plume. Pas le moindre voisin, pas la moindre bonne, personne pour s'émouvoir de la pauvre fille. Tous innocents. Tous coupables. L'empire de la respectabilité, cet autre nom de l'indifférence.

Et pourtant elle parle. Mais nul ne l'entend.  
Quelle est la parole d'une folle ?  
C'est bien connu, la parole d'une folle est folle...

Alors déchiffrons ses cryptogrammes, ses fulgurations, son délire dans le récluse où elle se terre. La chambre est devenue un écritoire. La confinée serait-elle graphomane ? L'abîme accueille la mise en abyme de l'écriture. Sur les murs les traces les plus anciennes célèbrent le dehors regretté : « Liberté ! Liberté ! Solitude toujours ! Il faut vivre et mourir au cachot toute la vie » (Simmat, 2019 : 114). Plus loin : « Vrais-je jamais la liberté ? Serais-je toujours dans un cachot ? Me délivrera-t-on un jour ? » (Simmat, 2019 : 114). Fragments de rhétorique scolaire mise à l'épreuve des faits, posture doloriste d'incarcérée : « Suis-je donc condamnée à rester ensevelie dans ce tombeau ? Hélas c'en est fini pour moi ! » (Simmat, 2019 : 114). Puis le langage se disloque, se désagrège, dissout ses liens de sens et de lexique. Sa parole invente, sans livrer ses clefs : « On peut observer des créations de mots, des néologismes, la suppression des articles, de fréquentes répétitions verbales, comme notamment "cher petit" » (Simmat, 2019 : 115) ...

Un bredouillis évanescent et halluciné. Le repli larvaire du corps au fond de la chambre et sa quasi-absorption par le dedans de la conscience qui ne garde qu'un tas d'os et une chevelure pétrifiée par la crasse, laisse s'accomplir dans les déjections qui grouillent de vermine, la mystérieuse correspondance symbolique du haut et du bas. Sa parole erratique, dit-on, égrène des mots orduriers et abscons, les *selles* du langage, les défécations liées au bas corporel. Et tout à coup la langue s'élève vers une impénétrable religiosité.

Lorsqu'on l'extirpe de son confinement elle s'écrit : « Faites tout ce que vous voudrez, mais ne m'enlevez pas à ma chère petite grotte » (Simmat, 2019 : 205). Sa chambre lui est devenue consubstantielle. La métaphore de la cavité, de l'espace cavernicole d'où sortir c'est naître au monde, donc exister et avoir une histoire, dit

sans doute la puissance de la régression intra-utérine, la puissance anthropologique et allégorique du ventre. Mais Blanche lui associe en surimpression la grotte miraculeuse, qui visiblement incarne son obsession fondamentale.

À l'Hôtel-Dieu, lorsqu'une sœur s'avance vers elle, un bouquet dans les bras, elle a cette réaction, promesse d'extase : « Oh, comme ce serait beau si l'on avait deux bouquets pareils, avec une grotte au milieu et une petite Vierge dans la grotte » (Augustin, 2006 : 312). La « grotte » de Malampia résonne alors des cantiques de Lourdes en exhalant les effluves du culte marial.

Divagations mystiques ? De bas en haut, le récluseur semble préfigurer le monde céleste, dont la chambre serait alors l'antichambre. Nul ne le saura jamais. En quittant définitivement son « anti-chambre », Blanche est partie avec ses secrets, ses illuminations étouffées, ses rires absurdes, ses mots sans queue ni tête... Parler de la « Séquestrée de Poitiers » c'est se condamner à ne jamais traiter le sujet, à parler à côté. D'autre chose que de Blanche Monnier.

On peut refaire à l'infini la chronique judiciaire, déconstruire les représentations médiatiques, reprendre la description clinique de la schizophrénie, on n'aura quand même rien dit. Ou si peu. Demeure un fantôme de femme sur qui pèse la pire des violences, en dehors de l'exclusion familiale et sociale : l'avoir cru folle. Blanche Monnier nous fascine car elle représente notre envers de ténèbres, notre inavoué et notre impensé, la peur que notre être chancelle et tombe dans le vide. A force d'y tourner, la grande rêverie régressive qui nous menace tous et hypothèque nos confinements, nous offre un voyage métaphysique en première classe. Le bout du monde, c'est toujours le mur d'une chambre.

L'auteur remercie Sylvie Campmas (résumé en espagnol), Bruno Da Silva (résumé en portugais), Sophie Mc Keown (résumé en anglais).

## Références

- Augustin J.-M. (2006). *Les Grandes Affaires criminelles de Poitiers* : La Crèche, Geste éditions, « Geste poche ».
- Beckett S. (1953, 2008). *L'Innommable*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gide A. (1930-1967). *La Séquestrée de Poitiers*. Paris : Gallimard, « Folio », n° 977.
- Mauriac F (1927-1986). *Thérèse Desqueyroux*. Paris : Grasset, Librairie Générale française, Le Livre de poche, n° 138.
- Simenon G. (1992). *Le Bourgmestre de Furnes*. In *Tout Simenon. Œuvre romanesque*. Paris : Presses de la Cité.
- Simmat G. (2019). *La Séquestrée de Poitiers. Regards croisés : psychiatrique, médiatique, judiciaire. Réflexions sur le diagnostic psychiatrique et sur le maintien à domicile de l'aliéné à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*. Poitiers : Gérard Simmat.

## II- Identités sacrifiées et/ou (re)trouvées / Sacrificed and/or (re)found identities



## Encierro y liberación de la narradora en *Escribo tu nombre* de Elena Quiroga

### Lockup and liberation of the narrator in Elena Quiroga's *Escribo tu nombre*

Lou Freda<sup>33</sup>

Université Paris Nanterre  
Paris (France)

<https://orcid.org/0000-0003-4080-8146>

[lfreda@parisnanterre.fr](mailto:lfreda@parisnanterre.fr)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3534>

DOI : 10.25965/trahs.3534

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

Resumen: La dicotomía creada entre el espacio de educación, el convento por un lado, y el mundo exterior mostrado como peligroso por los actores de una sociedad conservadora, por otro, participa en confinar al personaje principal en la obra *Escribo tu nombre* de Elena Quiroga. Este encierro espacial refleja los límites ideológicos impuestos por el adoctrinamiento que guía el ejercicio de la fe. Saliendo del convento e intercambiando con personajes que encarnan el progreso republicano de los años 30 en España, Tadea, el personaje principal, es capaz de abrirse tanto al mundo como a un conocimiento literario que le enseña a conocerse a sí misma y a construirse como individuo. La afirmación del personaje que hace que se derrumban las fronteras impuestas en el espacio del convento va de la mano de la delimitación de la instancia narrativa. Si el personaje principal es la narradora, ocurre que su expresión narrativa se desprende de ella para residir en una forma de indefinición narrativa cuyos contornos van definiéndose a medida que el personaje rompe las barreras impuestas por su educación. Este artículo mostrará cómo se entrelazan la liberación y la construcción del personaje, por una parte, con la afirmación y la finalización de la instancia narrativa por otra.

Palabras clave: encierro ideológico, juventud femenina, narración, España en los años 30

Résumé : La dichotomie créée entre l'espace d'éducation qu'est le couvent, d'une part, et le monde extérieur montré comme dangereux par les acteurs d'une société conservatrice, d'autre part participe à confiner le personnage principal dans l'œuvre *Escribo tu nombre* d'Elena Quiroga. Cet enfermement spatial reflète les limites idéologiques imposées par l'endoctrinement qui guide l'exercice de la foi. En sortant du couvent et au contact de personnages qui incarnent le progrès républicain des années 30 en Espagne, Tadea, le personnage principal, est capable de s'ouvrir à la fois au monde et à une connaissance littéraire qui lui apprend à se connaître elle-même et à se construire comme individu. L'affirmation du personnage qui abolit les frontières imposées dans l'espace du couvent va de pair avec la délimitation de l'instance narrative. Si le personnage principal est le narrateur, il apparaît que son expression narrative se détache d'elle pour résider dans un flou narratif dont les contours se définissent au fur et à mesure que le personnage fait tomber les barrières imposées

---

<sup>33</sup> Agrégée, Doctorante en littérature espagnole ; ED 138 – CRIIA – Études romanes.

par son éducation. Cet article montrera comment s'entremêlent libération et construction du personnage d'une part avec affirmation et complétion de l'instance narrative d'autre part.

Mots clés : enfermement idéologique, jeunesse féminine, narration, Espagne des années 30

Resumo: A dicotomia criada entre o espaço educativo que é o convento por um lado, e por outro o mundo exterior mostrado como perigoso pelos atores de uma sociedade conservadora, participa no confinamento da personagem principal na obra *Escribo tu nombre* de Elena Quiroga. Este confinamento espacial reflete os limites ideológicos impostos pela doutrinação que orienta o exercício da fé. Ao deixar o convento e entrar em contacto com personagens que encarnam o progresso republicano dos anos 30 em Espanha, Tadea, a personagem principal, é capaz de se abrir tanto ao mundo como a um conhecimento literário que a ensina a conhecer-se a si própria e a construir-se como um indivíduo. A afirmação da personagem que suprime os limites impostos pelo espaço do convento está de mãos dadas com a delimitação da instância narrativa. Se a personagem principal é a narradora, parece que a sua expressão narrativa está desligada dela para residir num borrão narrativo cujos contornos são definidos à medida que a personagem rompe as barreiras impostas pela sua educação. Este artigo mostrará como a libertação e a construção da personagem se entrelaçam com a afirmação e a conclusão da instância narrativa.

Palavras chave: confinamento ideológico, juventude feminina, narrativa, Espanha na década de 1930

Abstract: In *Elena Quiroga's* *Escribo tu nombre*, a dichotomy is created between the convent, a space of education, and the outside world, shown as dangerous by the members of a conservative society. It participates in confining Tadea, the main character of the novel. This spatial confinement reflects the ideological limits imposed by the indoctrination guiding the exercise of faith. By leaving the convent and meeting characters that embody the Republican progress of the 1930s in Spain, Tadea is able to open up both to the world and to a literary knowledge that teaches her to know herself and to build herself as an individual. The affirmation of her character abolishes the frontiers imposed in the space of the convent and goes hand in hand with the delimitation of the narrative instance. If the main character is the narrator, it appears that her narrative expression detaches itself from her. It results in a narrative blur whose contours become more defined as the character breaks down the barriers imposed by her education. This article will show how the liberation and construction of the character and the affirmation and completion of the narrative instance are intertwined.

Keywords: ideological lockup, female youth, narration, Spain of the 30s

## Introducción

Elena Quiroga publica *Escribo tu nombre*, continuación de *Tristura* (1960), en 1965. Seguimos en el libro la vida cotidiana de Tadea entre sus ocho y catorce años durante sus estudios en un convento. En seguida se construye una dicotomía entre el lugar de la escuela donde predomina una educación religiosa estricta y llena de bigotería, y el exterior, el « mundo en torno » (Quiroga, 1965:211), que las jóvenes alumnas perciben a través del eco de los acontecimientos políticos que les llegan bajo la forma de rumores o cuando vuelven a ver a sus familias durante las vacaciones. La educación de estas chicas en el miedo al mundo que rodea el espacio del convento contribuye a confinarlas intelectualmente. El confinamiento espacial que supone la imposibilidad de salir del convento o, cuando están con sus familias, de la casa, con el pretexto de que son niñas vulnerables frente a los peligros del mundo, se ve respaldado por un confinamiento ideológico delimitado por la transmisión de una fe irrefragable. En este sentido los días transcurren al ritmo de las misas y de las oraciones y se deciden con cuidado las lecturas; se vigilan las conversaciones y se sellan los tabúes de la feminidad.

Resulta de aquello una protagonista en tensión entre el respeto a las normas inculcadas desde su llegada al convento y el deseo de descubrir un nuevo modo de vida que la pone sobre las huellas de su propia feminidad, hacia un « hacerse mujer » temido, al mismo tiempo que fuente de interrogaciones. Esta tensión es también la que encontramos en la emergencia de la identidad del personaje y en la construcción de la palabra narrativa. En un primer tiempo, Tadea aparece como una alumna concienzuda, oculta detrás del « nosotros » del grupo de las alumnas, y por lo tanto nunca individualizada. Pero la observación de una de sus compañeras, Luz, que avanza decidida hacia el estatuto de mujer y la salida del convento que éste supone, y la implicación del tío de la narradora, Juan, que la guía en lecturas que no tienen nada que ver con las del colegio, participan a hacerle tomar conciencia de los límites impuestos por la educación religiosa y de los nuevos horizontes posibles.

Finalmente, saliendo de los espacios impuestos, ya sean físicos (salir de la casa o del convento para ir a la calle o al cine), o intelectuales (dejar el texto bíblico o la poesía mística para leer a los poetas de la generación del 27), Tadea tiene acceso a un lugar del que estaba completamente alejada: ella misma. Al comprenderse y reconocerse en el espacio situado detrás del límite impuesto por la ideología conservadora y religiosa, se construye como individualidad, como identidad autónoma.

Esta evolución del personaje es también la de la instancia narrativa, pero con el movimiento inverso. Si Tadea rompe y franquea el confinamiento ideológico impuesto, la palabra narrativa consigue, a la inversa, encontrar por fin sus delimitaciones superponiéndose al final de la obra con el personaje principal que le incumbe. Veremos en efecto cómo la instancia narrativa, habiendo perdido toda delimitación, está en un primer tiempo totalmente dispersa y borrosa a causa de ciertos procedimientos estilísticos, y luego cómo sus contornos logran poco a poco delimitarse para permitir la re-apropiación de su propia voz por el personaje.

Hay que precisar aquí que consideramos que la instancia narrativa en *Escribo tu nombre* es *deficiente*, es decir incompleta, en el sentido de que no se superpone siempre al personaje-narrador que es Tadea. Como ha podido demostrarlo Blanca Torres Bitter en su artículo *Estudio de los modos narrativos en el discurso autobiográfico de Tristura, de Elena Quiroga* (Torres Bitter, 2001) que se concentra sobre la obra de *Tristura* cuya historia precede la de la obra aquí estudiada, observamos en el modo de escribir de Elena Quiroga un desdoblamiento de la voz narrativa que sea se en-

cuentra en el *relato* (se trata entonces del personaje de Tadea que cuenta los acontecimientos de su vida cotidiana), sea en el *discurso* (se trata entonces de esta instancia narrativa borrosa que tendremos la oportunidad de estudiar y con respecto a la cual veremos cómo, poco a poco, se irá superponiendo al personaje-narrador).

Nos preguntaremos cómo se construye una dicotomía entre dos espacios, el del convento y el del mundo exterior, que están cada uno vinculado con ideologías diferentes, y cómo el paso de uno a otro conduce a una afirmación de la identidad, de la individualidad tanto del personaje principal que es Tadea como de la instancia narrativa presente en el texto.

En un primer tiempo, intentaremos definir el confinamiento ideológico operado por las representantes del orden religioso que son las Madres del convento. Luego estudiaremos los diferentes procedimientos que rompen el encierro impuesto y permiten una afirmación identitaria del personaje principal. Finalmente nos centraremos en la evolución paralela que opera la instancia narrativa y en su proceso de delimitación.

## I. Un confinamiento ideológico

### A. El miedo al mundo exterior

Como ya he podido mostrarlo (Freda, 2021), el texto de *Escribo tu nombre* revela una fuerte dimensión micro-histórica a través de la introducción de referencias a los acontecimientos políticos de los años treinta en España. Desde el convento, las jóvenes escuchan el rumor de lo que pasa al exterior, sin que nunca se les expliquen los hechos. Así, en un pasaje en el que las niñas del convento están juntas para ser evacuadas a causa de incendios, Tadea evoca lo que pudo escuchar: «No sé cómo llegó a mí el rumor, ni quién lo dijo. Sé solamente que me enteré, que alguien pasó la noticia: "Están quemando conventos" » (Quiroga, 1965:123). La ausencia de explicación es flagrante. Tadea no sabe a quién remite el verbo «están quemando» y nadie vendrá a precisar el tema de los actos cometidos. Resulta de eso por una parte una ignorancia y una incompreensión de los acontecimientos políticos y, por otra parte, el miedo a estos actores nutrido por los partidarios de la ideología conservadora. Se construye entonces una dicotomía entre por un lado el lugar del convento conservador y por otros actores del mundo exterior con ideas progresistas, entre los cuales el propio tío de Tadea, Juan. Este tío es mostrado como un hombre de ideas avanzadas, como se entera el personaje principal durante un diálogo con unas compañeras de la escuela:

Se quedaron calladas de una manera poco natural. Margarita dijo, sin mirarme:

Pues en tu casa... creo que es muy grande. Pero claro, con las ideas de tu tío...

Sentí un frío agudo por dentro, y al propio tiempo me dolió que hablara de mi tío en aquel tono.

- ¿Mi tío?

- ¡Margarita! -dijo Luz enderezándose.

- Todo el mundo lo sabe. La Madre Hornedo lo dijo en su casa: es de ideas avanzadas, votó a la república (Quiroga, 1965:130).

Lo que sorprende en este pasaje, es la ignorancia de la narradora que no sabe cuáles son las ideas de su tío, como lo revela la pregunta: «¿Mi tío?», pero también la ignorancia de sus compañeras que finalmente no hacen otra cosa que repetir lo que

han podido escuchar de los adultos, como lo indica la referencia a la «Madre Hornedo» que «lo dijo en su casa». Sin embargo, esta primera ignorancia termina con las propias palabras del tío que, volviendo de reuniones o acontecimientos políticos que tienen lugar en el «mundo en torno» tan temido, habla e instruye a su joven sobrina, como indica el siguiente pasaje:

Algunas veces, sobre todo a la hora de cenar, llegaba transformado. Entraba como exaltado, se sentaba en su silla sin besar a su madre, haciéndole una carantoña desde lejos con la mano, y se ponía a sorber la sopa, hablando con gran volubilidad ante nosotras dos, pendientes de sus palabras. Entonces hablaba de política o de moral, las dos cosas confundidas, largas, inacabables, parrafadas: así fui conociendo su manera de pensar. (En verano, tía Concha decía cuando tocaba el tema de política: « Juan, están las niñas ».) Pero entonces hablaba: las dictaduras eran una disminución del hombre, un menosprecio del hombre y de su personalidad; las dictaduras traían un anhelo de mayor libertad. El hombre soberano... Era inevitable que el pueblo no pudiera reprimirse, después de tantos años de contenido –¡los conventos, los conventos!–, pero había que enseñar virtudes cívicas a todos, a hacer uso de su libertad, que no sabían, era como si a Tadea, por ejemplo –me ponía colorada–, la soltásemos en el mundo sin traba de ninguna especie (Quiroga, 1965:152).

Los verbos «llegaba» y «entraba» inducen en seguida el movimiento de vuelta desde este exterior tan temido por las Madres del convento. La expresión: «así fui conociendo su manera de pensar» permite mostrar a un narradora educándose, que sale de la ignorancia, aunque la palabra de la tía Concha, que actúa aquí como una representante de la ideología conservadora y religiosa enseñada en el convento y que se hace continuación del modelo de las Madres, viene a interrumpir las palabras del tío para prolongar el silencio impuesto en la escuela, cosa que es sugerida por la realización: «están las chicas».

Es a causa de su condición de chicas que Tadea y su prima no pueden escuchar. El lugar donde hay niñas es el lugar de la ignorancia, y es lo mismo lo que expresa el comentario del tío Juan que hace referencia a los conventos: «–¡los conventos, los conventos! –». Para el tío, el convento es el lugar de la retención, como lo muestra su pensamiento: el adjetivo « contenido » hace en efecto referencia a lo que está detenido, retenido, o confinado. Sin embargo, la palabra del tío Juan invierte los papeles: deconfina el «pueblo» confinando el convento que se encuentra doblemente encerrado tipográficamente entre primero los guiones y luego los puntos de exclamación.

Finalmente, la reflexión final que evoca a Tadea expone bien el convento como el lugar de la ignorancia y lo denuncia como un espacio que limita el conocimiento y la educación. El convento no es aquí otra cosa que el símbolo de la ideología transmitida en estos lugares, que por su conservadurismo impide la evolución intelectual de los individuos. Esta evolución abortada, la encontramos también en lo que la educación conservadora hace a la feminidad naciente de las jóvenes alumnas.

## B. Mundo exterior y feminidad

El encierro de las alumnas al interior del convento es subrayado por el mantenimiento del miedo al mundo exterior por las Madres y este miedo se transmite a la

posible feminidad de las alumnas. Estas « Madres » de la escuela son las transmisoras de un modo de pensar preciso a través de una educación (demasiado) rigurosa, una imposibilidad de libertad (incluso en el juego), y una omnipresencia del tabú que se vuelve ridícula, en particular en lo que concierne la sexualidad, las menstruaciones o la relación con el hombre. La bigotería de las Madres puede identificarse en varios pasajes, entre los cuales el siguiente:

Luz, con su reflejo de mundo en torno, podía ser causa de dipación. Estuvo en cuarentena, ya algo alejada de la vida de las demás. ¿Para qué iba a acudir a clase, si se le acababan las clases para siempre dentro de unos días? ¿Para qué iba a escuchar explicaciones que no iban ya a servir de iniciación a nada? Dividió su último tiempo entre la tribuna, el cuarto de la Madre Prefecta y el piano. Durante los recreos de la semana final no compareció. Estuvo, sí, en el del último día, con la Madre Prefecta presente. No aludió para nada a su marcha. Las Madres se habían distanciado ligeramente de ella porque iba a ser expuesta a los hombres. (Pero esto, la palabra “hombres”, no se pronunció; se decía: el mundo, los peligros, las criaturas, apetitos, el mal.) Luz nos daba indefinible pena, inconcreta, vaga, y no tanto por perderla, sino por perderla perdiéndose (Quiroga, 1965:221).

En este pasaje, las palabras « cuarentena », « alejada », « distanciada » construyen la imagen de un personaje confinado porque enfermo cuando la niña se prepara solamente a salir de la escuela. Sobre todo, la situación se invierte: Luz es la que está confinada en el lugar mismo de confinamiento que es el convento. La causa de este distanciamiento: « iba a ser expuesta a los hombres », parece ridícula: el contacto con el otro masculino es percibido como una enfermedad y se convierte en algo totalmente impuro como lo muestra la imposibilidad de pronunciar la palabra que tiene que ver con éste: « la palabra "hombres", no se pronunció ».

El miedo extremo al mundo exterior que suponen los sinónimos elegidos: « el mundo, los peligros, las criaturas, los apetitos, el mal », participa de la denuncia de la bigotería extrema de las educadoras. El empleo de la forma impersonal « se decía » indica que estas palabras son pronunciadas por todas. Cuando la narradora utiliza el complemento de objeto indirecto « nos », muestra que el discurso de las Madres ha sido integrado por las niñas. Es lo que podría denunciar el adjetivo « indefinible ». La narradora experimenta esta « pena » por convención, porque imita las mujeres que la rodean. Es incapaz de identificar este sentimiento, y la expresión final « no tanto por perderla, sino por perderla perdiéndose », en la cual la paronomasia coloca la sonoridad de la frase encima de su significado, se presenta como discurso indirecto, sacado del habla de las Madres del convento y cuyo sentido seguramente le escapa a la narradora.

¿Qué significa « perderla perdiéndose »? La narradora no tiene idea de lo que es « el mundo », dice « los peligros » sin saber de qué peligros se trata, las palabras « apetitos » y « el mal » remiten a conceptos abstractos que no tienen forma precisa. Entendemos aquí que Tadea repite lo que ha escuchado decir, y que adopta por imitación el comportamiento ridículamente temeroso de las Madres que la educan. Vemos sin embargo en este ejemplo cómo el hecho de salir del espacio del convento es equivalente a adoptar el destino de mujer y aceptar su feminidad, cómo representa pasar de niña a mujer, y de ese modo perder una forma de pureza. Luz, en este sentido, representa el paso de un mundo a otro y, como su nombre lo indica, hace luz sobre este exterior mostrado como espantoso. En eso ella constituye el presentimiento de

una ruptura del confinamiento en el espacio del miedo y de la infancia que es el convento, cuyos actores confinan también de manera ideológica cuando imponen un ejercicio de la fe muy específico.

### C. La imposición de una ideología

El progreso de la historia de la obra *Escribo tu nombre* está marcado por la aparición de una nueva Madre superiora que propone una nueva relación con la fe. Anula las innumerables reglas impuestas a las niñas y les propone alimentar una reflexión personal con respecto al Dios en el que creen, de creer en él a su manera. La libertad instaurada en la vida cotidiana de las niñas, que ya no están constantemente vigiladas, parece, en apariencia, encontrarse en su relación con la fe. Sin embargo, ofreciéndoles una libertad aparente, la Madre superiora adoctrina a las niñas y no hace otra cosa que reforzar su fe en Dios, tanto que varias de ellas desearán hacerse monjas, lo que provocará el descontento de sus familias y, en un segundo tiempo, la expulsión de la nueva Madre superiora.

El siguiente pasaje, sacado del capítulo LXVII, muestra cómo Tadea, en la afirmación de su fe, parece encontrar una identidad que sin embargo no hace otra cosa que mezclarla aún más al grupo y de ese modo, la anula como individualidad:

Seguíamos con atención la liturgia del día y comenzamos a hallarle gusto a las palabras.

*Señor, he amado el decoro de tu casa y el lugar donde reside tu gloria...*

*Elevad vuestros corazones.*

*Los tenemos puestos en el Señor.*

Nos pareció que entrábamos en un mundo distinto en el cual las palabras tenían múltiples significados.

*Amado, las montañas, los valles solitarios nemorosos, las ínsulas extrañas, los ríos sonoros, el silbo de los aires amoroso...*

Podíamos llevar las poesías de los místicos a la capilla, podíamos llevar ante Dios lo que quisiéramos: no se nos mandaba nada en este sentido, solamente se nos recomendaba. Copié todo el « Cántico espiritual » y lo inserté entre las hojas del libro de misa, y también lo hicieron Elvira y Begoña Mundana y Margarita. No así Carola, creo.

Releía: *El silbo de los aires amoroso...*, miraba hacia el sagrario; estábamos siendo oreadas por un viento vivo. *Y a soledad la guía, a solas, su querido, también de soledad de amor herido.*

Me dejaba soñadora (Quiroga, 1965:384).

Las dos citas presentes en este pasaje son primero un extracto del salmo 26 leído por el cura (la protagonista se encuentra en una iglesia), seguido de las palabras de la misa, y luego el poema del autor místico Juan de la Cruz. La libertad supuesta en la ausencia de órdenes: « no se nos mandaba », « lo que quisiéramos », se anula rápidamente por la presencia del consejo: « se nos recomendaba ». Aunque la recomendación no sea obligación, influye en la elección y su peso no puede ser negado dada la posición de la madre que actúa como figura de autoridad. Observamos aquí que la palabra del salmo y la del poema están en primera persona del singular. Sin embargo es un « yo » en el que Tadea no se puede reconocer (se trata sea del cura recitando la oración, sea de Juan de la Cruz en su experiencia mística).

La identificación de la niña con el narrador de estas palabras escuchadas o leídas está entonces condenada al fracaso, ya que están atribuidas a otra persona. Es también lo que supone la omnipresencia del plural: « podíamos », « también lo hicieron Elvira y Begoña Mundana y Margarita », « estábamos ». El uso de la primera persona del singular « yo » es forzosamente seguido del plural de las otras chicas: ellas constituyen un grupo, todas actúan de la misma manera, y por lo tanto ninguna se individualiza, excepto Carola que se niega a actuar como las demás. Ella será una de las primeras en irse del convento, en liberarse de él de cierta manera. La acción de copiar el texto del « Cántico espiritual » y de colocarlo entre las páginas del libro de misa simboliza justamente el movimiento inverso al de Carola que se aleja del grupo, de la ideología y del convento.

Con este gesto, la palabra está confinada, encerrada, condenada a permanecer en el libro (y por lo tanto no puede ser apropiada por su lectora). Es también lo que supone el hecho de volver a leer: « Releía », donde el movimiento cíclico de la repetición del acto puede ser percibido como una forma de encierro. Tadea y sus compañeras releen cada vez los mismos libros, que son además los mismos que leían antes de que llegara la Madre superiora, lo que contradice la impresión de estar: « oreadas por un viento vivo ». Creyendo elevarse espiritualmente, se encierran en un espacio reducido de la literatura, aquí el texto religioso o el poema místico.

La reacción final de Tadea: « Me dejaba soñadora. » la coloca en una forma de pasividad. Los sentimientos experimentados son imprecisos, y el hecho de ser « soñadora » sugiere el sueño, el hecho de dormir. El discurso de la Madre superiora la mece e ilusiona. Sin embargo éste es, completamente, un adoctrinamiento que le impide abrirse a otros horizontes literarios.

Vemos entonces que la narradora está encerrada en el lugar del convento y que los actores – es decir las Madres que educan a las niñas – las limitan en este espacio alimentando un miedo al mundo exterior y iniciándolas a un amor a Dios que sólo puede ser exclusivo. Conviene ver cómo se opera la ruptura de la limitación instaurada por los educadores del convento.

## II. La ruptura del confinamiento: la luz sobre el mundo exterior

### A. Luz hace luz

Como acabamos de verlo, Luz es la que accede al mundo exterior. En este sentido, deja la infancia y ya es mujer. Es además de ese modo cómo la ve la narradora en un momento en el que se encuentra con ella en su pueblo durante las vacaciones, es decir fuera de la escuela. La narradora se da cuenta a través de la observación del físico de su amiga de que ésta ya es una mujer, y no una niña. Ella dice:

Luz...

pasmada ante aquella joven que venía hacia nosotras, distraída, sin habernos visto aún, acompañada por una señora que iba hablándole. Balanceaba en la mano un bolso pequeño, de asa; vestía un traje azul marino de lanilla, ceñido al cuerpo; flotaba hasta la cintura una corbata blanca, floja, casi de marinera. Vagamente me di cuenta de que era esbelta, de que era mujer. No era como yo Luz, con su pecho altivo, medias transparentes de sedas y zapatos con algo de tacón que le daban una gracia nueva a su andar. Llevaba una boina oscura, con

un escudo bordado en oro en el capirote, y el pelo corto recogido hacia atrás. Pero, sobre todo, aquella ropa escurrida sobre el cuerpo que la hacía aparecer cimbreante y distinta totalmente (Quiroga, 1965:127).

En este pasaje, la compañera de Tadea está puesta a distancia desde el principio, como lo supone el empleo del demostrativo « aquella joven ». Los tres puntos suspensivos que preceden justamente este demostrativo y siguen la apóstrofe de la compañera insisten en este distanciamiento y atestiguan la incertidumbre de la narradora que finalmente no está segura de estar frente a una persona que conoce: no se trata de la Luz del convento asexualizada por la vida cotidiana puritana y llena de bigotería orquestada por las Madres. Se trata de una « mujer » como dice la narradora, hecho que la aleja totalmente de Tadea. La descripción de Luz pasa no tanto por una evocación de las partes del cuerpo sino por la descripción de los elementos que valorizan este cuerpo: su ropa que subraya y exhibe su feminidad. Las « medias » son « transparentes », el « traje » es « ceñido al cuerpo », la « ropa » es « escurrida ». En el comentario « no era como yo Luz », entendemos que Tadea se considera como no siendo todavía mujer, y como no siendo por lo tanto dispuesta a serlo.

Este pasaje muestra también que la alumna del convento puede convertirse en mujer solamente si sale de él: es fuera del colegio donde Luz puede llevar ese tipo de ropa y parecer « distinta totalmente ». La educación religiosa que reciben las niñas y el modo de vida que supone están mostrados como el origen de una ignorancia que las confina en la infancia y suscita el miedo a evolucionar hacia la edad adulta. Conduce a un rechazo de cualquier forma de sexualización del cuerpo y del « hacerse mujer ». Cabe comparar este pasaje con otro en el que el tío de Tadea, el tío Juan, le hace un comentario sobre su ropa, que es la del convento, y en el que ella siente por primera vez una forma de vergüenza en lo que concierne su aspecto. El tío la observa y afirma: « Me miró y dijo: - Hay que ocuparse de esta niña. Va hecho una facha. » (Quiroga, 1965:472). Sigue a esto un cambio en la narradora que constata :

Salí del coche avergonzada y fastidiada. En ese momento comprendí que las gordas medias de hilo, los zapatos amotinados con suelas de crepé, el mismo uniforme renovado aquel año en todos los colegios de la Orden, eran torpes. Vestíamos un traje sin mangas, azulmarino, con el cinturón caído, y llevábamos debajo una blusa blanca de manga larga, pero todo ello flojo y sin gracia. (...)

Pero aquella noche, para bajar a cenar, busqué una falda vieja tableada del año anterior, y un jersey blanco. Me puse medias de seda transparente, y no pude calzarme zapatos de charol porque los había dejado en el colegio (Quiroga, 1965:472).

La toma de conciencia de lo poco atractivo que es su uniforme proviene directamente de las palabras del tío de Tadea. Antes del comentario de su tío, Tadea parecía no tener consciencia de su cuerpo, de su apariencia, como lo confirma al principio de la novela en un capítulo que rememora toda su infancia la frase: « Teníamos horror del cuerpo (horror, lo recuerdo perfectamente), nos negábamos al amor que a veces nos despertaba. Nunca volví a vivir un clima espiritual tan candente. » (Quiroga, 1965:42). Aquí, sin embargo, después del comentario de su tío, el cual es además el símbolo del progresismo republicano de los años 30 y que por lo tanto se opone totalmente al conservadurismo de la Iglesia, Tadea se da cuenta de repente de su apariencia física.

La descripción de su uniforme se construye en oposición a la de Luz en el pasaje estudiado anteriormente. Sin embargo, el último párrafo nos muestra que hay una

reacción, un deseo de cambiar este uniforme, que denuncia entonces una coquetería, una voluntad de tener mejor aspecto. El hecho de sacarse el uniforme fuera de la escuela representa una ruptura con el convento. Antes, al llevar el uniforme afuera, seguía siendo una alumna del colegio y permanecía en el grupo. Ahora, se separa de la identidad de las alumnas del convento y avanza hacia una posición de mujer como Luz.

Lleva además las mismas « medias de seda transparentes ». La transparencia de estas medias expone a la vista el cuerpo, lo saca a la luz, y un cuerpo que se ve, que aquí está destinado al tío, es un cuerpo que seduce, que se convierte en un cuerpo de mujer y deja de ser un cuerpo de niña. Mientras que ciento cincuenta páginas antes Tadea estaba en la disimulación de su cuerpo, – decía « Me inclinaba hacia delante, deseosa de ocultar aquel abultamiento » (Quiroga, 1965 : 303) refiriéndose a su pecho naciente –, ahora está en su valorización, demostrando así su avance en la adolescencia. Se desconfina de la infancia impuesta por el uniforme de la escuela y avanza de ese modo hacia su feminidad, como lo había hecho Luz antes, que siempre está asociada con el mundo exterior, que lo ilumina y anuncia así el movimiento de Tadea que la seguirá. Esto llevará a Tadea a querer descubrir ese mundo exterior mitificado por los adultos y a poder desacralizarlo.

## B. La desacralización del mundo exterior

Otra forma de romper el confinamiento implícitamente impuesto a las chicas pasa por la desacralización del mundo por la narradora que, en plena adolescencia, se pone a salir a escondidas con su prima y se da cuenta de lo ridículo del miedo mantenido en torno al mundo exterior. De ese modo efectúan una transgresión de la orden impuesta por el adulto saliendo a pasearse por la ciudad sin que nadie las sospeche, cubiertas por Tomasa, una de las domésticas de la casa. Aunque esta transgresión es mínima, permite a las chicas escaparse del control de los adultos, saberse capaces de transgredir lo prohibido. Tadea describe estos momentos de libertad de la siguiente manera:

(...) hacer lo que deseábamos, que no fue no hacer nada, sino hacer lo prohibido.

Me encontré, y me causó una sensación exultante, bajando sola con Clota la cuesta de la Aralaya, aunque bifurcábamos por la calle de Quevedo, evitando la gente. (...) Escapar fue nuestra diversión continua –y la diversión era, realizada, mucho menor que la imaginada–, y escapábamos a no hacer nada, pero a transgredir la orden de no salir solas (Quiroga, 1965:303).

Saliendo solas, descubren la transgresión, « lo prohibido », y el deseo de transgredir es consciente: « deseábamos (...) hacer lo prohibido ». Esta acción que se dirige primero contra la autoridad del adulto es lo que va a permitir una toma de consciencia por parte de la narradora. Se da cuenta de que desobedecer contra la prohibición no tiene consecuencias, como lo indica lo que sigue después del pasaje anteriormente citado:

(...) pronto nos dimos cuenta que aquellas dos muchachas nerviosas (...) no atraían la atención de nadie; nos percatamos de algo que comenzó a descostrarnos de aquel caparazón defensivo de nuestra casa: no éramos las únicas, no significábamos

nada especial, había muchísimas chicas, muchísimos mayores, cada uno iba a lo suyo y tú formabas parte de ellos (Quiroga, 1965:303).

La expresión « aquel caparazón defensivo de nuestra casa » muestra cómo la casa se hace aquí una continuación del convento por su acción de confinar entre cuatro paredes y de mostrar lo exterior como un terreno hostil y peligroso. En este caso, desobedecer no sólo permite adquirir una forma de libertad frente a la autoridad, sino que también permite darse cuenta de la ilegitimidad de esta autoridad, que se encuentra injustificada ante la ausencia de peligro. El discurso de los adultos de la familia se une al de las Madres del convento construyendo un mundo peligroso para unas chicas jóvenes, y vemos cómo la transgresión de lo prohibido y el traspaso del espacio interior que es sea el convento sea la casa conduce a una ilegitimidad de la autoridad que, bajo el pretexto de la protección, confina a las chicas en la ignorancia del mundo exterior. Sorprendentemente, encontramos esta misma idea en un acto que podría parecer no tener nada que ver con el impedimento de salir al exterior, y que no es otra cosa que la lectura.

### C. La lectura para franquear los límites de su propio conocimiento

Al limitarse a las lecturas recomendadas (o más bien impuestas) en la escuela, Tadea se priva del conocimiento de otros horizontes de lecturas mucho más formativos, útiles y beneficiosos para ella. El capítulo LXXI, por ejemplo, muestra cómo el adoctrinamiento operado por las Madres sólo funciona en el espacio del convento y no resiste al tío Juan. El capítulo empieza con el deseo de Tadea de mantener su fe y de ser inquebrantable ante su familia:

Me había hecho un propósito de perfección. Iba a continuar en casa como si no estuviera; o como si estuviera, pero habitado el corazón por Él. Iba a ser buena con todos y para todos: sentirían que Cristo me habitaba; iba a darme. No flaquearía, porque ahora conocía que Él podía entrar en ti secretamente, tan deliciosamente que Él podía llenarte, y que nada habría capaz de ocuparme como Él. « Me hiciste para Ti ». Repetírmelo me engrandecía, me hacía desdeñar lo humano. Cuando vi desde el mirador, al entrar en mi cuarto, el muro de los salesianos, me sonrojé pensando en mi infantilidad pasada: inventarme un amor, y el amor de un muchacho... (Dios, qué fútil.) Ya no necesitaba inventar: había un amor posible para mí, un amor perentorio y tanto más superior, un amor con ojos insondables, con labios puros, con manos serias, con palabras de vida - las mismas para párvulos y para muchachas, para chicos y para mujeres -, y sin contactos: *Noli me tangere*; y lo más importante era que no le rozaban muerte ni corrupción: moría y renacía de Sí mismo y podía renacerme. En Él podía hallarme. Poblaba mi soledad continuamente la imagen física del Maestro imaginado, sus ojos me seguían, veía moverse sus labios en las palabras que sabía de memoria.

Había muchas cosas que no entendía aún: *Ahora pienso como niño, juzgo como niño, conozco imperfectamente. Llegará el día en que le veré cara a cara, y le conoceré como yo misma me conozco. Confiaba en Él* (Quiroga, 1965:407).

Las referencias a los lugares: « en casa como si no estuviera », « habitado », « me habitaba », ya muestran el antagonismo entre el espacio del convento y el de la casa. Si Tadea no vive en el lugar de la devoción a Dios (el convento), entonces es necesario que éste lugar viva en ella. Podemos notar aquí una forma de erotismo, que invade a menudo la poesía mística de Juan de la Cruz o de Sor Juana Inés de la Cruz. En la decisión: « iba a darme », en las acciones imaginadas: « entrar en ti secretamente, tan deliciosamente que El podía llenarte », está efectivamente la idea de una devoción en cuerpo y alma teñida de la dimensión erótica puesta en el vínculo con Dios.

Aunque subraya la ausencia de contacto citando la famosa frase pronunciada por el Cristo: « *Noli me tangere* », la omnipresencia del cuerpo que aparece a través de los « ojos insondables », « los labios puros » y « las manos serias » muestran bien un deseo carnal, tanto más cuanto que los labios son lo que besa y las manos lo que toca. Tadea aparece aquí como una caricatura de los dos autores místicos mencionados anteriormente. Ella adopta su discurso. Finalmente, la superficialidad (ya que se trata de una relación platónica y ficcional) de su actitud pasada cuando se inventaba a un amante: « inventarme un amor, y el amor de un muchacho », es la misma que la de la invención de su relación con Dios, ya que establece una proximidad entre los cuerpos que lo erige en ser amado.

La invención de un amante es más platónica e inocente que la relación con Dios que ella se imagina y el lector descubre a una joven ya despierta a una forma de sexualidad. Es fácil entender que la afirmación: « En Él podía hallarme. » es falsa, ya que es desmentida por la palabra « soledad » con la que empieza la frase siguiente y por el adjetivo « imaginado » que se adjunta a la de « Maestro », a este Señor que es confesado como ficticio. La vulnerabilidad de la creencia de Tadea es a continuación puesta de relieve por la confesión de que conoce los textos « de memoria » y luego por la incomprensión de ciertos pasajes: « Había muchas cosas que no entendía aún ».

El aprendizaje de memoria y la incomprensión del texto son la prueba de que no hay sentido crítico, que no hay opinión, y expone las carencias de ese tipo de fe. Es una lectura pasiva e impersonal, ineficaz. Notamos por un lado que la fe, y en ese sentido la construcción identitaria que deriva de ella, está muy ligada con el texto que tiene la función de guía, y por otro lado que el texto bíblico lleva a Tadea a vivir en la invención, en una ficción. Sin embargo, esta ficción se rompe rápidamente gracias al tío Juan que, introduciendo otro tipo de lectura, permite un verdadero cuestionamiento de sí mismo del personaje, como lo muestra el pasaje siguiente:

Me tendió un libro para que lo leyera.

-Toma. Te va a gustar.

Un título se dio contra mí, fue una voz rebotándome en el pecho: “Canción a una muchacha muerta”. Sentí un frío mortal, como si alguien me hubiese adivinado.

*Dime por qué tu corazón como una selva diminuta  
espera bajo tierra los imposibles pájaros.*

Ah. ¡Yo era aquella! ¿Quién me hablaba? ¿Desde dónde? ¿Era un hombre mortal el que podía alcanzarme de aquel modo, leerme y llamarme, urgirme?

*Dime por qué sobra tu pelo suelto  
sobre tu dulce hierba acariciada.*

¿Quién me lo preguntaba? ¿Quién tenía ansia por mi ansia, por mi renacimiento? Era como si unos dedos me recorriesen el cabello, y lo encontrasen, -y encontrase- dulce hacerlo.

*Dime, dime el secreto de tu corazón virgen.*

Pensé : “No lo tengo”. Y se derrumbó el cansancio sobre mí, un cansancio enorme de tanta tensión espiritual habida. “No tengo secreto, tengo el corazón virgen de secretos.” Porque Cristo no podía ser un secreto. Y además eso era otra cosa, naturalmente... (Quiroga, 1965:408).

La reacción de Tadea ante este poema de Vicente Aleixandre es mucho más viva que con los salmos o los poemas místicos. Eso lo demuestran la tipografía con la presencia de signos de exclamación, de interrogación y de suspensión que atestiguan una efervescencia en la reacción de la joven lectora, y la presencia de la onomatopeya : « Ah. » que actualiza la escena y que hace entrar el discurso indirecto libre en el relato. La violencia de la reacción de Tadea es tal que pierde el control del relato que pasa del estilo indirecto al estilo indirecto libre.

La identificación empieza desde el título: « Sentí un frío mortal, como si alguien me hubiera adivinado ». El adjetivo « mortal » es como un eco al de « muerta » que califica la « muchacha ». Ya no estamos en el texto religioso expresado por una primera persona sin identidad (que se refiere a todo tipo de creyente, sin individualidad) dirigida a un Dios inalcanzable. Aquí, nos encontramos en un texto expresado con una primera persona individual (la voz poética) que se dirige a un « tú » a través de la repetición del imperativo: « dime », orden que obliga inmediatamente al lector a sentirse interlocutor de la instancia que se expresa.

El hecho de que Tadea se identifique con una « muchacha muerta » viene además a confirmar que todo lo que creía sentir en su pseudo-relación imaginada con Dios es falso, y que lo reconoce. La identificación « ¡Yo era aquella! » es nueva en comparación con los textos religiosos evocados anteriormente: Tadea puede por fin encontrarse a sí misma, totalmente sola esta vez, en el texto literario. La afirmación de su individualidad se hace tres veces en esta breve exclamación: primero por el verbo conjugado en primera persona del singular, luego por la presencia del pronombre personal « yo » que no es gramaticalmente necesario y que viene de ese modo a redoblar la afirmación del ser, y finalmente por el demostrativo « aquella » que indica una auto-designación de la protagonista. Esta afirmación del « yo » pasa también por los verbos « alcanzarme », « leerme y llamarme » que invierten la relación con el texto, ya que es Tadea quien debe leer y no ser leída. Está enteramente convocada: por el tacto (alcanzar), la vista (leer) y el oído (llamarme). Este último verbo, llamar, es además lo que pronuncia el nombre y lo que convoca a Tadea como entidad. La literatura tiene aquí la función de un espejo y permite que el sujeto se reconozca por sí mismo, sin la ayuda de una fuerza sobrehumana e inalcanzable, a pesar del asombro de Tadea: « ¿Desde dónde? ¿Era un hombre mortal (...)? ». Estas preguntas sugieren que intenta confundir al autor del poema con la figura de un Dios, adaptar el esquema de pensamiento del convento a la lectura del poema de Aleixandre.

El texto citado está, como los textos místicos, teñido de una forma de erotismo y contacto carnal sugerido por la palabra « acariciada » y la comparación hecha por la narradora: « Era como si unos dedos me recorriesen el cabello, y lo encontrasen - y encontrase - dulce hacerlo. » Si está claro que Tadea está buscando el amor, parece que el amor expresado en este poema le corresponde mucho más que el que puede procurar la fe en un Dios, y esto lo entiende perfectamente la narradora. El último párrafo trata del fracaso de ese Dios con el que tanto quería relacionarse al principio del capítulo: « “No tengo secreto, tengo el corazón virgen de secretos.” Porque Cristo no podía ser un secreto ». La virginidad de Tadea es en realidad la ignorancia del mundo, de los seres humanos, de los hombres que no puede conocer dentro del convento. El tío Juan consigue, mediante la sugerencia de la lectura de un breve poema, hacer salir Tadea de los límites del convento, abrirla los ojos al mundo exterior.

La lectura que propone el tío es, pues, una posibilidad de apertura sobre el mundo, una apertura de orden intelectual, pero igualmente de comprensión de uno mismo. Es la posibilidad para la narradora de introducirse en su propio ser y de afirmarse como individualidad. Paralelamente a la construcción y a la afirmación del personaje que se hace mediante la ruptura del confinamiento ideológico impuesto por los actores del convento, observamos una delimitación de la instancia narrativa que avanza al mismo ritmo que el personaje de Tadea.

### III. Un confinamiento narrativo

#### A. Encierro del personaje y ausencia de límites de la instancia narrativa

El confinamiento que experimenta Tadea es el impuesto por las hermanas del convento. Es al mismo tiempo ideológico y espacial, ya que es el de la educación religiosa recibido de las Madres en el colegio donde estudia y vive como interna la chica. Nos damos cuenta de que a medida que el personaje de Tadea se afirma en su identidad, su función como narradora evoluciona. La función de Tadea como narradora (y no como personaje) es al principio borrosa e indefinida – diríamos que deficiente – para, poco a poco, ir afirmándose y dibujando sus contornos. En este sentido podemos decir que a medida que el personaje se desconfinaba y se deshace del yugo ideológico del convento, la instancia narrativa se confina (en el sentido de que se delimita, de que se dibujan sus contornos).

Para mostrar este fenómeno y su evolución, es interesante detenerse sobre el pasaje siguiente, situado al principio del texto y en el que ya encontramos la idea de un encierro en el espacio de la religión que es la escuela en la que estudia Tadea, vinculado al carácter borroso de la instancia narrativa perdida entre varias voces. Ella cuenta:

*Los sábados por la tarde, y los domingos durante la misa, el armonio de la Madre Vicaria. Ayudaba a flotar, entumecida. Los sábados cantábamos :*

El mundo vano con sus halagos  
me tentará.

*Cumpliría diez años aquel primero de colegio. Preparaba ingreso y primero para junio.  
mas tu cariño*

*Estábamos solas y rodeadas. Había la compañía indescifrable que llegaba de allá, no se sentía una sola, sino bien, bien.*

Madre querida, me sostendrá.

Antes yo muera

*Se afirmaban las voces. No se podía salir de allí.*

que a mis promesas

hacer traición (Quiroga, 1965:21).

Hay que señalar aquí que el pasaje se encuentra en un prólogo del libro que condensa toda la historia y que está narrado por una Tadea más vieja, que vuelve sobre los acontecimientos pasados, mientras que el resto de la historia está contada por una Tadea que acaba de vivir los acontecimientos, de ahí la cursiva en la narración. En este pasaje, la idea de encierro es sugerida por los adjetivos « solas y rodeadas » y por la afirmación: « No se podía salir de allí ». Este encierro físico se opone a la libertad de la instancia narrativa. En efecto, la voz narrativa que debería normal-

mente afirmarse por una primera persona del singular se encuentra aquí en una primera persona del plural y otras identidades narrativas que la hacen borrosa. Tenemos una alternancia entre varias voces: primero la voz que narra los hechos, que no se impone como una primera persona ya que los verbos empleados están o bien en primera persona del plural: « cantábamos », o bien en forma impersonal: « No se podía ».

El personaje de Tadea está borrado de la enunciación. El segundo tipo de voz junta todas las voces de las niñas que cantan, que son introducidas por el verbo « cantábamos » sólo una vez al principio de la cita. La acción de cantar no será nunca más introducida por un verbo introductor de palabra a continuación, lo que participa a desdibujar la figura de su detentor: ya no sabemos quién canta y la canción se superpone al relato, viene a hacerse eco de lo que se dice en la historia y recuerda las principales preocupaciones que asaltan al personaje de Tadea. De esa manera la idea de que el « mundo vano con sus halagos (me) tentará » se refiere a la conservación de las niñas en el convento por parte de las Madres.

La reminiscencia de la « Madre querida » tiene que ser vinculada a la ausencia de madre de la cual sufre Tadea y a su relación con la Madre Superiora y con la Virgen María. La « traición » evocada al final de la cita anuncia la toma de conciencia operada por la narradora al final de la obra de haber sido engañada por la ideología transmitida en el convento. Lo que está dicho en el relato está contradicho por lo que está evocado en la canción: la soledad de Tadea a causa de la ausencia de una madre es real, y la evocación de la madre en la canción anula la afirmación « no se sentiría una sola, sino bien ».

Si la forma impersonal « una » supone que el locutor se incluye a sí mismo en la acción formulada, sin embargo le sirve a la narradora para no nombrarse a sí misma como sujeto de lo pronunciado. De hecho, esta canción entrelazada con el texto de la narración funciona como un eco de lo que se dice. La canción cantada por todas las niñas resuena con la narración realizada y la anula. La frase: « Se afirmaban las voces. » no sólo señala que el grupo canta más fuerte. Simbólicamente, sugiere, por un lado, que el eco de las angustias de Tadea se hace más imponente, por otro, que la propia voz de la narradora se irá afirmando poco a poco para poner fin a la polifonía narrativa de la cual tenemos un ejemplo aquí, para reunir todas estas voces en una sola. También hay que señalar que la canción, aunque esté cantada por un grupo de voces, es un texto en primera persona del singular: « Antes yo muera (...) que mis promesas hagan traición ».

Todos estos procedimientos hacen que la voz de la narradora permanezca oculta, borrada y borrosa, incapaz de emerger en su individualidad, mientras que la niña está recluida en el lugar de educación femenina que es el convento.

## B. Afirmación y delimitación de la instancia narrativa

El final del libro expone una posibilidad de confinar (en el sentido de delimitar) esta instancia narrativa para que pueda introducirse en el personaje que le es asignado. Este éxito final, lo observamos de la mejor manera en la decisión de Tadea de no volver a la escuela al año siguiente, descrita al final del libro de la siguiente manera:

Y en el instante mismo, al ofuscarme la luz del ventanal frente al piano, supe que no regresaría al colegio. No me importaba qué iba a pasar, ni qué dirían en casa, iba a enfrentarme con la verdad sin que nadie fuese capaz de quebrantarme. No volvería. Mi sitio no era allí: que regresaran las que esperaban algo, o las que querían dejar correr el tiempo. Yo quería

ser el tiempo mismo, cualquier cosa menos aquella criatura engañada, pretendida embaucar.

*Soñé ¡bendita ilusión! que era Dios lo que tenía... Sonreí con dureza.*

Desde la puerta, sin entrar en el oratorio, dije de una manera instintiva:

-Adiós, Madre,  
a la Virgen en el altar.

No sentía pena. Me habían defraudado.

-Hasta la vuelta -me dijo Madre Azpiazu.

Y la miré fijamente. Musitó con voz gruesa:

-Acuérdese de rezar.

como desamparada, porque había leído la marcha en mis ojos.

(Y quizá más.)

Oí a Blanca:

-Hasta la vuelta, Madre Azpiazu.

(...)

-Espera, chica -me dijo Silvia-, que me olvidaba la cartera...

¿Tú no te dejaste nada?

Dije:

-Nada. (Quiroga, 1965:486-487).

La imagen de la luz (que evoca una vez más al personaje de Luz estudiado anteriormente) que deslumbra, « al ofuscarme la luz », da la idea de una revelación, de una verdad que se revela. Podemos interpretar la sonrisa dura que sigue la referencia al poema de Machado como el hecho que la narradora ya no cree en la posibilidad de acoger a un Dios en su interior. La despedida expresada después: « - Adiós, Madre, a la Virgen en el altar. » podría ser al mismo tiempo una despedida a la religión, un adiós a la forma de practicar la religión propia de su colegio, y una renuncia a una madre sustituta (siendo esta « Madre » al mismo tiempo la madre fallecida, la Madre María, las Madres que gobiernan el colegio, y la Madre Prefecta que fue expulsada por sus ideas demasiado progresistas y para la que Tadea y las otras niñas tenían tanto cariño). La decisión final de Tadea, su no retorno, se presenta como irrevocable mediante el uso del adjetivo « inquebrantable », la reacción de Madre Azpiazu « desamparada, porque había leído la marcha en mis ojos », y el pronombre indefinido que cierra el libro: « Nada ». La obra se cierra sobre un vacío: la escuela, y con ella todo lo que remite a un modo de vida concreto, a una ideología conservadora, es destruido, silenciado por la narradora, por el uso de esta única palabra que remite al vacío.

Como ya he podido mostrarlo en otra ocasión<sup>34</sup>, asistimos aquí a una afirmación de la figura de la narradora que se hace totalmente presente mediante una expresión en primera persona del singular, el empleo de verbos de certeza, y un alejamiento del grupo por el paso de una expresión en plural ya estudiada, a una expresión en primera persona del singular. La decisión de no volver al convento hace que Tadea se convierta en una palabra individualizada, en una identidad. A esta afirmación del personaje como ser se añade la afirmación del personaje como narradora. Ahora es capaz de colocar cada palabra en boca de cada personaje, de interpretar de forma casi omnisciente actitudes, como el desamparo de la Madre Azpiazu, e incluso es

---

34 Intervención en el coloquio : Créativité et émergence iconique : images, histoire, narrations, coord. Franck Guarnieri, Marc Marti et Céline Masoni-Lacroix, (Université Côte d'Azur). Título de la presentación: « La métaphore de l'absence de la mère chez Rosa Chacel, Ana María Matute et Elena Quiroga ».

capaz de terminar el texto con una palabra referida a la vacuidad: « Nada ». La palabra actúa sobre el texto ya que lo que sigue es el espacio en blanco. El valor performativo de la expresión muestra que el personaje de Tadea es por fin capaz de cumplir con su función de expresión, de dirección del texto, y que la instancia narrativa ha encontrado sus delimitaciones.

## Conclusión

Hemos visto que el espacio del convento donde estudia Tadea y donde vive como interna es un espacio que la mantiene alejada del mundo exterior mostrado como peligroso. Los actores de este espacio donde se impone una educación conservadora y religiosa establecen un límite ideológico que impide a las jóvenes alumnas aventurarse en el terreno del autoconocimiento. Sin embargo Tadea, gracias a figuras inspiradoras como lo son Luz y el tío Juan, logra construirse como individualidad y confirmar su identidad. La superación de los límites tácitos impuestos por la educación religiosa lleva a delimitar la identidad de la heroína por sí misma y, del mismo modo, a definir los rasgos de la instancia narrativa que se va afirmando cada vez más a lo largo de las casi quinientas páginas de la obra *Escribo tu nombre*, para finalmente adoptar los contornos de la protagonista y juntarse con ella. El desconfinamiento espacial e ideológico de Tadea permite el confinamiento de la instancia narrativa con el personaje que le conviene. La vaguedad que rodea la instancia narrativa a lo largo de la obra nos permite decir que ésta es *deficiente*: es incompleta porque es indefinida, pero esta deficiencia se corrige a medida que se afirma la identidad del personaje de Tadea.

Si la obra parece ser particularmente crítica hacia un tipo preciso de educación religiosa impuesta a las niñas en la España de los años 30, Elena Quiroga no parece por lo tanto condenar la práctica de una religión (cosa que en todo caso no hubiera sido posible en el momento de la publicación del libro en plena dictadura franquista), sino proponer una práctica religiosa que no actúe como anteojeras que enmascaran y mitifican el mundo exterior. El personaje republicano que es el tío Juan participa, por su discurso, a promover una libertad en el pensamiento de cada uno, lo que ya está anunciado en el título del libro, *Escribo tu nombre*, que remite al poema de Paul Éluard y a su famoso último verso: « He nacido para conocerte. Para nombrarte Libertad. ». Nos toca a nosotros, lectores, utilizar esta libertad de reflexión para deducir de la novela de Elena Quiroga las lecciones que nos permitirán construirnos como individualidades.

## Referencias

- Freda, L. (2021). « Réalisme et narration chez trois auteurs du franquisme ». In : Escudero X., Noyaret N., Peyraga P. Paris. *Réalisme(s) dans la fiction littéraire espagnole contemporaine (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*: Orbis Tertius.
- Quiroga, E. (1965). *Escribo tu nombre*. Barcelona: Editorial Noguer.  
\_\_\_\_\_. (1960,1984). *Tristura*. Barcelona: Plaza & Janés Editores.
- Torres Bitter, B. *Estudio de los modos narrativos en el discurso autobiográfico de Tristura, de Elena Quiroga*. Málaga, Universidad de Malaga: Estudios y Ensayos.



## Mur invisible et visibilité des murs : la claustration féminine chez Marlen Haushofer

### Invisible wall and visibility of walls: female claustration at Marlen Haushofer

Sylvie Camet<sup>35</sup>

Laboratoire Littérature, Imaginaire, Sociétés (LIS)  
Université de Lorraine, Nancy

<https://orcid.org/0000-0002-1565-2605>

[sylvie.camet@univ-lorraine.fr](mailto:sylvie.camet@univ-lorraine.fr)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3438>

DOI : 10.25965/trahs.3438

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** Le roman de Marlen Haushofer, *Le mur invisible (Die Wand)*, met brutalement une jeune femme en situation d'être seule survivante d'une probable catastrophe planétaire. Dans la vallée où elle réside, elle va déployer tous les moyens nécessaires à sa survie. L'article analyse, à côté des conditions matérielles, comment cette solitude forcenée agit sur l'équilibre psychique et comment se réorganise l'identité d'un être social spolié de toute société.

**Mots clés :** Haushofer, écoféminisme, solitude, confinement, nature

**Resumen:** La novela de Marlen Haushofer, *The Invisible Wall (Die Wand)*, coloca brutalmente a una joven en la posición de ser la única sobreviviente de una probable catástrofe planetaria. En el valle donde vive, desplegará todos los medios necesarios para su supervivencia. El artículo analiza, junto a las condiciones materiales, cómo esta frenética soledad actúa sobre el equilibrio mental y cómo se reorganiza la identidad de un ser social despojado de cualquier sociedad.

**Palabras clave:** Haushofer, mujer, soledad, confinamiento, naturaleza

**Resumo:** O romance de Marlen Haushofer, *The Invisible Wall (Die Wand)*, coloca brutalmente uma jovem na posição de ser a única sobrevivente de uma provável catástrofe planetária. No vale onde mora, ela implantará todos os meios necessários para sua sobrevivência. O artigo analisa, ao lado das condições materiais, como essa solidão frenética atua no equilíbrio mental e como se reorganiza a identidade de um ser social despojado de qualquer sociedade.

**Palavras chave:** Haushofer, mulher, natureza, solidão, confinamento

**Abstract:** Marlen Haushofer's novel, *The Invisible Wall (Die Wand)*, brutally puts a young woman in the position of being the sole survivor of a probable planetary catastrophe. In the valley where she lives, she will deploy all the means necessary for her survival. The article analyzes, alongside material conditions, how this frenzied loneliness acts on mental balance and how the identity of a social being robbed of any society is reorganized.

---

<sup>35</sup> Professeure de Littérature comparée

**Keywords:** Haushofer, women, solitude, containment, nature

## Introduction

Ni chapitres, ni sauts de paragraphe, telle est peut-être la meilleure illustration de l'idée d'enfermement. Dans le récit de la protagoniste, récit commandé par l'urgence, guidé par la nécessité d'une économie de feuilles et de mines, le blanc semble le souvenir d'une société de gaspillage de forces et de temps. L'écriture au présent est exhalée comme le souffle ultime d'une femme dans le presentiment de sa propre mort, mais dans la conscience aussi que ce témoignage constitue l'assurance de sa propre réalité, alors que son identité se dissout. « J'observe que je n'ai pas écrit mon nom. Je l'avais donc presque oublié et je n'y changerai rien. Puisqu'il n'y a plus personne pour prononcer mon nom, il n'existe plus<sup>36</sup> » (Haushofer, 1985 : 52). Il est probable que ce témoignage demeurera vain, puisqu'elle semble être l'unique survivante d'une catastrophe planétaire ayant pétrifié le vivant sur terre, mais cet envoi dans l'inconnu, cette destination, dit-elle, à un peuple de souris, nous met en situation d'être souris, de dévorer l'intime et de nous trouver nous-mêmes circonscrits dans l'espace délimité par le mur.

## L'encerclement

*Die Wand*, ce mur invisible ayant brusquement encerclé la protagoniste, l'isole dans un pan de vallée où elle trouvera refuge alternativement dans le chalet d'un couple d'amis, et dans une cabane d'alpage. Il n'est nullement question de science-fiction, les circonstances qui font advenir une paroi de verre constituant une prison pour la jeune femme, ne méritent pas élucidation, il s'agit plutôt d'un pacte de lecture qui permet de travailler la question de la solitude et de la survie dans cette forme de désolation. Le contexte de la guerre froide, la montée du danger du nucléaire dans ces années soixante expliquent volontiers l'imaginaire de la destruction radicale, mais le propos est moins politique que destiné à examiner les effets subjectifs et matériels de cet étrange abandon.

Le personnage a environ quarante ans quand s'abat sur elle une espèce de malédiction, – l'humanité a couru à sa perte –, assortie d'une espèce de rédemption, puisqu'on se demande en vertu de quel arbitraire elle a été désignée comme la survivante ultime.

Pour la protagoniste, le mur représente non seulement une menace, mais encore une protection. Être renvoyée à l'existence nue libère de nouvelles forces<sup>37</sup> (Kargl-Le Née, 2013 : 31).

On pourra songer aux réflexions d'Elias Canetti relatives à la psychologie de celui ou celle demeuré sauf dans des conditions de catastrophe, à l'espèce de stupéfaction face à cette grâce ou cette élection, une terminologie religieuse qui n'a pas de place dans le fonctionnement mental de la jeune femme, qui cède plus volontiers cette gloire au chien, au chat, à la vache, véritables héros. Canetti décrit surtout une situation guerrière, qui confère au combattant son triomphe, mais il évoque aussi les grandes épidémies et notamment la peste. Notre personnage est plus ou moins dans cette situation de rescapée d'une contamination collective, « l'effroi d'avoir vu la

---

36 « Es fällt mir auf, daß ich meine Namen nicht niedergeschrieben habe. Ich hatte ihn schon fast vergessen, und dabei soll es auch bleiben. Niemand nennt mich mit diesem Namen, also gibt es ihn nicht mehr. » (Haushofer, 1968 : 44/45)

37 « Die Wand stellt für die Protagonistin nicht nur eine Bedrohung dar, sondern auch Schutz. Das Zurückgeworfensein auf die nackte Existenz setzt neue Kräfte frei ». Notre traduction.

mort se dénoue en satisfaction, puisque l'on n'est pas soi-même le mort. Voici celui-ci gisant, mais le survivant debout » (Canetti, 1966 : 241).

Cette opposition symbolique est transmuée en celle de victimes inertes contre une vivante caractérisée par le mouvement, or, il n'est pas sûr que la victoire ne soit pas celle des pierres. La pétrification, sanction très répandue dans la mythologie, met incessamment la victime dans l'attente d'une intercession magique qui rendra la liberté du corps, un rôle qui ne peut être dévolu à la prisonnière qui n'aperçoit plus ses pareils qu'au travers d'une paroi infranchissable.

La narratrice ne choisit pas non plus une articulation entre le passé et le présent comme un avant et un après du déluge, nous ne sommes pas dans une hypothèse de régénération d'une humanité dévoyée et qui recevrait leçon divine. Les conditions des récits fondateurs sont presque réunies, une ou un représentant de l'espèce, mais justement, une ou un, c'est-à-dire que sur cette embarcation n'ont pas été entraînés les couples qui constitueraient peu à peu une descendance en remplacement des disparus. D'ailleurs, la vache ayant accouché d'un taureau, qui, adulte, la saille, celle-ci demeurera stérile, comme si les lois de la génétique interdisaient désormais la fable d'un engendrement consanguin.

L'on peut donc mettre à l'écart l'idée de cosmogonie, et, toutes ces suggestions écartées, en revenir à ce qui concentre l'intérêt, la destinée d'une femme dans son âpre lutte contre les éléments et cette sommation inconsiderée : un animal social sans société.

## L'adaptation

L'on apprend que la jeune femme était mariée, mère de deux filles adolescentes, qu'elle vivait dans une aisance relative, mais cette existence d'autrefois sombre dans un oubli radical, ne suscitant ni une nostalgie profonde ni un irrépressible chagrin. Cette indifférence apparente tient évidemment pour une part à la difficulté de considérer son sort comme réel, l'imagination ne peut parvenir à se représenter une paralysie totale et universelle, et cela d'autant moins que dans l'enclos qui est le sien une certaine normalité demeure, manger, dormir, cultiver la terre, s'occuper des animaux sont autant de liens avec ce que l'on considère comme l'élan vital.

L'on est frappé de l'implication immédiate dans cette nouvelle réalité ; alors qu'on aurait pu attendre des jours de langueur ou de chagrin, la femme est pragmatique, elle organise très vite son quotidien, et si elle commet des erreurs elles sont peu nombreuses, certes elle fume un peu trop vite le restant de cigarettes, consomme le sucre sans trop de prévoyance, mais ces erreurs de calcul sont minimales. Persuadée qu'il n'y aura pas d'échappatoire (même si elle subsiste par la forme d'un espoir intermittent, lorsque la jeune femme se rend à l'alpage, elle ironise elle-même sur le fait de laisser un billet sur la table du chalet signalant son absence aux improbables visiteurs) elle organise une économie de survie avec ce que les restrictions comportent d'absurde puisqu'elle n'a d'horizon que sa propre mort dont l'éloignement supposé viendra à bout de toutes les ressources.

Mais justement l'absurde n'a pas de place et c'est en repoussant la menace, en organisant l'emploi du temps avec rigueur, que les pensées destructrices peuvent être chassées. Dans cette montagne autrichienne à la localisation incertaine, les conditions sont celles de la forêt, c'est-à-dire un lieu peu propice aux cultures, celles du froid, c'est-à-dire un climat exigeant le chauffage et le feu. Les animaux sauvages subsistent dans cette portion préservée de territoire, menace pour la sécurité mais en même temps gibier pour la viande. Dans ces conditions, l'idée de nature n'a rien

de bucolique et organiser seule sa subsistance exige un réel labeur. « Pour la première fois », précise-t-elle embrassant du regard la vallée qui l'entoure, « je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre<sup>38</sup> » (Haushofer, 1985 : 33). La fiction se refuse à inventer la terre promise, mais accroche l'action aux circonstances, ni bonnes, ni mauvaises, que présente le hasard.

## L'affirmation

Les accès de nostalgie, rapides et dénués du sentiment d'une vraie déploration, traident, par leur ténuité, l'idée qu'en tant que femme la vie passée n'incarne nul idéal. Dans ces circonstances extrêmes, poussée à examiner une existence révolue, le sujet se heurte à l'amer constat d'un quotidien insatisfaisant, dont lui reviennent les aspects brutaux plus que les satisfactions : « Pendant le long chemin du retour, je repensai à ma vie passée qui m'apparut insuffisante à tous points de vue<sup>39</sup> » (Haushofer, 1985 : 71). Il est probable qu'emportée dans le cours des jours elle n'ait perçu autrefois avec autant d'acuité ce qui ressort maintenant avec une évidence confondante :

Mes enfants étaient parties, main dans la main, leur cartable sur le dos, cheveux au vent et je savais que c'était le commencement de la fin. Peut-être n'était-ce qu'un simple pressentiment. Plus tard, je ne fus plus jamais heureuse. Tout se transforma d'une manière désolante et la vraie vie s'arrêta pour moi<sup>40</sup> (Haushofer, 1985 : 236).

C'est en ce sens que l'ouvrage a pu être rangé dans la catégorie des écofictions féministes, il insiste en effet sur la capacité d'une mère et d'une épouse à renoncer à ce qui semble constituer les piliers de son existence. Elle prend conscience de l'aliénation qu'avait supposé l'obligation de respecter sans cesse des impératifs liés au temps : « Quand on est tombé en esclavage<sup>41</sup>, il est bon de s'en tenir aux prescriptions et de ne pas mécontenter le maître<sup>42</sup> » (Haushofer, 1985 : 75). Le sous-entendu est que le maître n'est pas seulement mari, mais souverain, et que l'état présent de déréliction doit être attribué à la seule responsabilité masculine.

Cette insatisfaction est gravée au point de ne pas même regretter la présence du garde-chasse, qui aurait pu lui aussi être épargné par la catastrophe :

Dieu sait ce que l'enfermement dans la forêt aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il

---

38 « Zum ersten Mal fand ich die Schlucht nicht reizvoll romantisch, sondern nur feucht und düster » (Haushofer, 1963: 27). Notre traduction.

39 « Während des langen Rückwegs dachte ich über mein früheres Leben nach und fand es in jeder Hinsicht ungenügend » (Haushofer, 1963 : 61). Notre traduction.

40 « Meine Kinder waren fortgegangen; Hand in Hand, die Schultaschen auf dem Rücken, mit wehendem Haar, und ich hatte nicht gewußt, daß das der Anfang vom Ende war. Oder vielleicht hatte ich es geahnt. Später war ich nie mehr glücklich gewesen. Alles veränderte sich auf eine trostlose Weise, und ich hörte auf, wirklich zu leben » (Haushofer, 1963 : 203). Notre traduction.

41 En allemand, il s'agit bien du terme "Sklaverei" qui revêt le même tour tranchant. La phrase est à comprendre comme une maxime, et non comme la caractérisation d'une expérience personnelle, même si elle indique la gravité du jugement porté sur la condition des femmes.

42 « Wenn man schon in der Sklaverei lebt, ist es gut, sich an die Vorschriften zu halten und den Herrn nicht zu verstimmen » (Haushofer, 1963: 64). Notre traduction.

serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler. La possibilité de se décharger du travail doit être la grande tentation de tous les hommes. Et pourquoi un homme qui n'aurait plus à redouter la réprobation continuerait-il à travailler ? Non, il vaut mieux être seule<sup>43</sup> (Haushofer, 1985 : 76/77).

Tandis que l'on aurait imaginé la compagnie comme un atout crucial, tant en ce qui concerne les tâches quotidiennes qu'en ce qui touche à l'équilibre mental, la réponse est catégorique, un homme, au sens genré du terme, n'aurait que parasité les efforts de résilience. Patrick Charbonneau, dans sa postface à l'édition française, stipule que les protagonistes des romans de Marlen Haushofer ne sont, d'une façon générale, pas des femmes qui démissionnent, mais qui luttent pour échapper à l'étroitesse d'une existence régie par les trois K, *Kinder -Küche -Kirche*<sup>44</sup> (Haushofer, 1985 : 329).

Cette proposition, dont la mémoire est associée au régime nazi, connaît un retentissement particulier dans le contexte de l'Autriche, elle synthétise cette relégation au domestique qui fait fi de toutes les aspirations ou de toutes les compétences personnelles des femmes. Le récit n'exprime aucune désolation de la perte, mais traduit au contraire une énergie extraordinaire qui trouve peut-être pour la première fois son exutoire.

[...] Vouloir remplacer une société de type patriarcal par une société de type matriarcal, en inversant les rapports de force, reviendrait à substituer un esclavage à un autre. Au milieu du monde pétrifié, la narratrice est devenue – elle emploie elle-même le terme – une *Menschenfrau* (Charbonneau, 1989 : 17).

écrit Patrick Charbonneau. Une *Menschenfrau*, c'est-à-dire quelqu'un, quelqu'une, excédant les limites et les impasses de sa condition et accédant à la dimension de l'humain.

Ainsi faut-il peut-être interpréter la consignation de cette histoire. Il apparaît qu'une rédaction continue fasse suite à des fragments, des notes, une observation de l'instant, éparpillés au cours des deux années et demie de résidence forcée. Ce sont ces bribes qui autorisent la datation, même si elle est avouée comme très approximative du fait de la panne progressive des instruments de mesure. Il serait vain de désigner cet effort d'écriture comme un projet, puisque le but n'est pas de faire de la littérature mais de résister le plus possible à l'évasion dans la folie, « M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison<sup>45</sup> » (Haushofer, 1985 : 9) précise-t-elle, ou à la tentation du suicide.

La rédaction suivie intervient dans un deuxième temps, celui du cataclysme dans le cataclysme : c'est lorsque les équilibres fragiles que la jeune femme a construits lui

---

43 « Wer weiß, was die Gefangenschaft aus diesem unauffälligen Mann gemacht hätte. Auf jeden Fall war er körperlich stärker als ich, und ich wäre von ihm abhängig gewesen. Vielleicht würde er heute faul in der Hütte umherliegen und mich arbeiten schicken. Die Möglichkeit, Arbeit von sich abzuwälzen, muß für jeden Mann eine große Versuchung sein. Und warum sollte ein Mann, der keine Kritik zu befürchten hat, überhaupt noch arbeiten. Nein, es ist schon besser, wenn ich allein bin » (Haushofer, 1963: 65/66). Notre traduction.

44 Les trois termes unis par l'allitération en K, (Enfants, Cuisine, Église), récapitulent le mot d'ordre du IIIe Reich concernant les obligations féminines.

45 « Es hat sich ebenso für mich ergeben, daß ich schreiben muß, wenn ich nicht den Verstand verlieren will » (Haushofer, 1963: 7). Notre traduction.

sont violemment retirés qu'elle souffre véritablement ; plus que de la perte première du monde, elle souffre de la perte de son monde, ce monde dont elle a acquis la responsabilité mais sur lequel elle n'exerce aucun pouvoir.

## La transmutation

Une disjonction s'établit entre l'ancienne citadine et la paysanne luttant contre l'adversité avec ses moyens limités. Surtout, dans cette situation très particulière depuis laquelle il ne pourra jamais être demandé de secours, la préservation de soi est essentielle. La quarantaine est un âge où prévaut en principe la santé, mais l'activité de bûcheronne comporte des risques sévères, et même celle de vachère met en danger de recevoir des coups de sabot. Sans vêtements ni chaussures appropriés, ce sont les petites blessures quotidiennes, les échardes, les ampoules, les engelures, les coupures qui doivent être soignées sommairement. Mais l'épisode vraiment cruel est celui de l'infection dentaire qui ne trouvera de solution qu'à se donner un coup de rasoir dans la gencive.

Cette cure barbare mais indispensable, qui fait crier et mène au bord de l'évanouissement traduit spécialement cette fragilité du corps et cette désolation qui oblige à affronter seule les situations quelles qu'elles soient. Dans un autre passage, la jeune femme est assaillie par une violente fièvre qui la cloue au lit, et l'on pourrait croire que dans ce désert, l'inactivité s'accepterait aisément, or, justement non, la vache, le chien, les chats demandent des soins auxquels elle ne peut se soustraire, le paradoxe de cette vie dans laquelle il n'y a plus de comptes à rendre à qui que ce soit est que l'emploi des jours y est contraignant et qu'obéir à ces impératifs est le seul moyen de préserver les faibles chances de survie.

Frissonnante, grelottante, presque inconsciente, elle doit se lever et accomplir ce devoir. Les limites personnelles sont sans cesse repoussées sous la pression des circonstances. Ainsi, en deux années, sous l'assaut des orages et de la neige, la maison nécessite-t-elle des réparations ; il lui faut aller sur le toit replacer quelques bardeaux alors qu'elle est sujette au vertige, elle voudrait fabriquer une porte à l'étable mais s'aperçoit en cours de réalisation que cet objectif dépasse ses forces, lorsqu'elle chemine entre la vallée et l'alpage elle est chargée d'ustensiles trop lourds qui l'obligent à s'allonger afin de soulager son dos ; elle se réjouit de ce que sa vache est grosse mais faire venir le veau suppose de plonger les bras dans l'utérus de l'animal...

Il y avait tant à faire : couper du bois, récolter les pommes, aller chercher le foin à la cabane, réparer la route, consolider le toit. Chaque fois que j'espérais me reposer un peu, un nouveau travail se présentait<sup>46</sup> (Haushofer, 1985 : 113).

Danger continu pour la santé, labeur permanent, l'on s'attend à ce que cet esclavage déchaîne les imprécations, or il n'en est rien. Il ne s'agit pas d'une autre forme de la soumission mais au contraire d'une toute nouvelle appréciation du rapport à l'existence. Dans leur dureté, ces années semblent avoir révélé combien l'artifice éducatif bourgeois éloigne de la vérité d'une participation au tout. Certaines pages déplorent cet éloignement à l'égard de la vie naturelle. Le défaut de toute expérience

---

46 « So vieles gab es, was ich tun sollte, Holz hacken, Erdäpfel ernten, Acker umstechen, Heu aus der Schlucht holen, die Straße richten und das Dach ausbessern. Kaum hoffte ich, mich in wenig ausruhen zu dürfen, lag schon wieder eine neue Arbeit vor mir » (Haushofer, 1963: 97).  
Notre traduction.

pratique, le degré extrême de la dépendance résultant de la division des tâches contribue à fabriquer des individus inaptes, dotés de toute une série de savoirs inutiles lorsqu'il s'agit de leur propre préservation :

J'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie. [...] Je ne sais pas, quelque chose dans notre programme d'enseignement devait être détraqué. [...] Dans la première partie de ma vie j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur<sup>47</sup> (Haushofer, 1985 : 97/98).

En dépit de l'immense souffrance, les lecteurs décèlent l'expression ténue d'une satisfaction, celle de menus triomphes contre les obstacles, celle de responsabilités endossées sans faiblir, celle de la lutte parfois victorieuse contre l'adversité. S'immisce l'idée que cette traversée abominable a valu comme une découverte de soi, de ses attentes réelles, comme une réconciliation et presque une chance. Employer le terme de chance ne signifie pas que la protagoniste a eu accès au bonheur, mais qu'il lui a été octroyé de connaître avant la mort un rapport moins artificiel au monde, qu'elle ne définit plus comme un environnement, c'est-à-dire comme un entour, mais comme une totalité dont elle est partie, et dont elle fait partie.

C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux. Et que n'a-t-il pas fallu qu'il se passe avant que je ne parvienne à la trouver. Auparavant j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée car partout où j'arrivais je devais attendre mon tour<sup>48</sup> (Haushofer, 1985 : 258).

La fuite du temps ne s'est pas estompée, loin de là, mais elle adopte désormais le rythme naturel, celui des alternances diurne et nocturne, des saisons et de la météorologie et ne ressemble plus à une invention des hommes dans la compétition ou le productivisme.

Dans cette perspective, du fait de l'éloignement des pressions collectives, la jeune femme avoue s'être délestée de tout souci du paraître et n'ose imaginer comment elle serait perçue dans l'œil d'autrui. Les remarques de Jean-Paul Sartre concernant l'emprisonnement par le regard conviennent assez bien ici, où s'invente un enfer sans les autres. « Depuis que je vis dans la forêt, je ne m'aperçois pas que je vieillis.

---

47 « Ich habe zweieinhalb Jahre darunter gelitten, daß diese Frau so schlecht ausgerüstet was für das wirkliche Leben. [...] Ich weiß nicht; an unserem Schulwesen muß etwas nicht in Ordnung gewesen sein. [...] Ich war in meinem ersten Leben ein Dilettant, und auch hier im Wald werde ich nie etwas anderes sein. Mein einziger Lehrer iist unwissend und ungebildet wie ich, denn ich bin es selbst ; » (Haushofer, 1963 : 83/84). Notre traduction.

48 « Seit ich langsamer geworden bin, ist der Wald um mich erst lebendig geworden. Ich möchte nicht sagen, daß dies die einzige Art zu leben ist, für mich ist sie aber gewiß die angemessene. Und was mußte alles geschehen, ehe ich zu ihr finden konnte. Früher war ich immer irgendwohin unterwegs, immer in großer Eile und erfüllt von einer rasenden Ungeduld, denn überall, wo ich anlangte, mußte ich erst einmal lange warten » (Haushofer, 1963 : 221). Notre traduction.

Personne n'est là pour me dire comment je suis, et moi-même je n'y pense jamais<sup>49</sup> » (Haushofer, 1985 : 176).

La honte pure n'est pas sentiment d'être tel ou tel objet répréhensible : mais, en général, d'être *un* objet, c'est-à-dire de me reconnaître dans cet être dégradé, dépendant et figé que je suis pour autrui. La honte est sentiment de *chute originelle*, non du fait que j'aurais commis telle ou telle faute, mais simplement du fait que je suis « tombé » dans le monde, au milieu des choses, et que j'ai besoin de la médiation d'autrui pour être ce que je suis (Sartre, 1943 : 336).

Le personnage a fait l'expérience de la vulnérabilité au jugement, pas simplement au jugement négatif, mais aux appréciations à son encontre avec lesquelles elle devait composer. Or, être un objet d'observation a conditionné la manière dont il lui a fallu longtemps se comporter, manière dont elle se défait peu à peu. Car ce qui aliène dans le fait d'être vu, d'être jugé, est de se heurter à cet irréductible de l'expérience : que je ne peux pas voir ce que l'autre voit de moi.

Sans l'effet de ce miroir la jeune femme accède lentement à une expression plus fondamentale d'elle-même. Pourtant, ce terrain d'épreuve est nouveau : l'on étudie les enfants sauvages et les conséquences de leur absence de socialisation sur le développement du langage notamment, mais étudie-t-on l'adulte qui perdrait tout contact avec les siens ? Le cas des ermites revêt-il une intensité comparable ? Qu'en est-il de soi sans l'altérité justement ? On pourrait se demander, renversant la logique de René Girard, si d'avoir perdu l'espèce de concurrence jalouse avec l'autre n'entraînerait pas finalement la perte de toute convoitise : « Mon imagination n'était plus alimentée de l'extérieur et les désirs s'apaisaient lentement<sup>50</sup> » (Haushofer, 1985 : 238). Si un tel apaisement peut être ressenti comme un retour vers l'essentiel, vers une perception plus juste des priorités, il peut aussi être regardé comme une forme d'étiollement par lequel la marque personnelle, individuelle s'estompe et s'anihile.

## La communauté

La jeune femme développe, du fait de ce solipsisme extrême, un lien étroit avec les animaux domestiques qui ont été sauvés comme elle. Le chien Lynx lui est un compagnon indéfectible, un compagnon qui ne juge pas et ce qu'elle aime en lui est qu'il serait susceptible d'aimer le dernier des hommes. Ce caractère inconditionnel du dévouement et de l'attachement vaut comme réparation après des années d'hypocrisie collective et de mensonge. La vie urbaine n'avait pas encouragé ce rapport de proximité avec le monde animal dont elle découvre qu'il lui est extrêmement précieux, par le dialogue, par les soins prodigués, par la crainte continuelle pour leur intégrité, le personnage affirme que sans leur présence elle aurait renoncé à ce combat quotidien.

Mais, si ces compagnons familiers lui sont des partenaires de vie, la jeune femme n'établit pas de ligne de partage entre connu et inconnu, elle éprouve pour la faune cachée dans les bois une empathie si réelle qu'elle va, un jour d'hiver où elle se doute

---

49 « Seit ich im Wald lebe, merke ich nicht, daß ich älter werde. Es ist ja keiner da, der mich darauf aufmerksam machen könnte. Niemand sagt mir, wie ich aussehe, und ich selber denke nie darüber nach » (Haushofer, 1963: 151). Notre traduction.

50 « Die Phantasie wurde nicht mehr von außen angeregt, und die Begierde schlief langsam ein » (Haushofer, 1963 : 204). Notre traduction.

que les chevreuils sont terrassés par la faim, leur sacrifier des sacs de marrons pourtant si précieux à son ménage. Elle éprouve une répulsion viscérale à tuer, et quoi qu'elle sache viser, elle ne s'y résigne que par nécessité, même les truites du ruisseau ne sont attrapées qu'avec parcimonie. En cela elle semble participer du grand cycle de la prédation, manger pour se nourrir mais en aucun cas faire la guerre.

D'abord emblématiques, incarnant des traits de caractère, les figures d'animaux deviennent très vite les éléments d'un formidable bestiaire fantasmatique. Dans *Die Wand*, les frontières entre l'espèce humaine et les bêtes domestiques s'estompent déjà, bien que la symbolique reste encore sous-jacente (Charbonneau, 1989 : 37).

Plutôt que de perpétuer une vision anthropocentrée des choses, la jeune femme pense désormais tout en termes d'échange, d'interdépendance. « En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit<sup>51</sup> » (Haushofer, 1985 : 235). Elle ne s'accorde qu'un attribut, celui de la conscience et de l'anticipation des situations, mais ce dont elle est dotée par l'effet d'un hasard génétique, elle ne saurait le constituer comme la justification d'un empire.

## La société

Admettre du jour au lendemain que le vivant par-delà le mur a entièrement disparu, survivre sans explication ni certitude est évidemment impossible. La jeune femme pressent que les instigateurs de cette immense destruction reprendront progressivement le contrôle, mais au jour où elle réalise qu'elle n'a jamais vu d'avion survoler son territoire, l'hypothèse des vainqueurs disparaissant, c'est une fatalité encore plus grande qui s'abat sur elle.

Je fus prise d'un désir irrésistible de capituler et de ne plus m'opposer au cours des choses. J'en avais assez de passer mon temps à fuir et je décidai de faire face. Je m'assis à ma table et cessai de me défendre. Je sentis se détendre la crispation de mes muscles et mon cœur se mit à battre lentement et régulièrement. La simple décision de céder semblait avoir été efficace<sup>52</sup> (Haushofer, 1985 :154).

Douloureusement, la protagoniste tente de composer avec les circonstances, mais imaginer l'éradication complète et définitive de ses congénères dépasse l'entendement. D'ailleurs, de l'altérité elle fait l'hypothèse constamment, estimant par exemple que sa vallée recèle des dimensions inexplorées. Elle craint à tout moment de voir surgir une présence, des présences, et ne s'éloigne guère de son fusil. Dans ce lieu tranquille se glisse en permanence la peur qui perturbe le sommeil et suscite les cauchemars. Comme notre récit est de nature rétrospective, il est composé dans la connaissance des événements récents qui informent à leur manière les circonstances passées.

---

51 « Als Mensch hatte ich nur die Ehre, dies zu erkennen, ohne etwas dagegen unternehmen zu können » (Haushofer, 1963 : 202). Notre traduction.

52 « Das wilde Verlangen überfiel mich, nachzugeben und den Dingen ihren Lauf zu lassen. Ich war es müde geworden, immer weiterzuziehen, und wollte mich stellen. Ich setzte mich zum Tisch und wehrte mich nicht mehr länger. Ich spürte, wie die Verkrampftheit in meinen Muskeln sich löste und mein Herz langsam und gleichmäßig schlug. Schon der einfache Entschluß nachzugeben schien geholfen zu haben » (Haushofer, 1963 : 132). Notre traduction.

Ainsi, la narration est-elle traversée de prolepses qui nous font comprendre au moins une chose : que Lynx va mourir. Plus l'éloge du chien se précise et plus nous présentons la perte irréparable. Or, Lynx va mourir de la main d'un inconnu surgi d'on ne sait où, venu de quel passage oublié, de quel dénuement – visible par la saleté et l'usure de son vêtement –, venu de quelle profondeur, cela reste un mystère. Son surgissement n'a fait qu'actualiser l'équation Mensch =Mann =Mord<sup>53</sup> (Rabenstein-Michel, 2005 : 209) ... puisqu'en quelques instants cet homme tue deux compagnons, le chien et le taureau, avec la sauvagerie de coups de hache. Lui-même est tué d'un coup de fusil que la jeune femme lui assène sans hésitation, après quoi elle se débarrasse du corps en le poussant dans un ravin. Le masculin n'est donc revenu que pour des violences gratuites et inutiles, détruisant la paix de ce havre minuscule.

Le survivant doit survivre encore et toujours et peut-être l'écriture est-elle le truchement par lequel conserver une trace de soi dans ce monde déserté. C'est à partir de cette scène tragique que s'élabore la confiance, comme si la probabilité du regard d'autrui avait définitivement fui et que la trace manuscrite était l'unique moyen de conserver une visibilité.

On peut penser que le flux de conscience, traversé par de nombreuses remarques existentielles, est encouragé par l'écriture. Il n'est pas sûr que l'activité physique difficile des deux premières années ait laissé autant de place à la réflexion et aux considérations de type ontologique. Paradoxalement, on pourrait se demander si ce n'est pas l'écriture qui rend fou, plutôt que de structurer, elle oblige à aller voir ce qui se dérobaît consciemment et inconsciemment. Et le résultat de cette enquête doit être affronté seule.

En effet, les commentateurs l'ont largement souligné, ce récit est le contraire d'une cascade événementielle, il ne s'y passe à peu près rien entre les deux pôles stratégiques que sont la perturbation initiale (l'irruption du mur) et la perturbation finale (l'irruption d'un inconnu). Entre ces extrêmes, il n'y a que le rythme laborieux des jours. Donc, ce qui alimente le discours, n'est pas fait que de la lutte pour subsister, mais de tout ce que l'activité mentale produit inlassablement d'angoisse, de questionnements, de retours en arrière, le matériau narratif est avant tout un matériau réflexif.

Faut-il lire ce splendide *Mur invisible*, par définition conçu à huis-clos, comme une ode à la solitude montagnarde ou comme une métaphore de l'isolement intérieur ? Si un « mur invisible », mieux que *Le Mur* de Sartre, nous sépare d'autrui, la vertu de l'art, ici romanesque, permet de le franchir, de faire cause commune avec un personnage diffracté en alter ego de tout lecteur un tant soit peu sensible. Aussi, au-delà de l'irrécusable prospection féministe de cette écriture, et de la facilité à s'identifier au personnage, que l'on soit homme ou femme, mieux vaut-il y voir une dimension métaphysique propre à l'humain en son entier (Guinhut, 2020 : Blog).

L'image du mur, qui dans cette dernière citation a été reprise à Sartre, constitue une véritable variation sur le sens du roman : en effet, le mur circonscrit, c'est-à-dire qu'il définit un espace du dedans qui apparaît comme un lieu carcéral, mais simul-

---

53 Entre Mensch et Mann, il y a la même distance qu'en français entre Homme et homme, cependant l'idée est celle d'une fausse neutralité. L'espèce et le genre se confondent et s'unissent, non dans l'exaltation de la vie mais dans celle du crime.

tanément il protège de l'incursion du dehors qui est décrit comme le règne de l'injustice et de la cruauté. Le mur invisible traque donc sa prisonnière, mais lui offre aussi la possibilité inespérée d'échapper aux logiques mortifères du règne masculin. D'ailleurs ce mur est invisible, il présente la transparence du verre, ce qui n'obstrue pas la vue, qui peut ainsi s'étendre au loin.

En revanche, dans l'ancien état, des murs visibles étaient symboliquement opposés aux femmes qui ne pouvaient accéder aux droits, aux responsabilités, aux formes d'équité qu'elles auraient désirées. Le langage de la ségrégation s'inscrivait noir sur blanc aux colonnes du code civil. Le confinement autorise la cohérence entre l'être de sentiment et le sentiment d'être. La quête d'une authentique expression de soi n'advient évidemment que trop tard, dans des conditions d'étroitesse qui rendent assez vaine la découverte d'une identité, par-delà celles que l'histoire avait assignées, cependant, en dépit de l'inaccessible résultat, elle vaut en tant que quête.

## Conclusion

Le mur invisible, de par son surgissement tragique et impitoyable, ne peut se comprendre que comme l'ultime manifestation du délire politique dans lequel sont engagées les sociétés. En ce sens, le chaos dont il provient ne suscite aucun regret véritable. Toute l'attention est portée au contraire à ce microcosme où s'exprime une tentative fragile d'établir une communauté, c'est-à-dire non plus l'agrégat de forces en compétition, mal régulées par des dispositifs juridiques, mais l'adhésion à soi et à l'autre dans la réciprocité du besoin.

Qu'une femme s'y découvre, contre l'oppression qu'elle a subie sans en avoir jamais réellement pris conscience, lui octroie les conditions expérimentales exceptionnelles d'un espace du lisible, d'un ordre naturel. La vallée, avec ses renards, ses chevreuils, ses lièvres instaure sa propre rationalité contre le règne du monde sauvage. Ainsi Betty, personnage d'*Une poignée de vies*, considérait-elle le jardin comme « uniquement dédié à la vie indicible de ses arbres, de l'herbe et des petites bêtes » (Haushofer, 1955 : 15), et éprouvait-elle la tristesse « de ne pouvoir pénétrer dans ce monde étranger » (Haushofer, 1955 : 15). Les femmes de Marlen Haushofer disent les confins non plus comme la conquête de l'extrême mais comme l'ici en son intensité oubliée.

## Références

- Haushofer, M. (1963). *Die Wand*. Berlin : Ullstein Buchverlage  
\_\_\_\_\_. (1985). *Le mur invisible*. Arles : Actes Sud  
\_\_\_\_\_. (2020). *Une poignée de vies*. Arles : Actes Sud  
\_\_\_\_\_. (1955). *Eine Handvoll Leben*. Vienne : Paul Zsolnay Verlag
- Canetti, E. (1966). *Masse et puissance*. Paris : Gallimard
- Charbonneau, P. (1989). « Portrait de femme en céleste dragon. Les images de Marlen Haushofer dans ses récits et romans, *Porträt einer Frau als himmlischer Drache. Die Bilder Marlen Haushofers in den Erzählungen und Romanen* » p. 55-81, consulté le 17 mars 2021 à l'adresse <https://doi.org/10.4000/germanica.2625>
- Guinhut, T. (2020). « *Le Mur invisible* et *La Mansarde* de Marlen Haushofer, ou l'indépendance face à une poignée de vies. », consulté le 17 mars 2021 à l'adresse <http://www.thierry-guinhut-litteratures.com/2020/04/le-mur-invisible-et-la-mansarde-de-marlen-haushofer-ou-l-independance-face-a-une-poignee-de-vies.html>

Kargl, E. et Le Née A. (2013). « Die Verfilmung von Marlen Haushofers *Die Wand* : eine Hommage an den Text zwischen Thriller und Heimatfilm », p. 139-162, consulté le 17 mars 2021 à l'adresse <https://doi.org/10.4000/germanica.2283>

Rabenstein-Michel, I. (2005). « Marlen Haushofer ou de la conquête de l'espace au féminin ». *Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة*. — N° 11 (2005), p. 209, consulté le 17 mars 2021 à l'adresse [http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/42041/2005\\_11\\_201-215.pdf?sequence=3](http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/42041/2005_11_201-215.pdf?sequence=3)

Sartre, J.-P. (1943). *L'Être et le néant*, Paris : Gallimard



## Une héroïne confinée : la Petite dans *moi qui n'ai pas connu les hommes* de Jacqueline Harpman

### A confined heroine: la Petite in Jacqueline Harpman's *moi qui n'ai pas connu les hommes*

**Katherine Rondou**<sup>54</sup>

HEPH-Condorcet  
Université Libre de Bruxelles  
Université de Mons, Belgique

<https://orcid.org/0000-0002-6936-3147>

[krondou@gmail.com](mailto:krondou@gmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3519>

DOI : 10.25965/trahs.3519

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** Le motif de l'enfermement et de l'isolement sert de prétexte, dans *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, à la réflexion existentielle d'une auteur résolument athée. Plongée dans un monde injuste auquel elle ne comprend rien, et dont elle ne peut s'échapper, privée de tout espoir d'intervention extérieure, l'héroïne de l'écrivain belge Jacqueline Harpman trouve toutefois en elle les ressources nécessaires pour donner un sens à son existence. La narratrice subit deux formes de confinements : un enfermement assorti d'une surveillance constante, en compagnie toutefois de compagnes bienveillantes, et un isolement radical, dans un espace désertique où elle jouit d'une totale liberté. Dans les deux cas, le confinement l'amène à développer sa capacité de résilience. Enfant, la Petite subit pendant une dizaine d'années une détention inique, qu'elle parvient à supporter en se ménageant une forme d'autonomie, par l'introspection et l'observation. Elle affermit son caractère et lorsque le hasard lui rend la liberté, elle s'adapte aisément à sa nouvelle vie, malgré les traumatismes de son enfance. La soif de connaissance qui l'a aidée à se structurer l'accompagne durant toute son existence, et lui offre un réel soutien lorsqu'elle doit affronter seule sa propre mort, après la disparition de ses compagnes. Son rapport au savoir connaît durant ces dernières années une nouvelle orientation : la transmission de ses connaissances, sous la forme du récit de ses accommodements avec le non-sens, dont elle doute toutefois qu'il trouve un jour un lecteur.

**Mots clés :** athéisme, enfermement, Harpman, littérature belge, solitude

**Resumen:** En la obra *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, el motivo del encierro y aislamiento sirve para la reflexión existencialista de una autora firmemente atea. Aunque sumergida en un mundo injusto, del que no entiende nada, ni del que pueda

---

<sup>54</sup> Docteur en Philosophie et Lettres, Maître-Assistant à la HEPH-Condorcet, à l'Université libre de Bruxelles, collaboratrice scientifique à l'Université libre de Bruxelles (Philixte, centre de recherche Etudes philologiques, littéraires et textuelles), collaboratrice scientifique à l'Université de Mons (Service de Communication Ecrite). Ses thématiques de recherche portent sur la mythocritique, les rapports entre la Bible et la littérature aux XIXe, XXe et XXIe siècles et la littérature belge d'expression française.

escaparse ni esperar intervención alguna desde el exterior, la heroína de la escritora belga Jacqueline Harpman encuentra en sí misma los recursos necesarios para dar sentido a su existencia. La narradora sufre dos formas de reclusión: un encierro bajo control permanente aunque rodeada de compañeras comprensivas y, por otra parte, un aislamiento radical en un espacio desértico donde disfruta de una total libertad. En ambos casos, el aislamiento la lleva a desarrollar su capacidad de resiliencia. La Petite sufre una reclusión inicua durante una década, que logra superar creándose una autonomía por medio de la introspección y de la observación. Crece fortaleciendo su carácter hasta que algún día la casualidad le devuelve la libertad. Ahí, logra adaptarse fácilmente a su nueva vida a pesar de los traumas de su infancia. La sed de conocimiento que la ayudó a construirse sigue acompañándola a lo largo de su existencia, incluso la apoya a enfrentarse sola a su propia muerte tras fallecer sus compañeras. En los últimos años, su relación con el saber ha tomado un nuevo sentido: quiere brindar sus conocimientos bajo la narrativa de sus avenencias con el sinsentido dudando, no obstante, que llegue a encontrar público alguno.

Palabras clave: ateísmo, reclusión, Harpman, literatura belga, soledad

Resumo: Em *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, os temas de confinamento e isolamento servem de pretexto para uma reflexão existencial por parte de um autor definitivamente ateu. A heroína Belga do escritor, Jacqueline Harpman, encontra em si os recursos necessários para dar significado à sua existência, mesmo que ela se sinta mergulhada em um mundo injusto do qual ela não compreende nem consegue escapar, estando privada de qualquer esperança de intervenção externa. O narrador passa por duas formas de confinamento: um confinamento acompanhado de constante vigilância, apesar de algumas companhias benevolentes, e a isolação radical, em um espaço deserto onde ela pode disfrutar de total liberdade. Em ambos os casos, o confinamento leva-a a desenvolver a sua capacidade de resiliência. Enquanto criança, La Petite sofre injustas detenções por dez anos, as quais ela aguenta providenciando a si própria uma forma de autonomia, através da introspeção e observação. Ela fortalece o seu carácter e quando a sorte a liberta, ela facilmente se adapta à sua nova vida, apesar dos traumas da sua infância. A sede de conhecimento, que a ajudou a estruturar-se, acompanha-a ao longo da sua existência. Deu-lhe um suporte real quando ela teve de enfrentar a sua própria morte sozinha, depois do seus companheiros falecerem. Nos anos recentes, a sua relação com o conhecimento tomou uma nova direção: a transmissão da sua aprendizagem através da narrativa da sua conciliação com o absurdo, que ela duvida, contudo, que encontre um leitor.

Palavras chave: ateísmo, confinamento, Harpman, Belgian literature, solitude

Abstract: In *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, the themes of confinement and isolation serve as a pretext for an existential reflection by a definitely atheist author. The heroine of the Belgian writer, Jacqueline Harpman, finds in herself the necessary resources to give meaning to her existence, even if she feels plunged into an unjust world of which she understands nothing and from which she cannot escape, being deprived of any hope of external intervention. The narrator undergoes two forms of confinement: a confinement accompanied by constant surveillance, although in the company of some benevolent companions, and a radical isolation, in a desert space where she enjoys complete freedom. In both cases, confinement leads her to develop her capacity for resilience. As a child, La Petite undergoes unfair detention for ten years, which she manages to endure by providing herself with a form of autonomy, through introspection and observation. She strengthens her character and when chance sets her free, she easily adapts herself to her new life, despite the traumas of her childhood. The thirst of knowledge, which helped her to structure herself,

accompanies her throughout her existence. It offered her real support when she had to face her own death alone, after her companions had passed away. In recent years, her relationship with knowledge has taken a new direction: the transmission of her learning through a storytelling of her conciliation with nonsense, which she doubts, however, will ever find a reader.

Keywords: atheism, confinement, Harpman, Belgian literature, solitude

En 1995, l'écrivain belge Jacqueline Harpman (1929-2012) publie chez Stock un roman de type dystopique dont un emprisonnement arbitraire constitue l'élément narratif principal : *Moi qui n'ai pas connu les hommes*. Le texte appartient à la seconde phase d'écriture de la romancière.

Issue de la bourgeoisie juive de Bruxelles, Jacqueline Harpman (Pâque 2003, Pâque 1993) entame des études de médecine à l'Université Libre de Bruxelles (ULB), interrompues par la maladie. La jeune fille souffre de tuberculose et doit passer deux ans au sanatorium. Elle met toutefois à profit ce repos forcé pour écrire et lorsqu'elle recouvre la santé, rompt avec son milieu familial, suspend ses études et se marie une première fois. Elle se consacre alors exclusivement à l'écriture et publie *Brève Arcadie*, en 1959. Ce premier roman, édité chez Julliard, reçoit le prestigieux prix Rossel (Bainbrigge 2013, Radulescu 2003).

Après un second mariage avec l'architecte et poète d'avant-garde Pierre Puttemans, la naissance de ses filles et un troisième roman, Harpman cesse d'écrire pendant vingt ans et reprend des études de psychologie à l'ULB (Gubin, Jacques et Marissal 2018 : 524). Psychothérapeute en clinique, elle se tourne finalement vers la psychanalyse et s'engage résolument sur cette voie. Elle a régulièrement publié dans des revues de psychanalyse.

Jacqueline Harpman revient dans le champ littéraire en 1987, avec la publication de *La mémoire trouble* chez Gallimard. Notons qu'elle bénéficie alors de son indépendance financière, par la pratique psychanalytique. Elle mène ensuite de front ses deux carrières et publie une dizaine de romans et recueils de nouvelles, ainsi qu'une pièce de théâtre, *Mes Œdipe* (2005). Ses œuvres de fiction sont éditées à Paris, chez Julliard pour la première phase, essentiellement chez Gallimard, Stock et Grasset pour la seconde. Ses publications sont également disponibles en format de poche, mais plutôt chez des éditeurs belges. Ses choix éditoriaux démontrent sa position médiane entre les mouvements centrifuges et centripètes qui animent les auteurs belges depuis 1830. Plusieurs prix littéraires, issus de la critique professionnelle et du public, couronnent ses publications et l'inscrivent dans un double circuit culturel (Durand et Winkin 1996 : 185).

Comme l'ont notamment souligné les travaux de Fabrice Schurmans (Schurmans 2019), les deux phases d'écriture présentent une réelle continuité. Même style « classique », voire précieux, mêmes thèmes (les rapports mère-fille, la féminité, l'amour, etc.), même reconnaissance pour les œuvres de jeunesse et de maturité. À l'exception de *Mes Œdipe*, Jacqueline Harpman cultive un seul type de récit : le texte narratif psychologique. Un caractère de prédilection, souvent une femme, porte la fiction. Ses personnages féminins, lucides et tenaces, recherchent leur identité, par l'affirmation de soi et la confrontation aux autres. Si elle n'hésite pas à défendre clairement certains idéaux – le féminisme, par exemple –, Harpman adopte cependant une attitude discrète dans les médias : une réserve nécessaire à sa profession de psychanalyste (Andrienne 1992 : 268, Joiret et Bernard 1999).

Interrogée sur un éventuel usage conscient de la psychanalyse dans ses romans de la seconde phase, Harpman a toujours répondu par la négative (Andrienne 1992 : 264, Harpman 2011). Certes, sa formation lui a sans doute permis de traiter plus en profondeur la psychologie de ses personnages, et sa propre analyse, ainsi que des années de pratique, ont certainement influencé l'écrivain, mais Harpman a systématiquement préféré s'en remettre aux critiques quant à une influence plus notable, dont elle n'aurait pas eu conscience. Certains évoquent une telle influence. Sylvie Vanbaelen (Vanbaelen 2008), par exemple, note l'apport des théories jungiennes à la structure du roman *Orlanda*, publié chez Grasset en 1996. Nous n'élargissons cependant pas cette affirmation à la totalité des œuvres de la maturité. Une analyse

de ce type, pour des nouvelles de la seconde phase d'écriture, démontre que ces textes ne se réfèrent pas explicitement à la psychanalyse (Rondou sous presse, Rondou 2016). Ceci est également vrai pour le roman qui nous occupe aujourd'hui. Un autre article de Vanbaelen (Vanbaelen 2009), consacré à *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, confirme cette distance par rapport à la psychanalyse, en insistant sur la rupture entre la construction d'identité de l'héroïne et les théories de Freud et Lacan.

Contredisant quelques-uns des textes incontournables de la tradition occidentales – les théories freudiennes et lacaniennes sur la femme et la féminité, le récit biblique de la Genèse et la parabole de la caverne de Platon – l'héroïne du roman parvient à « naître » et à se forger une identité (sexuelle) en dehors de toute référence aux hommes (Vanbaelen 2009 : 69-70).

Les origines juives de l'auteur peuvent suggérer une dénonciation de la Shoa à travers l'ambiance de fin des temps qui marque le roman, et l'incarcération arbitraire des personnages.

Nous étions quarante à vivre dans cette grande salle souterraine où personne ne pouvait se dissimuler aux autres. De cinq en cinq mètres, des colonnes soutenaient la voûte, une grille séparait des murs la partie où nous séjournions, réservant sur les quatre côtés un large passage pour les perpétuelles allées et venues des gardes. Personne n'échappait jamais au regard et nous étions habituées à satisfaire nos besoins naturels les unes devant les autres. [...]. Les vieilles maugréaient furieusement, elles parlaient d'indignité et d'être ravalées au rang de bête (Harpman, 2009 : 24-25).

Toutefois, bien que l'incrimination d'un régime totalitaire et d'un enfermement inhumain constituent une thématique importante du texte, *Moi qui n'ai pas connu les hommes* ne correspond pas à une transposition précise des exactions nazies. Certes, le terme « déportation », lourd de sens, apparaît à la page 155, néanmoins le roman se présente plutôt comme une dénonciation générale du totalitarisme.

Certes, le sens de notre déportation et de notre enfermement ne m'apparaîtrait jamais par l'examen des objets abandonnés, et le fouet<sup>55</sup> tombé sur le sol ne m'apprenait rien d'utile (Harpman 2009 : 155).

Aucune explication rationnelle ne fonde la situation initiale de *Moi qui n'ai pas connu les hommes* : le déclenchement du récit et son contexte demeurent inconnus. Quarante femmes vivent depuis une dizaine d'années enfermées dans une cage, au fond d'une cave, sous la dépendance absolue de gardiens qui demeurent farouchement muets. Totalement coupées du monde extérieur, privées de repères et de contacts sociaux (il leur est même interdit de se toucher entre elles), les prisonnières n'ont plus qu'un souvenir flou de leur passé et la raison de leur incarcération leur échappe totalement.

Nous étions toutes mêmement enfermées sans savoir pourquoi, gardées par des geôliers qui, soit par mépris, soit par ordre, n'adressaient la parole à aucune d'entre nous (Harpman 2009 : 21).

---

55 Les gardes recourent au fouet pour se faire obéir.

Elles ont depuis longtemps perdu toute notion du temps et ne restent en vie que par la volonté de leurs gardiens, qui interviennent à toute tentative de suicide. Au commencement du roman, les quarante prisonnières subissent les contraintes absurdes d'un régime arbitraire et ont renoncé à toute velléité de rébellion.

Je savais, comme les autres, que parmi les choses interdites se trouvait le suicide. Au début, certaines, plus désespérées ou plus actives, avaient essayé le couteau ou la corde, et cela avait fait comprendre à quel point les gardiens nous surveillaient étroitement, car le fouet avait aussitôt retenti à leurs oreilles. Ils étaient d'excellents tireurs, touchant leur but de loin, coupant les ceintures dont elles comptaient faire des cordes, arrachant le couteau mal aiguisé aux mains qui le tenaient. Ils veillaient à nous garder en vie, ce qui fit croire aux femmes qu'ils voulaient les utiliser de l'une ou l'autre façon, qu'il y avait des projets. Elles imaginèrent toutes sortes de choses, il ne se passa rien (Harpman 2009 : 29-30).

Une seule femme échappe à ce schéma, la narratrice. Beaucoup plus jeune que ses compagnes (elle a une quinzaine d'années lorsque l'élément perturbateur, l'ouverture de la cage sur laquelle nous reviendrons, rompt l'équilibre de la situation initiale), elle ne garde aucun souvenir de sa vie passée : elle ne se rappelle pas son prénom, et les femmes l'ont appelée la Petite. Sa réalité se limite à la routine de la cage.

Aussi loin que je puisse retourner, je suis dans la cave. Est-ce bien cela que l'on nomme des souvenirs ? Les quelques fois où les femmes ont consenti à me raconter des moments de leur histoire, ils contenaient des événements, des allées et venues, des hommes : moi, je suis réduite à nommer souvenir le sentiment d'exister dans un même lieu, avec les mêmes personnes, faisant les mêmes choses, qui étaient manger, excréter et dormir (Harpman 2009 : 12).

Toutefois, son ignorance du monde extérieur et son adaptation relativement aisée à la vie claustrale n'ont en rien détruit sa soif d'indépendance et d'autonomie. Peu à peu, celle qui n'a connu que l'enfermement se définit un espace de liberté. Nous rejoignons donc les conclusions de Sylvie Vanbaelen (Vanbaelen 2009) : le roman de Jacqueline Harpman peut difficilement se concevoir comme une relecture du mythe platonicien de la caverne, puisque l'héroïne rejette d'elle-même l'inertie mentale, alors que sa réalité se limite encore à l'espace clos de la cave.

La Petite n'a pas besoin de quitter la cave/caverne pour commencer à penser et à chercher à sortir, par des moyens détournés, de l'ignorance dans laquelle la maintiennent ses geôliers et dans une certaine mesure ses compagnes, alors peu enclines aux confidences. La narratrice parvient, par exemple, à mesurer le passage du temps à l'aide des battements de son cœur : « A l'intérieur de la grille, mon cœur puissant et régulier de fille furieuse nous avait restitué un domaine propre, nous avions fondé une zone de liberté » (Harpman 2009 : 60).

La romancière souligne régulièrement, durant cette première forme de confinement, la résilience de son héroïne, qui s'appuie sur les rares formes de savoir à sa portée dans le huis clos des premières pages pour meubler le vide de son existence et ne pas sombrer. Jamais le confinement, qu'il s'agisse de la claustration dans la cave ou de la solitude lorsque la Petite demeure la seule survivante, n'est présenté de ma-

nière positive, et le dépassement de ces conditions de vie cruelles souligne systématiquement le courage et la force de la narratrice, qui trouve en elle les ressources nécessaires pour les dépasser.

Pendant longtemps, les journées se sont déroulées de façon exactement semblable, puis je me suis mise à penser et tout à changer (Harpman 2009 : 12).

Je me trouvais tout à coup en train de réfléchir à notre situation. Jusqu'alors, je l'avais endurée sans y penser, comme un état naturel, se demande-t-on pourquoi on a sommeil le soir et faim au réveil ? (Harpman 2009 : 29).

Un événement, dont nous ne connaissons jamais la nature, rompt un jour la monotonie de l'emprisonnement : lors de la distribution du repas, un hurlement de sirène provoque la fuite des gardiens, qui oublie la clé sur la porte de la cellule. Pour la première fois depuis des années, les prisonnières retrouvent le monde extérieur, dont elles doutent qu'il s'agisse de la Terre, tant le climat (perpétuellement doux) et la rare végétation leur semblent étranges. Il leur faudra désormais apprendre à survivre dans un monde totalement dépeuplé, livré à la nature. La narratrice prend la tête de ses compagnes, et organise leur existence. Une nouvelle vie collective se met en place, avec ses responsabilités partagées, sa sociabilité à nouveau assumée, et ses épreuves.

L'idée de cultiver les quelques plaisirs auxquels nous pouvions accéder fit son chemin. Ainsi, plusieurs des femmes reprirent goût à la coquetterie [...]. Nous tordîmes du fil de fer en forme d'épingles à cheveux, et Alice qui avait été coiffeuse fit des chignons à celles qui voulaient garder les cheveux longs (Harpman 2009 : 114).

Notre vie se déroulait dans le calme car, avec le temps, les disputent entre les amantes<sup>56</sup> s'atténuèrent. Le vieillissement des femmes les plus âgées s'accroît et elles oublièrent le peu de passion qui les avait unies. La mort ressurgit brusquement : un matin Bernadette ne se réveilla pas (Harpman 2009 : 115).

Au fil de leur marche, les femmes découvrent des caves semblables à la leur, peuplées de quarante cadavres d'hommes ou de femmes, morts de faim au départ de leurs geôliers, moins distraits que le garde qui oubliera la clé sur la porte de leur propre cage.

C'était la demi-lumière de nuit, mais je voyais la cage : elle était jonchée de femmes mortes. Il me sembla qu'il y en avait partout, couchées en travers sur les matelas, jetées les unes sur les autres, accrochées en grappes aux grilles, entassées, éparpillées dans un désordre effroyable. Certaines étaient nues, les robes des autres étaient en loque, elles avaient des poses terribles, torturées, les bouches et les yeux ouverts, les poings noués comme si elles s'étaient battues, entre-tuées dans le délire auquel la mort les avait arrachées. Ici, l'alarme avait sonné au milieu de la fausse nuit, la grille était fermée

---

56 Des couples se forment rapidement après la libération des femmes.

et les gardes ne s'étaient bien sûr !, pas soucieux de l'ouvrir (Harpman 2009 : 96).

Nous continuâmes pendant des mois, et désormais c'était de charnier en charnier (Harpman 2009 : 100).

L'espoir de découvrir d'autres survivants disparaît au fil des pages, la vieillesse et la maladie emportent peu à peu toutes les compagnes de la narratrice qui, dernière survivante, affronte un second confinement, miroir inversé de la cage collective : une solitude totale et absolue.

Je sais bien, même quand je prétends le contraire, que je suis la seule personne vivante sur cette planète qui n'a presque pas de saison (Harpman 2009 : 187).

Je suis toute seule. Même si je rêve parfois d'un visiteur, j'ai trop parcouru la plaine pour y croire. Personne ne viendra puisqu'il n'y a que des cadavres (Harpman 2009 : 190).

Lors du premier isolement, enfermée dans l'espace restreint de la cave, soumise au contrôle constant des gardes, mais bénéficiant néanmoins de la présence de ses compagnes, la Petite trouve en elle les ressources psychologiques pour affronter une incarcération littéralement incompréhensible, dont elle ne saura jamais si les motivations étaient expérimentales, punitives ou simplement sadiques. La jeune femme mourra sans trouver de réponse à ces questions : l'ignorance et l'incompréhension domine tout le roman, jusqu'à la dernière page. Durant le premier confinement, qui lui impose une rupture absolue avec le monde extérieur, la jeune fille parvient néanmoins à donner un but à son existence : la quête d'un sens qui, certes, ne cesse de lui échapper. Cette quête passe par l'introspection, l'observation attentive de ses geôliers, les quelques échanges possibles avec ses compagnes. Toute information, aussi minime soit-elle, nourrit la réflexion de la jeune fille, sur la signification de son emprisonnement, le fonctionnement du « monde d'avant », la vie des gardiens, etc.

Après l'ouverture de la cage, la liberté retrouvée – par l'apport de nouveaux stimuli – ne fera qu'accentuer la soif de connaissance de la Petite, qui comprend peu à peu par un examen attentif des différentes caves rencontrées lors de ses déplacements que les enjeux de sa réclusion dépassent sans doute la première représentation qu'elle s'en était faite. Les cages instituaient en réalité deux types de victimes : les prisonniers, et les geôliers contraints d'effectuer une tâche dont eux-mêmes ne percevaient sans doute pas le sens.

Il y avait la même chose dans toutes les caves, même du côté des gardiens. Même du côté des gardiens : il me sembla n'avoir encore jamais formulé cela si clairement. [...] : nous avions compris qu'on voulait ne nous donner aucun indice sur le sens de notre emprisonnement et de notre maintien en vie, mais nous avions toujours tenu pour évident que les gardiens savaient. Et s'ils avaient été dans la même ignorance que nous ? S'ils s'étaient trouvés astreints à une tâche dont on ne voulait pas qu'ils la comprennent ? Si, en mettant la même chose dans toutes les caves, ceux qui dirigeaient l'affaire veillaient à supprimer toute information pour eux comme pour nous ? (Harpman, 2009 : 155-156).

Après le huis-clos de son enfance, la narratrice affronte une nouvelle forme d'isolement durant les dernières années de son existence : dans un espace cette fois illimité, où elle bénéficie d'une liberté totale, l'héroïne est désormais en proie à une solitude absolue. Elle démontre toutefois la même résilience que par le passé, et à la soif de connaissance toujours bien présente, s'ajoute un besoin de transmission. La Petite transcrit son expérience pour un improbable lecteur : le récit de ses accomplissements avec le non-sens.

Le double confinement qui ouvre et clôt l'existence de la narratrice devient donc le prétexte d'un questionnement sur le sens de la vie, et offre à l'écrivain athée un terrain propice pour s'interroger sur le sens que l'individu peut donner à son existence, lorsqu'il n'en connaît pas les origines, et qu'aucun « après » n'est envisageable, lorsqu'il est, comme la Petite, « le rejeton stérile d'une race dont [il] ne sai[t] rien » (Harpman 2009 : 121), bref lorsque l'individu ne peut s'appuyer sur aucun récit des origines pour comprendre le monde qui l'entoure, ni sur des prescriptions sacrées ou un récit eschatologique pour guider ses actes.

La réponse que Harpman propose à ce questionnement existentiel ponctue tout le texte : la quête du savoir et sa transmission, vécus comme de purs plaisirs intellectuels, sans finalité concrète. Les premières pages du roman mettent en scène l'héroïne au terme de son existence, alors âgée d'une soixantaine d'années. La Petite se sait condamnée par un cancer de l'utérus, et s'euthanasiera à la fin du roman, lorsqu'elle aura couché sur papier le récit de son existence hors normes. En attendant que sa tâche de « passeuse » soit terminée, et tant que la douleur reste supportable, la narratrice relit avec intérêt des ouvrages découverts dans une habitation abandonnée, et s'intéresse plus particulièrement aux préfaces des auteurs. Elle ne comprend pas qu'il ait été nécessaire de justifier, dans « l'autre monde », le désir, bien naturel à ses yeux, de transmettre un savoir acquis « Comme c'est curieux ! Cela donne à penser que les gens n'étaient pas avides de s'instruire et qu'il fallait demander à être excusé de vouloir communiquer ses connaissances » (Harpman, 2009 : 9). De même, la raison d'être des traductions lui échappe, n'ayant jamais été confrontée aux difficultés inhérentes à l'étude des langues : il suffit, à ses yeux, d'apprendre toutes les langues étrangères, pour accéder au texte original...

Tous les souvenirs positifs de la narratrice sont liés, de près ou de loin, à la réflexion, au questionnement, à l'acquisition de nouvelles connaissances. Les exemples parsèment le roman, nous n'en reprenons que deux, particulièrement explicites. (1) Privée de contact depuis sa plus tendre enfance, la narratrice n'a pas développé de sentiments d'attachement « normaux ». Le seul être auquel elle se sent liée, Théa, est justement l'unique femme instruite du groupe (elle est infirmière), et l'unique compagne qui accepte spontanément de lui transmettre son savoir. (2) Lorsqu'elle découvre un manuel de jardinage, totalement inutile vu le caractère désertique de la plaine, la narratrice se réjouit néanmoins de sa découverte :

Je lus et relus le livre. J'acquerrais là un savoir parfaitement inutile, mais qui me faisait plaisir. Je m'en sentais l'esprit comme paré, et cela me fit penser aux bijoux, ces objets dont les femmes ornaient leur beauté, au temps où la beauté servait à quelque chose (Harpman, 2009 : 165).

Certes, la plupart des questions de l'héroïne resteront sans réponse : jamais le lecteur ne connaîtra le rôle des caves et de leurs cages. Sans doute la faculté de s'interroger prime-t-elle sur la capacité de répondre. La réaction de la narratrice, lorsqu'elle envisage pour la première fois l'ignorance des gardes, en donne une parfaite illustration :

Je fus électrisée par cette hypothèse, je sentis mon pas devenir dansant et je me mis à rire. Je me rendais parfaitement compte que je n'avais fait qu'ajouter une question aux autres, mais elle était nouvelle, et cela, dans le monde insensé où je vivais, où je vis toujours, c'était le bonheur (Harpman, 2009 : 156).

La jeune femme parvient à dépasser le non-sens de son existence et l'absence de réponse à la plupart de ses questions en déplaçant la conquête du bonheur, ou du moins d'une certaine forme d'épanouissement, dans le questionnement en lui-même.

Une lecture superficielle pourrait isoler *Moi qui n'ai pas connu les hommes* des autres productions harpmaniennes. L'ambiance de « science fiction »<sup>57</sup> du récit est effectivement inhabituelle sous la plume de Harpman, plus coutumière du récit réaliste ou d'un « réalisme magique » à la Italo Calvino<sup>58</sup>. Toutefois, du point de vue des motifs abordés (la mort<sup>59</sup>, la création artistique<sup>60</sup>, etc.) et de la construction du personnage féminin (Vanbaelen, 2009), l'oeuvre se place dans la continuité des autres romans. Comme toutes les héroïnes harpmaniennes qui l'ont précédée, et qui la suivront, la Petite construit son identité par une détermination et une intelligence qui l'ouvre à l'autonomie.

Le motif de l'enfermement et de l'isolement sert donc de prétexte, dans *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, à la réflexion existentielle d'une auteur résolument athée<sup>61</sup> : comment l'être humain peut-il donner du sens à son existence, plongé dans un monde qu'il n'a pas choisi, selon des modalités imposées et dont la finalité lui échappe, sachant qu'il ne peut compter sur aucune intervention omnisciente et omnipotente bienveillante, pas plus que sur une quelconque forme de bonheur ou d'épanouissement post-mortem ?

Théa avait essayé de m'expliquer ce que l'on entendait par Dieu et l'âme, chez les chrétiens. Il semble que les gens y croyaient fermement. [...]. Quelquefois, je me suis assise sous le ciel, quand il était bien dégagé, et j'ai regardé les étoiles en disant, de ma voix qui est devenue si rauque : Monsieur, si vous êtes quelque part, là-haut, et que vous n'avez pas trop à faire, venez me dire un mot, car je suis bien solitaire et cela me ferait plaisir. Il ne s'est rien passé. J'en suis quitte pour penser que cette humanité, dont je me demande si je fais bien partie, avait vraiment !, beaucoup d'imagination. (Harpman 2009 : 191).

57 Pour une étude systématique de la « classification » du roman, voir Bainbrigge 2010.

58 La division de l'âme de la narratrice dans *Orlanda* (Grasset, 1996), l'existence d'êtres surnaturels éternels dans *Le passage des éphémères* (Grasset, 2004), le dédoublement de la narratrice dans *La vieille dame et moi* (Le grand miroir, 2001), etc. intègrent très clairement des éléments surnaturels dans un univers réaliste, mais ne témoignent pas d'une volonté de créer un récit étrange ou inquiétant.

59 La mort est au coeur, entre autres, de *Récit de la dernière année* (Grasset, 2000) et de *Dieu et moi* (Mille et une nuits, 1999).

60 Le motif est particulièrement présent dans la nouvelle *La lucarne*, publiée dans le recueil du même nom (Stock, 1992).

61 La romancière a affirmé son athéisme sans ambiguïté (Smets 2012 : 183).

Jacqueline Harpman propose, comme sens à l'existence humaine, la quête du savoir, et probablement aussi sa transmission : alors que sans doute aucun lecteur ne découvrira son manuscrit, la narratrice tient absolument à terminer son récit, avant de se donner la mort : lorsque la douleur sera devenue insoutenable, elle calera fièrement son corps assis bien droit et se plongera une lame dans le cœur. Une transmission qui remet en cause la stérilité physique de la narratrice, régulièrement évoquée dans le roman<sup>62</sup>. La jeune femme n'a pas connu de véritable puberté, sans doute en raison de son incarcération survenue à un très jeune âge, et sera donc dépourvue de descendance, indépendamment de l'absence de partenaire dans le monde post-apocalyptique où elle évolue. L'écriture se substitue toutefois à la parentalité, et la Petite laisse indubitablement une trace de son passage : la compilation de son savoir.

Je ne serai vraiment morte que s'il ne vient jamais personne, que si les siècles, puis les millénaires se déroulent pendant si longtemps que cette planète, dont j'ai cessé de croire qu'elle est la Terre, n'existera plus. Tant que les feuilles couvertes de mon écriture resteront sur cette table, je pourrai devenir une réalité dans un esprit. Puis tout s'effacera, les soleils s'éteindront et je disparaîtrai comme l'univers. Car il ne viendra sans doute personne (Harpman 2009 : 188).

Le double confinement de *Moi qui n'ai pas connu les hommes* apparaît comme une allégorie de la condition humaine et de son insanité fondamentale. La Petite tente, vaille que vaille, d'explorer et de comprendre le monde extérieur aussi limité soit-il – d'abord par l'examen attentif de la cave, ensuite en parcourant en tous sens la plaine désertique – mais ses tentatives pour donner sens à la réalité qui l'entoure se soldent le plus souvent par un échec (aucune question ne trouve réellement de réponse), sans cependant jamais émousser une prodigieuse curiosité, qui nourrit sans cesse de nouvelles réflexions. L'exploration de son intériorité lui ouvre, au contraire, de nouvelles perspectives et la jeune femme découvre dans l'introspection, sinon un bonheur tangible difficilement concevable dans le contexte du roman, du moins une forme de paix intérieure. Une quête de soi qui se matérialise dans l'écriture (choix difficilement anodin chez une romancière<sup>63</sup>), le seul vecteur de transmission à la disposition de la narratrice. La Petite termine son existence en offrant à un éventuel lecteur la somme de ses expériences, une forme de sagesse intérieure, qui pourra à son tour stimuler d'autres réflexions.

## Références

- Andrianne, R. (1992). « Interview critique de Jacqueline Harpman ». *Textyles* 9, 259-272.
- Bainbrigge, S. (2010). « Jacqueline Harpman's Transgressive Dystopian Fantastic in 'Moi qui n'ai pas connu les hommes' : between Familiar Territory and Unknown Worlds ». *The Modern Language Review* 105.4, 1015-1027.

---

62 Sylvie Vanbaelen a analysé en ce sens le roman. Elle examine la question de l'identité sexuelle et de la féminité au centre du texte, puisque contrairement à ses compagnes, la Petite parvient à se forger une identité de femme en l'absence de toute référence aux hommes (Vanbaelen 2009).

63 Syvie Vanbaelen insiste sur la libération par l'acte créateur (Vanbaelen 2009), là où nous soulignons plutôt la curiosité intellectuelle et la volonté de partager savoir et expérience. Il va de soi que ces deux lectures se complètent et ne se contredisent nullement.

- Bainbrigge, S. (2013). *Jacqueline Harpman, l'aventure littéraire*. New York : Peter Lang.
- Durand, P. et Winkin, P. (1996). *Marché éditorial et démarches d'écrivains : un état des lieux et des forces de l'édition littéraire en Communauté française de Belgique*. Bruxelles : Communauté Française de Belgique, Direction générale de la culture et de la communication.
- Gubin, E., Jacques, C. et Marissal, C. Ed. (2018). *Encyclopédie d'histoire des femmes*. Bruxelles : Racine.
- Harpman, J. (2009-1995). *Moi qui n'ai pas connu les hommes*. Paris : Le Livre de Poche.  
\_\_\_\_\_ (2011). *Ecriture et psychanalyse*. Wavre : Mardaga.
- Joiret, M. et Bernard, M.-A. (1999). « Jacqueline Harpman ». *Littérature belge de langue française*. Bruxelles : Didier Hatier, 310-312.
- Pâque, J. (1993). « Jacqueline Harpman ». *Textyles* 9, 257-332.  
\_\_\_\_\_. (2003). *Jacqueline Harpman, Dieu, Freud et moi : les plaisirs de l'écriture*. Avin : Luce Wilquin.
- Radulescu, R. (2003). « Jacqueline Harpman, lectrice du monde ». *Entre aventures, syllogismes et confessions, Belgique, Roumanie, Suisse*. Marc Quaquebeur Ed. Bruxelles : Peter Lang, 199-216.
- Rondou, K. (2016). « Regards de Jacqueline Harpman sur quelques grandes figures féminines de l'imaginaire européen ». *Plaisance, rivista di lingue letteratura francese moderna e contemporanea* 38, 153-162.  
\_\_\_\_\_. (2021). « La tragédie des Labdacides dans l'œuvre de Jacqueline Harpman : le rejet du fatum antique ». *Le théâtre mythologique : origines, manifestations et résurgences*. Cécile Chantraine Braillon Ed., sous presse.
- Schurmans, F. (2019). « Ecrire contre la mère. Mémoires et identités dans *La Fille démantelée* de Jacqueline Harpman ». *Ecriture de femmes en Belgique francophone après 1945*. Marc Quaquebeur Ed. Bruxelles-Bern-Berlin-New York-Oxford-Vienne : Peter Lang, 177-200.
- Smets, J. (2012). *Jacqueline Harpman, entretiens*. Liège : Luc Pire.
- Vanbaelen, S. (2008). « L'*Orlanda* de Jacqueline Harpman : Virginia Woolf rencontre Carl Gustav Jung ». *Dalhousie French Studies* 83, 81-88.  
\_\_\_\_\_. (2009). « *Moi qui n'ai pas connu les hommes* de Jacqueline Harpman : récit d'une genèse de femme ». *Nottingham French Studies* 48.1, 69-81.



Naître et non-être à Ravensbrück. Une expérience extrême de la maternité à travers *Kinderzimmer* de Valentine Goby

Borning and non-being in Ravensbrück. An extreme experience of motherhood through *Kinderzimmer* by Valentine Goby

**Marie-Gersande Raoult<sup>64</sup>**

Université de Limoges (France)

<https://orcid.org/0000-0001-7669-0229>

[mgraoult@aol.com](mailto:mgraoult@aol.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3594>

DOI : 10.25965/trahs.3594

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** Donner la vie dans un camp de la mort. Le roman *Kinderzimmer* de Valentine Goby nous livre une expérience à la fois traumatisante et sublimée de la grossesse et de la maternité vécues entre les murs du camp de Ravensbrück. Si le texte nous permet de saisir toute la dérégulation dont les déportées sont victimes, il est aussi un puissant témoignage d'acte de résistance émanant du plus profond des entrailles d'une femme. A travers ce texte, nous nous proposons d'analyser l'état de conscience modifié que génère l'univers concentrationnaire et d'interroger le rapport que la vie in utero entretient avec la machine exterminatrice nazie. Autrement dire comment extraire la vie de ce cercueil en béton armé.

**Mots clés :** camp de concentration, confins, femme, maternité, mort

**Resumen:** Dar vida en un campo de exterminio. La novela *Kinderzimmer* de Valentine Goby nos brinda una experiencia traumática y sublimada del embarazo y la maternidad vivida dentro de los muros del campo de Ravensbrück. Si el texto nos permite captar todo el abandono del que son víctimas los deportados, también es un testimonio poderoso de un acto de resistencia que emana desde lo más profundo del vientre de una mujer. A través de este texto, nos proponemos analizar el estado de conciencia modificado que genera el universo del campo de concentración y cuestionar la relación que mantiene la vida en el útero con la máquina exterminadora nazi. En otras palabras, cómo extraer vida de este ataúd de hormigón armado.

**Palabras clave:** campo de concentración, confins, mujer, maternidad, muerte

**Resumo:** Dar vida em um campo de extermínio. O romance *Kinderzimmer* de Valentine Goby nos dá uma experiência traumática e sublimada de gravidez e maternidade vivida dentro das paredes da zona rural de Ravensbrück. Se o texto nos permite captar todo o abandono de que são vítimas os deportados, é também um poderoso testemunho de um ato de resistência que emana do fundo do ventre de uma mulher. Por meio deste texto, propomos analisar o estado modificado de consciência gerado pelo universo dos campos de concentração e questionar a relação que a vida

---

<sup>64</sup> Docteure en Littérature Française. Responsable pour l'Europe du réseau international ALEC.

in utero mantém com a máquina de extermínio nazista. Em outras palavras, como extrair vida desse caixão de concreto armado.

Palavras chave: campo de concentração, limites, mulher, maternidade, morte

Abstract: Giving life in a death camp. Valentine Goby's novel *Kinderzimmer* gives us a traumatic and sublimated experience of pregnancy and motherhood lived between the walls of the Ravensbrück camp. If the text allows us to grasp all the dereliction of the deportees, it is also a powerful testimony of an act of resistance emanating from the depths of a woman's bowels. Through this text, we propose to analyze the altered state of consciousness generated by the concentrationary universe and to question the relationship that life in utero has with the Nazi exterminating machine. That's how to extract life from this reinforced concrete coffin.

Keywords: concentration camp, confines, woman, motherhood, death

« Si j'ai survécu, je le dois d'abord et à coup sûr au hasard, ensuite à la colère, à la volonté de dévoiler la vérité et à une coalition de l'amitié car j'avais perdu l'envie viscérale de vivre ».

**Germaine Tillion**

## Introduction

Ravensbrück. Un nom à lui seul qui résonne comme un glas. Un lieu qui appartient pourtant à la réalité, situé en Allemagne, composé entre 1939 et 1945 de 16 puis de 32 blocks assimilés à des baraques dortoirs entourées d'un mur de quatre mètres de haut et surmonté de barbelés. Un lieu – au périmètre on ne peut plus clos – marqué du sceau des pires crimes contre l'Humanité, un lieu empreint d'Histoire et d'histoires.

Si Auschwitz, Dachau, Buchenwald sont des noms qui font directement écho dans la Mémoire au génocide de la seconde guerre mondiale, celui de Ravensbrück est peut-être moins immédiatement éclairant. Son histoire n'a été révélée que plus tardivement et ce sont à travers des rescapées comme Germaine Tillion, Denise Vernay, Geneviève de Gaulle, Jacqueline Fleury que l'on doit notre relative « connaissance »<sup>65</sup> de l'univers concentrationnaire de ce camp. Ravensbrück a en effet une particularité : celle d'être un camp réservé aux femmes. Pour autant, à l'intérieur, le fonctionnement est identique à celui réservé aux hommes : les détenues y pratiquent les mêmes types de travaux, doivent faire face aux mêmes conditions de vie, aux mêmes avilissements, et bien sûr sont subordonnées à la même finalité : l'épuisement humain, la mort, l'extermination.

Ravensbrück a été édifié sur ordre de Himmler<sup>66</sup> en mai 1939. Cette volonté d'emprisonnement non mixte tenait au fait d'empêcher la reproduction de ces hommes et de ces femmes que les nazis taxaient de « races inférieures ». Jusqu'en 1937, les camps de travaux forcés n'existaient pas pour les femmes, car la femme n'était pas encore perçue comme dangereuse par le régime. En effet, jusqu'alors on se figurait très archaïquement que les femmes ne pensaient pas. Pourtant dans l'ombre, les femmes intègrent les groupes de résistance, les groupuscules communistes : elles deviennent des opposantes politiques au même titre que les hommes. Viendra ensuite la haine des juifs, des tziganes, des homosexuels qui se conjuguera au féminin. En tout ce sont entre 70 000 et 90 000 femmes qui sont mortes entre les murs de Ravensbrück, toutes nationalités européennes confondues. Aujourd'hui, hormis la Kommandantur, il ne reste plus de bâtiments. Plus de pierres certes, mais il demeure en revanche des mots, des visages, des voix, des livres, des témoignages qui, par le souvenir, recréent un pâle reflet de ce monde du malaise permanent, de ce chaos humain et qui inscrivent Ravensbrück dans un passé qui doit éternellement, au nom de la Mémoire, se dire au présent.

Ravensbrück incarne un espace des confins où la femme se retrouve confrontée à multiples égards aux frontières de son être. Isolée dans ce lieu sordide s'apparentant à une chambre mortuaire à ciel ouvert ; elle doit faire face aux pires exactions. L'expérience du camp, si elle se déroule dans un espace bien délimité, ne connaît en revanche aucune limite dans les supplices qu'elle afflige à ses prisonnières. Tout n'y est que surenchère de souffrance et d'abomination. S'éprouver soi-même, devoir faire face à l'au-delà de l'insupportable, de l'indicible : l'univers concentrationnaire

---

65 Ce terme semble bien peu approprié à la problématique à laquelle nous sommes confrontée.

66 Heinrich Himmler (1900-1945), chef de la Gestapo sous le IIIème Reich est un des principaux responsables de la mise en application de la solution finale dans les camps de la mort.

est un monde qui pulvérise totalement la raison, distend les principes fondamentaux du Bien et du Mal<sup>67</sup>. Le Bien n'existe plus et le Mal excède toutes les représentations de l'imaginaire collectif. C'est tout le système des valeurs qui se trouve donc renversé, broyé au sein de cette cellule.

Comment parvenir alors à retranscrire une telle aberration, à rendre visible, compréhensible, sensible ce vécu apocalyptique ? Comment exprimer l'inexprimable, expliquer ce qui relève du non-sens ? L'écriture même des camps semble être une aporie tant sa mission s'avère complexe : nommer l'innommable. Les femmes qui ont survécu à ce supplice nous ont livré de précieux témoignages dans lesquels elles souhaitent rendre compte de ce qu'elles ont vécu. Toutes ont été confrontées à la limite de l'humain, aux confins de la mort et pire encore, aux affres de la torture aussi bien physique, que mentale.

C'est à travers le roman de Valentine Goby *Kinderzimmer* que nous allons aborder cette expérience des ténèbres. Notre analyse ne porte donc pas sur un témoignage réel mais sur un roman qui a fictionnalisé l'expérience d'une femme déportée à Ravensbrück pour raisons politiques alors même qu'elle était enceinte. Pour autant, malgré le générique « roman » donné à cette œuvre, cette dernière est un véritable miroir historique car il s'appuie sur les témoignages de rescapées rencontrées par l'auteur et notamment sur celui de Marie-José Chombart de Lauwe<sup>68</sup>, déportée à Ravensbrück et qui, de 1944 jusqu'à la libération du camp, aura tenu le rude et ingrat rôle de puéricultrice à la « Kinderzimmer », cette fameuse chambre des enfants où étaient placés les nouveaux nés jusqu'à leur mort.

Jusqu'en 1944, cette « Kinderzimmer » n'existait pas. Les femmes enceintes qui arrivaient au camp mourraient soit avant même la date de leur terme ou devaient se soumettre à un avortement forcé aux alentours de leur septième mois de grossesse. Sentant venir la débâcle, et dans l'objectif certainement de tromper l'ennemi sur les atrocités perpétuées, les nazis ont donc laissé les enfants naître sur les derniers mois d'existence du camp et ouvert cette pouponnière pour les accueillir. Pour autant cette chambre pour enfants n'est autre qu'une véritable anti-chambre de la mort pour les nourrissons.

Le roman *Kinderzimmer* retrace le quotidien de Mila, 20 ans, déportée pour motif politique à Ravensbrück en 1944. Mila est enceinte à son arrivée au camp. Si le roman révèle toute l'horreur de l'univers concentrationnaire, il permet en outre d'aborder la question de la maternité dans un camp de la mort. Porter la vie a-t-il une quelconque incidence dans et sur cet espace tortionnaire ? Ce bébé en gestation est-il une condamnation à mort supplémentaire s'ajoutant à celle à laquelle Mila semble vouée inexorablement ? Devra-t-elle donc mourir deux fois ? Est-il un moyen de « se sauver »<sup>69</sup> ? Autant de questions en suspens que cette femme finira par dépasser pour faire de cette vie in utero, un cocon, un rempart contre Ravensbrück, une forme de citadelle à l'intérieur même du mur. Aussi, pour Mila, bien au-delà du

---

67 L'extermination humaine réalisée par le système concentrationnaire relève dans l'idéologie nazie d'une volonté d'épuration et de régénération humaine entreprise au nom du bien de l'Humanité. Face à une telle aberration par laquelle le Mal devient le Bien, notre conscience ne peut être que troublée.

68 Citons parmi les écrits de Marie-José Chombart de Lauwe : *Résister toujours* qui aura permis d'étayer notre propos. Dans *Kinderzimmer*, Sabine, la puéricultrice représente Marie-José Chombart de Lauwe.

69 « Se sauver » est ici à entendre dans sa double dimension : « s'échapper, sortir » comme « faire échapper à un grave danger ».

vivre, il faut désormais sur-vivre, survivre à la survie : tenir et résister pour donner vie à ce prolongement de soi, parvenir à rétablir du sens dans cet univers insensé.

## Territoire de l'infranchissable

Est-il possible de définir un camp de concentration ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une réalité qui ne peut se comprendre que si elle a été vécue. Si nous ne pouvons certes palper l'horreur concentrationnaire dans toute sa dimension et sa vérité, nous pouvons tout au moins nous la représenter dans ses caractéristiques les plus élémentaires, celles qui lui donnent sa configuration hermétique où vont se dérouler les pires atrocités que la nature humaine ait réservé à sa propre espèce. Il s'agit d' :

un terrain rapidement et sommairement équipé [...] le plus souvent clos [...], où sont regroupés en masse, dans des conditions précaires et peu soucieuses de leurs droits élémentaires, des individus ou des catégories d'individus, supposés dangereux et/ou nuisibles. L'objectif premier d'un camp est d'éliminer (au sens étymologique du terme *eliminare*, qui signifie en latin « faire sortir »), de faire disparaître (*exterminare*) du corps social toute personne considérée comme politiquement, « racialement », ou socialement suspecte (Kotek, 2003 : 45).

A Ravensbrück, dans ce monde coupé de tout si ce n'est de l'horreur, les femmes ont pour seuls repères spatio-temporels ceux qui régissent la vie du camp : le Revier<sup>70</sup>, les blocks, la Kommandantur, le Betrieb<sup>71</sup>... La découverte du camp se fait dans *Kinderzimmer* via la sollicitation de tous les sens. C'est l'être physique dans son ensemble qui est mobilisé : la vue d'abord, puis l'ouïe, viendront ensuite le toucher et l'odorat. A chacun correspond une gradation de l'horreur. Le fameux *Appell* qui scande à raison de quatre fois par vingt-quatre heures le quotidien des femmes s'apparente à un véritable supplice.

Lors du premier regroupement, les femmes scrutent tout ce qui les entoure, cherchent l'horizon au-delà de la vision terrifiante de leurs camarades d'infortune et des gardiennes-bourreaux ; mais rien d'autre que des murs et des barbelés ne se profilent. Chacune comprend alors la dimension réduite de l'espace dans lequel elle va devoir non pas évoluer mais involuer, car c'est bien à un mouvement régressif auquel sont assignées les détenues à Ravensbrück, une forme de vie à rebours. Leur existence est donc limitée et réduite à l'humiliation, la terreur et la souffrance.

Le premier Appell sur la [lagueurplatz], la place centrale, c'est la chance du dehors. [...] Le premier Appell, c'est le moment où tes pupilles roulent comme des yeux de mouche. Voir. Mesurer l'espace. Bouger les pupilles d'un coin à l'autre de l'œil et de haut en bas sans remuer la tête, sans rien activer du reste du corps qui doit être immobile ont dit les Françaises : faire la stèle. Au sol du sable, des ombres. En haut, une profusion d'étoiles. Et finalement un pâlissement bleu. Alors les quarante mille femmes sortent de la nuit. Quarante mille stèles. Les quatre cents de la quarantaine voient et c'est laid. Une laideur répétée de visage en visage, de guenille en gue-

---

70 Revier = infirmerie.

71 Betrieb = atelier de couture.

nille, le même corps grêle démultiplié qui rétrécit dans la distance, jusqu'à l'horizon tout au fond de la place, où il n'y a que la taille d'une allumette. Derrière les quarante mille, des baraques identiques, derrière les baraques des murs verts, des arbres verts derrière les murs, des cimes de pin, et des barbelés. Voilà c'est le champ de vision et de silence, que seules traversent les silhouettes et les voix des SS, des Aufseherins en uniforme et des chiens tatoués (Goby, 2004 : 34-35).

Durant cet *Appell* qui peut s'étendre sur plusieurs heures, les femmes n'ont pas le droit de se parler, de se toucher. Si le nombre de prisonnières alignées ne correspond pas au nombre figurant sur la liste, alors les femmes sont contraintes, sous un soleil de plomb comme par des températures glaciales, à rester debout avec pour seul vêtement un morceau de tissu rayé informe, et ce jusqu'à ce que les gardiennes retrouvent les détenues manquantes. L'*Appell* c'est aussi un centre de « triage ». On y trie les femmes comme on y trie du bétail. Elles y sont évaluées en fonction de leurs conditions et apparences physiques. Les plus faibles sont retirées des rangs et transférées vers un camp d'extermination ou envoyées à partir de 1944 à la chambre à gaz de Ravensbrück - seules issues possibles. Souvent Mila se pince les joues au moment de l'*Appell* pour les colorer un peu et tenter de dissimuler son teint blafard à ses bourreaux.

Les femmes quand elles ne sont pas aux travaux forcés, sont parquées dans des baraques dortoirs qui accueillent jusqu'à deux cents détenues, deux à trois femmes dorment sur une paille d'une place. Elles s'évertuent, quand elles le peuvent, à décentrer leur positionnement physique, à se mettre « hors du camp », pour échapper à cet état de conscience modifié auquel oblige la vie à Ravensbrück. Mila évoque ainsi des moments presque joyeux où les camarades de block partagent des chansons, des poèmes, des recettes, tous ces petits riens de la vie d'avant qui faisaient leur bonheur et dont elles mesurent aujourd'hui l'importance.

Le camp avec son atmosphère délétère s'apparente ainsi à un étouffement qui ne cesse de se resserrer sur celles qui y sont détenues. Le confinement agit sur elles comme une oppression permanente. « Sortir » : ce mot revient pourtant comme un leitmotiv chez les prisonnières. Sortir non pas pour fuir - même si l'espoir demeure toujours dans le cœur de certaines - mais sortir pour respirer hors de cet espace bétonné. Mais ce lieu est un territoire infranchissable de l'intérieur, un espace de la déréliction extrême. Il est une spirale infernale qui consume l'être et déconstruit son rapport au réel.

Les simples signes du dehors agissent comme des provocations qui rappellent aux déportées leur « ancienne vie », celle d'avant le camp. Chants d'oiseau, rayons du soleil, branches d'arbre dépassant du mur, au lieu de les rassurer, de leur apporter une once de consolation, ne font qu'exacerber leur angoisse. Il semble impossible de pouvoir se figurer la radicalité d'un tel lieu tant ce monde en dehors du monde, mu par un désir impérieux d'exterminer l'Autre, ne répond à aucun critère de représentativité, de vraisemblance. Nul n'est en effet en capacité de se représenter l'horreur des camps dans son intégralité à moins de l'avoir appréhendé de l'intérieur.

Nous pourrions penser Ravensbrück comme une métonymie de l'Enfer, les gardiennes de Ravensbrück comme des incarnations démoniaques, leurs chiens comme des Cerbères mais cela ne serait que purement symbolique et ne suffirait pas à témoigner de l'extrême intensité de l'horreur de ces lieux. L'enfer, c'est pourtant le topos absolu auquel nous avons recours dès lors qu'il est question d'évoquer les camps, celui qui semble le mieux faire référence à cette réalité. Vouloir comparer, assimiler, c'est notre manière d'inscrire l'univers concentrationnaire dans un

schéma culturel, de le délimiter, une manière peut-être de nous rassurer en nous donnant l'impression de maîtriser les contours de cet univers tortionnaire. Car le paradoxe de l'univers concentrationnaire réside bien là, dans notre incapacité à circonscrire cet espace pourtant si confiné : « Le caractère incompréhensible tient à l'essence même du phénomène : impossible donc de le comprendre parfaitement, c'est-à-dire de l'intégrer à notre conscience »<sup>72</sup> (Blanchot, 1969). Il est un pur produit du non-sens et du non-être.

L'espace éthique est un espace désamorcé, comme une grenade privée de sa force explosive. Ses objets « désactivés » sont devenus un décor. Toute perception nouvelle, sur fond de ce décor, sera un événement. Dans un espace non éthique, chaque objet, irréparablement nouveau, impossible à apprivoiser, est en lui-même un événement [ ... ] Sur ce fond d'événements isolés, discrets, encadrés par du vide, aucun événement nouveau ne saurait ajouter de l'être ; sur ce fond, même la mort n'est pas un événement (Jugerson, 2003 : 184).

Une des camarades de block de Mila, Teresa, va l'enjoindre à ne pas se laisser engloutir par cette régression programmée. Le fantasme d'une mort instantanée se fait de plus en plus prégnant chez Mila mais sa compatriote va chercher à la mettre face à ses contradictions. Elle la pousse alors dans ses derniers retranchements en la provoquant et en l'invitant à se jeter illico dans la mort car, toutes le savent, rien n'est plus simple que de mourir à Ravensbrück :

Tu as vu, tu as entendu comme moi parler de cette femme sortie en trombe des rangs du terrassement pour empoigner les barbelés ! Et peut-être, tu l'as vue. Elle a mordu le fil, clac, un coup de mâchoires franc, l'a agrippé de ses poings fermés. Regarde-moi quand je te parle. Ça l'a traversée de la tête aux pieds, elle bougeait à peine, bien sûr que tu te souviens. Et après, sèche sur le fil comme un vieux linge, la femme. Efficace. Qu'est-ce que tu attends ? (Goby, 2013 : 87).

Par son discours cru, Teresa défie Mila. Elle a compris que son combat se situait dans le maintien de la vie et surtout dans sa transmission. Alors que Mila vient de perdre sa cousine arrivée par le même convoi qu'elle à Ravensbrück et encore sous le choc de sa mort, Teresa veut prouver que son attitude ne relève en rien de la résignation, bien au contraire : selon elle, Mila est dominée par le vouloir-vivre et non le vouloir-mourir :

Je t'ai vue quand [elle] est morte, j'ai vu comme tu palpais le corps, ça te soulageait que la mort l'ait prise, elle. Je t'ai vue lui enlever son sac et lui arracher ses chaussures, des chaussures meilleures que les tiennes, et tu as tout de suite mangé son pain. Tu voulais vivre. Tu n'iras pas te jeter contre les barbelés. Mourir maintenant ou plus tard ça ne t'est pas égal. Alors debout, va te laver les dents ! (Goby, 2013 : 87).

Pour Teresa, l'excuse du camp n'est pas recevable pour justifier le désir de mourir. Elle pousse donc Mila à tenir une position offensive ou tout au moins défensive. Vivre, selon elle, dépend de la volonté de chacun. Le choix entre la vie et la mort est omniprésent que ce soit ici au camp ou ailleurs : « Il n'y a pas de frontière entre le

---

72 Maurice Blanchot citant Gerschom Schloem, historien et philosophe juif

camp et le dehors. Tous les jours tu fais ton choix : tu continues ou tu arrêtes. Tu vis, tu meurs. Tu vois tu es libre, comme ta mère »<sup>73</sup> (Goby, 2013).

Plutôt que de se résigner à mettre un terme à ses souffrances, Mila va se résoudre à entrer une nouvelle fois en résistance en faisant de la résilience à la fois son arme et son bouclier. Elle s'interdit de penser au futur, ayant pleine conscience qu'elle est désormais un être sans destin. C'est sa manière à elle de faire face, de « supporter » ce lieu. S'enraciner dans le présent est la seule solution trouvée pour continuer : ne pas penser, s'empêcher d'espérer, de se projeter :

L'horizon c'est le présent, la minute, la seconde, on l'a su avant mais à cause de l'avancée des Alliés on s'est laissé tenter par des projections folles ; on aurait dû s'en tenir au présent. Mila y est ancrée, elle, depuis des mois, craignant la suite, ignorant tout, ne se forgeant aucune certitude et encline à penser le pire. Le présent te sauve de l'idée du pire. (Goby, 2013 : 154)

Mila ne veut pas céder à cette absence à soi. Face à l'« ignorance de son sort, [l']ignorance de l'enfantement, du dedans et du dehors, leur somme d'effrois, et de possibles » (Goby, 2013 : 93), Mila va alors mener une vie parallèle à celle de Ravensbrück rendue possible par cette promesse qu'incarne son ventre et dont progressivement elle va prendre pleinement conscience. Dans un mouvement somme toute paradoxal, alors qu'elle devrait être condamnée à ne plus être dans son corps, elle va s'évertuer à l'habiter en vertu de l'être qu'il abrite. C'est une lutte de tous les instants qui commence contre la toxicité du camp.

## Décharnées, Désincarnées, déshumanisées

En effet, le combat engagé s'annonce par avance avorté. La réduction de l'espace ne va pas se réduire qu'à la seule topographie du camp mais va conditionner tout le mental de l'être soumis à un mouvement de compression et d'asphyxie. La fatigue, l'éreintement, les maladies vont avoir raison de l'état de conscience des femmes. Elles n'ont d'autres choix face à l'involution forcée de leur vie que de lâcher prise, d'autant que très rapidement elles se voient abandonnées par tout ce qui peut animer un être : forces, capacités, foi, volonté. Le processus est toujours sensiblement le même : les femmes – en raison des pratiques d'affamement et d'assoiffement - se décharnent au point de se désincarner pour atteindre le stade ultime de déshumanisation. Elles deviennent alors ces formes informes errant tels des fantômes ou des zombies :

Il faut juste couler [...] comme un fleuve. Patiemment, tout en langueur, d'un lieu à l'autre. Se répandre avec lenteur. Glisser. Passer la colonne de travail au Revier, évoluer parmi les mortes, moitié mortes, les vivantes entassées dans l'attente, centimètre après centimètre [...]. Se fondre pas à pas dans chaque paysage et y faire halte suffisamment pour faire croire qu'on lui appartient, qu'on est une figure familière. C'est un mouvement ultra-lent, presque pas un mouvement, pas visible à l'œil nu, une reptation tranquille façon rayon de soleil, le déplacement d'une ombre du matin vers le soir (Goby, 2013 : 135).

---

73 Teresa fait ici référence au suicide de la mère de Mila.

L'épuisement est tel que pour beaucoup, l'horreur finit par les consumer avant même le passage de leur corps au four crématoire. Réduites à l'esclavage, les travaux que les nazis leur infligent sont totalement inadaptés à leurs capacités physiques, qui de surcroît s'amenuisent au fur et à mesure que le temps passe. Leur corps en effet est voué à une dissolution progressive et finit par s'effacer, au point que ces femmes ne semblent plus appartenir à l'espèce humaine. Formes décharnées, elles ne sont plus que des ombres, des os. C'est une chute inexorable qui leur est promise.

Assoiffer et affamer les déportées ne suffit pas à l'horreur concentrationnaire, il faut aussi pousser plus loin le processus de destruction. La maladie, les expérimentations sur des femmes cobayes creusent encore l'abîme dans lequel elles sont jetées. En effet, ces corps suppliciés ne représentent que la partie immergée de l'iceberg. L'âme de chacune des femmes est également prise en étau par la « logique » concentrationnaire nazie : l'être doit être anéanti dans toute sa dimension. Être objets, être sans âmes, si la fonction d'être en tant qu'être existant est totalement éradiqué il en va de même pour l'essence même de chaque individu que les nazis cherchent à anéantir.

Le processus de déshumanisation est déjà en marche au moment où, à la remise de leur gamelle et du tissu qui leur servira de robe, les femmes sont affectées à un numéro. Désormais, on n'appellera plus Mila par son nom ou son prénom, elle sera assimilée à une suite de chiffres. Cette phase de dépouillement total par laquelle passe chaque femme la réduit déjà symboliquement - avant même de connaître les affres du camp - à l'insignifiance. « Le camp est séparé d'avec le monde et par voie de conséquence d'avec les autres éléments du dispositif concentrationnaire. Des forces de néantisation s'infiltrèrent dans le camp. Sous l'apparence rationalisatrice, la seule règle est de détruire la vie. L'horreur se substitue à la terreur - dont parlait Foucault comme technique à l'œuvre dans les camps. Autant dire que l'homme n'a plus sa place dans un tel chaos, l'homme ne survivant que dans un « kosmos » (comme ordre spontané) » (Calbérac).

C'est une forme de lobotomie que subissent les détenues, lavées et dépouillées qu'elles sont de leur vie « d'avant », de ce qu'elles sont individuellement. Les abrutir pour mieux les avilir. Le code langagier de Ravensbrück en témoigne. La langue de Ravensbrück se limite à quelques vocables jetés par les bourreaux à la manière de borborygmes. L'oreille, la langue, le palais sont donc à rééduquer. La narratrice tout au long du texte fait d'ailleurs l'effort de retranscrire les termes dans une écriture parlée pour être au plus près des phonèmes, afin que le lecteur lui-même s'imprègne, au même titre que les prisonnières, de ce nouveau vocabulaire.

Ce sont les mots tels que les déportées les ont appris, enregistrés, les mots tels qu'elles les ont assimilés et qu'ils sont prononcés. Autant d'éléments linguistiques qui distillent en elles la norme concentrationnaire. Du côté des prisonnières, quand elles se retrouvent entre elles au sein du block, la langue est plus proche de « la babelle des jargons » dont parle Primo Levi. C'est une langue qui hache le lexique, une langue faite d'un enchevêtrement de mots, sans phrases à l'image des ordres vociférés par les gardiennes. Une sémantique altérée, un vocabulaire appauvri et mutique.

Pour Mila rien n'a de nom encore. Des mots existent, qu'elle ignore, des verbes, des substantifs pour tout, chaque activité, chaque fonction, chaque lieu, chaque personnel du camp. Un champ lexical, sémantique complet qui n'est pas de l'allemand et brasse les langues des prisonnières, l'allemand, le russe, le tchèque, le slovaque, le hongrois, le polonais, le français. Une langue qui nomme, quadrille une réalité inconcevable lors

d'elle-même, hors du camp [...]. C'est la langue concentrationnaire, reconnaissable de Ravensbrück à Auschwitz [...] Nommer, ça va venir, ça vient pour toutes. Le camp est une langue (Goby, 2013 : 22-23).

Les verbes d'action employés n'illustrent que des occupations viles et ces dernières sont toujours exposées crument : « ils se sont mis à mourir de faim, de soif, d'épuisement, ils ont chié, pissé par terre, ils n'avaient pas de sanitaires. » (Goby, 2013 : 110). Même les nourrissons baignent dans les immondices : « [Le] temps de nourrisson s'écoule ainsi, immobile, baigné de merde et d'urine » (Goby, 2013 : 129). Aussi, qu'il s'agisse de romans ou de témoignages historiques, il est impossible de traduire la véritable langue des camps. C'est une langue incommunicable car elle ne peut être rendue intelligible. Elle appartient à un univers infigurabile car inintelligible. La fiction est juste une tentative de restitution. *Kinderzimmer* est un exercice du genre. La langue des camps se vit organiquement. Mila revient d'ailleurs de manière très précise sur la manière dont celle-ci envahit progressivement son corps et son mental :

D'abord viennent les images. La première nuit le hurlement d'une sirène en plein nuit. Dehors, de l'autre côté de la fenêtre, dans le champ étroit entre les bâtiments, des ombres mouvantes, ployées. [...] Ensuite viennent des mots. Ce sont les prisonnières françaises entrées clandestinement dans la baraque qui les disent [...] Elles disent que [l'appel] a lieu à 3h30 du matin, après la distribution de café et de pain. Qu'il dure au moins deux heures, parfois plus. Elles disent qu'à [Ravensbrück] on travaille, Ravensbrück est le nom du camp, et qu'elles sont [ferfugbar], elles, disponibles, non affectées à une colonne, qu'elles se cachent pour échapper à toute corvée [...] Elles disent qu'il ne faut pas être malade, les malades sont les premières victimes des sélections, qui conduisent à des transports noirs vers d'autres camps, dont ne reviennent que des robes numérotées. Aussi, éviter le [revire], l'infirmerie, qui est un mouiroir et vous désigne illico comme charge, plutôt que comme Stück exploitable chez Siemens ou au [bétribe], l'atelier de couture. (Goby, 2013 : 25)

Mila doit se confronter à cet apprentissage du pire, se refaire une « culture » avec un nouveau socle de représentations :

Cette nuit et les jours à venir vont surgir des images qui n'auront pas de noms, pas davantage que le camp au soir de leur arrivée, comme n'ont pas de noms encore les formes aux yeux d'un nouveau-né ». Surgiront aussi des sons aux images : triangle rouge, organiser, transport, noir, érysipèle, lapins, cartes roses, NN, [chtoubova], [blocova], [chtrafbloc], [...] [chlague], [revire], [komando], yougueunlagueur], [lagueur-plattz], [chvaïneraille], [vachraoum]... » (Goby, 2013 : 23).

Les expressions langagières prises dans leur seule dimension orale voient leur sens dévié, adaptées à l'univers concentrationnaire. Ainsi pour Mila « perdre les eaux » résonne en elle comme « perdre les os » tant les os sont omniprésents à Ravensbrück bien plus que l'eau qui elle, fait défaut. « Perdre les eaux » fait ordinairement référence à l'arrivée au monde, mais naître à Ravensbrück est déjà une petite mort et donc une façon de commencer à perdre ses os. De même, « avoir soif » ne relève pas, par exemple, de la représentation que nous en avons : sa signification est surdéterminée. « Avoir soif » à Ravensbrück c'est « crever de soif ».

Avec ce code du chaos pour seul fil rouge, l'univers concentrationnaire se réduit à un nombre d'axiomes et de représentations relevant tous d'une même notion : celle de l'atroce. Ainsi, Ravensbrück est bien plus qu'une prison, il est une machine destructrice. Quand Mila fait son entrée au camp, elle n'est pas encore contaminée par la vie concentrationnaire, cet univers kafkaïen. Elle débarque dans ce nouveau monde et doit assimiler très rapidement la nouvelle réalité qui l'entoure. La révélation de cette dernière est un véritable choc qui retentit en elle comme un séisme ébranlant tout son système de valeurs, de droits et devoirs à l'égard de l'humain. Aussi, alors qu'elle est encore dans sa phase de « quarantaine », elle découvre les femmes qui peuplent ce lieu. Mila est totalement sidérée par ce qu'elle voit :

Elle fixe la femme. Le visage de la femme. Les os. Les trous des yeux au milieu des os. Le trou de la bouche. L'os du front, les croûtes du front et des oreilles. La femme se baisse, sa robe remonte sur les mollets, Mila voit les jambes. Le bloc de peau congestionnée, l'absence de genoux, de chevilles, le tronc des jambes. Les os du visage ont des jambes sans os. Les plaies des jambes. Le pus jaune clair coule de la chair ouverte, veinée violet comme un marbre fleur de pêcher. Une femme malade, elle pense. Jusqu'à ce que le jour se lève et que d'autres corps passent par-delà la fenêtre, distants mais éclairés, maigres aussi, troués, osseux (Goby, 2013 : 24).

Leur vision préfigure en effet ce qui attend les nouvelles prisonnières. Désemparée face à ces êtres qui ne ressemblent à rien, Mila comprend donc que ces femmes ne sont que son reflet futur. Bientôt elle sera à leur image. Physiquement elles se ressemblent toutes au point de former un amas de formes informes. Elles partagent la même hideur corporelle, le même faciès hâve. Alors, sentant venir sa désidentification, Mila s'identifie à ces femmes charognes, qui comme le précisent ses compatriotes ne sont pas des « malades » mais « des prisonnières » :

Des [chtuques] [...], des morceaux, des pièces comme pièce de machine, pièce de viande. Leur corps c'est déjà son corps. Leurs jambes ses jambes. Leurs trous leurs os c'est son visage, ses trous. Mila se contemple avec horreur. [...] . Miroir effroyable que celui tendu par ces détenues pour les nouvelles arrivantes au camp. Elles sont des préfigurations de leur destin. Une voie sans issue. Nous sommes face à l'ineffable, à une expérience du vide dans cet univers qui, tel un piège, se referme sur lui-même. (Goby, 2013 )

Le sentiment du néant s'empare déjà insidieusement d'elle. La quarantaine à laquelle elle est contrainte en tant que « nouvelle » n'est qu'un prélude à l'humiliation future. Les femmes restent debout vingt-quatre heures sur place dans la cour avant de regagner les douches. Elles doivent se déshabiller totalement. Les nazis leurs prennent tout (vêtements, bijoux...). Les femmes se retrouvent alors nues, les unes devant les autres, parfois même devant leurs enfants. Mais cette gêne n'est rien face à ce qui les attend. Bientôt la notion de pudeur n'existera pas. Le corps lui-même n'existera plus. Cette mise à nu symbolise leur entrée dans un autre monde ; elle est un passage transitionnel vers la fin de leur dignité humaine. Après les douches, les

femmes sont auscultées par un médecin qui inspecte leurs parties intimes sans aucune protection, sans gants. Mila dans *Kinderzimmer* revient sur ce moment ressenti en son for intérieur comme un viol et surtout vécu avec la plus grande angoisse<sup>74</sup>.

L'univers confiné du camp s'affranchit de toute logique raisonnable et morale. Il augure d'un changement de paradigme qui bouleverse tous les repères du réel et vient altérer l'état de conscience. Il n'y a plus de limites à la souffrance. Les corps infectés, pullulent de vermines et dégagent une odeur putride qui ne fait que s'amplifier l'été avec la chaleur. Le camp devient donc un ossuaire, un dépotoir humain, où chaque femme doit se déplacer au milieu des immondices de ses congénères, de la vermine, des corps putréfiés et squelettiques :

La despiritualisation de la matière aboutit à une involution. Le processus alchimique s'accomplit à l'envers : au lieu que la pierre philosophale s'épanouisse en or, faisant du monde minéral l'empreinte de celui de l'esprit, la matière humaine se dégrade en un matériau vil, déchet, excrément. [...] les textes [...] abondent en images du corps humain vu comme un peu de chair malodorante, pouilleuse, scrofuleuse. La chair est dégradée sans limite. Cet état de choses est voulu, organisé par les dignitaires du camp. L'organisation concentrationnaire repose sur une régression générale, sur l'abandon de tous les acquis de l'homme (Jurgenson, 2003 : 320).

Les femmes sont traquées comme des bêtes. On note de surcroît les métaphores animalières employées par la narratrice pour évoquer les caractéristiques physiques et les déplacements des détenues. Les êtres sont réduits aux matières organiques qu'ils dégagent, se résument au spectacle insoutenable de leur déliquescence : « [...] la cochonnerie marche en colonne, va et vient, chie, dort, meurt, chante, fantasme des festins de temps de paix, attend sans borne et sans motif. » (Goby, 2013 : 93). Tour à tour insectes, reptiles, elles glissent, elles rampent. Même les nourrissons de la *Kinderzimmer* plus tard seront dépouillés de toute appartenance humaine, comparés à des « petits vieillards aux os de poulet » (Goby, 2013 : 129).

Leurs mouvements sont amputés. Plus de bras, plus de muscles même pour certaines, celles que l'on surnomme « les lapins » et qui ont été victimes des mutilations et expérimentations médicales du Docteur Karl Gebart. Ce médecin nazi a violé tous les codes déontologiques de la médecine en amputant par sadisme des détenues, en les infectant délibérément de maladies infectieuses comme la gangrène gazeuse. Ces femmes mutilées, sans aucune raison, ont perdu une part de leurs corps et de leur mobilité. Elles deviennent pour les autres détenues de véritables symboles. Aussi, faut-il à tous prix les préserver de la chambre à gaz car elles sont des témoins de l'horreur nazie. Aussi, nombreuses détenues préfèrent-elles sacrifier leur vie et prendre la place d'un « lapin » à la chambre à gaz en vertu du devoir de Mémoire.

*Kinderzimmer* déploie donc une poétique du démembrement, où l'individu n'est plus envisagé dans sa globalité mais de manière composite, par des bouts de corps, des

---

74 En arrivant à Ravensbrück Mila a en effet des doutes sur un début de grossesse et craint que le médecin ne le découvre. Ce dernier a en effet des doutes et l'interroge. Mila préfère nier, persuadée que seule la mort ne peut être envisageable dans un lieu pareil pour les femmes enceintes. Elle ne sait encore si elle attend vraiment un enfant, comment, si cela est le cas, parviendra-t-elle à dissimuler sa grossesse, si celle-ci pourra être menée à terme, s'il existe un quelconque espoir de pouvoir accoucher en dehors de ce lieu, si le moment venu la guerre sera finie, si et comment l'enfant pourra survivre... autant de questions qui la taraudent et qui demeurent sans réponse.

parcelles restantes de sa personne. Désarticulées, démontées, déshumanisées, les femmes à Ravensbrück relèvent de la tératogonie, d'une forme d'hybridité monstrueuse. Elles n'existent plus qu'à travers les maux qui les caractérisent : « [...] des gaz sortent des ventres comme des peaux de charognes au soleil, dont les viscères éclatent. » (Goby, 2013 : 92). Le champ lexical de la douleur est surexploité dans le texte pour signifier au mieux l'ampleur des maux qui sclérosent ces femmes. Une liste de maladies, de formes de plaies que Mila qualifie de « mots de la douleur » est ainsi livrée « en salve » : « abcès, ulcères, lésion, bubon, kyste, ganglion, tumeur, [...] mais elles, les femmes disent : *érysipèle, plaies d'avitaminose, dysenterie.* » (Goby, 2013 : 24).

Ce changement de terminologie témoigne là encore de l'adoption d'un nouveau lexique, celui propre au camp. En effet, les maux d'ici ne sont pas ceux d'ailleurs. Ils ont leur connotation propre, leur douleur spécifique. Ce procédé de l'accumulation est récurrent dans le roman pour signifier l'horreur. Les phrases ne peuvent rien combler. Il y a urgence à dire. Mais comment dire ? Quels mots choisir ? Quel phrasé ? ...car à Ravensbrück c'est le champ sémantique entier qui est détraqué. La femme devient absente à elle-même : elle est désincarnée physiologiquement mais aussi parce qu'elle semble ne plus habiter son corps, ne plus être dedans, tant son âme a déjà été réduite à néant. C'est bien de cela dont il s'agit : néantiser l'être, néantiser tout ce qui selon le régime nazi nuit à la race aryenne.

Face à ce processus d'épuration humaine, décrit sans détour et aussi crument qu'il a été mis en place, le lecteur se trouve sidéré. Mila se sait prise entre les serres de cette machine impitoyable, cette machine à broyer de l'humain. La dépersonnalisation ne s'arrête jamais. Si tout commence par le dépouillement au départ de tout signe extérieur symbolisant la vie sociale et extérieure de l'individu, Ravensbrück va briser l'être dans toute sa dimension ontologique. Le processus de déshumanisation et de désidentification s'accroît avec le temps car plus Ravensbrück se remplit, plus les visages s'effacent :

On ne connaît plus les visages. Ça n'a jamais été si dense, si plein, si renouvelé, Ravensbrück. Des arrivages des camps que l'Armée rouge approche à l'est, qu'il faut évacuer à pied, et qui viennent remplir les châlits par centaines, y ajouter des étages, saturer les paillasse, trois à quatre corps s'y relaient quelques fois pour dormir. On entre dans les Blocks par les fenêtres, on ne connaît plus les visages, aucune chance, les vivants et les morts se suivent sans interruption et la tente du Block 25, à même le sol où la boue ondule sous les vers, est remplie de nouvelles prisonnières avant qu'on évacue les cadavres. Il n'y a plus de boue maintenant, [...] il y a des corps, des visages familiers qui s'altèrent au point de ne plus coller avec l'image qu'on en avait la veille, en quelques heures tu pers ton visage (Goby, 2013 : 137).

Les visages, sièges de l'identification plus encore que le corps, disparaissent. Nous assistons à l'entière désintégration de la personne.

Tu te perds dans la masse des corps innombrables, mous, malades, littéralement défigurés, ils n'ont plus de figure et l'un vaut l'autre, indistinctement, tu te fonds aux autres, toutes les femmes prennent ton visage et tu as le visage de chacune d'elles. Tu disparais [...] (Goby, 2013 : 140).

Ravensbrück est contaminé de l'intérieur, de son intérieur, comme pris à son propre jeu. Sous l'effet des effectifs de plus en plus nombreux, du nombre de victimes qui s'entassent, l'espace se restreint au point de saturer : il est comme gangréné. Même l'*Appell* ne peut plus remplir sa fonction. On ne compte plus les détenues. Elles ne sont même plus un numéro, elles ne sont plus rien. Elles font partie intégrante des immondices qui recouvrent le camp. Ravensbrück est encerclé de toute la putréfaction qu'il a créé. Le camp est engorgé ; il est plein, saturé du vide qu'il a engendré. C'est un capharnaüm de putréfaction, une déchetterie humaine qui macère encore et encore :

Chaque minute de chaque heure, chaque seconde en chaque minute, le temps n'a pas de borne, uni, il se réenfante infiniment, tandis que le nombre des prisonnières enfle et justifie la perpétuation du cycle : le camp grouille comme une tête à poux. Il faudra bien les tuer à défaut de les nourrir. Mila le sait, toutes le savent, ça sent l'exécution (Goby, 2013 : 110-111).

Même le temps semble se dissoudre face à la mort qui rôde. Tout s'atomise entre les murs de Ravensbrück qui se rétrécit et compresse toujours et encore plus. « Le camp forme un espace à trous, et ces trous menacent sans cesse de s'agrandir. » (Jurgen-son, 2003 : 184).

Face à un tel processus de pulvérisation de l'entité entendue comme humaine, qu'en est-il de la singularité qui distingue d'ordinaire physiologiquement hommes et femmes ? Le traitement scriptural de l'expérience concentrationnaire met-il l'accent sur la différence entre camp féminin et camp masculin et par voie de conséquence entre la dissolution du corps féminin et celle du corps masculin. Quelles différences porte-t-il ? Aucune. La machine nazie dévore l'être et, ce, peu importe le sexe de l'individu ; toutes les populations honnies par le régime sont destinées à disparaître, enfants compris. Les nouveau-nés ont d'ailleurs quelque chose d'effrayant. Ils sont présentés comme fripés, avec des visages de vieillards, plus proches dans leur physionomie de la mort que du début de la vie. Ces bébés à l'image de leurs mères ne semblent pas appartenir à l'espèce humaine tant ils sont défigurés, décharnés. Leur vision vient parfaire la dimension tératogonique de la cellule concentrationnaire nazie.

L'anéantissement est donc prôné sans distinction d'âge ou de sexe. La Kinderzimmer avec « ses crânes alignés sembl[e] un charnier miniature » : « rien ne bouge, aucun son si ce n'est, de temps à autre, le gargouillis des viscères en souffrance. » Goby, 2013 : 133).

Aussi chacun se retrouve-t-il déshumanisé et ce jusqu'en dans sa sexualité. Les femmes, en âge de procréer, en raison de leur fatigue extrême, n'ont plus de menstruation. Plus de seins, plus de hanches, plus de ventre pour les femmes enceintes : tout est rentré. Le camp absorbe tout. Il est une métonymie de la dévoration intérieure. Les déportés d'Auschwitz et de Ravensbrück finissent par tous se ressembler. Ils ont la même typologie physiologique, qu'ils soient enfermés à Auschwitz ou à Ravensbrück.

C'est le concept même de l'identité qui est annihilé dans ce qu'il a de plus personnel mais aussi de commun. Au-delà de l'homme ou de la femme, c'est l'Homme qui est anéanti. Le seul élément pouvant encore marquer la différence entre homme et femme réside dans le phénomène de la grossesse, de l'acte d'enfantement. S'en prendre à la femme ne suffit pas, il faut également s'en prendre à ce qui symbolise dans l'imaginaire collectif sa féminité : la maternité. L'idéologie nazie cherche à détruire

la vie de ces êtres considérés comme « indignes d'exister » à la source. Mais mourir ne suffit pas, il faut torturer. Les nazis ont ainsi fait avorter les rares déportées qui arrivaient enceintes à Ravensbrück. Mais à partir de 1944 ils ne peuvent plus contenir les effectifs : la population des détenues augmente jusqu'à l'asphyxie au point que les gardiens ne sont même plus assez nombreux pour tout contrôler. Ils laissent alors naître les bébés pour mieux les faire dépérir. Mila va subir cette terrible expérience de de maternité étouffée.

## La matrice empêchée

Mila est au départ très angoissée par son ventre. Elle ne sait rien de la maternité, de la grossesse à son arrivée à Ravensbrück. C'est un terrain inconnu qu'il va lui falloir apprivoiser. Georgette et Teresa, ses camarades de camp vont endosser le rôle d'éducatrices. Elle ne sait si elle doit nommer l'être qui habite son corps. Elle le réduit très souvent à son ventre, à un corps presque étranger dans ce corps qui semble incapable physiologiquement de l'accueillir. Il y a comme une transmutation de l'univers concentrationnaire de Ravensbrück au corps de Mila qui devient, avant de prendre son caractère de refuge utérin, un lieu étroit, entravé : « Que faire du ventre. De l'enfant dans le ventre, trois mois et demi environ. Que faire du corps empêché. [...] L'enfant invisible est-il une mort précoce. La mort portée au-dedans. » (Goby, 2013 : 26).

La mort est dedans, dehors, partout : Ravensbrück est un tombeau. Parallèlement à ce corps qui se délite, qui disparaît - alors qu'en toute logique il devrait s'arrondir et s'étoffer<sup>75</sup> - la conscience du lien matriciel s'amplifie et ne va cesser de se décupler. En lieu et place de la protubérance du ventre, c'est la voix qui se surdimensionne, s'amplifie. Parler au fœtus, lui parler faute de le nourrir, briser le silence de la mort qui rôde, de peur que lui-même ne meure in utero. On passe alors dans l'esprit de Mila de : « mon ventre, c'est la mort. Il va mourir ici, l'enfant, c'est certain » (Goby, 2013 : 92) à des pensées aux accents moins obscurs.

Le block s'organise pour l'aider à mener à bien sa grossesse. Pour la soulager un peu des travaux quotidiens Teresa parvient à faire embaucher Mila au Betrieb : « La couture, c'est mieux pour toi. Le rythme est soutenu mais tu es assise. [...] Si tu dis oui c'est notre enfant. Le tien et le mien. Et je te laisserai pas. » (Goby, 2013 : 92). Ce soutien sans faille intrigue Mila. Pourquoi faire davantage attention à elle qu'à sa propre personne ? Pourquoi se préoccuper autant de son cas, La réponse de Teresa est sans appel « La même chose que toi. Une raison de vivre » (Goby, 2013 : 93). A partir de cet échange là le ventre devient un processus défensif, une citadelle à l'intérieur même du camp, un territoire secret, une cachette préservée de la folie des despotes.

Finalement Mila ne fera qu'un avec son ventre, celui-ci devenant même le foyer de tout son être. Une incroyable introjection lui permet de ne faire qu'un avec son utérus. Mila qui s'est interdit de penser à un éventuel « après », à un éventuel « en dehors » de Ravensbrück, la projection vers la maternité va alors agir comme un élément moteur ; le fœtus va cristalliser la résistance à l'ennemi, incarner un renouveau, l'espoir d'une renaissance :

Mila entre en territoire neuf. Comme le jour d'arrivée au camp, elle découvre un réel inconnu : il faut se figurer le dedans du corps, s'en construire une image, le nommer. Mila écoute Georgette, enregistre les mots, *contractions*, *urètre*,

---

75 Nous sommes encore ici face à un mouvement d'involution.

*poussée, délivrance*, ce dernier lui plaît plus que les autres, *délivrance*, non parce qu'il marque la fin de la grossesse et de l'ignorance intérieure, mais parce qu'il désigne une évidence nouvelle : contre toute attente ce qui arrive est une échappatoire, le ventre un lieu que personne, ni autorité, ni institution, ni parti ne peut conquérir, coloniser, s'accaparer tant que Mila garde son secret (Goby, 2013 : 97).

Cette grossesse prend une valeur symbolique qui la dépasse. Le ventre devient une place forte protégée, inviolable pour neuf mois. Mila se sent plus forte à l'idée de posséder in utero cette vie insoupçonnée des nazis. C'est aussi une manière de leur faire un pied-de nez : porter la vie dans un camp de la mort. Selon le système concentrationnaire, c'est même contre-nature. Mais Mila comprend que le territoire du ventre est son espace de liberté à elle, sa pirouette à la machine nazie, son refuge contre la barbarie :

Elle y est seule, libre, sans comptes à rendre, on peut bien prendre sa gamelle, voler sa robe, la battre au sang, l'épuiser au travail, on peut le tuer d'une balle dans la nuque ou l'asphyxier au gaz dans un camp annexe, cet espace lui appartient sans partage jusqu'à l'accouchement, elle les a eues, les Boches (Goby, 2013 : 87).

L'embryon prend alors une dimension surdéterminée : « plus qu'un enfant c'est bien ça qu'elle possède : une zone inviolable, malgré eux. » (Goby, 2013 : 97). Le ventre de Mila ressemble pourtant à tout sauf à un ventre de femme enceinte. Georgette qui veille sur elle comme sur sa propre fille s'en inquiète : « Tu es si maigre. [...] Ton bébé est si petit. Ou bien il te tient lieu de ventre. » (Goby, 2013 : 95) ; il semble en effet que le ventre, l'utérus et le bébé aient fusionné dans ce tout petit espace. Pourtant, malgré ce vide physique, l'enfant doit se sentir attendu, exister déjà. Mila n'aura de cesse de s'adresser à lui comme elle le fera ensuite quand il sera né.

Le ventre cristallise donc l'ensemble des symboles féminins et par voie de conséquence ceux de la vie : il est le siège de la fécondation, de la gestation, de la vie et ici précisément de la résistance à la mort. Ravensbrück a désormais un nouvel épice centre pour Mila. Ce nouvel espace vient concurrencer le camp lui-même. Mila projette sur lui l'espoir et l'avenir post folie nazie. Le ventre, souvent désigné comme deuxième cerveau, prend en effet le relais sur le cerveau vidé de Mila. A travers lui, renaissent sensations éradiquées, émotions bannies. Il offre à Mila un ersatz de renaissance, un succédané de vie parallèle à celle du camp. Mais le pouvoir du ventre est éphémère : dans quelques semaines le bébé sera hors de contrôle. Bientôt la frontière entre les deux mondes n'existera plus. Une fois que l'enfant sera sorti de son ventre, il fera partie intégrante du camp, il sera un de ses oripeaux. Le *Revier*, « c'est la mort » (Goby, 2013 : 2). S'y rendre c'est afficher une faiblesse. Pour Mila le message est clair. Aucune fragilité physique ne sera épargnée. Elle comprend alors l'inexorable équation : « La grossesse, à terme, c'est le *Revier* donc c'est la mort ». (Goby, 2013 : 25). Pour Mila le camp sera quoi qu'il advienne une impasse, une voie sans issue pour elle comme pour l'enfant qu'elle porte. Il faudra donc pousser plus loin encore les efforts pour transcender la survie, mener « une guerre dans la guerre » (Goby, 2013 : 158).

## Tenir, Résister, Nommer

L'accouchement a lieu dans des conditions inhumaines. Mila n'a d'autre choix que de l'intérioriser. Tout n'est que mouvement intérieur à Ravensbrück. Accoucher dans

le silence, néantiser cette venue au monde aux yeux de l'univers concentrationnaire. Garder pour soi ce moment, surtout ne pas le montrer. Seule l'infirmière l'accompagne dans cet instant et contre toute attente tente d'apaiser ses souffrances. Impossible pour Mila de les extérioriser. Crier est interdit, déranger le médecin également. Alors Mila pousse à son paroxysme la maîtrise de soi :

Rentrer le cri [...]. Sous les omoplates, les vertèbres, le bassin, le carrelage froid ponce le pointu des os. Perdre les os. Contracter les mâchoires. La Schwester est là, se penche sur ton visage, le sien est lisse, sans expression. Elle imbibe un morceau d'ouate, elle dit schnell, schnell, on dirait qu'elle a peur, schnell, qu'il ne faut pas qu'on la surprenne avec de l'ouate et le flacon, elle accomplit des gestes interdits et toi Mila, tu obéis, tu respirez vite. Ça sent l'amande, c'est froid comme la neige, ça allège tout le corps et décolle la douleur, empêche le cri (Goby, 2013 : 118).

L'atmosphère est oppressante, la scène décrite insoutenable. Accoucher sans un bruit, dans des conditions extrêmes : Mila subit une véritable torture qu'elle n'est pas autorisée à exprimer. Toujours interioriser : à Ravensbrück tout se vit dans la compression. Son corps n'est que tension, raideur, il semble qu'elle va exploser tant elle tient, retient les contorsions de son corps et les douleurs qui les accompagnent. Sa souffrance est abominablement viscérale, organique. Tout n'est que contraction, raideur, rien ne respire. Le texte nous livre alors une mise en abyme magistrale du processus d'interiorisation :

[...] Le son franchit les lèvres de Mila alors la Schwester noue un bâillon sur sa bouche. Le sang bat aux gencives, bat aux tempes, bat dans la poitrine, dans les seins durcis, bat entre les cuisses, bat dans l'utérus, souille la bouche et le foulard, chhhh, souffle la Schwester, le sang pulse dans les veines étroites (Goby, 2013 : 118).

Mila inspire mais ne semble pas expirer. Tout mouvement vers l'extérieur est impossible à Ravensbrück : « [...] il faut pousser, inspirer, pousser encore, durcir le ventre et avaler le cri. » (Goby, 2013 : 119). Le bébé arrive sans même que Mila en ait pris conscience. Elle est, comme le symbolise le passage à la focalisation interne puis externe, spectatrice de son accouchement. L'épuisement l'a mise dans un état second, hors d'elle, hors de son corps. L'enfant lui-même est chosifié. Il est perçu comme un produit du camp ; il est d'abord vu comme une chose morte avant d'être envisagé comme un être vivant :

A un moment un bout de chair est posé dans le cou de Mila bâillonnée, elle touche la chose rouge sortie du corps sans os, muette, épuisée, cette chose a un visage, elle ne pleure pas, elle est peut-être morte ou bien elle connaît les mots d'ordre, Ruhe, schreist du nicht, ne dérange pas le docteur, la chose sait, se tait, c'est un bébé de Konzentrationslager (Goby, 2013 : 119).

Puis enfin il revêt une dimension humaine quand l'infirmière annonce son sexe. Il s'individualise alors, se singularise « *Ein jung*, un garçon » (Goby, 2013 : 119). Mila, en détaillant ses membres, réalise que ceux-ci sont articulés entre eux et constituent un corps, humain :

Mila tâte la chose rouge et silencieuse, une tête, deux oreilles, deux bras, deux mains, une autre vague contracte l'utérus, la

Schester jette ce qui en sort, Mila se rappelle la poche translucide autour de ses chatons, [...] elle poursuit son repérage, deux jambes, deux pieds, un bébé de Ravensbrück pareil à un bébé du dehors (Goby, 2013 : 119).

La confrontation entre ces deux réalités semble irréaliste, impensable, inconcevable. Comment la vie à Ravensbrück peut-elle avoir des points communs avec l'autre vie.

Elle doute quand même, elle se soulève et le sang coule sous son bassin, elle veut voir si l'enfant a deux yeux, deux narines. [...] Teresa a raison, que le dedans, le dehors se touchent, dehors la vie en attendant la mort et dedans pareil dehors des grossesses et des nourrissons rouges, dedans les mêmes, et Ravensbrück un pan du monde où la vie s'accomplit comme ailleurs (Goby, 2013 : 119-120).

Les deux mondes - celui du dedans assimilé à l'horreur et celui du dehors - se rejoignent dans l'acte de naissance ou plutôt se percutent dans la tête de Mila, abasourdie par le fait qu'une mise au monde qui sacralise l'entrée dans la vie puisse avoir lieu ici, au sein de ce tombeau.

Désormais, James est un maillon de l'enfer de Ravensbrück, il est un de ses produits au même titre que les détenues. Ce bébé qui « introduit dans le camp quelque chose de la vie normale, banale, du dehors. Qui abolit la frontière, ce que ne cesse de vouloir Teresa. Le camp, déclinaison de l'existence ordinaire. C'est atroce comprendre Mila. » (Goby, 2013 : 120). Sa fragilité, sa vulnérabilité en font même une victime idéale, une proie facile. Le combat pour la vie s'annonce donc encore plus rude pour James.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le système nazi l'a laissé naître pour mieux le faire mourir. Résister, tenir, se battre devient plus que jamais concret face à ce petit être qu'elle veut sauver. A toutes ces injonctions que se fixent Mila s'ajoute celle de « nommer ». « Nommer » pour donner au sens propre du terme un nom, désigner, faire qu'un prénom incarne quelqu'un, le désigne, le singularise, le personnifie. Aussi, pouvoir donner un prénom à son enfant est une revanche sur Ravensbrück, antre de la dépersonnification : « Mila se penche sur le front de son bébé. James, mon petit James. [...] Pouvoir te nommer c'était une joie violente, plus encore que celle de voir ton visage, plus que celle d'être mère. Nommer quelque chose qui n'appartenait pas au camp. » (Goby, 2013 : 49-150).

La vision de l'enfant puis son contact agissent sur Mila comme une révélation qui va alors transgresser sa condition de détenue pour tenter de maintenir James en vie. Dans un élan humanitaire incroyable, plusieurs femmes s'unissent alors à son sort pour l'accompagner dans cette entreprise qui s'annonce comme une course contre le temps. Il faut tenir, le faire tenir, nommer, faire exister, parler à James : « James, tu dois tenir, Je t'ai pris une couverture bleue. Tu as le sein d'Irina. Tu as ta mère et tu m'as moi. On va te trouver du charbon. Tu dois tenir, James. Car James l'ignore, lui aussi est une branche. La branche de Mila, de Teresa, peut-être bien d'Irina<sup>76</sup> ». (Goby, 2013 : 135-136).

Toutes le savent : désormais prisonnier de l'étau de cette spirale infernale, James est condamné à une mort programmée. Un microcosme voit donc le jour. La promesse qu'incarne James est une fenêtre semi-ouverte. Pour ces femmes privations,

---

<sup>76</sup> Irina est la femme qui prendra le relais de Mila pour l'allaitement, alors même que son bébé vient de mourir.

dévouements, trocs rythment alors leur quotidien au nom du petit James. Il faut se mobiliser, créer un cordon, car à Ravensbrück l'espérance de vie d'un bébé n'excède pas trois mois tant ses conditions de vie sont déplorables.

Ce qui compte c'est qu'elles parlent, qu'elles tissent un châte de voix melliflues autour de Mila revenue, qu'elles ont brodé le nom de James sur un bout de mouchoir, ont stocké langes, tissu, chaussons sur sa paillasse comme autant d'armes de combat, autant de cœurs battants [...] qu'elles couvent ensemble cette possibilité folle, cette vie hébergée dans la Kinderzimmer, contre toute logique. (Goby, 2013 : 132)

Mila sacrifie le peu de nourriture qu'elle reçoit pour son enfant : elle prémâche des pommes de terre qu'elle cache ensuite pour pouvoir la porter à James à la Kinderzimmer. Quand Irina prend le relais de l'allaitement, Mila panique :

Qu'elle ne me le vole pas [...], le pain, le mouchoir, le chapelet en pièces électriques Siemens, les photos du père et du frère, les chaussettes, même la gamelle, mais pas lui, je veux dire de l'intérieur, qu'elle ne le prenne pas en elle, cette femme, qu'elle ne prenne pas ma place en lui (Goby, 2013 : 128).

Elle a peur qu'on ne lui vole son enfant Pour autant, James ne survivra pas. Il atteindra trois mois, âge maximum de l'espérance de vie des nourrissons à la Kinderzimmer. Trois petits mois de survie qu'il doit à ces femmes qui ont cristallisé sur lui l'Espoir, qui ont fait consciemment ou inconsciemment de lui leur raison de vivre. Sur-vivre pour permettre à l'autre de survivre. Mila est littéralement sidérée par l'annonce du décès de son fils ; le vide cette fois la submerge :

Dans la tête de Mila c'est blanc et sans image. Elle regarde le trou dans sa chaussure. [...] elle se souvient, elle savait que James allait mourir. Depuis le début elle a su, depuis le début il était mort, elle a juste oublié un moment, les choses rentrent dans l'ordre. [...] c'est bête d'avoir oublié. De s'être attachée quand même. Il est mort. Il est mort ; Mort. Complètement mort. Mort. Mort. Mort. (Goby, 2013 : 150)

Face à sa stupeur et dans un incroyable élan humain, la puéricultrice lui explique avoir pris le soin de lover le bébé au creux d'une jeune maman venant elle aussi de succomber. Discrètement elle conduit Mila dans cette pièce où sont stockés les cadavres dans l'attente de leur combustion au four crématoire. Envahie par l'émotion, elle réalise alors ce qu'est l'amour maternel :

C'est que la gorge serre, face à l'image ultime, la certitude d'une dernière fois, de ne plus jamais voir ce corps minuscule. Et la laideur des flammes léchant la chair jusqu'au squelette, brûlant les os. Perdre les os. Le déchirement qui se produit, la sensation d'amputation intime, c'est peut-être l'amour ? (Goby, 2013 : 150).

« Perdre les os » cette fois-ci, c'est la mort complète, pleine et entière. C'est le sacrifice de la vie au nom de l'idéologie nazie.

La puéricultrice propose alors à Mila de devenir la mère d'un autre bébé dont la maman vient de mourir. En intervertissant les numéros annexés aux enfants, les nazis ne s'apercevront de rien. Mila de la sorte sauvera peut-être une vie et pourra être mère. Tout est confus dans la tête de Mila : la mort et la vie ne cessent de se

superposer dans cet univers confiné. La décision doit pourtant être prise vite. A Ravensbrück, il n'y a pas de place pour le chagrin, pour les larmes ; il n'y a pas le temps de pleurer il faut toujours faire vite toujours à la manière des « *Schnell* » scandé par les gardiennes. Mila vacille alors, oscillant à nouveau entre le choix de la vie ou celui de la mort. Dans un état de semi-conscience et avec un certain détachement, elle accepte le bébé prénommé Sacha. Elle sait que cette nouvelle vie fonctionne comme une bombe à retardement et confie son angoisse à sa fidèle Teresa :

Elle dit qu'elle ne sait pas si c'est possible d'aimer un autre enfant, d'être la mère d'un autre enfant. [...] Sacha a deux semaines, dans deux mois et demi il sera mort et peut-être même avant, de froid, de faim, de dysenterie, des rats. Combien d'enfants de rechange je vais avoir, combien de cadavres, combien de James je vais pleurer jusqu'à ce qu'on sorte du camp... Sortir du camp. Ces mots dans la bouche de Mila, Teresa les entend. Les retient. Ça vient plus tôt que ce qu'elle avait imaginé. Et de façon tellement incongrue. Son espoir de survivre (Goby, 2013 : 151).

Naître à Ravensbrück c'est entamer une existence à rebours de la vie :

Cette fois elle sait. Elle a trois mois, pas plus, la vie s'éteint au-delà. Mila compte. 91 jours moins 14 = 77 jours de sursis, qui s'achèveront mi-février, à la fin de l'hiver. Et chaque matin quand elle marche vers le Revier, vers la Kinderzimmer, elle pense un de moins (Goby, 2013 : 152).

Ce mouvement d'involution à la vie, Mila l'avait pourtant déjà intégré dans les premières semaines de vie de James ; sa physionomie en était même la preuve. A un mois, James semblait déjà ne plus appartenir à l'espèce humaine tant la mort l'envahissait déjà :

Il a un mois [...], il a une tête de vieux. Elle passe ses doigts sur le front raviné, les plus autour de la bouche et des yeux. Un vieux, modèle réduit, le cheveu clairsemé, la gencive nue, l'intestin relâché. Peau sèche ouverte d'un coup d'ongle. Mila voit qu'il est vieux. La mort gagne du terrain. Une vie en accéléré. [...] Jeune, vieux, elle a oublié l'esthétique de l'âge, oublié l'existence d'enfants avec joues et muscles (Goby, 2013 : 135-136).

Mila va alors s'accrocher à ce bébé de substitution, faire avec lui le chemin de la maternité envers et contre la mort pour donner une chance au petit Sacha-James de survivre :

Ne pas abandonner. Serrer Sacha-James, dire des mots d'amour, Sabine prétend qu'il comprend et même si c'est faux ça ne fait rien, Mila entant les paroles qu'elle prononce, elle s'entend ne pas renoncer. Voir l'éclat du soleil dans les congères. Dire des mots d'amour à James (Goby, 2013 : 166).

Le lien matriciel doit donc transgresser l'instinct maternel commun, être sublimé. Mila y parviendra. Viendra ensuite le temps de la Mémoire où elle devra révéler à Sacha qu'il est *un enfant de Ravensbrück*. C'est bien là en effet que se situe l'objectif premier de Mila : résister à cette inexistence forcée, résister à l'invasion de la folie

de cet Autre qui veut l'engloutir. Mila est consciente de l'anéantissement de son individualité mais veut que ces sacrifices, celui de sa personne et de son enfant, ne soient pas advenus pour rien. La tentation de capituler est parfois si forte.

## Conclusion

L'univers concentrationnaire défie toutes les normes, déconstruit toutes nos représentations : politiques, sociales, philosophiques, religieuses. Plus rien n'existe. Le camp relève d'une dimension autre dont la finitude apparente n'a d'égal que l'infini de son ignominie. L'horreur qui lui est consubstantielle relève de l'irreprésentable, de l'indéfinissable. Ravensbrück est une aporie, là où les mots n'existent, là où ils ne peuvent porter sémantiquement ce qu'ils ont à signifier. L'expérience du camp est bel et bien indicible tant le processus réflexif pour la dire ne peut refléter sa réalité. C'est toute la complexité de la littérature des camps de rendre compte de l'espace vécu par l'espace évoqué. Il y a télescopage entre la réalité du camp et la réalité sociale admise, connue et reconnue. Il semble que la vie ne soit qu'une petite mort, un palimpseste de l'idéologie nazie.

Le camp est une injonction tout autant spatiale que sociale. Le changement de norme, de paradigme qu'il fait advenir renverse l'humanité qui devient entre ses murs un groupe dé-essentialisé d'identité. Dans cet univers forclos, c'est une découverte saisissante que de se retrouver face à cette altérité qui relève pourtant bel et bien de la même espèce que soi :

[...] parce qu'il est frappé par l'homme, [le détenu] découvre la présence de l'Autre qui est aussi la sienne propre, car cette présence n'est pas celle en face de lui, elle n'est pas celle du bourreau, mais bien celle de l'espèce humaine qui l'habite. Autrement dit, l'altérité radicale se trouve au fondement d'une communauté de nature universelle (Fossier, Costey)

On ne ressort pas indemne de la lecture de *Kinderzimmer*. Au cœur de la matrice concentrationnaire, c'est une autre matrice qui est en marche dans *Kinderzimmer* : une forme de supplément d'âme qui aura permis à la vie d'exister. Cette chambre des enfants qui aurait pu synchrétiser – faute de la réconciliation – la conciliation de la vie et de la mort à Ravensbrück. est un cri poignant lancé à la vie, à la Nature que les nazis ont voulu empêcher. S'il est permis de naître dans ce camp, il n'est pas permis de vivre. Avant même d'être un crime contre l'humanité Ravensbrück se révèle un attentat à l'endroit des femmes car c'est à la femme en tant que femme que le nazisme s'est attaqué, c'est la matrice même de la vie que le camp a voulu réduire au néant. C'était pourtant sans compter sur la voix des survivantes qui sont parvenues à percer le silence dans lequel elles étaient emmurées pour dire et faire savoir, à la manière de la voix de Mila qui n'a cessé de résonner pour dire, nommer et aimer :

Ne pas faire silence, jamais, s'épuiser à parler, partout, en toutes circonstances, dire ce qu'elle a vu. Voir, le maître mot. Imprimer en soi, dégorger les images, le réel. Parler à la *Kinderzimmer*, aux mères, dans toutes les langues et mélanges de langues, au Tagesraum, au Block, dire, dire maintenant, pour qu'un jour ce soit dit dehors par elle ou par une autre, qu'importe, que celles qui réchappent soient armées de ses yeux à elle, des yeux de toutes. Pourvu qu'on se souvienne. Précisément. [...] se répéter encore une fois les événements. Les noms ; Les chiffres. Les dates. Ne pas abandonner, parler,

donner à voir. Et garder tous les jours des mots d'amour pour James (Goby, 2013 : 170).

« Ne pas mourir avant la mort. Vivre, dit-on » (Goby, 2013 : 144). Il aura pourtant fallu à Mila comme Imre Kertész en fera le constat relativement à sa propre expérience, « mourir une fois pour continuer à vivre » (Kertész, 2002)<sup>77</sup>.

## Références

- Blanchot, M. (1969). *L'Entretien infini*, Paris : Gallimard
- Calbérac, Y. (2009). « L'espace du camp. Une lecture concentrationnaire des townships d'Afrique du Sud », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 11 mai 2009, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/traces/4126>; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.4126>
- Chombart de Lauwe, M-J. (2015). *Résister toujours*, Paris : Flammarion,
- Fossier, A et Costey, P. « *Du système à l'univers* », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 12 mai 2009, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/traces/4166>; DOI : <https://doi.org/10.4000/traces.4166>
- Goby, V. (2013). *Kinderzimmer*, Paris : Babel.
- Helm, S. (2020). *Si c'est une femme*, Vie et mort à Ravensbrück, Paris : Le Livre de poche
- Jurgenson, L. (2003). *L'Expérience concentrationnaire est-elle indicible ?* Paris : Ed. du Rocher
- Kertész, I. (2002). « Discours de réception du Nobel de littérature ». Stockholm : « Eurêka ! ».
- Kotek, J. (2003). « Camps et centres d'extermination au XXème siècle : essai de classification » dans *Les Cahiers de la Shoah*, vol. n° 7 / n° 1
- Tillion, G. (2015). *Ravensbrück*, Paris : Seuil, coll. Points

---

<sup>77</sup> Kertész, I. (2002). « Discours de réception du Nobel de littérature ». Stockholm : « Eurêka ! ».



## O devir-Nóia das mulheres da Cracolândia: a vida no limiar entre dependência, confinamento e resistência

The becoming-nóia of the women of Crackland: life on the threshold between addiction, confinement and resistance

**Eduardo Armando Medina Dyna<sup>78</sup>**

Universidade Estadual Paulista (UNESP)  
São Paulo, Brasil

<https://orcid.org/0000-0002-6149-2753>

[eduardo.dyna@unesp.br](mailto:eduardo.dyna@unesp.br)

**Thainá Letícia Sales<sup>79</sup>**

Universidade Estadual Paulista (UNESP)  
São Paulo, Brasil

<https://orcid.org/0000-0003-0448-0454>

[thaina.sales@unesp.br](mailto:thaina.sales@unesp.br)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3460>

DOI : 10.25965/trahs.3460

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

Resumo: Os usuários de crack, comumente conhecido por “Nóias”, circulam em um local itinerante no centro de São Paulo/Brasil, chamado de “Cracolândia”. Rejeitados pelos seus familiares, e incompreendidos pelo Estado e assistentes sociais, os Nóias são excluídos da sociedade não-drogada, que os considera sujos e anormais. Contraposto a esse ideal que é definido como “padrão molar” por Deleuze e Guattari, propomos que o Nóia constitui-se como um devir resistente, e, mais precisamente, a mulher usuária de crack é ainda mais potente em sua resistência. Assim, elas viveriam no limiar entre dependência (sendo quimicamente dependentes da droga), confinamento (em relação aos seus próprios corpos e sociedade), e resistência (formando uma contra conduta ao padrão molar). A partir de uma análise do discurso com revisão documental e bibliográfica, analisamos essas existências, em busca do devir-nóia que emerge das usuárias.

---

<sup>78</sup> Mestrando do Programa de Pós Graduação em Ciências Sociais pela Universidade Estadual Paulista (UNESP) “Júlio de Mesquita Filho”, na Faculdade de Filosofia e Ciências (FFC) de Marília/SP, Brasil. Graduado em Ciências Sociais (bacharelado/licenciatura) pela mesma instituição. Pesquisador do Observatório de Segurança Pública, atuando com as linhas de pesquisa sobre questão urbana, crime organizado, tráfico de drogas, polícia, periferias e segurança pública.

<sup>79</sup> Graduanda do último semestre de Relações Internacionais pela Universidade Estadual "Júlio de Mesquita Filho" Unesp - Campus Marília. Pesquisadora do Observatório de Segurança Pública pela mesma instituição, atuando com as linhas de pesquisa sobre migração e segurança pública.

Palavras chave: crack, Cracolândia, filosofia deleuze-guattariana, mulher, Nóia, confinamento

Résumé : Les consommateurs de crack, communément appelés « Nórias », circulent dans un lieu itinérant au centre de São Paulo/Brésil, appelé « Cracolândia ». Rejetés par leur famille, incompris par l'État et les travailleurs sociaux, les Nórias sont exclus de la société non droguée, qui les considère comme sales et anormaux. Contrairement à cette idée définie comme « force molaire » par Deleuze et Guattari, nous proposons que le Nória se constitue comme un devenir résistant, et, plus précisément, que la femme consommatrice de crack soit encore plus puissante dans sa résistance. Ainsi, elles vivraient sur le seuil entre la dépendance (être chimiquement dépendant de la drogue), le confinement (par rapport à leur propre corps et à la société), et la résistance (former un contre-conducteur à la force molaire). A partir d'une analyse de discours avec revue documentaire et bibliographique, nous analysons ces existences, à la recherche du devenir-nória qui émerge des consommatrices de crack.

Mots clés : crack, Cracolândia, femme, philosophie deleuzienne et guattarienne, Nória, confinement

Resumen: Los consumidores de crack, comúnmente conocidos como "Nórias", circulan en un lugar itinerante en el centro de São Paulo/Brasil, llamado "Cracolândia". Rechazados por sus familias, y incomprendidos por el Estado y los trabajadores sociales, los Nórias son excluidos de la sociedad no drogadicta, que los considera sucios y anormales. Contra esa idea que Deleuze y Guattari definen como "entidad/institución molar", proponemos que el Nória se constituye como un devenir resistente y, más precisamente, la mujer usuaria de crack es aún más poderosa en su resistencia. Así, vivirían en el umbral entre la dependencia (ser químicamente dependiente de la droga), el confinamiento (en relación a su propio cuerpo y a la sociedad) y la resistencia (formando una contra-conducta a la norma molar). A partir de un análisis del discurso con revisión documental y bibliográfica, se analizan estas existencias, en busca del devenir-nória que emerge de las usuarias.

Palabras clave: crack, Crackland, filosofía deleuze-guattariana, mujer, Nória, confinamiento

Abstract: The crack users, commonly known as "Nórias", circulate at an itinerant place in the center of São Paulo/Brazil, called "Cracolândia". Rejected by their families, and misunderstood by the State and social workers, the Nórias are excluded from the non-drugged society, which considers them as dirty and abnormal. Contrasted to this ideal that is defined as "molar pattern" by Deleuze and Guattari, we propose that the naive is constituted as a resistant becoming, and, more precisely, the crack user woman is even more potent in her resistance. Therefore, they would live on the threshold between addiction (being chemically dependent on the drug), confinement (in relation to their own bodies and society), and resistance (forming a counter-conduct to the molar pattern). From a discourse analysis with documentary and bibliographic review, we analyze these existences, in search of the becoming-nória that emerges from the users.

Keywords: crack, Cracolândia, Deleuze-Guattarian philosophy, woman, Nória, confinement

## Introdução

O crack – cocaína solidificada em cristais – sempre é representado como uma droga que causa dependência química, tanto no sentido emocional quanto físico. Já a Cracolândia, território itinerário no centro de São Paulo/Brasil que recebe o fluxo dos usuários de crack, é tido como um local sujo e anormal, onde estão presentes os seres mais perdidos da humanidade. E, finalmente, os “Nóias” (como são designados os usuários), são excluídos do meio social, econômico e político da normalidade posta. No entanto, se observado a partir da reflexão de Deleuze e Guattari com a filosofia da diferença, o Nóia poderia romper os paradigmas do “padrão molar”<sup>80</sup>, criando uma forma de resistência a essa normalidade? Para além disso, as mulheres que vivem ou viveram na Cracolândia, resistiram e resistem ao sistema patriarcal que confina as suas existências femininas, a partir da utilização da droga e da recusa dos segmentos sociais de uma vida “limpa”?

A presente pesquisa, portanto, pretende analisar o contexto das mulheres que estão ou estiveram na Cracolândia paulistana e o momento em que se tornarem usuárias de crack (portanto, no “devir-Nóia”). Assim, tem-se a hipótese de que as mulheres da Cracolândia vivem no limiar da fronteira entre dependência, confinamento e resistência. Na dependência, estão presas a droga. Estando presas, estão confinadas aos seus próprios corpos, sendo reféns da química e do desejo pela substância. Além do confinamento químico, enfrentam um confinamento social, à margem da sociedade e esquecidas pelo poder público, pela própria família e pelos demais habitantes da cidade de São Paulo. Contudo, resistem ao sistema de normalidade que as cercava antes de serem usuárias, e que as cercam enquanto as são.

Para compor esta análise, parte-se do pressuposto que as usuárias de crack rompem o paradigma moderno do padrão molar descrito por Deleuze e Guattari. Nesse padrão, a sociedade segue a normalidade do homem, branco, heterossexual, ocidental, adulto e racional. Como os próprios dizem, “O homem é majoritário por excelência, enquanto que os devires são minoritários, todo devir é um devir-minoritário . . . Maioria supõe um estado de dominação” (Deleuze & Guattari, 1997: 76). Rompendo esse padrão, as usuárias tornam-se resistentes à norma, contrárias a toda produção do capital branco, ocidental e masculino que dita as sociedades contemporâneas. Nesse sentido, a potência de fora-conduta das usuárias, descrita como “devir-nóia”, é uma resistência pulsante que deve ser estudada pelos cientistas das Ciências Humanas e Sociais.

Além desse fato importante de estudar as resistências das usuárias frente à sociedade atual, o presente artigo se justifica como um olhar diferente sobre a vulnerabilidade dessas mulheres. Propõem-se que as usuárias sejam vistas como forças necessárias para repensarmos o nosso próprio convívio e como lidamos com a “normalidade”. Assim, cada usuária, como também cada corpo que passa pela Cracolândia – sendo homem ou mulher – é essencial no mundo, e não descartável ou anormal, como a concepção do padrão molar prega.

A análise está dividida em três partes. Na primeira, apresentamos o método, focado em uma análise do discurso foucaultiana, mesclando-se com a filosofia deleuze-guattariana. A segunda expõe a realidade da Cracolândia, território itinerante da cidade de São Paulo, que aloca os usuários de crack. Por fim, trabalhamos com o “devir-mulher” e o “devir-nóia”, analisando os limiares em que as usuárias se encontram, entre dependência, confinamento e resistência.

---

80 O termo será explicado a seguir.

## Método

Antes de descrevermos o método aplicado neste escrito, cabe dizer que não iremos impor uma verdade sobre a vida das usuárias de crack. Quando é dito que buscamos os limiares onde elas se encontram – entre a dependência, o confinamento e a resistência – não é o objetivo compor uma ordem lógica de seus movimentos, distinguindo-as do padrão molar a ponto de formar uma contraconduta que seja exemplar. Caso o fizéssemos, estaríamos reproduzindo o caráter científico de repressão dos devires-minoritários<sup>81</sup>, os quais são contrários a quaisquer estruturas de estudos rígidas e inflexíveis. Como dizem Deleuze e Guattari:

... ninguém, nem mesmo Deus, pode dizer de antemão se duas bordas irão enfileirar-se ou fazer fibra, se tal multiplicidade passará ou não a tal outra, ou se tais elementos heterogêneos entrarão em simbiose, farão uma multiplicidade consistente ou de co-funcionamento, apta à transformação. Ninguém pode dizer por onde passará a linha de fuga ... Sabemos demais dos perigos da linha de fuga, e suas ambigüidades. Os riscos estão sempre presentes, e a chance de se safar deles é sempre possível: é em cada caso que se dirá se a linha é consistente, isto é, se os heterogêneos funcionam efetivamente numa multiplicidade de simbiose, se as multiplicidades transformam-se efetivamente em devires de passagem (1997: 29).

Portanto, este é um estudo preliminar e fronteiro, assim como se encontram as usuárias ao se constituírem como bordas flexíveis diferentes do padrão molar, presentes na fronteira da própria lógica. Estamos no limiar da pesquisa, e compomos o presente trabalho como o começo de um novo olhar sobre as usuárias de crack e sobre o devir-nóia. E antes que qualquer mente logicamente conservadora se manifeste, se faz igualmente necessário dizer que não se trata de incentivar ou desencorajar o consumo de drogas, potencializando ou diminuindo seus benefícios ou experiências. Apenas escrevemos sobre suas usuárias, na esperança de que elas sejam ouvidas e entendidas.

Tendo elucidado esses pontos, passemos à compreensão do método. Esta é uma pesquisa quanti-qualitativa de caráter totalmente exploratório. Isto é, utilizando elementos qualitativos (como documentos, livros, jornais, relatórios) e quantitativos (análise de gráficos e tabelas), propõe-se um problema, retirando dele uma hipótese. Assim, apresentam-se os objetivos, destrinchando-os em outras argumentações, a fim de que a hipótese seja provada ou que, ao menos, faça sentido. Nossos dados serão compreendidos a partir de uma análise do discurso com base foucaultiana, utilizando, por vezes, a influência de Deleuze e Guattari.

Tais discursos não se compõe apenas de um amontoado de textos. Aliás, o discurso nunca foi somente texto. Foucault (2008) diz que uma análise pode conter diferentes técnicas, métodos e meios, mas o que compõe o cerne da formação discursiva é como os conceitos se relacionam uns aos outros. Portanto, o relato dito ou escrito das

---

81 Já foi dito que os devires são minoritários. Isto porque a maioria é composta pelo padrão molar. Tanto é que os devires estão à margem da sociedade. No entanto, esta “minoria” não é uma questão “quantificável”, e sim expressa pelo o que é considerado correto e de boa-conduta. Portanto, os devires são colocados pela sociedade molar como uma “minoria”, e consequentemente estão fora – justamente por estarem na borda, no limiar, e não dentro do padrão – de todos os “direitos” ou concepções morais e éticas que sejam equalitárias e positivas.

usuárias é essencial para a pesquisa<sup>82</sup>, mas não é o único elemento que servirá para a argumentação de seus limiares. Atrelado a ele, encontra-se nossa análise bibliográfica e documental desta realidade que perpassa, não apenas com o crack, mas também com a percepção sobre família e Estado.

Nesse sentido, nossa análise pode ser compreendida como atemporal em relação à condição das usuárias, caso a hipótese seja comprovada. Isto é, apesar de trabalharmos com discursos que possuem uma data específica, com depoimentos no período entre as décadas de 2000 e 2010, talvez o estudo possa englobar o período desde a “formação” da Cracolândia até, caso seja possível no futuro, o seu fim. Destarte, apesar de ter um início, que seria a formação desse local, a pesquisa não tem um fim visualizável. Mais uma vez, reforçamos o limiar em que o artigo se encontra, desafiando até mesmo a concepção lógica do tempo.

Ainda vale explicar alguns conceitos básicos que serão utilizados ao longo do trabalho. Como foi dito, nos inspiramos em Deleuze e Guattari para compor o que seria o “devir-nóia”. Esse termo está acoplado ao “devir-minoritário” descrito pelos autores, principalmente no livro intitulado *Mil Platôs*, escrito em 1997.

No sistema filosófico deleuze-guattariano, os conceitos de rizoma, molar e molecular são essenciais para o entendimento do devir. O rizoma é um termo retirado da biologia e incorporado na filosofia, sendo definido por essa última área como a multiplicidade de pensamentos, filosofias, saberes, sem ter um princípio e um fim, e sim um núcleo em movimento, ou seja, o sistema filosófico rizomático é a multiplicidade sem limites do pensar, é a movimentação da filosofia epistemológica (Martins, 2017).

Diante dessa premissa, o conceito de molar originado da química é utilizado no Sistema Internacional de Unidade como uma unidade de medida, para calcular a massa molar de um elemento. Assim, o molar é a unidade dada pela razão de átomos e moléculas dos elementos químicos. Na filosofia, o molar é o processo de unificar aquilo que é múltiplo, singularizando os diversos, como uma forma de padronização dentro da epistemologia dos autores (Martins, 2017).

Esse padrão molar é composto por representações bipolares estáticas de um contexto. Sendo estáticas, são duras e inflexíveis, e repetem-se a fim de manter sempre o mesmo comportamento, para que ele não seja quebrado na lógica posta. O padrão molar é, portanto, a família, o Estado, a profissão, a sexualidade, entre outras estruturas. Criado e reproduzido desde que os seres anseiam pela repetição (desde que se constitui como sociedade por filiação (Deleuze & Guattari, 1997)), tal padrão foi ainda mais favorecido pela estrutura capitalista, que fomenta a repetição do comportamento do homem branco, heterossexual, ocidental, adulto, racional e habitante de cidades.

Já o conceito molecular, retirado agora do campo das ciências naturais, é o pressuposto químico de moléculas, portanto um aglomerado de átomos que se mantêm unido em uma substância. Deleuze e Guattari levam esse conceito químico para a filosofia, como sendo a multiplicidade em movimento, a multiplicidade como substantivo e não predicado. Como aponta Martins (2017: 39), “O molecular na filosofia

---

82 Os relatos utilizados estão disponíveis em etnografias consagradas de autores brasileiros que estudam a Cracolândia. Gostaríamos de fazer uma etnografia sobre isto, mas as condições epidemiológicas atuais, impostas pela pandemia da COVID-19, impossibilitam entrevistar as usuárias.

deleuze-guattariana aparece no sentido de mostrar a multiplicidade que vai de encontro à molaridade/unidade”. Com isso, conclui-se que não existe padrão molar sem molecularidade e vice-versa.

Devir é tornar-se. Muitos filósofos debateram e escreveram variações desse conceito em suas obras. Mas aqui utilizaremos apenas as reflexões de Deleuze e Guattari. Sendo assim, os devires podem ser definidos como todo movimento que é contrário ao padrão molar. Destarte, os devires não são representações ou mimeses desse padrão:

Devir não é certamente imitar, nem identificar-se; nem regressar-progredir; nem corresponder, instaurar relações correspondentes; nem produzir, produzir uma filiação, produzir por filiação. Devir é um verbo tendo toda sua consistência; ele não se reduz, ele não nos conduz a "parecer", nem "ser", nem "equivaler", nem "produzir" (Deleuze & Guattari, 1997: 16).

Consequentemente, os devires não são molares, e sim moleculares. Ao contrário do padrão molar, todos os devires são flexíveis e estão nas “bordas” do padrão, mudando-se e movendo-se constantemente. Compõem-se como fluxos fronteiraços não bipolares, que desafiam as regras e condutas do padrão molar, bordejando outras percepções através de seus movimentos. Com isso, os devires são visualizados como estranhos do ponto de vista molar. Afinal, não são “repetíveis” ou “imitáveis” como até então era posto. Os devires são, em nossa sociedade, múltiplos: existe o devir-mulher, o devir-negro, o devir-homossexual, o devir-criança, o devir-migrante, e, como propomos, o devir-nóia. Todos eles desafiam, de algum modo, as generalizações do padrão molar, que são tradicionais e conservadoras, bipolares e estruturais.

Além de compreender os conceitos de molaridade, molecularidade e devir, é preciso explicar o que é anormal, anômalo e afeto. Primeiramente, o padrão molar tem a tendência de designar todo devir como anormal. Contudo, os devires não são anormais. Isso porque não existe “normalidade” certa, que deveria ser seguida por todos. Viver não se trata disso. Propor que há uma normalidade na humanidade é oprimir e restringir a potência de todos os devires que não seguem o padrão molar. E se não existe normalidade, também não existe a-normalidade. Se os devires não são anormais, mas ainda assim constituem-se como diferentes da molaridade, o que eles são? Anômalos. Todos os devires são anômalos:

Pôde-se observar que a palavra "anômalo", adjetivo que caiu em desuso, tinha uma origem muito diferente de "anormal": a-normal, adjetivo latino sem substantivo, qualifica o que não tem regra ou o que contradiz a regra, enquanto que "a-nomalia", substantivo grego que perdeu seu adjetivo, designa o desigual, o rugoso, a aspereza, a ponta de desterritorialização. O anormal só pode definir-se em função das características, específicas ou genéricas; mas anômalo é uma posição ou um conjunto de posições em relação a uma multiplicidade (Deleuze & Guattari, 1997: 21).

Desiguais, os devires anômalos são um “fenômeno”:

O anômalo não é nem indivíduo nem espécie, ele abriga apenas afectos, não comporta nem sentimentos familiares ou subjetivados, nem características específicas ou significativas. Tanto as ternuras quanto as classificações humanas lhe são estrangeiras. Nem indivíduo, nem espécie, o que é o anômalo?

É um fenômeno, mas um fenômeno de borda. Eis nossa hipótese: uma multiplicidade se define, não pelos elementos que a compõem em extensão, nem pelas características que a compõem em compreensão, mas pelas linhas e dimensões que ela comporta em "intensão". Se você muda de dimensões, se você acrescenta ou corta algumas, você muda de multiplicidade. Donde a existência de uma borda de acordo com cada multiplicidade, que não é absolutamente um centro, mas é a linha que envolve ou é a extrema dimensão em função da qual pode-se contar as outras, todas aquelas que constituem a matilha em tal momento; para além dela, a multiplicidade mudaria de natureza (Deleuze & Guattari, 1997: 22).

É chegada a hora de se definir os afetos, traduzido como afectos pela edição brasileira de *Mil Platôs*. Este é um conceito utilizado na filosofia de Espinosa, Deleuze e Guattari, como também de seus contemporâneos. Eles dizem que os seres humanos são afetivos. Isto é, se afetam (do verbo afetar), movendo "a alma" de modo positivo ou negativo. Então, afeto é tudo que um corpo pode causar a outro. Afetos de alegria aumentam a potência de agir e afetos de tristeza diminuem a potência de existir. Compreendê-los é importante para enxergar o Outro e não limitar essas potências. A grosso modo, todos os afetos são devires, pois os devires são movimentos que passam pela borda, e essa "afetividade" os intensifica ou os diminui.

No devir-nóia, os afetos estão presentes e não partem apenas dos usuários de crack. Todas as instituições e sujeitos que tratam da "problemática" dessa droga movimentam o devir, e conseqüentemente afetam os corpos que fazem parte desse universo.

Enfim, o método aqui aplicado pretende emergir a fala das usuárias, o contexto do Brasil, e o trabalho das instituições e seus autores, buscando o devir-nóia da mulher dependente química do crack. Os conceitos apresentados ajudarão a compreender os movimentos que elas fazem na borda, bem como o que as afeta e como elas mesmas provocam afetos. Passemos então à apresentação da Cracolândia, inserindo a filosofia de Deleuze e Guattari quando for necessário.

## Uma breve história sobre a Cracolândia

Uma das questões sociais mais sensíveis da sociedade são os impactos das Cracolândias nos centros urbanos do Brasil. Dentre essas Cracolândias, a maior e mais famosa é a região central de São Paulo, um local com grande fluxo de usuários de crack de todo o país, detendo maior atenção pela ação do Estado e da sociedade civil (Frúgoli & Cavalcanti, 2013).

A Cracolândia é um território itinerante em que diferentes usuários de drogas se deslocam de suas origens para morar e consumir as substâncias em um local específico, afetando outras sociabilidades diferentes, como os moradores, trabalhadores e visitantes em torno desse espaço. Território itinerante entende-se como um local em que os usuários não se fixam permanente para tal consumo (Rui, 2012; Frúgoli & Cavalcanti, 2013), isso significa que todo tipo de relação social ou comercial entre os indivíduos em torno do crack pode ser estabelecido em um endereço diferente, por conta de diversos fatores (Rui, 2012). Assim, os corpos afetam-se movidos pelo objetivo de consumir a droga.

O crack é uma droga psicoativa derivada da pasta de cocaína, encontrada nas folhas de coca na região da floresta Amazônica. Essa substância é altamente viciante e pode prejudicar a saúde quando consumida excessivamente, ocasionando problemas físicos e mentais, além da forte dependência que impede o indivíduo a estar sóbrio e ter

uma vida saudável. Cabe dizer que o termo “Cracolândia” não foi criado por uma norma jurídica ou política, sendo, na verdade, fruto da nomeação de discursos midiáticos que enraizaram no senso comum um protótipo de “Terra do Crack”, apelidando, portanto, aquele território como lugar público para utilização de drogas (Rui, 2012).

Os problemas do consumo de crack no Brasil foram registrados no final da década de 1980 e início dos anos 1990. No âmbito interno<sup>83</sup>, surgiram algumas explicações para o aumento do uso dessa droga, dentre elas, os efeitos dessa substância, a epidemia de AIDS e a mudança na forma de usá-la. Vale destacar que o usuário de crack e o próprio crack são particularidades brasileiras, sendo que o consumo da droga se diferencia em outros países e com sujeitos de outras nacionalidades. Essa realidade é fortalecida pelos índices periféricos presentes no país.

Segundo as pesquisas de Rui (2012, 2014), os efeitos e sensações causados pelas mais variadas drogas potencializam qual é a melhor, justificando os motivos do consumo do crack, como relatado pela pesquisadora:

Em campo, ouvi de um ex-usuário de drogas injetáveis outra explicação: para ele, a razão de sua parada residia no fato de que a quantidade de cocaína estava muito ruim, em suas palavras "não dava mais barato". Eu injetava e em vez de ter uma viagem boa, exotérica, ficava com o corpo todo dolorido (Rui, 2012: 63-64).

Além disso, a epidemia de AIDS foi uma grande preocupação para o governo e a população nesse período, haja vista que uma das formas de transmissão se dá pelo compartilhamento de objetos pessoais. Dessa maneira, os usuários de drogas injetáveis, com receio de se contaminar com essa nova doença, evitaram a utilização de seringas, migrando para outras técnicas de consumo, como a aspiração nas narinas ou fumar pelo cachimbo (Rui, 2012).

De início, na cidade de São Paulo, intensificou-se nos primeiros anos do século XXI a utilização do crack e o surgimento da Cracolândia no centro da metrópole. A chegada dessa droga ocorreu primeiro nas periferias, em que os usuários não eram aceitos pelos seus familiares, moradores, movimentos sociais e membros do crime organizado<sup>84</sup>. Aqui, já se percebe que, assim que o usuário passa pelo devir-nóia, é excluído da sociedade molar que limita sua potência de existir por meio dos afetos “tristes”.

Com o crescimento da Cracolândia, houve o aumento de roubos, furtos, prostituição, tráfico, entre outras ações que impactavam diretamente a convivência dos moradores e trabalhadores da região central de São Paulo, levando os governos federal, estadual e municipal a proporem diferentes projetos para enfrentar e solucionar os problemas desse local. As mais notáveis foram os projetos “Nova Luz” em 2005<sup>85</sup>, o

---

83 Já no âmbito externo, o auge dos grandes cartéis internacionais de droga na América Latina, foi o responsável por exportar as mais variadas drogas para os maiores mercados consumidores do mundo, tendo como destaque principal a cocaína (Manso & Dias, 2018).

84 Como mostrado por Biondi (2011), o crime organizado representado pelo Primeiro Comando da Capital proibiu a utilização do crack em seu domínio, isto é, nas periferias e cadeias, expulsando os usuários de seus bairros para fixar na região da Cracolândia.

85 A pretensão do projeto da prefeitura Nova Luz, era a revitalização do do bairro da Luz. Contudo, esse projeto não foi adiante, estagnado a região a permanecer com diferentes problemas (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017).

projeto “Recomeço” em 2013<sup>86</sup>, o programa “De Braços Abertos” no ano de 2013<sup>87</sup> e o projeto “Redenção” em 2017<sup>88</sup>. Esses projetos foram substituídos a cada nova gestão da prefeitura paulistana, mudando a forma de agir e o método de atuação, e priorizando políticas públicas ou força letal da polícia. Um exemplo de violência policial foi em 2012, quando ocorreu a “operação sufoco”, com o objetivo de acabar com a Cracolândia a força, com casos de agressões e confrontos entre os usuários e os policiais, gerando críticas à forma desastrosa dessa ação (Oliveira, Paiva & Batis-toti, 2017).

Contudo, essas ações do Estado e da sociedade civil<sup>89</sup> não conseguiram extinguir o território da Cracolândia, e apenas elevaram as tensões entre os usuários e a sociedade. Isso porque o devir-nóia alterna entre as bordas e causa estranheza à multiplicidade do padrão molar. Os projetos relatados, bem como as instituições que os coordenam, não conseguem lidar com os movimentos desse devir. Em uma comparação com o devir-animal, quando Deleuze e Guattari analisam o livro *Moby Dick*, é possível perceber essa alternância de movimento não compreendido pelo padrão molar:

Moby Dick não é nem um indivíduo nem um gênero, é a borda, é preciso que eu bata nela para atingir toda a matilha, para atingir toda a matilha e passar através. Os elementos da matilha são tão somente "manequins" imaginários, as características da matilha são apenas entidades simbólicas, só conta a borda — o anômalo . . . De todo modo, haverá bordas de matilha, e posição anômala, cada vez que, num espaço, um animal encontrar-se na linha ou em vias de traçar a linha em relação à qual todos os outros membros da matilha ficam numa metade, esquerda ou direita: posição periférica, que faz com que não se saiba mais se o anômalo ainda está no bando, já fora do bando, ou na fronteira móvel do bando (Deleuze & Guattari, 1997: 23)

Portanto, os movimentos das usuárias não são lineares, e, por isso, a lógica dos programas de reabilitação não funciona. Pois, tais como os rizomas descritos na filosofia deleuzo-guattariana (que são a potência das interconexões entre os corpos, através de seus movimentos e devires), as usuárias se interconectam com outras realidades alternativas, contrárias e não próximas do padrão molar. Inclusive, os autores comentam sobre essa movimentação das drogas no geral: “Se a experimentação de droga marcou todo mundo, até os não-drogados [grifo nosso], é por ter mudado as coordenadas perceptivas do espaço-tempo . . .” (Deleuze & Guattari, grifo nosso, 1997: 27).

---

86 O governo estadual instituiu o “Projeto Recomeço” para tratar o usuário a partir da internação compulsória, além de oportunidades e capacitação profissional para essas pessoas

87 Sob nova gestão, a prefeitura criou o projeto “De braços abertos”, diferentemente do anterior, ele buscou novamente inserir os usuários na sociedade com políticas de redução de danos e oferecimento de moradia e trabalho, o que levou muitos elogios pelas políticas públicas instituídas nesse projeto.

88 Com a mudança da prefeitura novamente, “foi se instaurada o projeto “Redenção”, com o propósito de unir todos os planos anteriores em um novo (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017).

89 Além desses projetos de governos, há medidas de outros setores, para auxiliar com comidas, vestimentas, ajuda com tratamentos de saúde, assistência social e conscientização do uso das drogas, seja para evitar o uso ou indicar meios que sejam menos prejudiciais à saúde dos usuários (Rui, 2012).

Em constante fuga da padronização dos programas de reabilitação, as usuárias bordejam multiplicidades que não conseguem ser quebradas pelos assistentes sociais e agentes políticos, ou demais atores que lidam com a problemática. Cada vez mais distantes do padrão, elas correm através de diferentes linhas de fuga, tornando verdadeiramente significativo a característica de “itinerância” da Cracolândia, pois elas se tornaram, por si só, naturalmente desterritorializadas. Em vão, o Estado busca “convertê-las” na ordem vigente por meio desses programas pois não entende a mutabilidade que possuem, e como elas, agora, enxergam o mundo. “O erro, do qual é preciso preservar-se, é o de acreditar numa espécie de ordem lógica nessa enfiada, nessas passagens ou transformações” (Deleuze & Guattari, 1997:28), justamente porque não existe um movimento lógico nos devires, independentemente de sua natureza.

## O devir-mulher e o devir-nóia: a mulher dentro do universo do crack

O indivíduo que se insere nesse universo do crack tem em seu histórico problemas familiares e sociais, com episódios de violência, opressão e miséria, o que o leva a experimentar e se viciar nessa substância (Santos et al., 2020). A aproximação é feita por um conhecido, apresentando o crack como uma forma de fugir da realidade dada, levando a sensações e sociabilidades diferentes (Medeiros et al., 2015) do padrão molar.

Um dos maiores efeitos que a Cracolândia reproduz na sociedade é a criação dos sujeitos usuários de crack. Não há um padrão nos consumidores da droga, isto é, são uma multiplicidade de pessoas, culturas, identidades e personalidades diferentes, sendo homens, mulheres, crianças, adultos, idosos, héteros, LGBTI, negros e brancos (Adorno et al., 2013; Medeiros et al., 2015). Não existe, portanto, um sujeito singular que circula nesse espaço, e sim diversos indivíduos<sup>90</sup> que são afetados pela sociabilidade, mesmo que não estejam agindo diretamente. Contudo, a mulher sofre mais com os efeitos do crack, haja vista todas as problemáticas e violência por ser mulher em um espaço marginalizado pela sociedade e pelo Estado, dentro do padrão molar.

Esse padrão, como já dito, é composto pela figura dos homens. É claro que homens podem ser devires. Tanto que admitimos um devir-nóia dos usuários homens. No entanto, Deleuze e Guattari afirmam que todo devir perpassa, primeiramente, o devir-mulher:

... que chamamos de entidade molar aqui, por exemplo, é a mulher enquanto tomada numa máquina dual que a opõe ao homem, enquanto determinada por sua forma, provida de órgãos e de funções, e marcada como sujeito. *Ora, devir-mulher não é imitar essa entidade, nem mesmo transformar-se nela* [grifo nosso]. Não se trata de negligenciar, no entanto, a importância da imitação, ou de momentos de imitação, em alguns homossexuais masculinos; menos ainda a prodigiosa tentativa de transformação real em alguns travestis. *Queremos apenas dizer que esses aspectos inseparáveis do devir-mulher devem primeiro ser compreendidos em função de outra*

---

90 Além disso há muitos traficantes, integrantes de facções criminosas, moradores de rua, profissionais do sexo, usuários de outras drogas e/ou bebidas, policiais, guardas civis, seguranças privados, assistentes sociais, comerciantes, moradores, voluntários, religiosos, jornalistas.

*coisa: nem imitar, nem tomar a forma feminina, mas emitir partículas que entrem na relação de movimento e repouso, ou na zona de vizinhança de uma microfeminilidade, isto é, produzir em nós mesmos uma mulher molecular, criar a mulher molecular . . . Ora, se todos os devires já são moleculares, inclusive o devir-mulher, é preciso dizer também que todos os devires começam e passam pelo devir-mulher. É a chave dos outros devires [grifo nosso] (1997: 59 e 61).*

Então, quando propomos um devir-nóia, e quando falamos de mulheres na Cracolândia, queremos dizer que, antes delas serem usuárias, já bordejavam seu devir. Afinal, considerando que 78,56% das usuárias de crack no Brasil se declaram como não brancas, 85,54% não completaram o ensino médio, 75,77% já fizeram alguma atividade ilícita para obter a droga, 35,43% têm uma história prévia na prisão, 46,63% sofreram violência sexual (Jalil et al, 2014), as usuárias já estavam se movimentando, gerando afetos de resistência contra um padrão molar que as oprimia. E quando, finalmente, se tornam Nóias, ao consumirem a droga, bordejaram e bordejam mais multiplicidades de resistência, pois seu devir anterior se soma ao atual, projetando movimentos constantes que nunca serão entendidos por uma sociedade molar.

Para compreender ainda mais o “ser” Nóia, é preciso dizer que o vício da droga produz mudanças no corpo e no modo de agir dessas pessoas, contribuindo para a criação de um novo sujeito que foi apelidado pejorativamente de “Nóia”, “Cracudo”, “Zumbi” (Frúgoli & Cavalcanti, 2013), como forma de associar aquele corpo a uma coisa anormal (Soares, 2020) dentro do padrão molar.

O Nóia é o indivíduo que teve seu corpo e comportamento modificado por causa do uso excessivo do crack, tendo apenas o objetivo de buscar recursos para comprar a droga e usá-la. O corpo desse sujeito se modifica constantemente, não possuindo higiene e uma alimentação saudável, além de apresentar um comportamento violento ao realizar qualquer tipo de ação para buscar renda e comprar a sua droga, seja ela legal ou ilegal. Como a perda dos vínculos da sociabilidade “... que proporcionam as condições de limpeza, asseio e saúde, bem como da consequente exposição às intempéries do clima, à aspereza da rua, aos conflitos corporais, ao uso crescente de drogas e, por fim, à adesão à rua” (Rui, 2012: 269).

O corpo Nóia é renegado, odiado e envergonhado pelos próprios usuáries, por conta de suas características físicas e comportamentos específicos, constituindo uma autopunição ou desprezo pelo próprio corpo (Rui, 2012). Além do fato da exclusão e preconceito de outros usuáries ou não usuáries diante desse corpo, deixando-o isolado e sozinho (Medeiros et al., 2015; Rui, 2012). Mais adiante, será visto que apesar de se constituir como um devir, os efeitos do crack desfazem a linha de fuga que são resistentes ao padrão molar, fazendo com que o sujeito se volte para si mesmo, de forma negativa, pois o corpo confina a si próprio com os efeitos da droga. Os relatos apresentados demonstram o constrangimento de ter um corpo Nóia, e a exaltação de não ser Nóia.

O mesmo se passou quando Adriana soube que a mãe tentara entrar em contato com a assistente social de uma instituição para mediar o encontro entre as duas. Ela se recusava terminantemente a ver a mãe, dizendo “olha a minha situação, imagina se vou deixar ela me ver assim, parecendo uma nóia...”. Ela me falou ter se recusado a encontrar com o filho “nessa situação”. Disse à mãe que os procuraria quando não estivesse tão nóia (Rui, 2012:249).

... um homem que depois veio se autoapresentar como Alemão. Já chegou dizendo que fumava crack “desde que o crack existe”, mas que ficava de boa e, apontando para alguns que passavam, comentou não ser como eles, não ter essa paranoia de sair andando. Vestia camiseta, shorts e tênis, que ganhavam o adorno de muitos anéis, pulseiras, colares e um boné. Para afirmar sua diferença em relação aos demais, nos mostrou seu cachimbo, feito de cobre, cujo bocal possuía uma leve peneira, “para filtrar” (Rui, 2012:186).

Ambas as falas são de consumidores de crack, mas em níveis e condições distintas. A primeira citação mostra dois relatos de pudor e desonra das usuárias para um possível encontro com seus familiares. A segunda, em uma situação antagônica, mostra um usuário com orgulho de “não ser como eles”, constituindo uma vitória em não ser um Nóia.

A mulher Nóia, assim, sofre mais pela agressividade das pessoas com o corpo Nóia, por causa da sujeira, perda da vaidade, feridas, subnutrição, entre outros fatores que fazem-na ser ainda mais rejeitada pelo padrão molar. Somado a isso, tem-se que os efeitos dessa droga são mais fortes, em razão da dificuldade de eliminá-la no organismo (Santos et al., 2020). Ademais, o sofrimento que ela passou pelo padrão molar produz diferentes traumas, o que se acentua ainda quando está na Nóia.

Portanto, o corpo Nóia se tornou uma negação, um adjetivo ruim e uma vergonha, diferenciado daqueles que usam drogas e conseguem se inserir na sociedade. Com isso, nem todo usuário de crack se “transforma” em um corpo Nóia, mas quando seu consumo de drogas está em um nível bastante alto, afetando sua alimentação e higiene, ocorrem as mudanças no corpo e em suas ações, tornando-se Nóia.

Essas constantes movimentações, quando não mais inteiramente controladas pelas usuárias, produzem uma linha mortal ou abolicional, como discute Deleuze em um texto sobre drogas:

O drogado fabrica suas linhas de fuga ativas. Essas linhas, porém, enrolam-se, põem-se a rodopiar em buracos negros, cada drogado em seu buraco, grupo ou indivíduo, como um caramujo. Mais afundado que chapado. Guattari falou disso. *As micropercepções são recobertas de antemão* [grifo nosso], segundo a droga considerada, por alucinações, delírios, falsas percepções, fantasias, acessos paranóicos (Deleuze, 2016: 2).

Na obra *Mil Platôs*, Deleuze e Guattari também escrevem sobre a linha de fuga molecular que se corrói em uma linha mortal ou abolicional com o consumo de drogas:

... a linha causai da droga, sua linha de fuga, não pára de ser segmentarizada na forma, a mais dura possível, da dependência, do dopar-se, da dose e do traficante. Mesmo que em sua forma flexível ela possa mobilizar gradientes e limiares de percepção de modo a determinar devires-animais, devires-moleculares, tudo se faz ainda numa relatividade de limiares que se contenta em imitar um plano de consistência em vez de traçá-lo num limiar absoluto (Deleuze & Guattari, 1997: 69-70).

Portanto, esse contexto se confunde entre o perceptível e o imperceptível do movimento do devir: “Todo um trabalho rizomático da percepção, o momento em que

desejo e percepção se confundem” (*Ibid.*: 67). Apesar de que Deleuze e Guattari estivessem se direcionando a usuários de heroína (uma droga mais cara e, consequentemente, utilizada por sujeitos de classe média e alta), essas reflexões fazem sentido para a realidade brasileira de consumo de crack na Cracolândia paulistana. Mesmo que os Nóias bordejem devires e sejam marginalizados, como já expomos, os efeitos do crack confundem a percepção do real e do irreal, fazendo com que o usuário esteja preso à própria desordem do corpo, em um expresso confinamento de si mesmo.

Assim, quando está na Nóia, isto é, sob efeito da droga (Rui, 2012), o usuário está confinado ao seu próprio corpo, como também está após a utilização, pois, sendo um(a) viciado(a), é dependente daquele consumo. Importante dizer que, esse confinamento que tratamos, neste momento, não é o mesmo expresso por Foucault em *Vigiar e Punir* (1987) com as sociedades disciplinares, nos quais os corpos não cessam de passar de um espaço confinado a outro, seja na família, escola, fábrica, hospital e até a prisão.

Diante de todo contexto apresentado, o confinamento *per se* dos usuários de crack é um dos pilares da relação usuário e droga. Segundo as considerações de Gomes e Adorno (2011) em suas pesquisas nos catálogos da Associação Americana de Psicologia (APA), a dependência a partir de um saber psicológico, retratada pelo envolvimento dos usuários com a substância do crack, é categorizada como:

Continuar o uso apesar de significativos problemas ligados a este; aumento da tolerância, sintomas de abstinência e um comportamento compulsivo de consumo. Por tolerância entende-se a necessidade do aumento da quantidade usada para se obter o efeito desejado (Gomes & Adorno, 2011:575).

Dessa forma, a tolerância limitada, a abstinência e o comportamento compulsivo de consumo, como os autores citam, produzem na sociabilidade do Nóia um desejo incontrolável que remete a ações e formas de agir diferentes do padrão molar.

Com isso, as dificuldades de reduzir o consumo de crack gera frustrações, agressividade, isolamento e práticas de sobrevivência no limite linear entre o legal e o ilegal (Gomes & Adorno, 2011; Rui, 2012). Aqui, mais uma vez, os usuários estão bordejando resistências, em movimentos constantes que os colocam e os deslocam da legalidade. O reforço dessas frustrações ocorre com as ações violentas do Estado por meio de políticas públicas mais intervencionistas e ostensivas das forças policiais (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017) em relação à Cracolândia e, consequentemente, aos próprios usuários.

Além disso, outros fatores estimulam a estigmatização contra esses corpos apelidados como “Nóias, Cracudos e/ou Zumbis”, como: a falta de moradia e alimentação; a sujeira em seus corpos e roupas; os problemas de saúde devido aos fatores climáticos ou infecções sexualmente transmissíveis (ISTs); as ações ilegais para conseguir o crack; e o momento de êxtase causado pela droga (Frúgoli & Cavalcanti, 2013; Gomes & Adorno, 2011; Rui, 2012). A definição utilizada pelos próprios usuários nessa condição:

O "Nóia", no entanto, segundo eles, é aquele que fuma descontroladamente, a qualquer custo, fazendo qualquer coisa para conseguir a droga, mas nem todos os usuários dali estão nesta condição (Gomes & Adorno, 2011:580).

Portanto, a dependência e o confinamento dos Nóias com o crack é mais consolidado, por ter componentes estruturais que são inseridos na vida dos indivíduos. Consequentemente, os problemas de saúde, psicológicos e sociais, são efeitos que reforçam

o Nóia como um sujeito afetado pela repulsa ao padrão molar, confinado num complexo “refúgio” que modifica toda vida do usuário.

Nesse sentido, as usuárias buscam fugir de um padrão que as oprimia, mas acabam se tornando reféns de outro, ao confinarem seus corpos à droga. Mais à frente será visto o quanto essa realidade fortalece a vulnerabilidade das mulheres Nóias, e por enquanto basta dizer que, apesar dos movimentos de contraconduta serem extremamente significativos para a formação de uma resistência feminina, o crack destrói a potencialidade delas. Corroídas pela droga, as mulheres vagueiam pela Cracolândia sem a percepção total do que são e do que poderão se tornar. No entanto, os moradores dessa região têm uma opinião muito bem formada sobre o “problema” que os ronda, rastejando-se dia e noite em busca da droga:

As opiniões retratam os usuários como pessoas perigosas e creem que sua presença “atrapalha a prosperidade do bairro” (Folha de São Paulo, 16/04/15), a “segurança das pessoas” (ibidem, 16/05/14) e o “direito de ir e vir” (ibidem, 16/10/10). Os moradores sentem-se “desamparados” (ibidem, 03/01/14) e com menos direitos que os usuários que recebem alimentação e moradia gratuitamente do Estado, demonstrando a preocupação individual diante de problemas de ordem coletiva. Eles apontam que não querem a “miséria humana” sentada à sua calçada e sugerem que os “defensores de direitos humanos os levem para casa” (ibidem, 12/01/12). Creem que manter projetos e usuários no bairro irá “destruir a região” (ibidem, 15/04/15), pois são pessoas que “degradam a imagem do centro da cidade” (ibidem, 11 dezembro 2012), e reforçam que o hospital psiquiátrico seria uma opção de destino para estas pessoas. O hospital, nesse caso, não só tem a função de tratamento, como habitualmente é citado, mas principalmente de modelar e sujeitar as subjetividades ali “confinadas”. Estabelece relações de tratamento, vigilância, obediência e segregação, com a preocupação maior de manter a sociedade em segurança (Goffman, 2013); (Zanotto & Assis, 2017:782).

As autoras também apontam os motivos comerciais e de limpeza que são citados pelos comerciantes após operações na Cracolândia:

Quando ocorrem operações policiais e de limpeza dos locais de consumo da droga, comerciantes e moradores elogiam a conduta e “comemoram o aumento no movimento do comércio” e até da “qualidade do ar” (Folha de SP, 06/01/12), reforçando a ideologia da higiene, que já existe desde o século XIX e que perdura no Brasil desde a época dos cortiços, por meio do combate às “classes pobres” e “classes perigosas”, quando as autoridades se uniam à população para despejar os indesejáveis das cidades (Chalhoub, 1996); (Zanotto & Assis, 2017:782).

Além do confinamento de si próprias quando estão na nóia, as usuárias - como também os homens - sofrem um constante e repressivo confinamento social. Majoritariamente, o padrão molar chega ao consenso de que o poder público deve tomar uma atitude, propondo que os usuários sejam presos ou levados até um hospital psiquiátrico. Lá, serão expostos a tratamentos que diminuem os seus movimentos e, conseqüentemente, a potência de seus devires.

Como supracitado, a ação do poder público mediante ao padrão molar foi vista nos projetos da prefeitura paulistana para combater a Cracolândia, como o projeto Rendação em 2017. Esses exemplos têm a junção de medidas repressivas das forças policiais e o encaminhamento para instituições para o tratamento, causando mais marginalização e violência para os usuários, principalmente às mulheres:

Um caso envolvendo diretamente as mulheres aconteceu no final de setembro, quando algumas delas alegaram ter passado por “revista vexatória” por parte da Guarda Civil. A ação começou quando a GCM, enquanto supervisionava a limpeza dos arredores, desconfiou de comércio ilegal de drogas em barracas na área e passou a revistar os suspeitos em uma das tendas da prefeitura. Usuárias afirmaram que tiveram de ficar nuas e agachar para passar pela averiguação (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017:9).

É notável observar que as propostas de regulação do espaço público, a partir da problemática dos usuários de drogas no território da Cracolândia, podem ser entendidas nas perspectivas de Deleuze, Guattari e Foucault. Nesse sentido, o poder público não investe no confinamento em massa dos Nôias em prisões ou hospitais, mesmo com o pedido dos moradores. Isso porque, segundo Deleuze, o capitalismo:

manteve como constante a extrema miséria de três quartos da humanidade, pobres demais para a dívida, numerosos demais para o confinamento: o controle não só terá que enfrentar a dissipação das fronteiras, mas também a explosão dos guetos e favelas (Deleuze, 1992:224).

Já na perspectiva foucaultiana, as técnicas disciplinares regem os indivíduos diante o território da Cracolândia, organizando e disciplinando os corpos naquele espaço, com táticas específicas, que vão de encontro com os relatos de outros sujeitos contrário a existência dos usuários, como pode ser observado pelo autor:

É preciso anular os efeitos das repartições indecisas, o desaparecimento descontrolado dos indivíduos, sua circulação difusa, sua coagulação inutilizável e perigosa; tática de anti-deserção, de antivadiagem, de antiaglomeração. Importa estabelecer as presenças e as ausências, saber onde e como encontrar os indivíduos, instaurar as comunicações úteis, interromper as outras, poder a cada instante vigiar o comportamento de cada um, apreciá-lo, sancioná-lo, medir as qualidades ou os méritos. Procedimento, portanto, para conhecer, dominar e utilizar. A disciplina organiza um espaço analítico (Foucault, 1987:169).

No entanto, ambos os autores admitiram que não estamos mais em sociedades disciplinares, e sim de controle, “que funcionam não mais por confinamento, mas por controle contínuo e comunicação instantânea” (Deleuze, 1992:216). Portanto, enquanto a sociedade pensa que o melhor é confinar os usuários - o que chamamos de “confinamento social” -, excluindo-os do meio urbano, as instituições optam por enquadrá-los em um controle contínuo, que se assemelha a uma cidade dividida no binarismo molar do lícito e do ilícito, tal como Guattari imaginou:

... uma cidade onde cada um pudesse deixar seu apartamento, sua rua, seu bairro, graças a um cartão eletrônico (dividual) que abriria as barreiras; mas o cartão poderia também ser recusado (...), o que conta não é a barreira, mas o computador

que detecta a posição de cada um, lícita ou ilícita, e opera uma modulação universal (Deleuze, 1992:224-225).

Destarte, o Estado, por meio de suas intervenções com a polícia, e o estigma, criado pela própria sociedade brasileira, se adaptam ao controle estabelecido na região da Cracolândia, marginalizando ainda mais a resistência dos devires-nóias.

Contudo, mesmo com essas repressões diárias e repletos de estigmas que os oprimem (Goffman, 1998), os usuários continuam bordejando multiplicidades, principalmente entre eles próprios. Isto é, os Nóias têm uma relação de pertencimento e identidade entre eles mesmos, visto que não há um estranhamento, comparado aos não usuários que criticam e marginalizam esses sujeitos (Santos et al., 2020; Rui, 2012). Dessa forma, como observado na pesquisa da Unidade de Pesquisa em álcool e Drogas (São Paulo, 2020), os Nóias preferem frequentar a região da Cracolândia pela segurança do convívio entre eles. Porém, mesmo que haja segurança no local para o consumo da substância, ocorrem outros tipos de insegurança, com a violência constante, principalmente nas relações de homens e mulheres.

As usuárias mulheres ou “As Nóias” sofrem muito na Cracolândia, em razão de problemas como o preconceito, assédio, a violência física, simbólica, sexual, a exclusão e o abandono. Segundo os dados de pesquisa<sup>91</sup>, houve um aumento de usuárias no local. Em 2014, a Fundação Oswaldo cruz (FIOCRUZ) contabilizou que 21% dos consumidores são mulheres, já em 2017 o Programa Nacional das Nações Unidas (PNUD) realizou uma pesquisa e mostrou que as mulheres são 34% na Cracolândia paulistana ou o número de 642 usuárias (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017), e em 2019 a UNIAD demonstrou que 23,7%<sup>92</sup> eram mulheres nesse espaço (São Paulo, 2020).

Apesar de serem minoria entre os usuários, as mulheres são as mais afetadas pela violência, estando em espaços mais perigosos e em situações mais delicadas, já sofrendo com abandono de seus familiares, violência sexual e humilhação (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017; Rui, 2012). Para conseguirem as drogas, elas são submetidas a situações extremas<sup>93</sup>, deixando-as em uma situação ainda mais marginalizada.

O abandono é muito mais presente nas mulheres usuárias e principalmente naquelas consideradas como Nóias. Por ser um espaço mais masculinizado, o abandono familiar por parte dos companheiros, pais e filhos são muito mais sentidos nessas mulheres, pois a culpa e os problemas envolvendo o crack recai sobre elas, ficando muitas vezes sem o amparo de um familiar, e sendo socorridas por outros usuários da Cracolândia (Fertig et al., 2016; Medeiros et al., 2015).

As mulheres que engravidam na Cracolândia também passam por uma realidade árdua, com muitos obstáculos que as impedem de ter uma gestação saudável. Uma parcela das que engravidam são consequência da prostituição, pela venda dos serviços sexuais em troca da droga ou dinheiro. Nesses casos, a mulher não tem autonomia e controle da situação: “precisa lidar com a negociação do próprio corpo, o que quase nunca é simples. Com o valor de troca pelo sexo sendo muitas vezes imposto pelos clientes, ela fica sujeita a pagamentos irrisórios, sob risco de ser violentada caso contestem” (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017: 4). Portanto, como dizemos, mesmo enquanto devir-nóia, as mulheres não se livram da opressão anterior. Afinal,

---

91 As instituições de pesquisa consultadas utilizam metodologias diferentes, visto que a Cracolândia sempre se transforma e muda seu território e sua sociabilidade.

92 A UNIAD contabilizou além de homens e mulheres, os transexuais, com 7,5% na Cracolândia.

93 Entende-se situações extremas como pequenos furtos, prostituição e acordos com outros usuários.

o machismo é estrutural, e fará de tudo para impedir a flexibilidade e multiplicidade de qualquer devir.

Essas questões de gênero se estabelecem nas instituições, como na pouca oferta de abrigos para os usuários dormirem à noite. Com exclusividade aos homens, a maioria dos abrigos não disponibilizam vagas para mulheres, como exemplificado pelas autoras, na época, existiam 6 centros de acolhimento no território da Cracolândia, com 1566 vagas, porém, apenas para homens (Oliveira, Paiva & Batistoti, 2017). Mais uma vez, o padrão molar sobressai na administração da Cracolândia, pois a vida das mulheres parece não ser considerada com o mesmo fervor se comparada aos usuários homens.

Com a sociabilidade do espaço da Cracolândia marcado pela predominância masculina e a subjugação e opressão mais acentuada na figura da mulher<sup>94</sup>, muitas delas adquirem um comportamento mais resistente, seja para confrontar rivalidades daquele local ou para incorporar as relações sociais entre os usuários homens e mulheres (Fertig et al., 2016; Rui, 2012). Como os usuários e os Nóias estão às margens da sociedade, sofrendo com o vício, opressão, repressão e falta de assistência, às mulheres se inserem em uma relação tênue, entre resistir naqueles espaços e se colocar de forma mais ativa contra as contradições, ou estar mais marginalizada e oprimida na relação de gênero entre os próprios consumidores (Fertig et al., 2016). Assim, podem afetar e receber afetos positivos, como também negativos, estando no limiar da própria resistência.

Diante disso, a mulher nessa condição é marginalizada de diferentes formas pela sociedade, seja pela situação de conviver e morar na Cracolândia, seja pelo uso de drogas e principalmente o crack, e, por fim, a opressão ao seu próprio corpo, a sua própria vida e ao seu próprio futuro, marcado por vários tipos de violência em contextos diversos.

## Considerações finais

O presente texto constitui-se como uma análise inédita sobre as usuárias de crack da Cracolândia. Isto porque, a partir de um estudo discursivo, com base em pesquisa bibliográfica e documental, é buscado o devir-nóia que elas bordejam, tendo como influência a filosofia de Deleuze e Guattari. Ao longo do trabalho, buscou-se elucidar os limiares em que as usuárias se encontram, entre dependência, confinamento e resistência.

Dessa forma, as mulheres Nóias sofrem um confinamento social (visto que os habitantes da região exigem ações intervencionistas e violentas do poder público, em que as usuárias são levadas até prisões ou hospitais psiquiátricos). Por fim, mesmo com todos esses desafios, as mulheres resistem ao sistema que as oprime anteriormente, e que as oprime enquanto estão na condição de Nóias.

Assim, através da inserção de trechos do livro *Mil Platôs*, foi possível compreender o devir-nóia, bem como o limiar da mulher nessa condição. Entretanto, a hipótese foi parcialmente comprovada, não estando completa pela falta de uma etnografia aplicada. Como foi dito no início, o trabalho constitui-se como fronteiroço, e não pre-

---

94 Destacamos exemplos desse tipo de violência em outras Cracolândia, como nos relatos: “ [...] estava grávida de sete meses, e um cara tentou me matar sufocada. (E6) Sofri violência uma vez. Fui e o cara me agarrou à força. Acho que ele estava muito chapadão, muito alucinado, me agarrou, e daí nós transamos. (E4). (Fertig, et al., 2016:312).

tende ditar uma verdade sobre quaisquer que sejam os devires. Por isso, é fundamental que a pesquisa seja mais desenvolvida com uma etnografia-participante na Cracolândia.

## Referências

- Adorno, R. C. F., Rui, T., Lima da Silva, S., Malvasi, P. A., da Penha Vasconcellos, M., Gomes, B. R., & Godoi, T. C. (2013). “Etnografia da cracolândia: notas sobre uma pesquisa em território urbano” [Ethnography of Crackland: notes about a research in urban territory]. *Saúde & Transformação Social/Health & Social Change*, 4(2), 04-13.
- Biondi, K. (2011). *Consumo de drogas na Política do PCC. Coletivo Dar*, 14(03).
- Deleuze, G. (1992). *Conversações*. Editora 34. p. 219-226.
- Deleuze, G. (2016). “Dois regimes de loucos: textos e entrevistas (1975-1995)”. Editora 34, 22-31.
- Deleuze, G., Guattari, F. (1997). *Mil platôs: capitalismo e esquizofrenia*, 5. Editora 34.
- Fertig, A., Schneider, J. F., Oliveira, G. C. D., Olschowsky, A., Camatta, M. W., & Pinho, L. B. D. (2016). “Mujeres usuarias de crack: Conociendo sus historias de vida”. *Escola Anna Nery*, 20(2), 310-316.
- Foucault, M. (1991). *A arqueologia do saber*. (Luis Felipe Baeta Neves, Trad.). Forense Universitária.
- Foucault, M. V. (1987). *Punir: história da violência nas prisões*. Petrópolis, RJ: Editora Vozes.
- Frúgoli Jr, H., & Cavalcanti, M. (2013). “Territorialidades da(s) cracolândia(s) em São Paulo e no Rio de Janeiro”. *Anuário Antropológico*, 38(2), 73-97.
- Goffman, E. (1988). *Estigma: notas sobre a manipulação da identidade*. Tradução: Mathias Lambert, 4.
- Gomes, B. R., & Adorno, R. D. C. F. (2011). Tornar-se “noia”: trajetória e sofrimento social nos “usos de crack” no centro de São Paulo. *Etnográfica. Revista do Centro em Rede de Investigação em Antropologia*, 15(3), 569-586.
- Jalil, E., Coutinho, C., Bertoni, N., & Bastos, F. I. (2014). “Perfil das mulheres usuárias de crack e/ou similares: Resultados do inquérito nacional”. *Pesquisa Brasileira sobre o uso do crack: Quem são os usuários de crack e/ou similares do Brasil*.
- Manso, B. P., & Dias, C. N. (2018). *A guerra: a ascensão do PCC e o mundo do crime no Brasil*. Editora Todavia SA.
- Martins, C. F. V. (2017). “Molar e molecular: o pensamento como ato criativo em Gilles Deleuze”. Dissertação de mestrado. Universidade Federal da Paraíba, João Pessoa, PB, Brasil.
- Medeiros, K. T., Maciel, S. C., Sousa, P. F. D., & Vieira, G. L. S. (2015). “Vivências e representações sobre o crack: um estudo com mulheres usuárias”. *Psico-USF*, 20(3), 517-528.
- Oliveira, C., Paiva, L., & Batistoti, V. (2017). *Mulheres de pedra*. [http://jovemjornalista.org.br/wp-content/uploads/2017/10/mulheres-de-pedra\\_1.pdf](http://jovemjornalista.org.br/wp-content/uploads/2017/10/mulheres-de-pedra_1.pdf).

- Rui, T. (2012). *Corpos abjetos: etnografia em cenários de uso e comércio de crack*. Tese de doutorado. Universidade Estadual de Campinas, Campinas, SP, Brasil.
- Santos, G. C., Constantino, P., Schenker, M., & Rodrigues, L. B. (2020). O consumo de crack por mulheres: uma análise sobre os sentidos construídos por profissionais de consultórios na rua da cidade do Rio de Janeiro, Brasil. *Ciência & Saúde Coletiva*, 25, 3795-3808.
- São Paulo. Unidade de Pesquisa em álcool e Drogas. Universidade Federal de São Paulo. *LECUCA Levantamento de cenas de uso em capitais*. 2020. <https://revistadependenciaquimica.com.br/wp-content/uploads/2020/12/Relatorio-LECUCA-SP-Final.pdf>.
- Zanotto, D. F., & Assis, F. B. (2017). Perfil dos usuários de crack na mídia brasileira: análise de um jornal e duas revistas de edição nacional. *Physis: Revista de Saúde Coletiva*, 27, 771-792.

### III- Visions kaleidoscopiques : COVID 19 / Kaleidoscopic visions: COVID-19



## O acirramento da violência doméstica contra a mulher no Brasil durante a pandemia da COVID-19

### The increasing of domestic violence against women in Brazil during the COVID-19 pandemic

**Valéria Koch Barbosa<sup>95</sup>**

Universidade Feevale  
Novo Hamburgo, Rio Grande do Sul, Brasil

<https://orcid.org/0000-0002-8945-3684>

[valeriakb@feevale.br](mailto:valeriakb@feevale.br)

**Rogers Alexander Boff<sup>96</sup>**

Universidade Feevale  
Novo Hamburgo, Rio Grande do Sul, Brasil

<https://orcid.org/0000-0002-8564-407X>

[rogers.boff@gmail.com](mailto:rogers.boff@gmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3453>

DOI : 10.25965/trahs.3453

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Resumo:** Este trabalho, alicerçado no método dedutivo e na pesquisa bibliográfica, aborda a desigualdade de gênero e o acirramento da violência contra a mulher no Brasil em face da imposição de confinamento durante a pandemia da COVID-19. O principal objetivo é apontar evidências sobre o agravamento da violência doméstica e familiar decorrente do maior tempo de convivência das vítimas com seus agressores. Para tanto, trata-se da histórica desigualdade de gênero no Brasil e apresenta-se uma visão genérica sobre o arcabouço normativo e as políticas públicas de amparo à mulher, trazendo-se alguns apontamentos sobre medidas adotadas no curso da pandemia. Os resultados atestam que a violência doméstica e familiar contra as mulheres se intensificou com o confinamento, trazendo-lhes nefastas consequências e evidenciando que, apesar de algumas iniciativas pontuais no período pandêmico, a desigualdade de gênero persiste e nem sempre a legislação e as políticas públicas têm sido eficazes tanto no que tange à prevenção da violência quanto no que diz respeito ao atendimento às vítimas. Desse modo, são necessários continuados esforços em prol da conscientização de que é imperiosa a implantação de estratégias mais efetivas de proteção à mulher.

**Palavras chave:** gênero, políticas públicas, violência contra a mulher, confinamento

---

<sup>95</sup> Doutora e Mestre em Qualidade Ambiental pela Universidade Feevale. Docente do curso de Direito da Universidade Feevale. Advogada. Novo Hamburgo, Rio Grande do Sul, Brasil.

<sup>96</sup> Mestrando do Programa de Pós-graduação do Mestrado Acadêmico em Psicologia da Universidade Feevale. Especialista em Direito de Família e Sucessões pela Faculdade Prof. Damásio de Jesus. Advogado. Novo Hamburgo, Rio Grande do Sul, Brasil

**Résumé :** Ce travail, qui repose sur la méthode déductive et une recherche bibliographique, aborde l'inégalité de genre et l'intensification de la violence contre les femmes au Brésil face à l'imposition de l'enfermement pendant la pandémie COVID-19. L'objectif principal est de mettre en évidence les preuves de l'aggravation de la violence domestique et familiale en raison de la plus longue période pendant laquelle les victimes vivent avec leurs agresseurs. À cette fin, l'inégalité historique entre les genres au Brésil est abordée et une vision générique du cadre normatif et des politiques publiques de protection envers les femmes est présentée, en évoquant les mesures adoptées au cours de la pandémie. Les résultats attestent que la violence domestique et familiale à l'égard des femmes s'est intensifiée avec l'enfermement. Les conséquences, néfastes, qui en résultent, montrent qu'en dépit de certaines initiatives spécifiques pendant la pandémie, l'inégalité entre les genres persiste. La législation et les politiques publiques n'ont pas toujours été efficaces pour prévenir la violence et pour aider les victimes. Par conséquent, des efforts continus sont nécessaires pour faire prendre conscience que la mise en œuvre de stratégies plus efficaces pour protéger les femmes est impérieuse.

**Mots clés :** genre, politique publique, violence à l'égard des femmes, confinement

**Resumen:** Este trabajo, basado en el método deductivo y la investigación bibliográfica, aborda la desigualdad de género y la intensificación de la violencia contra las mujeres en Brasil ante la imposición del encierro durante la pandemia COVID-19. El objetivo principal es señalar evidencias del agravamiento de la violencia doméstica y familiar por el mayor tiempo de convivencia de las víctimas con sus agresores. Para eso, aborda la desigualdad histórica de género en Brasil y presenta una visión general sobre el conjunto de leyes y las políticas públicas de apoyo a las mujeres, aportando algunas notas sobre medidas adoptadas en el curso de la pandemia. Los resultados atestiguan que la violencia doméstica y familiar contra la mujer se intensificó con el encierro, provocando consecuencias nocivas y mostrando que, a pesar de algunas iniciativas puntuales en el período pandémico, persiste la desigualdad de género y no siempre la legislación y las políticas públicas han sido efectivas tanto en materia de prevención de la violencia cuanto en la prestación de asistencia a las víctimas. Por lo tanto, se necesitan esfuerzos continuos para crear conciencia de que la implementación de estrategias más efectivas para proteger a las mujeres es imperiosa.

**Palabras clave:** género, políticas públicas, violencia contra las mujeres, encierro

**Abstract:** This paper, based on the deductive method and bibliographic research, addresses gender inequality and the intensification of violence against women in Brazil in the face of the imposition of confinement during the COVID-19 pandemic. The main objective is to point out evidences of the worsening of domestic and family violence due to the longer coexistence of victims with their aggressors. For this, there is an approach about the historical gender inequality in Brazil and a generic vision is presented on the normative framework and public policies of protection for women, indicating some measures that were taken in the course of the pandemic. The results attest that domestic and family violence against women has intensified with the confinement, bringing dire consequences and showing that, despite some initiatives during the pandemic period, gender inequality persists, as well as legislation and public policies have not always been effective in order to avoid the violence or to assist the victims. So, it is necessary to continue efforts to raise awareness that it is imperative to implement more effective strategies for women protection.

**Keywords:** gender, public policies, violence against women, confinement

## 1. Introdução

Tema que perpassa a história de muitas sociedades ao longo do tempo, a desigualdade de gênero, no Brasil, é uma realidade ainda não superada, apesar dos muitos avanços normativos, em especial, após o advento da Constituição Federal de 1988, denominada Carta Cidadã, que rompeu paradigmas e colocou o ser humano no centro de sua proteção. Por mais que, desde então, conquistas tenham emergido em consequência das transformações sociais, do surgimento de novos costumes e valores, a mulher ainda enfrenta uma série de dificuldades, ficando, muitas vezes, em situação de vulnerabilidade em decorrência da violação de direitos que, no plano formal, lhe são assegurados.

Tida por muitos como objeto sexual, sofre violência de toda a sorte, ora na família, ora no trabalho, enfim, nas mais diversas situações sociais, não são raras as vezes em que a mulher é tratada como ser inferior, a qual deve ser submissa aos mandos do homem, padecendo de violência física, psicológica, sexual, patrimonial e moral. Sequer a liberdade de terminar um relacionamento que não mais lhe apraz é conferida à mulher, pois, em algumas circunstâncias, tal ruptura pode significar a sua morte. Como corolário de todo esse contexto, é possível afirmar que três relevantes Princípios da Constituição da República Federativa do Brasil de 1988, ainda carecem de um longo percurso para a sua eficácia quando se trata de mulheres: o da dignidade da pessoa humana, o da igualdade e o da liberdade.

Um dos diplomas brasileiros de grande relevância no que diz respeito à proteção da mulher é a Lei nº 11.340, de 07 de agosto de 2006, conhecida como Lei Maria da Penha, a qual se soma a outras legislações que podem ser invocadas. Nessa senda, este estudo está lastreado na hipótese de que nem sempre é possível garantir a eficácia dessas legislações em um país de dimensões continentais como o Brasil e com um número alarmante de ocorrências de violência contra a mulher, número esse que aumentou no curso da pandemia da COVID-19 consoante apontam alguns estudos levados a cabo.

Nessa perspectiva, o presente artigo, um estudo bibliográfico que se ancora no método dedutivo, objetiva evidenciar que o confinamento, durante a pandemia, ampliou a violência doméstica e familiar contra as mulheres no Brasil, violência essa que abarca não apenas as agressões físicas e psicológicas e deixa marcas indeléveis nem sempre passíveis de recuperação, fazendo com que muitas dessas mulheres se isolem do convívio familiar e social. Tal isolamento, além de trazer repercussões às próprias mulheres vítimas de violência, a exemplo da ideação suicida, tem o condão de espriar seus reflexos aos filhos e familiares, trazendo diversas consequências negativas que reverberam, direta ou indiretamente, no contexto da sociedade.

Para possibilitar tal discussão, trazem-se apontamentos sucintos sobre a histórica desigualdade de gênero no Brasil, seguidos de uma abordagem na qual se empreende a tentativa de ilustrar evidências que atestam o acirramento da violência de gênero durante a pandemia da COVID-19. Na sequência, dadas as limitações impostas a um artigo, são apresentadas algumas das políticas públicas existentes no Brasil que visam a coibir a violência contra a mulher. Por derradeiro, apresentam-se considerações que não se destinam propriamente ao encerramento da discussão, mas, sobretudo, objetivam conclamar a uma constante reflexão em torno da desigualdade de gênero, problemática cujo enfrentamento impõe uma série de desafios não só ao Brasil, mas a todos os países que têm na dignidade e na igualdade um de seus fundamentos.

## 2. O Ordenamento Jurídico Brasileiro em Face da Histórica Desigualdade de Gênero

Ao longo do tempo, as mulheres ficaram restritas à vida doméstica e à reprodução biológica, ao passo que o poder era essencialmente masculino (Souza, 2019). Foi a partir do final do século XX que as

[...] relações simbolicamente construídas entres os sexos foram abaladas nas suas estruturas pela emergência de um lado social feminino que rejeitou as noções solidificadas dos conceitos de superioridade e inferioridade (Almeida, 2011: 166).

Especificamente no Brasil, durante o século XX, prevaleceram os princípios patriarcais e discriminatórios sedimentados no Código Civil de 1916, mas as mulheres tiveram conquistas parciais nesse período: o direito ao voto, a ocupação de cargos políticos, a conquista de graus elevados de educação, maior participação no mercado de trabalho, bem como o advento de diplomas legais destinados à sua proteção (Alves & Cavenaghi, 2013).

Nesse percurso, a Constituição Federal de 1988 representou um divisor de águas, uma vez que estabeleceu a igualdade jurídica entre homens e mulheres, erigindo-a a direito e garantia fundamental. Com isso, encerrou-se um ciclo de “séculos de poder patriarcal, que outorgava ao marido a chefia da sociedade conjugal” (Carvalho, 2018: 101). No âmbito da família, essa igualdade ficou consagrada na norma que determina que ambos os cônjuges são responsáveis pela condução da entidade familiar, assim como a eles incumbe, em condições de igualdade, o exercício do poder familiar em relação à prole (Carvalho, 2018).

A paulatina conquista de igualdade, todavia, é fruto de uma longa trajetória pautada por lutas e constantes reivindicações. Nesse sentido, insta fazer menção ao movimento feminista<sup>97</sup>, que, mesmo sendo ridicularizado por uma parcela da população, levou as mulheres à conquista da tão sonhada liberdade e igualdade (Dias, 2016). Esse movimento representou uma ruptura e acarretou, segundo Almeida (2011), uma das transformações mais radicais, na medida em que alterou a posição das mulheres na sociedade ocidental. O feminismo alterou relações de autoridade, trouxe repercussões para a estrutura tradicional da família e “[...] promoveu um rompimento com uma forma de alienação considerada absolutamente natural por séculos, definida pela submissão das mulheres aos homens” (Almeida, 2011: 167).

Tais conquistas não foram suficientes para que a igualdade em relação ao gênero masculino fosse consubstanciada de maneira concreta no seio da sociedade, uma vez que subsistem discriminações salariais, segregação ocupacional, dupla jornada de trabalho, discriminações e preconceitos, evidenciando que “[...] ainda falta muito para o Brasil chegar a uma justa equidade de gênero” (Alves & Cavenaghi, 2013: 83).

Sob essas lentes, consoante a contribuição trazida pela psicanálise, não é possível falar em igualdade sem levar em conta o campo da objetividade, o qual perpassa

---

97 O movimento feminista trata-se de um movimento libertário que buscou não apenas espaço para a mulher em diversos âmbitos (trabalho, vida pública, educação), mas lutou por uma nova forma de relacionamento entre homens e mulheres, almejando para estas liberdade e autonomia no que tange a decidir sobre sua vida e o seu corpo (Pinto, 2010: 16). No Brasil, esse movimento atravessou várias décadas e pode-se dizer que a sua vitória é inquestionável ao se verificar a conquista de vários direitos, entre eles, “[...] a mulher frequentar universidades, escolher profissão, receber salários iguais, candidatar-se ao que quiser...” (Duarte, 2003: 151).

pelas subjetividades masculina e feminina. Assim, conferir igualdade à mulher não significa lhe conceder o tratamento privilegiado que sempre foi destinado aos homens, pois isso implicaria reconhecer que o modelo é o masculino.

Importa analisar a efetiva condição da mulher para verificar se realmente existe igualdade ou se está apenas no plano formal. Ademais, não se pode olvidar que homens e mulheres são diferentes, embora sejam iguais em direitos, o que implica dizer que, apesar da igualdade jurídica, é impossível afastar as diferenças. Decorre dessa realidade a constatação de que “Certas discriminações são positivas, pois, na verdade, constituem preceitos compensatórios como solução para superar as diferenças” (Dias, 2016: 105).

Nessa perspectiva, é mister compatibilizar a igualdade jurídica com as diferenças, pois o respeito a estas é essencial para resguardar a dignidade da pessoa humana. É preciso, portanto, “[...] ir além da igualdade genérica e incluir no discurso da isonomia o respeito às diferenças, pois a construção da cidadania somente se consegue com alteridade e respeitando as diferenças” (Carvalho, 2018: 102).

Na legislação brasileira, o rompimento da hegemonia masculina teve como um de seus marcos o Estatuto da Mulher Casada, em 1962, devolvendo à mulher a plena capacidade, uma vez que, anteriormente, ela figurava no plano das coisas, ou seja, era considerada pertencente ao marido, como se dele fosse propriedade (Rosa, 2019). Mesmo assim, a mulher ainda se encontrava em uma condição de submissão, e o rol de direitos e deveres a ela inerentes era diferente em relação ao homem. Nesse percurso, apenas em 1977, com o advento da Lei do Divórcio, a condição da mulher apresentou alguns avanços mais significativos, entre eles, o fato de ter se tornado facultativa a permanência do sobrenome do cônjuge quando da dissolução do casamento, afastando-se também a apuração da culpa pela ruptura dos laços conjugais e libertando, assim, a mulher desse tipo de estigma, o qual persistiu por longa data (Dias, 2016).

É mister referir que a própria noção de família, ao sofrer alterações que estão estampadas tanto na legislação quanto na doutrina e na jurisprudência, trouxe uma nova perspectiva para a mulher no seio da entidade familiar e da sociedade. O reconhecimento de outras formas de constituir família que não a meramente oriunda do matrimônio e dos laços biológicos revela a reconstrução da identidade do gênero feminino, distanciando-se da visão instrumental de outrora, a qual colocava a mulher como garantidora da família e permitia que a violência por ela sofrida no contexto doméstico ficasse invisível aos olhos da sociedade, inclusive do Poder Público. Nesse novo prisma, o § 8º do artigo 226 da Carta Cidadã assegura a proteção do Estado a todos os integrantes da família a fim de coibir a violência entre os seus membros (Duprat, 2015).

Na caminhada de desconstrução da visão instrumental da mulher, outros marcos merecem ser citados, quais sejam, o julgamento da Ação Direta de Inconstitucionalidade nº 4.277 e da Arguição de Descumprimento de Preceito Fundamental nº 132, que versaram sobre as uniões homoafetivas, bem como o julgamento relativo ao aborto de feto anencéfalo. As ações atinentes às uniões homoafetivas foram julgadas procedentes, com eficácia *erga omnes* e efeito vinculante, reconhecendo-se como entidade familiar a união estável entre pessoas do mesmo sexo e ampliando-se, desse modo, a noção corrente de família (Rosa, 2018). A possibilidade de aborto de feto anencéfalo, por sua vez, reforçou a autonomia da mulher tanto em relação ao seu corpo quanto à maternidade. Conforme sintetiza Duprat (2015: 169), “Talvez ainda não se tenha corretamente dimensionado o potencial transformador desses três precedentes. Decididamente anunciam novos tempos para a questão de gênero no Brasil”.

Cabe assinalar que, até 2006, o Brasil não tinha uma legislação destinada ao trato da violência contra a mulher, diferentemente de 17 países da América Latina. Só em 2006 é que adveio a Lei nº 11.340, a partir de uma denúncia feita por Maria da Penha Maia Fernandes, com base na qual a Comissão Interamericana de Direitos Humanos constatou a omissão do Brasil em proteger a denunciante. Tal lei começou efetivamente produzir efeitos em 2012, após o Supremo Tribunal Federal ter reconhecido a sua constitucionalidade (Duprat, 2015).

Segundo Duprat, as reivindicações identitárias das mulheres estão assentadas em dois princípios: o da dignidade da pessoa humana e o do pluralismo. A eles se soma um conjunto normativo que garante “[...] à mulher autonomia para eleger, a todo o tempo, os seus variados projetos de vida, e defendê-los nas mais diferentes relações que estabelece ao longo de sua existência” (Duprat, 2015:168). O que se verifica, no entanto, é que, apesar de todas as conquistas, inclusive na seara normativa, algumas vezes, as próprias decisões judiciais parecem não acolher tais avanços, muito pelo contrário, empregam concepções ultrapassadas e eivadas de preconceito e tratamento desigual.

A luta das mulheres, por conseguinte, não deve se dissociar dos campos da justiça e do Direito, sendo necessário ter presente que toda situação de violência implica violação dos direitos humanos, os quais são inerentes a qualquer pessoa, independentemente de gênero.

### 3. O Acirramento da Violência Doméstica com a Pandemia da COVID-19

No Brasil, de maneira cristalina, a Lei Maria da Penha assim define a violência doméstica e familiar contra a mulher: “[...] qualquer ação ou omissão baseada no gênero que lhe cause morte, lesão, sofrimento físico, sexual ou psicológico e dano moral ou patrimonial [...]” (Brasil, 2006).

Nesse norte, é preciso pontuar que:

[...] a distribuição social da violência reflete a tradicional divisão dos espaços: o homem é vítima da violência na esfera pública, e a violência contra a mulher é perpetuada no âmbito doméstico, onde o agressor é, mais frequentemente, o próprio parceiro (Jesus, 2015: 7-8).

Trata-se, na concepção de Silva (2013), de uma realidade que assola muitos países, a qual é invisível e covarde. Sob tal matiz, Barsted acrescenta que:

A cotidianidade dessa violência tem o poder de ofuscar sua visibilidade e descriminalizá-la no imaginário social e até mesmo, especificamente, no imaginário das mulheres (2016: 17).

De acordo com Alencar et al. (2020), a violência contra a mulher é fruto das desigualdades históricas baseadas no gênero. Ela é de cunho estrutural e cultural, cujo enfrentamento se torna complexo e multissetorial, além de depender da conscientização de cada indivíduo, das famílias e da sociedade em geral.

No Brasil, o cenário desse tipo de violência veio a se agravar com a crise sanitária da pandemia da COVID-19. A redução do contato social como uma das medidas para evitar a disseminação do vírus Sars-Cov-2 e o consequente confinamento fizeram com que as mulheres ficassem reclusas com seus agressores, o que levou ao acirra-

mento da violência (Marques et al., 2020). Dados divulgados no Anuário de Segurança Pública apontam que o confinamento fez crescer os casos de feminicídio<sup>98</sup>. Somente no primeiro semestre de 2020, houve um aumento de 1,9% de casos se comparado ao mesmo período de 2019, totalizando a morte de 648 mulheres vítimas dessa violência (Fórum Brasileiro de Segurança Pública, 2020).

Vieira, Garcia & Maciel (2020) afirmam que vários efeitos negativos podem ser atribuídos ao confinamento no curso da pandemia da COVID-19. As mulheres passaram a ser vigiadas com mais frequência por seus agressores e, em alguns casos mais graves, foram até impedidas de terem contato com seus amigos e familiares. Além de ter sido ampliado o espaço de ação dos agressores, a manipulação psicológica acentuou-se. Os homens passaram a ter mais controle sobre as finanças domésticas, o que até então praticamente não possuíam, pois essas, em geral, estavam sob o domínio das mulheres. Soma-se a isso a sobrecarga com as tarefas domésticas advindas do aumento do tempo de permanência das pessoas em casa, ou seja, as mulheres mantiveram-se confinadas e constantemente solicitadas ao atendimento dos filhos e dos cônjuges/companheiros, padecendo de cansaço, sofrimento e ausência de interações que lhes permitissem ter momentos de lazer.

Reger, Stalney & Joiner (2020) alertam para a possibilidade de as medidas impostas para frear a contaminação pelo coronavírus provocarem um aumento dos casos de suicídio frente a uma variedade de fatores psicossociais associados à saúde mental. Desse modo, considerando os fatores de risco trazidos pelo confinamento, que envolvem questões psicológicas, culturais, sociais e ambientais, é necessário um olhar mais atento para as mulheres vítimas de violência, principalmente, para aquelas que possuem histórico de tentativa de suicídio e/ou de automutilação (Friocruz, 2020).

A pandemia também trouxe repercussões comunitárias, pois diminuiu “[...] a coesão social e o acesso aos serviços públicos e instituições que compõem a rede social dos indivíduos” (Marques et al., 2020: 2). Como as atividades de igrejas, creches, escolas e serviços de proteção social foram interrompidos e/ou reduzidos, e o foco dos serviços sociais e de saúde esteve voltado para as ações de atendimento a pacientes e ao combate da infecção pelo coronavírus, a busca das mulheres por ajuda nas redes de apoio e proteção ficou prejudicada. Esses fatores contribuíram para a manutenção e o aumento dos casos de violência (Marques et al., 2020).

Quanto a esse aspecto, frisa-se que a desigualdade de gênero deixa as mulheres em situação de maior vulnerabilidade, expostas a maiores riscos de violência, sendo indispensável a oferta de serviços de prevenção, mitigação de riscos e resposta, situação essa precária no curso da pandemia em comento, na medida em que os recursos foram realocados para responder à grave crise da saúde (United Nations Population Fund, 2020).

É possível apontar evidências do crescimento da violência doméstica e familiar contra a mulher no Brasil por meio do Painel de Dados da Ouvidoria Nacional de Direitos Humanos, do Ministério da Mulher, da Família e dos Direitos Humanos, o qual demonstra que, em 2020, houve um total de 75.757 denúncias: 38.179 foram realizadas no primeiro semestre, e 37.578, no segundo (Brasil, 2020a). Com fulcro nesses dados, nota-se um aumento considerável dos casos de violência se comparados ao ano de 2019, quando houve um total de 67.438 denúncias (Brasil, 2020b).

---

98 O feminicídio é uma das qualificadoras do crime de homicídio contra a mulher inerentes ao sexo feminino, quando o crime envolve violência doméstica e familiar ou menospreza e discrimina a condição da mulher (Brasil, 2015).

Segundo dados do Grupo Banco Mundial, nos primeiros dois meses de confinamento no Brasil – março/abril de 2020 –, houve um aumento de 22,2% nos casos de feminicídio e de 27% nas denúncias ao Ligue 180 (Central de Atendimento à Mulher para denúncias de violência oferecida pela Ouvidoria Nacional de Direitos Humanos do Ministério da Mulher, Família e Direitos Humanos). Ou seja, em 2020, foram registradas 19.915 denúncias, ao passo que, em 2019, no mesmo período, ocorreram 15.683. Tais números são alarmantes e ratificam a necessidade de ações e políticas públicas voltadas a coibir esses casos de violência (The World Bank, 2020).

De acordo com Marques et al. (2020), os principais gatilhos que contribuíram e têm contribuído para a elevação dos casos de violência durante a pandemia da COVID-19 são o consumo de bebidas alcoólicas e de substâncias psicoativas, a incerteza quanto ao futuro, o distanciamento social, o medo de adoecer, a diminuição de renda e o estresse do agressor. Nesse passo, destaca que a necessidade de distanciamento social foi o principal fator que contribuiu para o aumento dos casos de violência doméstica e familiar contra a mulher.

O aumento dos períodos de convivência familiar ao longo do dia, principalmente nas famílias de baixa renda que vivem em residências menores, sem muitos cômodos, contribuiu para o incremento da violência, cabendo pontuar que muitas dessas vítimas não chegaram a denunciar seus agressores, pois se sentiram inseguras, em especial, nos casos em que não era possível contar com o apoio da família. A sobrecarga da mulher, que viu potencializado, com a pandemia, o acúmulo de tarefas domésticas e o cuidado dos filhos, de idosos e doentes, foi um fator que contribuiu para reduzir a “[...] sua capacidade de evitar o conflito com o agressor, além de torná-la mais vulnerável à violência psicológica e à coerção sexual” (Marques et al., 2020: 2).

Outro fator paralisante foi a preocupação de essa violência vir também a atingir os filhos. Além disso, a dependência financeira elevou o desencorajamento das mulheres para romper as situações de agressão, mormente, diante da estagnação econômica e da elevação das taxas de desemprego, de modo que não conseguiram vislumbrar outra saída a não ser a de permanecer na relação abusiva, submetendo-se às agressões e aos maus-tratos (Marques et al., 2020).

Em vista disso, as mulheres vítimas de violência doméstica e familiar encontram-se “[...] castradas em seus potenciais de transcender a situação atual e de confiar em novos e melhores cenários” (Santos et al., 2020: 9). A pandemia da COVID-19, portanto, apresenta-se como um agravante e torna-se um “[...] empecilho à autorrealização da mulher vítima de violência de gênero” (Santos et al., 2020: 9).

A violência contra a mulher é um ato extremado, oriundo de uma sociedade que ainda não oferece condições igualitárias a homens e mulheres. Apesar da existência de diplomas legais que, pela sua característica coercitiva, deveriam ter o condão de eliminar a desigualdade de gênero, resta abandonar a visão ultrapassada que naturaliza as mulheres como cuidadoras exclusivas e, mais do que isso, é preciso valorizar as suas habilidades públicas e políticas (Alencar et al., 2020). É diante desse cenário que urge a necessidade de se fortalecer ações nas diversas frentes, tanto por parte do Estado quanto por intermédio de iniciativas privadas (Alencar et al., 2020).

Para fomentar tal discussão, na seção que segue, apresentam-se apontamentos sobre a legislação e as principais políticas públicas de proteção à mulher no Brasil, bem como aquelas implementadas para combater a violência doméstica e familiar contra a mulher durante a pandemia da COVID-19.

## 4. As Políticas Públicas e o Arcabouço Normativo de Proteção à Mulher no Brasil

A violência de gênero permanece sendo uma das principais fontes de discriminação e exclusão social. Esse tipo de violência, em especial, a que ocorre no seio familiar, tem levado vários Estados, inclusive o Brasil, à instauração de políticas públicas objetivando criminalizar a violação dos direitos das mulheres. No entanto, as respostas para os casos de violência de gênero não se esgotam, exclusivamente, no Direito, é necessário possibilitar formas de prevenção e apoio às vítimas (Duarte & Machado, 2015).

A Convenção Interamericana para Prevenir, Punir e Erradicar a Violência contra a Mulher, denominada “Convenção de Belém do Pará”, concluída em 9 de junho de 1994, no Vigésimo Quarto Período Ordinário de Sessões da Assembleia Geral, em seu capítulo I, artigo 1, define a violência contra a mulher como “[...] qualquer ato ou conduta baseada no gênero, que cause morte, dano ou sofrimento físico, sexual ou psicológico à mulher, tanto na esfera pública como na esfera privada” (Comissão Interamericana de Direitos Humanos, 1994). Essa Convenção foi promulgada pelo Decreto nº 1.973, de 1º de agosto de 1996, estabelecendo, em seu artigo 1º, que “[...] deverá ser executada e cumprida tão inteiramente como nela se contém” (Brasil, 1996). De acordo com Barsted (2016), tal Convenção representou um paradigma para a elaboração de uma política pública nacional destinada ao enfrentamento da violência de gênero contra as mulheres. Desse modo, constitui um marco jurídico na construção da Lei Maria da Penha.

A Lei Maria da Penha explicita, em seu artigo 6º, que “A violência doméstica e familiar contra a mulher constitui uma das formas de violação dos direitos humanos” (Brasil, 2006). Nessa ótica, Bianchini (2015) afirma tratar-se de um significativo avanço considerar a violência de gênero como forma de afronta aos direitos humanos, pois deles não se pode dissociar os direitos das mulheres, ou seja, sem o respeito aos direitos das mulheres, pessoas humanas e cidadãs, não se pode falar em garantia universal de direitos.

Consoante a lei em tela, considerada uma das três mais avançadas do mundo de acordo com o Fundo de Desenvolvimento das Nações Unidas para a Mulher, a violência doméstica e familiar se baseia no gênero e deve ser praticada no âmbito doméstico ou familiar, ou em uma relação íntima de afeto, abrangendo as violências física, psicológica, sexual, patrimonial e moral, nos termos do seu artigo 7º. Esse rol, todavia, não é taxativo, pois nele não estão contemplados todos os tipos de violência contra a mulher. Ilustra-se o fato de o rol não ser taxativo por meio da violência espiritual, que diz respeito a destruir crenças culturais ou religiosas ou impor determinados sistemas de crenças à mulher (Bianchini, 2015).

Embora tal conduta não esteja explicitada na Lei Maria da Penha, consiste em uma forma de violência, a exemplo também da violência política, quando baseada no gênero, em que o cônjuge não permite que a esposa concorra a cargo político. Desse modo, o conceito legal de violência doméstica e familiar contra a mulher implica a combinação dos artigos 5º e 7º da Lei Maria da Penha. Ademais, para a caracterização da violência, não é exigido que vítima e agressor convivam ou tenham convivido sob o mesmo teto (Bianchini, 2015).

Impende destacar que o conceito de violência na lei em comento possui um sentido sociológico, o qual nem sempre encontra equivalente na seara do Direito Penal, que classifica a violência como física ou corporal, moral ou imprópria. É nesse prisma que se considera violência contra a mulher o menosprezo a ela dirigido de forma a lhe diminuir a autoestima, conduta denominada de violência psicológica. Ainda que a

legislação penal não a caracterize como crime, estão previstas várias ações assistenciais e de prevenção que podem ser prestadas às mulheres vítimas desse tipo de violência (Bianchini, 2015).

Se, por um lado, a Lei Maria da Penha, que é restrita à violência doméstica e familiar, protege os direitos de mulheres, por outro, restringe direitos de agressores. Foram necessárias situações específicas para dar ensejo à sua aplicação: “[...] brutalidade, institucionalização da violência, frequência, reiteração, permanência, intimidação e elevadíssimos índices” (Bianchini, 2015: 223). Em síntese,

[...] decorre de um histórico de discriminação pautado por uma cultura machista que ainda prepondera na sociedade, é uma lei de exceção. Ela busca prioritariamente criar condições de empoderamento para as mulheres [...] (Bianchini, 2015: 221).

Trata-se, por conseguinte, de uma lei de ação afirmativa, que visa à conquista da igualdade de fato entre o homem e a mulher (Bianchini, 2015).

No que se refere especificamente às ações voltadas para o enfrentamento da violência à mulher durante a pandemia da COVID-19, em 2 de abril de 2020, foi anunciado o lançamento de novos canais de atendimento para denúncias de violência doméstica e de outras violações de direitos humanos. O Ministério da Mulher, da Família e dos Direitos Humanos (MMFDH) anunciou a criação de um aplicativo, o qual foi intitulado Direitos Humanos BR. Em 15 de abril de 2020, foi lançada a campanha oficial para a conscientização e o enfrentamento da violência doméstica por meio de parceria entre o MMFDH e o Ministério da Cidadania, objetivando incentivar as denúncias de violência contra mulheres, idosos, pessoas com deficiência, crianças e adolescentes (Alencar et al., 2020).

Nesse passo, cumpre destacar a Lei nº 14.022, de 07 de julho de 2020, que veio garantir a funcionalidade dos serviços de proteção às mulheres enquanto perdurar o estado de calamidade pública, considerando tais serviços essenciais. Assim, garantiram-se o registro de ocorrência por meio eletrônico e também por intermédio de telefones de emergência de órgão de segurança pública, a regular contagem dos prazos processuais, as concessões de medidas protetivas, o atendimento às partes, entre outros serviços necessários para a proteção das mulheres (Brasil, 2020e).

Têm-se também algumas políticas governamentais criadas e aplicadas por alguns estados brasileiros, a exemplo de São Paulo, que implementou o serviço de denúncias de violência contra a mulher em formato *on-line*. O Rio Grande do Sul, por sua vez, aumentou a Patrulha Maria da Penha e criou serviços de assistência pelo aplicativo WhatsApp e de denúncia *on-line*. O Distrito Federal manteve abertos os serviços presenciais necessários e criou campanhas de comunicação e serviços com suporte *on-line*. O Acre adotou aplicativos para informações e denúncias (The World Bank, 2020).

No Espírito Santo e no Amazonas, os governos criaram e divulgaram cartilhas informativas sobre como reconhecer as situações de violência, orientando as mulheres acerca de como devem agir nessas situações e onde procurar ajuda (Alencar et al., 2020). Ademais, é importante referir a ação criada pelo município de Teresina, capital do estado do Piauí, onde os assistentes sociais ofereceram apoio psicológico por meio de mensagens de áudio para as mulheres que se encontravam sob risco de violência. Já o Governo Federal do Brasil inaugurou o plano nacional de contingência, voltado ao enfrentamento da violência contra a mulher durante a pandemia da COVID-19, trazendo orientações e campanhas de conscientização acerca dos serviços e das medidas existentes para prevenção e resposta (The World Bank, 2020).

Além disso, existem ações e projetos da sociedade civil que têm contribuído para a criação de uma rede de proteção e apoio às mulheres vítima de violência, como os projetos organizacionais *Justiceiras* e *Mapa do Acolhimento*, que reúnem profissionais de diversas áreas – psicólogos, advogados, assistentes sociais etc. – com o intuito de prestar atendimento jurídico, assistência psicológica e social. Outra iniciativa importante é a do aplicativo 99, de transporte individual, que fornece desconto às mulheres vítimas de violência para viagens até as delegacias de polícia, visando a incentivar as mulheres a denunciarem os seus agressores (The World Bank, 2020).

Salienta-se, igualmente, a campanha de apelo à comunidade para denunciar agressões, conclamando as pessoas a não ficarem inertes em face da violência doméstica. Esse tipo de campanha já vinha sendo feito e foi reforçado a partir das determinações que impuseram o distanciamento social (Alencar et al., 2020).

Tratando-se de medidas de âmbito municipal, em 18 de março de 2020, a Câmara Municipal de São Paulo promulgou a Lei nº 17.320, regulamentada pelo Decreto nº 60.111, de 08 de março de 2021, que visa a garantir auxílio-aluguel às mulheres vítimas de violência doméstica em situação de extrema vulnerabilidade. Em seu artigo 2º, assim preceituou:

Será concedido auxílio aluguel, de caráter pessoal e intransferível, às mulheres vítimas de violência doméstica em situação de extrema vulnerabilidade, sendo o benefício financeiro destinado à complementação das despesas da família para fins de moradia (Câmara Municipal de São Paulo, 2020).

Outra medida importante foi a trazida pela Lei nº 13.871, de 17 de setembro de 2019, que alterou a Lei nº 11.340, de 7 de agosto de 2006 (Lei Maria da Penha), acrescentando os §§ 4º, 5º e 6º ao artigo 9º e versando sobre a responsabilidade do agressor em ressarcir a mulher pelos danos causados e o erário público pelos custos dos serviços do Sistema Único de Saúde (SUS) no tratamento da vítima de violência doméstica e familiar. O § 4º do artigo 9º da referida lei estabelece *in verbis*:

§ 4º Aquele que, por ação ou omissão, causar lesão, violência física, sexual ou psicológica e dano moral ou patrimonial a mulher fica obrigado a ressarcir todos os danos causados, inclusive ressarcir ao Sistema Único de Saúde (SUS), de acordo com a tabela SUS, os custos relativos aos serviços de saúde prestados para o total tratamento das vítimas em situação de violência doméstica e familiar, recolhidos os recursos assim arrecadados ao Fundo de Saúde do ente federado responsável pelas unidades de saúde que prestarem os serviços (Brasil, 2019).

Além disso, cumpre apontar dois Projetos de Lei em andamento no Senado Federal. O primeiro é o Projeto de Lei nº 4.970, de 2020, que busca alterar a Lei Maria da Penha para que passe a dispor, de maneira mais detalhada, acerca da responsabilidade civil do agressor no que tange aos danos materiais e morais causados à vítima de violência doméstica e familiar. Tal projeto prevê, inclusive, que a sentença condenatória estabeleça os valores mínimos para reparação dos danos sofridos pela vítima. Além disso, almeja que a reparação contemple,

[...] quando da violência resultar morte, as relacionadas ao tratamento da vítima, seu funeral e o luto da família, bem como a prestação de alimentos às pessoas dependentes, levando-se em conta a duração provável da vida da vítima (Brasil, 2020c).

O outro é o Projeto de Lei nº 4972, de 2020, que busca alterar o artigo 107 do Código Penal (Decreto-Lei 2.848, de 7 de dezembro de 1940), para tornar imprescritível crime contra mulher (Brasil, 2020d).

Desse modo, verifica-se que o Brasil dispõe de um arcabouço normativo que, em conjunto com as políticas públicas implantadas, se destina a amparar a mulher vítima de violência doméstica e familiar, além de ter tomado algumas providências pontuais durante a pandemia da COVID-19. Mesmo assim, o que se verifica é que a mulher continua em situação de vulnerabilidade, sofrendo as agruras da desigualdade de gênero, com a violação de muitos de seus direitos. O confinamento imposto pela pandemia trouxe consigo o aumento de conflitos em decorrência do maior tempo de convívio entre agressor e vítima, fazendo emergir a constatação de que ainda é necessário provocar debates e propor medidas que visem a romper o ciclo histórico de violência doméstica e familiar contra a mulher.

## Considerações Finais

Como anunciado, não existe a pretensão de se encerrar o debate acerca de tema tão relevante quanto a desigualdade de gênero e a violência sofrida pela mulher. Em breves pinceladas, porém, é possível reforçar que, no Brasil, longe de ter sido alcançado um estado ideal de efetiva proteção ao gênero feminino, o que se verifica é que a violência tem se perpetuado e, em se tratando especificamente de violência doméstica e familiar, talvez ainda sejam necessárias políticas públicas mais eficazes e penas mais duras aos agressores.

Não é tarefa fácil para o Estado ter ciência daquilo que se passa no recôndito de cada lar, espaço sagrado de intimidade e protegido pela legislação. No entanto, é justamente nesse espaço que, muitas vezes, as mais severas dores e humilhações são impostas às mulheres, impingindo-lhes um sentimento de menos-valia, o qual pode assumir variados graus e trazer sérias repercussões não somente para as mulheres, mas também para os filhos e a família como um todo. Entre as nefastas consequências, destacam-se: maior risco de desenvolvimento de transtornos psiquiátricos, depressão, revolta, medo, raiva, estresse, insegurança, isolamento, apatia, falta de interação com a família e a sociedade, descuido em relação à prole, ideação suicida. Em síntese, podem ocorrer danos à saúde e à qualidade de vida, os quais se manifestam de diferentes maneiras, seja por meio de distúrbios, seja por meio de crises de pânico, de ansiedade, fobias etc.

Se o Texto Supremo assevera que a família tem plena proteção do Estado, a este incumbe o dever de assegurar que todos os seus integrantes estejam a salvo de qualquer forma de violência, em especial, aqueles que historicamente se encontram em situação de vulnerabilidade, sendo imperioso garantir a dignidade da pessoa humana e a plena fruição de todos os direitos fundamentais.

A pandemia da COVID-19, além de constituir uma ameaça à saúde e à vida das pessoas, escancarou, no Brasil, a continuidade do ciclo da violência de gênero, a qual não é desconhecida, mas agravou-se em virtude das circunstâncias advindas do confinamento. Nesse contexto, revelou-se insuficiente a abrangência de boa parte dos serviços nacionais voltados para a violência contra as mulheres. Exemplo disso se deu em relação a vítimas que tiveram dificuldades no que diz respeito a denúncias e consequentes providências pelo fato de viverem em locais que não dispõem de delegacias especializadas no atendimento à mulher (DEAMs), unidades especializadas da Polícia Civil voltadas a ações de prevenção, proteção e investigação de crimes de violência doméstica, às quais compete o registro de boletins de ocorrência e pedidos

de medidas protetivas de urgência. Tal cenário deixou evidente que não basta a existência de políticas públicas, urge que sejam eficazes para todos.

Nesse diapasão, faz-se necessário criar e aperfeiçoar medidas que contribuam para romper o ciclo de violência contra as mulheres. É essencial que os profissionais voltados à proteção das mulheres deem vez e voz a elas, acolhendo-as, buscando resgatar a sua autoestima, valorizando-as como pessoas e preservando os seus direitos a fim de que possam, gradativamente, curar as feridas da alma e exercer, de maneira plena, a cidadania.

Esta sucinta abordagem, por conseguinte, evidencia o acirramento da violência doméstica e familiar e aponta para um único caminho: a necessidade de dar continuidade à luta em defesa dos direitos humanos e do alcance da efetiva igualdade de gênero.

## Referências

- Alencar, J. et al. (2020). *Políticas públicas e violência baseada no gênero durante a pandemia da COVID-19: ação presentes, ausentes e recomendadas*. Brasília: Ipea, Nota Técnica nº 78.
- Almeida, J. S. (2021). “As relações de poder nas desigualdades de gênero na educação e na sociedade”. *Série-Estudos – Periódico do Programa de Pós-Graduação em Educação da UCDB*, 31, 165-181.
- Alves, J. E. D. A., & Cavenaghi, S. M. (2013). “Indicadores de Desigualdade de Gênero no Brasil”. *Mediações*, 18(1), 83-105.
- Barsted, L. L. (2016). “O feminismo e o enfrentamento da violência contra as mulheres no Brasil”. In: Sardenberg, C. M. B., & Tavares, M. S. (Org.). *Violência de gênero contra mulheres: suas diferentes faces e estratégias de enfrentamento e monitoramento*. 19. Salvador: EDUFBA.
- Bianchini, A. (2015). “Direito à não violência contra a mulher no contexto da Lei Maria da Penha: significados e significantes”. In: Ferraz, C. V., & Leite, G. S. *Direito à diversidade*. São Paulo: Atlas.
- Brasil. (1994). *Decreto nº 1.973, de 1º de agosto de 1996*. Promulga a Convenção Interamericana para Prevenir, Punir e Erradicar a Violência contra a Mulher, concluída em Belém do Pará, em 9 de junho de 1994.
- Brasil. (2006). *Lei nº 11.340, de 7 de agosto de 2006*. Cria mecanismos para coibir a violência doméstica e familiar contra a mulher, nos termos do § 8º do art. 226 da Constituição Federal, da Convenção sobre a Eliminação de Todas as Formas de Discriminação contra as Mulheres e da Convenção Interamericana para Prevenir, Punir e Erradicar a Violência contra a Mulher; dispõe sobre a criação dos Juizados de Violência Doméstica e Familiar contra a Mulher; altera o Código de Processo Penal, o Código Penal e a Lei de Execução Penal; e dá outras providências.
- Brasil. (2015). *Lei nº 13.104, de 9 de agosto de 2015*. Altera o art. 121 do Decreto-Lei nº 2.848, de 7 de dezembro de 1940 - Código Penal, para prever o feminicídio como circunstância qualificadora do crime de homicídio, e o art. 1º da Lei nº 8.072, de 25 de julho de 1990, para incluir o feminicídio no rol dos crimes hediondos.
- Brasil. (2019). *Lei nº 13.871, de 17 de setembro de 2019*. Altera a Lei nº 11.340, de 7 de agosto de 2006 (Lei Maria da Penha), para dispor sobre a responsabilidade do agressor pelo ressarcimento dos custos relacionados aos serviços de

- saúde prestados pelo Sistema Único de Saúde (SUS) às vítimas de violência doméstica e familiar e aos dispositivos de segurança por elas utilizados.
- Brasil. (2020a). *Painel de Dados da Ouvidoria Nacional de Direitos Humanos*. Brasília: Ministério da Mulher, da Família e dos Direitos Humanos.
- Brasil. (2020b). “Central de Atendimento à mulher registrou 1,3 milhão de chamadas em 2019”. Cidadania e Assistência Social. <https://www.gov.br/pt-br/noticias/assistencia-social/2020/05/central-de-atendimento-a-mulher-registrou-1-3-milhao-de-chamadas-em-2019>
- Brasil. (2020c). *Projeto de Lei nº 4970, de 2020*. Altera a Lei nº 11.340, de 7 de agosto de 2006 (Lei Maria da Penha), para dispor sobre a responsabilidade civil do agressor sobre danos morais e materiais causados à vítima da violência doméstica e familiar. Senado Federal.
- Brasil. (2020d). *Projeto de Lei nº 4972, de 2020*. Altera o art. 107 do Decreto-Lei nº 2.848, de 7 de dezembro de 1940 (Código Penal), para tornar imprescritível o crime praticado contra a mulher. Senado Federal.
- Brasil. (2020e). *Lei nº 14.022, de 7 de julho de 2020*. Altera a Lei nº 13.979, de 6 de fevereiro de 2020, e dispõe sobre medidas de enfrentamento à violência doméstica e familiar contra a mulher e de enfrentamento à violência contra crianças, adolescentes, pessoas idosas e pessoas com deficiência durante a emergência de saúde pública de importância internacional decorrente do coronavírus responsável pelo surto de 2019.
- Câmara Municipal de São Paulo (2020). *Lei nº 17.320, de 18 de março de 2020*. Dispõe sobre concessão de auxílio-aluguel às mulheres vítimas de violência doméstica, no Município de São Paulo, e dá outras providências.
- Carvalho, D. M. (2018). *Direito das famílias*. 6ª ed. São Paulo: Saraiva Educação.
- Comissão Interamericana de Direitos Humanos. (1994). *Convenção Interamericana para prevenir, punir e erradicar a violência contra a mulher*, “Convenção de Belém do Pará”. Belém do Pará: CIDH.
- Dias, M. B. (2016). *Manual de direito das famílias*. 11ª ed. rev., ampl. e atual. São Paulo: Revista dos Tribunais.
- Duarte, C. L. (2003). “Feminismo e literatura no Brasil”. *Estudos Avançados*, 17(49), 151-172.
- Duarte, M., & Machado, H. (2015). “Introdução. Violências de gênero e direito(s): diálogos feministas”. *Ex aequo*, 31, 09-11.
- Duprat, D. (2015). “Igualdade de gênero, cidadania e direitos humanos”. In: Ferraz, C. V., & Leite, G. S. *Direito à diversidade*. São Paulo: Atlas.
- Ferraz, C. V., & Leite, G. S. (2015). *Direito à diversidade*. São Paulo: Atlas.
- Fiocruz. (2020). *Saúde Mental e Atenção Psicossocial na Pandemia da COVID-19: violência doméstica e familiar na COVID-19*. Brasília: Fundação Oswaldo Cruz.
- Fórum Brasileiro de Segurança Pública. (2020). *Anuário Brasileiro de Segurança Pública*. 14.
- Jesus, D. (2015). *Violência contra a mulher: aspectos criminais da Lei n. 11.340/2006*. 2ª ed. São Paulo: Saraiva.

- Marques, E. S. et al. (2020). “A violência contra mulheres, crianças e adolescentes em tempos de pandemia pela COVID-19: panorama, motivações e formas de enfrentamento”. *Cadernos de Saúde Pública*, 36(4), Epub.
- Pinto, C. R. J. (2010). “Feminismo, história e poder”. *Revista de Sociologia e Política*, 18(36), 15-23.
- Reger M. A., Stanley I. H., & Joiner T. E. (2020). “Suicide Mortality and Coronavirus Disease 2019 – A Perfect Storm?”. *JAMA Psychiatry*, 77(11), 1093-1094.
- Rosa, C. P. (2019). *Curso de direito de família contemporâneo*. 5ª ed. rev., ampl. e atual. Salvador: JusPODIVM.
- Santos, L. S. E. et al. (2020). *Impacts of the COVID-19 pandemic on violence against women: reflections from the theory of human motivation from Abraham Maslow*. SciELO Preprints.
- Sardenberg, C. M. B., & Tavares, M. S. (Org.). (2016). *Violência de gênero contra mulheres: suas diferentes faces e estratégias de enfrentamento e monitoramento*. 19. Salvador: EDUFBA, 2016.
- Silva, A. K. L. S. (2013). “Diversidade sexual e de gênero: a construção do sujeito social”. *Revista do NUFEN*, 5(1), 12-25.
- Souza, J. G. (2019). “Desigualdade de gênero: a participação feminina na política brasileira”. *Revista Direito UNIFACS – Debate Virtual*, 228.
- The World Bank. (2020). *Addressing Violence against Women (VAW) under COVID-19 in Brazil*. Brasil: Banco Mundial.
- United Nations Population Fund. (2020). *Doença pelo coronavírus - preparação e resposta - Resumo Técnico Provisório do UNFPA*. 23.
- Vieira, P. R., Garcia, L. P., & Maciel, E. L. N. (2020). “Isolamento social e o aumento da violência doméstica: o que isso nos revela?”. *Revista Brasileira de Epidemiologia*, 23, e200033. Epub.



*Brèves de solitude. Les petites fictions coronaviennes* de Sylvie Germain

*Brèves de solitude. Sylvie Germain's little coronavirian fictions*

**Sandrine Marcillaud-Authier**<sup>99</sup>

Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle – CERACC  
Paris

<https://orcid.org/0000-0003-0978-4932>

[sandrine.authier@gmail.com](mailto:sandrine.authier@gmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3615>

DOI : 10.25965/trahs.3615

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Résumé :** L'exceptionnelle pandémie de covid 19 fait son entrée en littérature en devenant un objet problématique de représentation verbale. À tous égards elle questionne notre rapport au monde, aux autres corps –le nôtre, mais aussi ce corps social sur lequel elle fait peser une violence inédite. Il revient ainsi à la création artistique de s'en emparer afin de la rendre sinon intelligible du moins dicible. Telle est l'entreprise romanesque de Sylvie Germain. Son dernier opus, *Brèves de solitude*, compose ce que le virus décompose et risque de dissoudre : le lien déjà fragile entre les êtres. Le texte mime, en une architecture savamment musicale et contrapuntique, cette partition d'existences disjointes qui se croisent et parfois se rencontrent, égrenées par une narration à la fois réaliste et poétique. Les mots organisent un vaste poème en prose où le tragique des temps se donne à voir et à penser, mais aussi à espérer et à rêver. Mosaïque de vies immobiles, le récit dénude ses figures de confinement, explore et ouvre leurs cases et leurs cages. Il n'est en effet de plus belle exaltation de la liberté qu'au fond des fers invisibles de l'ordinaire.

**Mots clés :** pandémie, roman, récit poétique, tragique, confinement

**Resumen:** La excepcional pandemia de Covid-19 sale al escenario en la literatura convirtiéndose en objeto de reflexión acerca de la representación verbal. En todos los aspectos, pone en tela de juicio nuestra relación con el mundo, con el cuerpo de los demás – el nuestro, pero también este cuerpo social para el cual representa un peso de una violencia inaudita. Así es como le corresponde a la creación artística abordar el asunto para que se haga, si no inteligible por lo menos dicible. Tal es el propósito novelesco de Sylvie Germain. Su último opus, *Breves escenas de soledad*, compone lo que el virus descompone y amenaza con romper: el vínculo ya frágil entre los seres humanos. El texto imita, en una arquitectura hábilmente musical y

---

<sup>99</sup> Professeure de lettres modernes, docteur ès lettres, directrice des Éditions transmédias à l'Onisep (Office national d'information sur les enseignements et les professions). Spécialiste du roman français contemporain, de la seconde moitié du XXe au XXIe siècle (notamment Vassilis Alexakis, Dominique Fernandez, Benoîte Groult, Georges Simenon), des « Hussards » (doctorat de troisième cycle littérature et civilisation françaises : Une poétique de l'insolite : l'œuvre d'Antoine Blondin, Université Paris3-Sorbonne nouvelle). Membre du CÉRACC de Paris 3-Sorbonne Nouvelle (Centre d'Études sur le Roman des Années Cinquante au Contemporain).

contrapuntística, esa partitura de existencias disjuntas que se entrecruzan y a veces se encuentran, desgranadas en una narración a la vez realista y poética. Las palabras construyen un gran poema en prosa en que lo trágico de nuestros tiempos se convierte en materia de representación, en motor de esperanza y ensueño. Como un mosaico de vidas inmóviles, el relato desnuda sus figuras de confinamiento, explora y abre sus celdas y jaulas. En efecto, no existe más bella exaltación de la libertad que la que se encuentra en el fondo de los invisibles hierros de lo cotidiano.

Palabras clave: pandemia, novela, relato poético, trágico, confinamiento

Resumo: A excepcional pandemia do covid 19 entrou na literatura ao tornar-se um objeto problemático de representação verbal. Em todos os aspetos, esta pandemia questiona a nossa relação com o mundo, com outros corpos —o nosso, mas também este corpo social sobre o qual ela exerce uma violência sem precedentes. Cabe assim à criação artística apoderar-se dela para a tornar num fenómeno, ao melhor inteligível, pelo menos dizível. Tal é a empresa novelista de Sylvie Germain. A sua última obra, *Brèves de solitude*, compõe o que o vírus decompõe e ameaça de dissolver : a já frágil ligação entre os seres. O texto mima, numa arquitetura inteligentemente musical e contrapontística, esta partitura de existências desarticuladas que se cruzam e por vezes se encontram, destilada por uma narrativa tanto realista como poética. As palavras organizam um vasto poema em prosa no qual a tragédia dos tempos se dá para ser vista e pensada, mas também para ser esperada e sonhada. Um mosaico de vidas imóveis, a história desnuda as suas figuras de confinamento, explora e abre as suas caixas e jaulas. Afinal, não há mais bela exaltação da liberdade do que nas prisões invisíveis do ordinário.

Palavras chave: pandemia, novela, narrativa poética, trágico, confinamento

Abstract: The exceptional Covid-19 pandemic has made an entrance into literature by becoming a problematic topic of verbal representation. In every respect, it questions our relationship to the world and to other bodies – our own but also the social body that it has been impacting with unprecedented violence. It is therefore the responsibility of artistic creation to get hold of it and make it speakable if not intelligible. Such is Sylvie Germain's novelistic undertaking. Her latest opus, *Brèves de solitude*, reorganizes what the virus has been disorganizing and even threatening to dissolve: that already fragile bond between people. Following a clever musical and contrapuntal architecture, the text mimes the score of disjointed lives which run into one another and sometimes even meet, step by step along a narration that is both realist and poetic. The words shape into a vast prose poem where today's tragic is awaiting to be seen and grasped but can also beget hopes and dreams. Like a mosaic of still lives, the story unveils its characters under lockdown, exploring their boxes and cages. Indeed, there is no better exaltation of freedom than that which lies at the bottom of the invisible shackles of ordinary life.

Keywords: pandemic, novel, poetic narrative, tragic, lockdown

Le visage ne ment jamais : c'est l'unique carte qui  
enregistre tous les territoires que nous avons habités.  
(Sepulveda, 1998 : 10)

Sur la couverture, le mot « roman » incrusté dans une loggia à la lumière bleu nuit. Un immeuble, des balcons, des couleurs chaudes et froides qui se regardent et se répondent. Délimitées, isolées, encagées dans une même palette chromatique. On distingue une seule ombre humaine accoudée à la rambarde, celle de l'autrice, peut-être. Un de ces marionnettistes omnipotents et omniscients tirant les ficelles d'un scénario bien huilé avec des personnages hauts en couleurs ? Plane plutôt en ombre chinoise la silhouette d'une observatrice méticuleuse du monde et des êtres qui le peuplent. Par petites touches, en peintre attentive et attentionnée, l'artiste crée cette toile contemporaine, où se donnent à voir et à lire les « vies minuscules » de personnages qui se croisent et de destins qui s'entrecroisent. Elle compose cette œuvre du confinement d'une humanité enfermée malgré elle. Là où tout est double parce que rien n'est simple. Ni blanc ni noir. Ni bien ni mal. Un texte en deux parties, comme les deux profils d'un même visage, les deux faces d'une pièce.

C'est « Autour d'un silence » assourdissant que s'ouvre la première partie du livre. Huit personnages dont le lecteur connaît les prénoms alternent avec huit anonymes caractérisés génériquement (« Le bizarre », « L'égaré », etc.), comme un contrepoint à la ligne narrative qui autorise prolongements et échos jusque dans une deuxième partie au titre mystérieusement évocateur « Lune solitudes ». Huit individus et un « Lui » final. Des mini-portraits se juxtaposent, des micro-récits s'enchâssent. Rien n'est manichéen, tout est simplement humain. La sidération qui envahit la société lors du premier confinement au printemps 2020 se manifesta d'abord au travers d'une kyrielle d'images qui passent en boucle dans les médias et n'en finissent pas de montrer rues vides, places inoccupées, bords de mer abandonnés ou campagnes oubliées. Un monde déserté. Une absence de vie. Apparente. *Brèves de solitude* dessine une constellation de poche, organise les micro-révolutions astrales de personnages paradoxalement mis en relation, alors que la nouvelle peste confine les êtres. Les femmes en constituent les foyers privilégiés. Gravite autour d'elles une humanité contrainte. Pour la romancière, la fiction qui sans cesse déplace et remplace ses créatures actionne un jeu de miroirs qui questionne leurs surfaces et leurs vies profondes, composant une mosaïque réaliste de fragments oniriques.

Sans crier gare, une pandémie d'un genre inconnu se répand sur terre. Quand la science-fiction le dispute au réel, il n'est plus besoin d'imaginer des scénarios improbables. Il suffirait de regarder et de relater. Au fil des pages, maintes mentions de ce que Roland Barthes qualifie d'« effets de réel » (Barthes, 2002 : 31) ancrent les histoires narrées dans la contemporanéité. L'on trouve ainsi l'évocation de ce « détail concret » qui « est constitué par la collusion *directe* d'un référent et d'un signifiant ». Innombrables, ces marqueurs qui caractérisèrent, parfois outrancièrement, ces semaines de réclusion, apparaissent discrètement disséminés au cœur des lignes. Pour lutter contre le virus, on encourage le recours au télétravail. Merlin s'en accommode : « Travailler à domicile ne lui pose pas de difficultés, depuis qu'il a quitté l'enseignement il pratique le télétravail en alternance. Il n'alterne plus, voilà tout » (Germain, 2021 : 103)<sup>100</sup>.

La situation semble plus compliquée, en revanche, pour le père d'Emir « qui s'improvise brièvement instituteur avant de retourner à son télétravail » (Germain, 2021 : 98). Il faut dire que la fermeture des établissements scolaires a considérablement modifié les habitudes familiales autant que l'idée que chacun pouvait avoir de

---

100 Toutes les citations de l'œuvre renvoient à cette édition.

l'école. Pas si simple de faire la classe. Enseigner est soudainement devenu un « vrai » métier. Quand les personnages ne peuvent poursuivre leur activité professionnelle, à la crainte de la maladie s'ajoute alors l'angoisse des fins de mois difficiles. C'est le cas du voisin de Xavier : « chaque jour qui passe lui coûte cher, toujours plus cher, son métier ne relève pas du télétravail, il est restaurateur et ne sait pas comment il pourra payer ses trois employés à la fin du mois, et le loyer de son magasin, et si ça continue, celui de son appartement. » (Germain, 2021 : 110).

Insidieuse, la misère grouille cachée, à l'instar de cet « Indéfini » qui « est là, couché à même le sol, tout ruisselant de pluie, de fièvre, les deux mélangées. » (Germain, 2021 : 90). Qui est-il ? Tout le monde et un peu de chacun d'entre nous ? Celui dont on évitait de croiser le regard, comme si la misère était contagieuse. D'ailleurs, lorsque Joséphine « aperçoit un individu à moitié couché sur un banc » (Germain, 2021 : 17), elle ne peut retenir une interrogation suspecte et tendancieuse : « C'est quoi, ça encore ? se demande-t-elle suspicieuse, le bonbon en suspens devant sa bouche entrouverte. » (Germain, 2021 : 18). L'utilisation du pronom démonstratif tend à disqualifier plus qu'à qualifier l'être évoqué. Le pas est vite franchi par la vieille femme et voici le pauvre hère affublé d'une litanie de prédicats tous plus stéréotypés les uns que les autres :

C'est quoi ce jean-foutre qui roupille en plein après-midi, affalé sur un banc public, au lieu de travailler ? Peut-être est-il en train de cuver – bière, vin, drogue, bamboche... un peu de tout ? À moins que ce ne soit un clandestin qui se planque au hasard de sa cavale ? Sans-papiers, sans-pays, sans-domicile, sans-travail, sans-argent, sans-personne, sans rien de rien. Donc prêt à tout, qui sait, pour sauver sa peau ? (Germain, 2021 : 18).

L'ignorance et une sensation d'insécurité conduisent à des discours extravagants qui peuvent devenir des plus dangereux. L'énumération asyndétique déroule les manques constitutifs d'une vie humaine somme toute élémentaire : avoir une identité, une patrie, un logement, une profession rémunérée, un entourage, un petit quelque chose. Avoir tout cela pour... être... quelqu'un et en abyme un personnage.

Et pendant ce temps, l'irrationnelle peur conduit à adopter des comportements aux antipodes les uns des autres. Les messages martelés à longueur de temps n'y sont sans doute pas pour rien :

à la radio, à la télévision, on ne parle que de cette foutue pandémie, égrenant le nombre croissant des infectés et surtout des morts comme une horloge égrène les heures en tictaquant fielleusement à chaque seconde (Germain, 2021 : 130).

Pas un jour sans cette antienne comptable tel un index pointé et accusateur enclin à culpabiliser la population. Le temps nous est compté :

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible,  
Dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi ! »  
(Baudelaire, 1972 : 206).

Sont-ce les mêmes qui dans cette étrange époque ont amassé des dizaines de rouleaux de papier toilette ? Merlin, lui aussi,

a fait provision de quelques paquets dans l'idée d'illustrer cette grande guerre du P.Q., qui, à défaut d'atteindre une

gloire homérique, a battu un record honorable dans l'ordinaire compétition de la bêtise et de la mesquinerie (Germain, 2021 : 104).

Peur du manque et angoisse viscérale de la saleté, comme si ne pouvoir nettoyer ses propres excréments ravalerait à l'animalité. Confiné, l'être humain est un animal enfermé qui doit, ironie des choses, s'autoriser lui-même à sortir. Parfois, comme le rappelle Garou quand il sort promener son chien, « il pourrait cocher deux fois la case figurant dans son "attestation de déplacement dérogatoire" » (Germain, 2021 : 135) puisqu'il cumule la permission d'une heure d'oxygénation quotidienne et la nécessaire sortie pour subvenir aux besoins de son animal de compagnie.

La réclusion obligatoire pousse à son paroxysme des comportements violents, décuple des souffrances tues et multiplie des horreurs à peine masquées. Que se passe-t-il de l'autre côté du balcon ? Prenons ce voisin

plutôt sympathique, souriant. Un banal salaud dès qu'on l'engage, qui sort de ses gonds pour un rien et qui hurle contre sa femme, leurs deux enfants, lesquels crient à leur tour, ou pleurent (Germain, 2021 : 105).

On entend des portes qui claquent, des bris de vaisselle. Des soupçons de violence conjugale, de maltraitance viennent à l'esprit, mais la tentation est forte de fermer les yeux et les fenêtres. Silence. Le confinement étouffe les bruits de la ville, des voitures, des usines, des transports. Tous les bruits. Y compris ceux que l'on ferait en dénonçant, en disant. L'être est cerné, en état de siège. Même quand les gens se croisent dans le square, ils sont enserrés dans un périmètre clôturé. Une barrière contre l'extérieur. Au dehors, c'est le monde du dedans qui prend le dessus. Les personnages ne parlent pas mais ils pensent.

Le narrateur nous entrouvre la porte de leur for intérieur. Jetons un œil pudique. Ici tout est question de regard. Un personnage en regarde un autre, un regardant et un regardé, et inversement. Sur un banc,

l'individu vient de sursauter à cause du cri strident d'un enfant : « Il est épuisé. Il y a si longtemps qu'il est en marche, si longtemps qu'il ne dort plus que par à-coups, à l'arraché, là où il peut (Germain, 2021 : 22).

Ligne descriptive de l'intranquillité totale de celui qui ne peut à aucun moment goûter un repos salvateur. Dans la rue aussi, il convient de se donner une contenance en prenant un journal par exemple, et même si on « ne comprend rien à ce qui est écrit », il importe de préserver les apparences pour ne pas éveiller les soupçons ni trop effrayer les bonnes gens. Faire semblant dans cette société où règne le culte du paraître, où le peuple se repaît des beaux corps, des plastiques fines ou des silhouettes charnelles, et aujourd'hui dans une société propre et saine qui ambitionne de protéger envers et contre tout la santé de ses concitoyens. Guillaume, qui a bien « envie d'allumer une cigarette » (Germain, 2021 : 24), constate cet hygiénisme de bonne conscience qui prône l'interdiction de fumer dans un square et en souligne l'ironique paradoxe : « depuis peu, un nouvel ennemi des poumons, beaucoup plus virulent que le tabac, a fait son entrée dans le pays. Mais il est invisible et inodore, celui-là, et on a du mal à le pister » (Germain, 2021 : 24).

Il faut protéger à tout prix, quelles qu'en soient les conséquences. Au plus fort du confinement, au cœur de la crise, c'est la détresse silencieuse et criante des personnes âgées qui résonne et ébranle, ces emmurées vivantes qui deviennent les empêchées d'être visitées. Serge en fait l'amère expérience lorsqu'il doit rester dehors,

« l'entrée de la résidence lui ayant été interdite. Plus aucune visite n'est permise par mesure de sécurité sanitaire, et ce, pour une durée indéterminée » (Germain, 2021 : 76-77). Désormais, on peut mourir de chagrin mais pas de ce mal difficilement nommable : « Mais c'est quoi, ce Coronagugusse » (Germain, 2021 : 83). Nul ne le sait vraiment.

Un « ça » impalpable et satanique qui empêche de sortir, de circuler librement, d'être ensemble. Des couples sont séparés, Sybil n'a pu rejoindre son compagnon. La géographie renoue avec les frontières. Des barrières renaissent entre les êtres. Un fils ne peut plus voir sa mère. Serge ne lui offrira pas les pâtisseries qu'elle aimait tant, il ne les gardera pas pour lui mais les laissera « au milieu du banc avant de s'en aller » (Germain, 2021 : 85) ce qui ravira « le quelconque » (Germain, 2021 : 86) qui passait par là. L'adulte s'en retourne, l'Ehpad conserve égoïstement les siens. Le jeune Émir, quant à lui, ne peut comprendre que sa maman qu'on applaudit tous les soirs à 20 heures doit rester loin de lui pour son bien :

Sa mère a quitté la maison. C'est pour les protéger lui et son père, lui a-t-on expliqué. Les protéger de quoi ? C'est idiot, c'est quand elle est avec lui qu'elle le protège, pas quand elle est absente (Germain, 2021 : 100).

L'explication rationnelle ne convainc pas et n'atténue pas la souffrance de l'enfant qui pleure en entendant la voix de sa mère, en regardant son visage sur un écran. De l'autre côté, quand Mme Georges apprend qu'elle ne verra pas son fils, « elle a beau en comprendre la cause, elle ressent cet empêchement comme une défection, un abandon » (Germain, 2021 : 115). Description déchirante de ces aïeux compagnons d'établissement de la mère de Serge et dont l'esprit parfois s'égaré :

Un enfermement gigogne : dans leur corps impotent, dans les douleurs dont elles sont percluses, dans leur solitude, voire leur abandon, dans le fatras de leurs souvenirs rongés par les mites de l'oubli... (Germain, 2021 : 83-84).

Tragédies d'histoires. Tout est joué d'avance et on connaît l'issue fatale. Le chagrin dévaste et emporte jusque dans la tombe. Là où l'obscurité règne. Inexorablement. Amour maternel et amour filial se voient séparés, déchirés, enfermés mais à part.

Pour autant, tout n'est pas totalement sombre dans l'œuvre de Sylvie Germain. Comme une voix dans la nuit, d'un chapitre l'autre, d'une partie à la suivante, en écho parfois inversé, les personnages se (re)trouvent. Magali passe devant « le jeune homme noir engoncé dans sa parka et son bonnet » (Germain, 2021 : 47), ce « pathétique » qui se demande à la page suivante : « Pourquoi l'enfant lui a-t-il tiré la langue d'un air hargneux ? Parce qu'il est noir ? » (Germain, 2021 : 48). Les êtres reviennent. On les reverra, à l'instar de Magali dans « Ehtnaca », Joséphine dans « Véronique », on croise Émile Émir, Stella Yllka, et l'on pourrait multiplier les exemples.

Au cœur de l'œuvre, chaque ligne met en mots son envers possible, redessine les contours d'une intériorité nouvelle, métamorphose le quotidien avec de petites touches colorées. La pandémie fut, sans conteste, terrifiante, mais elle donna également lieu à de belles choses. Outre les applaudissements des soignants, les balcons devinrent des adjuvants insolites. Une passerelle d'un appartement à l'autre. Un lien entre voisins, parfois au sein de la famille elle-même. Le soir, Émir écoute son père qui « lui parle de l'espace céleste, des planètes et des cycles des astres » (Germain, 2021 : 101) ; Joséphine se voit invitée par la gardienne à partager un balcon « histoire de prendre l'air » (Germain, 2021 : 197) ; Merlin découvre les habitants d'à-côté « avec lesquels il échange dorénavant salutations courtoises, papotages et

parfois des apéritifs cloisonnés » (Germain, 2021 : 104-105). Cette situation virale lui a même permis de reprendre son premier métier. Il enseigne à la petite Lola « le dessin, l'art des couleurs, il lui montre des reproductions de tableaux, les lui commente, chacun dans sa cage à quelques mètres de distance. » (Germain, 2021 : 107). La fillette prend plaisir à écouter et à créer. Elle tient les fils d'une tapisserie artisanale et mythologique qu'elle autorise par sa seule présence. Merlin retrouve sous ses yeux et dans son imaginaire le fabuleux Enchanteur :

Cette légende l'émerveille car le magicien a le don de se métamorphoser en oiseau, de parler avec les arbres, les éléments, les animaux, de voyager dans le temps, de se rendre invisible dans un pommier, et il vit en union avec la forêt (Germain, 2021 : 107).

Un éveil à la sensualité.

Ces *Brèves de solitude* sont autant de « métamorphoses », micro-récits fictionnels et profondément réels à la fois. Tout est inventé et tout est vrai. Chaque chant met en scène et en texte de petites histoires prisonnières de cette grande Histoire qui se joue là, en ce moment-même, dans le double mouvement centrifuge et centripète d'une double temporalité où se confondent temps de la création et temps de la lecture. Souvenons-nous des premiers vers d'Ovide :

Mon intention est de parler de formes métamorphosées  
En corps nouveaux ; dieux, qui avez pris part à ces transformations,  
Inspirez mon entreprise et accompagnez ce poème  
Qui, des origines du monde jusqu'à nos jours, est éternel  
(Ovide, 2001 : 31).

À Sylviane Coyault qui l'interroge sur son recours aux mythes, l'écrivaine insiste sur le caractère extra-ordinaire de ces contes qui ne cessent de défier le temps :

Les grands mythes ont une dimension intemporelle – et cela leur donne une force toujours neuve, actuelle. Ils peuvent en effet très bien « illustrer », éclairer l'actualité, siècle après siècle. Parce qu'en vérité l'Histoire se répète sans cesse sous des dehors de nouveautés ; une guerre éclate sitôt une autre achevée, ou plutôt les guerres n'en finissent pas de s'enchaîner, elles se génèrent les unes les autres. La violence humaine, sa folie, ses fureurs, ses passions, ne changent que d'aspect, elles renouvellent leur mise en scène, leurs moyens de destruction, mais au fond, la dynamique et le processus sont toujours les mêmes. Les grands mythes sont perpétuellement contemporains (Coyault, 2020).

« Chanter les êtres et les corps », « la violence humaine, sa folie, ses fureurs, ses passions », le roman conte tout cela. Le corps, ou plutôt le regard porté sur celui-ci, occupe une place prépondérante dans l'œuvre : corps jeune ou vieillissant, admiré ou violé, malade, épuisé. Sans omettre ces corps, source de tous les fantasmes, objets convoités dans les films X. L'homme, qui « frôle la crise de nerfs à force de frustration » (Germain, 2021 : 130) jette son dévolu sur ce type de productions :

Il regarde des baisés en série, les corps sont jeunes, d'une plastique formatée par la musculation, la chirurgie, les prothèses, l'épilation intégrale ; de beaux morceaux de viande

lisse et luisante qui s'entrechoquent, s'entre-pénètrent en ahanant d'un air morne (Germain, 2021 : 131).

Description sordide de ce qui n'est plus du domaine du corps mais des amoncellements de chair, trivialité des individus qui se livrent à « des scènes où rivalisent l'obscène, l'humiliation et la cruauté, sadiques et maso. » (Germain, 2021 : 131). S'ensuit une longue énumération paratactique qui mêle attitudes, tenues vestimentaires et autres attirails, de toutes les pratiques sexuelles possibles. Guillaume se rappelle même les jeux essayés avec sa compagne, souvenir encore plus prégnant quand il remet la main sur son masque Garou.

Le roman dans son ensemble évoque les obsessions, préoccupations et autres tourments que peuvent éprouver les personnages que ce soit dans la relation aux corps des autres ou dans le rapport qu'un individu peut entretenir avec le sien. Maintenant que les « soins sont finis » (Germain, 2021 : 41) et que « ses cheveux repoussent », Magali prend conscience de ce qui lui a tant manqué : « Le goût du dehors, et des autres. Le goût des corps. » (Germain, 2021 : 42). Elle regarde Anaïs, une fille « assise à califourchon sur le banc » (Germain, 2021 : 49) : « sa main retombe sur sa tête, ses doigts jouent avec ses cheveux bariolés ». Attribut de la féminité et de la séduction par excellence, la chevelure rassemble ces femmes dans une semblable posture contemplative. À l'opposé des physionomies juvéniles, celle de Joséphine qui s'appuie sur sa canne, ou celles de toutes ces vieilles personnes engoncées « dans leur corps impotent, dans les douleurs dont elles sont percluses » (Germain, 2021 : 83).

Lorsque l'œuvre convoque le corps souffrant ou ayant souffert, celui-ci porte inévitablement les stigmates des sévices reçus qu'ils proviennent du temps qui passe ou qu'ils aient été provoqués par la main de l'homme. Quand Stella fait les vitres, la posture adoptée dévoile une partie du corps en même temps qu'elle révèle les traumatismes endurés :

son tee-shirt remonte, dénudant le bas de ses reins, tandis que les manches glissent, découvrant ses avant-bras. Reins et bras sont zébrés de cicatrices qui semblent provenir de lacérations et de brûlures (Germain, 2021 : 118).

Cette vision traumatique va avoir des répercussions inattendues. Métamorphose des rapports humains. Madame Georges réussit à se lever entendant un cri perçant. Stella, « la tête penchée sur la cuvette, les épaules secouées de convulsions » (Germain, 2021 : 120) découvre une face insoupçonnée de la vieille femme qui lui porte aide et réconfort en lui préparant un bain avec de « l'huile aux fleurs des champs » (Germain, 2021 : 121) à laquelle elle adjoint quelques gouttes « d'huile essentielle de menthe poivrée ». Les contours de la pièce s'estompent à mesure que l'atmosphère vaporeuse envahit l'espace. Les barrières murales du présent deviennent poreuses aux souvenirs qui s'engouffrent dans la brèche : « la violation continue de son corps, de son esprit, avec la profanation de sa chair, de sa vie » (Germain, 2021 : 124). Elle laisse tout ce passé, toute cette violence, toute cette inhumanité à Yllka, « désormais elle s'appelle Stella » (Germain, 2021 : 124). Oublie-t-on jamais ? Deux prénoms dérivés du mot « étoile », mais deux siamoises dans un même corps.

Quand le monde du dehors pénètre le dedans, la métamorphose de l'espace s'accompagne d'un envahissement de l'intériorité, y compris chez les personnages les plus jeunes. Le petit Émir « s'est construit une hutte dans un angle de sa chambre » (Germain, 2021 : 97). C'est son cocon protecteur depuis le départ de sa mère, son antre utérin. Lové contre sa peluche, il ferme les yeux et se laisse porter à rêver : il « voit défiler des images sous ses paupières, toutes en gros plan, comme si les lentilles des

jumelles s'étaient collées à ses yeux. Le visage de sa mère a la brillance de la lune » (Germain, 2021 : 101). L'écrivain, quant à lui, déambule dans son appartement « comme dans les salles d'un musée, d'un château, et quand ça lui chante, entièrement nu » (Germain, 2021 : 129). Il est l'heure de quitter ses oripeaux. La nudité, qui est à la fois le fait d'être nu et celui de se mettre à nu, marque le passage vers un nouveau monde, transmué et métamorphosé, toujours empreint de sensualité.

L'œuvre met en lumière cette quête des sens au cœur de ce temps où le sens fait défaut, dans ce confinement insensé où l'on s'évertue à chercher un sens. En filigrane peut-être ce besoin vital de cette culture dont les espaces « d'exposition », musées, théâtres, cinémas, librairies ont fermé, inaccessibles désormais. L'art sous toutes ses formes ouvre les portes de cet autre monde dans une pulsion de vie et un battement de cœur. Tous les arts, - littérature, musique, peinture -, tous les sens, vue, ouïe, odorat, toucher, goût. Chacun peut puiser à l'envi dans des croisements suggérés. Sans oublier qui on est, d'où on vient. Se rêver est une chose, être en est une autre.

Anaïs, c'est Alice au pays des parfums. Celle qui ambitionne de devenir « nez » « est tombée dans le puits du texte comme Alice dans le terrier du Lapin blanc » (Germain, 2021 : 51). Elle a beau avoir « un odorat aiguisé, une passion pour les odeurs doublée d'une fine mémoire olfactive » (Germain, 2021 : 49), cela ne suffit pas « pour entrer dans une université ou un institut spécialisé » (Germain, 2021 : 50). Xavier, le sculpteur de papier toilette puise son inspiration dans cette razzia hygiéniste qui s'est emparée des gens en quelques jours :

Il a découpé de longues bandes du précieux papier, les a collées sur des lanières de toile taillées dans un drap et a dessiné sur chacun de ces rouleaux une forêt en continu pour rappeler que chaque année plus de dix millions d'arbres sont abattus afin de fabriquer cette douce torchette pour troufignons conchiés (Germain, 2021 : 104).

Dérision de cette entreprise ambitieuse qui se trouve vite ridiculisée dans les titres donnés à sa création : « Procession d'arbres pénitents au crépuscule » devient une fois que les rouleaux fixés au balcon connurent leurs premières averses « Chant de la pisse verte après la pluie » (Germain, 2021 : 104). N'est pas artiste qui veut. Peut-être eût-il mieux valu qu'il restât enseignant. La palette chromatique offerte par le pseudo-artiste Xaxier est une source d'émerveillement bien moindre au regard des sortilèges merveilleux que l'ex-professeur Merlin parvient à faire naître dans l'imaginaire de la petite Lola. L'écrivain, qui brandit l'Apocalypse de Jean et « note les pensées qui lui viennent dans la foulée de sa lecture » (Germain, 2021 : 24) croira un moment qu'avoir du temps suffit à bâtir une œuvre mais

à part l'ambition de créer un grand roman, il n'a aucun projet précis, pas de sujet, pas d'histoire qui se profile, pas de personnages un tant soit peu consistants qui s'imposent, rien qu'un bric-à-brac d'idées mollassones et d'images éculées sous leur lustre aguicheur (Germain, 2021 : 130).

Difficile de rivaliser avec le cortège des œuvres qui accompagnent presque chaque page, chaque personnage comme autant de mises en abyme intertextuelles. Chaque chapitre est une huître qui renferme sa perle. Magali « fait partie des personnes à risque, ce qui lui vaut une double peine » (Germain, 2021 : 159). Tout juste sortie d'un mal, voilà qu'un autre s'abat. Réclusion totale. Le monde industriel et bruyant s'est tu. La nature reprend ses droits. Place aux chants des oiseaux, du moins à la

campagne. Magali habite en ville, alors « elle écoute de la musique, vocale, instrumentale, ancienne autant que contemporaine » (Germain, 2021 : 162). Elle s'offre avec le « quintette de Schumann pour piano et quatuor à cordes » un voyage en terre romantique. Les mouvements épousent ses rêveries, les accents avivent ses émotions, ce morceau lui fait songer à sa fille, l'aide à mettre du sens. À la musique, d'autres vont préférer le cinéma, ou la peinture. Il est tentant de voir dans l'évocation de certaines toiles une métaphore de cette soif d'évasion contenue dans un intérieur retenu.

Ce n'est pas la « fenêtre » traditionnellement perçue comme ouverture vers l'extérieur, échappée, légèreté, qui intéresse notre personnage, c'est l'objet en lui-même, comme dans les tableaux de Vilhelm Hammershøi, Edward Hopper ou Albert Marquet : « Rectangles où filtre la lumière à travers les fentes d'un volet, la blancheur d'un voilage, ou simplement la nudité des vitres. » (Germain, 2021 : 112-113). La lumière filtre à travers les vitres ou par l'entrebâillement des persiennes. L'imagination peut alors s'aventurer par-delà comme celle de la petite fille du *Pain noir* de Georges-Emmanuel Clancier qui rêve en s'engouffrant dans la minuscule ouverture : « La petite regardait les cœurs de lumière percés dans les volets massifs. Était-ce beau ! [...] un regard sur la chambre encore envahie par la moiteur de la nuit mais où le jour de juin, sa franchise et sa fraîcheur pénétraient de plus en plus par les cœurs rayonnants » (Clancier, 1992 : 11). Fénia, elle, malgré sa mémoire défaillante, récite des poèmes, une strophe de Du Bellay qu'on trouve dans « Serge » (Germain, 2021 : 81) comme dans « Quelqu'un » :

Si onques de pitié ton âme fut atteinte,  
Voyant indignement ton ami tourmenté,  
Et si onques tes yeux ont expérimenté  
Les poignants aiguillons d'une douleur non feinte... (Germain,  
2021 : 174)

Les vers des poètes, les mots des chanteurs. Réciter et écouter, parler et entendre. Quand virus et confinement réduisent le monde au silence, la voix est trace de vie. Le fils rappelle avec émotion les histoires que sa mère lui lisait enfant, elle qui avait la « voix chaude et légèrement voilée » (Germain, 2021 : 81). Puis un jour, tout déraille. Et la voix se tait. Définitivement. Beaucoup disparaissent avec cette nouvelle maladie et connaissent le sort abominable des bannis de la fosse commune version moderne, comme Fernande « décédée, contaminée et tuée presto par le virus, elle. Au moins aura-t-elle eu l'enterrement qu'elle voulait, bâclé et sans personne » (Germain, 2021 : 177). Ce n'est pas la maladie qui a tué Fénia, c'est un mal plus insidieux encore, « ce n'est pas au virus qu'elle a succombé, juste à la disparition de son fils hors de son champ de vision. » (Germain, 2021 : 177). Comment nommer l'innommable ? Tout s'entremêle. Tout cela n'a pas de sens. Alors s'entretissent dans un requiem filial les tentatives de nomination du mal, les prières de la cérémonie funèbre, les souvenirs des paroles proférées par la maman :

*Si onques de pitié... ploc, Coronavalgus ! ton âme fut atteinte... ploc ploc, Coronabrutus ! Coronavénus ! Voyant indignement ton ami... ploup, Coronagibus !, puis se sont les paroles de la chanson Trois petites notes de musique qui se démantibulent : Trois petites notes Coronarébus ! de musique plop plop ! Coronacrésus !... ont plié boutique... Coronacrocus ! Coronanégus... au creux cloc Coronasinus ! du souvenir... plic, Coronaphallus !, ou Sous le ciel de Paris s'envole une chanson... (Germain, 2021 : 177).*

Que reste-t-il au fils à la fin ? Les poèmes de Verlaine « composés de mots si simples qu'ils glissent comme des feuilles au fil de l'eau, du vent, luisant entre lumière et ombre. » (Germain, 2021 : 181). Un clair-obscur qui estompe les lignes, atténue les sons, dissimule les silhouettes, favorise les imaginaires comme le rayon de lune jette

un voile laiteux sur un monde à peine révélé. La dernière page se tourne dans une semi-pénombre. Il est délicat de déchiffrer quand le sens s'échappe. Il suffit parfois de changer d'angle ou de posture. Magali, interdite devant le mot « Ehtnaca » inscrit sur son t-shirt, ne parvient à décrypter « acanthe » que face au miroir : « le mot à l'envers s'augmente d'une syllabe, et il perd de sa douceur en claquant sur la fin comme un drap dans le vent. Et voilà, se dit-elle, c'est pareil avec mon reflet, il est brouillé et il m'embrouille, c'est un ehtnaca qui flotte dans le vide. » (Germain, 2021 : 170).

L'œuvre devient ce miroir tendu qui peut se lire à l'envers. La noirceur du temps, même des êtres, se colore doucement. Magali en fait l'étonnante expérience : « elle hume l'air de la rue. La lumière, les arbres en fleurs, l'air frais et léger, les chants d'oiseaux, cela aussi est un appel, mais un appel tout en simplicité et en sensualité ; une si douce apostrophe » (Germain, 2021 : 171). Chacun peut renverser les choses. Lola, la fillette à qui Merlin a enseigné le dessin, « aimerait devenir à son tour un oiseau, ou un nuage, ou un arbre marcheur pour quitter l'appartement, retrouver ses camarades, revoir ses grands-parents, aller à la campagne, à la mer. » (Germain, 2021 : 107). En somme, vivre. Librement. Même l'écrivain en manque de verve compose une œuvre scintillante et éphémère :

Quand il est pris d'insomnie, il se poste à une fenêtre et il fait des bulles de savon multicolores [...] Il souffle de grosses grappes irisées dont les grains se détachent en frissonnant, volettent, éclatent sans bruit, se dispersent en gouttelettes. Ce sont les mots qu'il ne sait pas trouver, les histoires qu'il n'arrive pas à écrire, il les sème dans l'obscurité, dans le vide, tels de fugitifs poèmes aux vers agglutinés (Germain, 2021 : 142).

S'il n'a pu devenir romancier, peut-être sera-t-il poète. Pour l'heure du moins et comme tous ces autres compagnons d'aventure, il est ici devenu personnage de roman, un de ces êtres sans qui l'œuvre n'eût jamais vu le jour. La traversée s'achève. Il reste une série de visages qui finissent par se fondre en un seul. On finit par ne plus distinguer vraiment « les différences des tons, s'ils sont ternes ou brillants, chauds ou froids » à l'instar de Joséphine qui ouvre et ferme ce roman :

Le noir, le brun, le gris et la blancheur se confondent, elle ne saurait dire de quelle couleur est ce visage qui transparaît à la surface de la croûte lunaire, ni même s'il est d'homme, de femme, s'il est jeune ou très vieux. Il est hors spectre des couleurs, de l'âge, des races et des genres. Il est simplement, immensément humain (Germain, 2021 : 207).

*Brèves de solitude*, c'est un miroir tendu au lecteur. Chacun peut y trouver une histoire qui rappelle la sienne, y croiser un individu qui ressemble à « quelqu'un », y butiner un souvenir livresque ou y fait une découverte artistique. Des petits récits de vie qui parlent, amusent, bouleversent, touchent au plus profond. Une écriture qui passe au scalpel cette expérience d'enfermement inédite, qui en dit les réalités, qui en retrace les horreurs, qui en imagine les possibles. Des petits récits poétiques et une sensualité à vif. Voici quelques années, Sylvie Germain évoquait ce moteur extraordinaire, cette tension permanente qui anime la plume :

Il y a des écrivains qui travaillent entre la prose et la poésie, ou à la lisière de l'essai, d'autres qui ont besoin de se lancer dans de grands cycles romanesques. Il y a toutes les possibili-

tés. Tout simplement on continue à écrire parce qu'on est toujours insatisfait, parce que le désir se relève, il se déplace. Tout en étant dans l'essoufflement, dans le doute, le désir quand même perdure, il résiste. Nous mourrons avant d'atteindre son accomplissement, et heureusement il y a toujours d'autres écrivains qui prennent le relais...<sup>101</sup>

*Brèves de solitude*, c'est aussi tout cela. Prose et poésie à la fois, essoufflement et doute, désir toujours. Comme un acte de résistance au coronavirus, à la noirceur des temps, aux vices et aux gouffres, comme un appel au réveil, à l'écoute des sens, de la nature, des autres, de soi. Comme un souffle de vie, une soif de vivre.

Liberté, j'écris ton nom...

L'auteure remercie Sylvie Campmas (résumé en espagnol), Bruno Da Silva (résumé en portugais), Sophie Mc Keown (résumé en anglais).

## Références

- Barthes R. (2002). « L'effet de réel », *Communications* (mars 1968). In *Œuvres complètes*. Paris : Le Seuil tome 3.
- Baudelaire C. (1972). « L'horloge », *Les Fleurs du mal*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche ; 677 ».
- Clancier G.-E. (1992). *Le Pain noir*, édition définitive augmentée de *Histoires du Pain noir*, livre1, Paris : France Loisirs.
- Coyault S. (2020). « La fabrique de l'imaginaire, le mythe, la société et l'histoire chez Sylvie Germain », *Sociopoétiques* [En ligne], n° 1, mis à jour le : 25/09/2020, URL : <https://revues-msh.uca.fr :443/sociopoetiques/index.php?id=641>.
- Germain S. (2021). *Brèves de solitude*. Paris : Éditions Albin Michel.
- Ovide (2001). *Les Métamorphoses*, Livre I, Invocation (I, 1-4), traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert. Arles : Actes Sud.
- Sepúlveda L. (1997-1998). *Journal d'un tueur sentimental (Diario de un killer sentimental)*. Paris : Édition Métailié.

---

101 Entretien avec Sylvie Germain, in *Roman 20-50* 2005/1 (n° 39), (p.105 à 114), mis en ligne sur Cairn.info le 01/09/2016 : <https://doi.org/10.3917/r2050.039.0105>



## L'attention aux liens Caring for our connections

**Isabelle Fruleux<sup>102</sup>**  
cieloufried@gmail.com

---

<sup>102</sup> Isabelle Fruleux en 7 créations :

- (2020). Hymne d'après le texte de Lydie Salvayre. Composition musicale de Felipe Cabrera.
- (2020). Fraternité(s) miraculeuse(s) d'après les poèmes de Aimé Césaire. Composition musicales de Thomas Savy.
- (2017). Frères Migrants d'après le texte de Patrick Chamoiseau. Composition musicale de Felipe Cabrera.
- (2015). Les Indes d'après le poème de Edouard Glissant. Composition musicale de Thomas Savy.
- (2013). Radiolaires d'après les poèmes de Aimé Césaire. Composition musicale de Alain Jean-Marie.
- (2011). Le frémissement du monde d'après les poèmes de Edouard Glissant. Composition musicale : Thomas Savy.
- (2010). Dans le regard de Lou d'après les textes de Lou Andreas Salomé et de Rainer Maria Rilke. Composition musicale : Thomas Savy et Eddie Ladoire.

Metteuse en scène, actrice, artiste de scène

Compagnie Loufried

<http://isabellefruleux.blogspot.fr>

<http://www.isabellefruleux.com>

Je remercie la direction de cette revue de m'avoir invitée à m'exprimer ici au sujet de ce que provoque en moi l'isolement dû au confinement en raison de la COVID-19. Y répondre m'a paru plus complexe que je ne le pensais. Je suis artiste de scène et prendre la parole en dehors de cet espace n'est pas ce que je privilégie. Je préfère accompagner mon propos par une association symbolique de mouvement, de musique, d'approche poétique qui me permettent de dépasser le mot et d'inviter le public à une perception sensible, que nous vivons ensemble, en temps réel.

Je vis depuis toujours dans un incertain que je fertilise et, d'une certaine manière, il fait écho à celui qui nous entoure maintenant. Que je sois seule, en duo ou avec une équipe plus nombreuse, je choisis d'être en présence des mots d'autrui, je me mets à l'écoute de ce qu'ils réveillent et je leur offre une résonance, souvent dans un prolongement musical. C'est une forme de savoir-faire dans lequel je m'implique très personnellement mais je n'avance jamais seule.

Je travaille dans un dialogue qui se manifeste par un mouvement constant entre la pensée, l'oralité, le son et l'incarnation. La seule expérience similaire que j'ai pu vivre en dehors de la scène, aussi intense et difficilement explicable, à la fois ancrée en moi et dépassant ma seule personne, a été l'accueil de mon enfant, la maternité. Il n'est clairement pas nécessaire de procréer pour transmettre la vie, mais cette expérience dans mon ventre de femme m'a fait entendre de manière humble et concrète ce qui, dans l'art, peut nécessiter de multiples approches et se perdre parfois par volontarisme. Tout en éprouvant la vie qui s'impose et qui prend naturellement plus d'espace et de liberté, j'ai observé le renouvellement. J'ai senti son lien intrinsèque à la mort et vu s'installer ce qui découle de cette conscience : une veille, une vigilance pour cette combinaison de présences, à la fois puissante et fragile. Ce que j'ai perçu à cette époque où je devenais mère rejoint ma pratique de la création artistique, et cette dernière m'a permis de vivre pleinement ce que je découvrais alors. Je suis devenue mère comme je me suis reconnue artiste, par attention accrue à ce qui m'anime et me relie.

C'est ce besoin que j'ai de maintenir le lien entre ce que je suis, ce que je perçois et ce que je réalise, jusque dans ma manière de le faire, qui sont actuellement empêchés. Les mesures sanitaires imposent une compartimentation dans laquelle ce qui circule entre le public et moi, l'invisible et l'imprévu qui laisse sa part d'interaction dans l'acte artistique, comme dans la relation humaine en général, est racornie et comme mise sous verre.

Nous vivons une période très anxiogène, chargée d'informations toujours plus récentes, toujours plus *nécessaires à notre plus grand bien*. Nous avons pourtant l'impression de piétiner entre les balises d'hygiène et autres arsenaux de sécurité, impatients de retrouver ce qui paraissait si banal : se réunir, se prendre dans les bras... Nous passons un temps fou en *visio*, fade remplacement de nos rencontres effectives par un « voir et être vu » sur écran. Pour nous, artistes de scène, si nous n'apparaissions pas sur la toile, nous risquons de disparaître vraiment.

L'annonce du premier confinement a d'ailleurs provoqué une surenchère de vidéos mises en partage. Comme beaucoup d'entre nous, j'ai pensé à en faire autant. J'avais envie de donner, d'apporter un peu de chaleur humaine dans cette épreuve si préoccupante. Je me suis dit qu'il était encore plus nécessaire de rappeler nos liens à travers les textes qui me sont chers et qui, tous, rappellent notre humanité indivisible : Frantz Fanon, Édouard Glissant, Rainer Maria Rilke, Patrick Chamoiseau... Frénétiquement, j'ai sorti une pile d'ouvrages de ma bibliothèque en vue de filmer mes

lectures pour les mettre en ligne. Mais seule, face à mon téléphone, le désir s'en est peu à peu dissipé. Dans cette adresse à un observateur sans visage, je ne trouvais pas l'épaisseur, la densité vivifiante de l'acte. Une, deux, trois vidéos, puis je me suis mise à lire sans me filmer, laissant libre court à l'expérience, celle-ci bien réelle, entre les mots et l'attention que je leur portais.

Dans mes mains : Aimé Césaire, *Les armes miraculeuses*. Quand il écrit ce recueil, le poète est en pleine période surréaliste. C'est la seconde guerre mondiale et pour détourner la censure de Vichy, il y utilise l'opacité de l'écriture automatique. Dans deux longs poèmes de l'ouvrage, « *Batouque* » et « *Les pur-sang* », Césaire développe une dramaturgie sous la forme d'un récit introspectif qu'il étend en volutes ou qu'il égraine, entre saccades et régularités rythmiques. L'allégorie récurrente de ce recueil anticolonialiste et libertaire est la transmutation. Autant dire que, dans notre période, l'ouvrage me fait l'effet d'un grimoire réfléchissant.

Dans notre actualité, nos repères sont troublés, notre environnement semble le même mais notre façon d'y vivre ne l'est plus vraiment. Nous n'avons que peu de visibilité sur notre avenir proche et cela touche la plupart de nos projections individuelles et collectives. De manière impalpable, un changement profond semble s'opérer et la parole de Césaire y fait écho. Dans « *Les pur-sang* », nous assistons à une mutation profonde qui fait passer l'individu isolé et subissant l'hostilité qui le cerne, à la plénitude d'une existence qui, révélée à elle-même, prend part à la marche du monde. Il symbolise cette renaissance par une effusion végétale qui prolonge l'humain, de la terre aux arborescences. Le poète y célèbre comme élément vital, une fraternité qui tarde encore à prendre sa juste place dans notre devise républicaine.

La fraternité s'inscrit dans un ensemble, et si nous sommes majoritairement préoccupés par ce qui nous apparaît comme une menace sans précédent sur ce qui nous est vital, qu'en est-il de la défense du principe même de vie mis en péril dans les mouvements migratoires depuis des décennies ? Pourquoi acceptons-nous ces déclinaisons, ce nuancier de la valeur humaine ? Comment se fait-il que nous ne voyions pas l'urgence extrême de nous unir pour contrer ce qui attaque la définition même de *fraternité* qui pourtant concerne tout un chacun ? Je reprends la définition du Robert : « Lien existant entre personnes considérées comme membres de la famille humaine ». Toute la problématique serait-elle donc contenue dans ce verbe « considérer » ? Alors, comme je le pense, l'impasse sur l'histoire des esclavages et des assujettissements qui s'y sont produits joue sans doute un rôle important dans cette rupture de parenté. Enseigner cette part fondatrice de l'Histoire humaine, c'est éclairer les rouages des processus de domination qui, pour les justifier, vont de la construction de mythes classificateurs, des différences théorisées de races et de genres à partir d'un prétendu « ordre naturel », leur mise en pratique à travers les âges et les cultures jusqu'à en questionner ses répercussions dans notre présent, ici, en France. Sans conscience de ces relations de cause à effet, nous sommes menés à une absence de cohésion et à un manque de sensibilité quant aux inégalités à l'œuvre sur notre territoire français. De même que le respect des liens familiaux, l'attention à ce qui nous lie aux *membres de la famille humaine* s'enseigne et s'apprend.

Dans l'acte de transmission que nous exerçons, nous les artistes de scène, le support aussi est important puisque le cadre influe sur la relation. Dans une vidéo, l'espace est mat et clos. Je veux bien m'exprimer dans ce format à condition qu'il invite à la rencontre mais, en ce moment, la scène manque à l'appel. Cet hiver, pour maintenir un échange avec son public, l'équipe du théâtre Antoine Vitez à Ivry a proposé des rendez-vous téléphoniques avec des artistes. J'y ai poursuivi mes interventions au-

près de classes de lycéens, uniquement par l'intermédiaire du téléphone de leur professeur branché sur enceinte dans la classe. Donc aucune sollicitation visuelle, la voix seulement. À l'heure où l'on est convaincu que pas grand-chose n'attise l'attention de nos jeunes sans renfort d'images, j'ai bénéficié d'une grande qualité d'écoute. Chaque élève s'est présenté à moi, me parlant librement de ce et de ceux qu'ils aiment ou pas. La réciprocité était ce qu'ils attendaient clairement de moi.

Il m'arrive rarement de m'exprimer en dehors des textes que je choisis de dire mais là, à ma grande surprise, je leur ai répondu comme je le fais avec les musiciens qui m'accompagnent : j'ai maintenu le fil qu'ils me tendaient et tissé avec eux. Je leur ai donc raconté ce qui m'avait amenée à faire ces choix. Et, à travers ma voix à laquelle ils pouvaient réagir, je crois bien qu'il n'a été question que d'amour puisqu'ils l'ont exprimé en ces termes : « notre époque en manque cruellement », et qu'est-ce que l'amour si ce n'est la reconnaissance et la protection de ce qui nous lie ? Je rappelle qu'il s'agit d'adolescents, un âge où les sentiments sont si difficiles à exprimer... Ils ont donc fait preuve de courage et d'honnêteté et je les remercie, encore aujourd'hui, de m'avoir si généreusement accueillie.

Comme eux, à leur âge, j'ai eu besoin que l'on me dise que je ne venais pas de rien, que je faisais partie d'un tout et qu'à leur mesure, des plus âgés que moi veillaient à mon oxygène et à ce que le pire ne se reproduise pas. Que je n'étais pas seule face à ma vie ou au mutisme d'un écran.

Beaucoup de choses me paraissent singulières en ce moment, dont la soif de recevoir et comment répondre à cette attente. Comment déjouer cette distance liée à la Covid en trouvant de nouvelles formes d'échange ? Le terme même d'isolement me ramène à mon propre parcours, à mon histoire de vie et en particulier à ceux qui ont orienté ma route en me permettant précisément de sortir de mon isolement. Je viens d'une formation pluridisciplinaire, art dramatique, danse, chant...et j'ai longtemps pensé que ma trajectoire témoignait de ma volonté de quelques affranchissements sociaux et culturels. À y regarder de plus près, et de manière moins vaniteuse, il s'agit plus d'une addition d'esquives à la brutalité des cloisonnements sociétaux. L'histoire de ma famille est étroitement liée à celle de la colonisation française et bien que je ne pense pas avoir bénéficié d'une grande liberté de réalisation, je me suis tout de même permis d'être guidée par mon attention aux choses. Cela fait plus de dix ans que j'élabore mes spectacles et il m'a fallu porter un regard sur ce chemin parcouru pour que naisse en moi le désir d'actions éducatives. Je parlais plus haut de l'adolescence, où l'on est tout sauf insouciant face à notre futur. La charge des choix que nous avons à faire nous mène à soupeser la valeur de nos acquis, autant que celle de nos appuis. Nous savons ou sentons donc très tôt que ce qui nous pénalise ou nous avantage ne tient pas exclusivement à la rigueur de notre travail et à nos efforts, aussi méritants soient-ils. Rétrospectivement, le constat que je peux faire de cette époque de ma vie est qu'une grande partie de mon héritage culturel, en dehors de celui de l'Hexagone, m'était soit inaccessible, soit dévalorisé, et que le reste était tout simplement à construire. Or ce qu'il est permis de construire ou pas, en France, était et reste encore soumis à des conditionnements sexuels, raciaux et sociaux que nous avons en grande partie hérité *de ce passé qui ne passe pas*, lié aux programmes d'emprises coloniales et qui *ont fait* l'histoire de France, en particulier de l'État. Si l'on veut bien mettre en perspective cette histoire, on trouvera que beaucoup d'aspects de la crise sociale du 'vivre ensemble', dont la sensation contemporaine de divisions qui paraissent insurmontables, sont liées à la difficulté de nommer et de parler de cet héritage qui nous traverse tous. La réticence à ouvrir le dialogue, à

politiser intelligemment ces passés pour qu'ils fassent sens aujourd'hui, et la consolidation politique d'actions autoritaires qui consistent à vouloir contenir et empêcher les questions qui traversent l'existence quotidienne de millions de personnes est un symptôme de la difficulté de revenir sur ces plaies pour les guérir.

Étrange expérience que de constater encore actuellement les dommages qui en découlent et qui se répercutent aussi dans le traitement inégalitaire de la pandémie en cours où les plus fragilisés restent de toutes façons les moins protégés. Et qui sont-elles ces personnes sinon, en grande majorité, des femmes, des hommes et des enfants réellement ou supposément « venues d'ailleurs » ? Je vois à travers le mépris affiché des personnes, des groupes désignés dans des discours publics, une trace de cette histoire, dont des mécanismes autoritaires liés à la « gestion des populations » sont un exemple saisissant. La violence de la réaction policière aux manifestations des gilets jaunes ont surpris nombre de personnes, mais pas celles qui comme moi viennent des classes populaires où l'on sait que la rébellion peut-être très coûteuse. Il y a dans ces événements de forts révélateurs des ombres de notre histoire qu'il serait bon d'éclairer, ne serait-ce que pour mieux se parler. Comment envisager de vivre en solidarité alors que nous sommes régis par des logiques d'exclusion jusque dans la fragmentation de nos connaissances et de nos expériences vécues ? Lors de mes interventions en milieu scolaire et universitaire, je suis éberluée de constater l'insuffisance ou la quasi-absence de conscience des liens qui définissent et font cette histoire commune, confrontée à la présence de nombre d'entre nous qui, ici, sur le territoire français, habitons aussi d'autres cultures. Des cultures qui n'ont pas à être formatées ou à se fondre dans l'identité dite « nationale » puisqu'elles font intégralement partie de l'héritage français qui nous revient à *tous*. Mais c'est comme s'il fallait contenir cette extension de nous-mêmes. Comme s'il n'y avait qu'une seule histoire nationale écrite et à écrire, avec un seul point de vue, avec des mentions et des mythes sans cesse répétés comme pour rassurer, et dont la fonction semble être de cacher la complexité de notre histoire commune. Nous sommes pourtant un pays avec une vraie corporation d'historiens sérieux qui ont des choses à dire et à montrer, qui mériteraient d'être écoutés et vus.

Il me semble contreproductif au fameux vivre-ensemble de contraindre les études décoloniales et d'y imposer des formes de censure, comme si, encore une fois, nous étions devenus incapables d'avoir un débat bien fondé sur notre passé. Sans ces recherches universitaires qui apportent leurs analyses sur les mécanismes d'oppression durant la période coloniale et sur ceux qui sévissent encore qui leur sont directement liés, nous diminuons gravement nos capacités de lutte contre les formes d'exclusions actuellement en cours. Le confinement, la gestion incroyablement erratique et improvisée de la crise sanitaire, les réflexes autoritaires et violents, ont pour effets l'atomisation, la fragmentation et le renforcement de l'individualisme. Pour être confiné, par exemple, il faut un chez soi. Ceux qui n'en ont pas doivent justifier de leur appartenance nationale et de leur solvabilité avant d'être considérés comme dignes d'être secourus. Et nous poursuivons encore et toujours selon des logiques d'exclusion... Il n'est pas non plus nécessaire d'être en illégalité pour subir des formes de marginalisation : un phénotype, un accent, un nom à consonance maghrébine, asiatique, africaine, tout un référencement des exogènes active les refus, les rejets, la méfiance. Nous nous heurtons encore à la *frontière invisible* dont parle Alice Cherki dans son livre sur les enjeux psychiques des silences de l'Histoire à propos de la guerre d'indépendance algérienne (*La frontière invisible*). L'ouvrage n'est pourtant pas récent, mais me paraît encore poser les mots justes. La psychiatre et psychanalyste qui a travaillé aux côtés de Frantz Fanon, en Tunisie et en Algérie dans son service psychiatrique rappelle ainsi les effets de ce qu'elle appelle des *silenciations* : « Il s'agit de catastrophes collectives agissant comme traumatismes parce que

justement soumises au silence, au déni, offrant un passé sans traces et minant, faisant exploser toutes les garanties symboliques » (Cherki, 2008 : 111).

Le confinement m'a replongé dans ces réflexions, parce qu'il fait ressortir ces mécanismes d'invisibilisation et de fracture. Nous faisons partie d'une évolution collective sans cesse désaccordée, fractionnée, démembrée par un discours officiel qui garde un esprit dominateur sur la parole des descendants de ses anciennes colonies. Quelle que soit l'ascendance partagée depuis laquelle elles s'expriment, ces voix restent en général très minoritaires, et marginalisées. Cherki, dans l'ouvrage cité, rappelle que, associée aux vrais souvenirs, une « représentation du passé va être essentielle pour passer de la mémoire collective ou même de la mémoire historique à une écriture de l'Histoire généreuse en représentations circulant librement dans le 'socius', universalisantes et partageables par tous, sans honte ni gloire » (Cherki, 2008 : 111).

Dans mes spectacles, je traduis cette question par une forme de cérémonie païenne où passé, présent et devenir sont invoqués. Il m'arrive parfois de contextualiser mon propos, parce qu'il s'inscrit justement dans une accumulation d'impasses et de silences sur des faits historiques et sociaux, mais la scène n'est pas un lieu d'explication. Il s'agit plutôt d'expérience vive entre les artistes et le public. J'aime y rendre perceptible nos ramifications fantômes car, que nous le reconnaissons ou pas, notre présent à tous en France est innervé par ce passé colonial. Mais l'indicible suppose de se laisser porter par la sensation...

En France, notre rapport à la culture est très intellectuel, si bien que l'on rejette facilement ce qui n'est pas immédiatement repérable. Le verbe au sens du discours articulé est communément associé au sens explicite, alors que je préfère le concevoir comme l'élément d'un champ électrique. Je ne fais pas économie du sens, certainement pas, mais c'est une partie que j'écoute autant que la sonorité. Je parlais plus haut de la poésie de Aimé Césaire : sa période surréaliste est très représentative de cette approche. La compréhension, ou plutôt la réception de ce que ces textes véhiculent concerne un large panel cognitif. Ils s'associent aisément à la musique parce qu'ils la contiennent dans leurs modulations et leurs rythmiques.

Même phénomène, bien que tout aussi singulier, chez Édouard Glissant où le phrasé est un résonateur, il guide vers un ensemble de perceptions. Quand il dit écrire « en présence de toutes les langues du monde » cela ne veut pas dire qu'il est polyglotte, mais qu'il reconnaît en lui et dans son processus de création, une part d'inexpliqué qui inclut l'altérité. La reconnaissance ici est importante parce qu'elle rend cet espace de création actif, elle le féconde. Il en relaye ainsi la motricité, dans son art et dans son rapport au monde. Je retrouve cette incroyable ouverture dans la poésie de Rainer Maria Rilke.

L'isolement que cultivait Rilke était pratiquement rituel, mais il appelait au dépassement de cette dimension et cela s'entend dans sa création. Le lire est comme suivre les variations d'une membrane fine et poreuse qui vibre à l'unisson du lecteur. Glissant et Rilke m'ont beaucoup appris sur moi-même et sur l'aspect inextricable de nos existences. Aussi isolé que l'on puisse être, se mettre au monde, y prendre part, trouve sa source dans une continuité où le lien est primordial. Même si les liens de parenté ne sont pas toujours bénéfiques, se construire sans cette reconnaissance de la présence inextricable des autres paraît bien plus dommageable. Mais comment tisser ensemble sans que les institutions incarnent vraiment une forme de rapport éthique et sans transmission inclusive des mémoires ?

Je suis femme, mère et artiste et je m'exprime ici depuis cette expérience vécue en partage qui me porte à croire que notre devenir collectif commun ne s'accorde pas à un programme de mise sous contrôle. Il me paraît bien plus propice à une harmonisation, grâce un dialogue maintenu ouvert et sans cesse renouvelé, puisque lui aussi évolue sans cesse. Je dois paraître bien utopiste, pourtant, ce point de vue me semble vital et j'en trouve des résonances salutaires dans les travaux juridiques concernant le droit international de Mireille Delmas-Marty<sup>103</sup>. S'inspirant notamment de la pensée poétique de Édouard Glissant, elle conçoit un humanisme juridique qui comprend une synergie entre les principes de fraternité/hospitalité, dignité, solidarité et créativité, afin de « réguler les vents contraires et d'engendrer une dynamique pacificatrice apte à réconcilier les inconciliables ». Je finis donc ces quelques réflexions en reprenant les mots qui concluent son éclairant ouvrage :

Face à l'effondrement, le savoir ne suffira pas sans la conscience de notre communauté de destin. Il faudra aux humains beaucoup d'audace et d'imagination, alliées à une immense sagesse, pour s'engager sur les routes imprévisibles du Tout-Monde (Delmas-Marty : 2019 : 91).

### Isabelle Fruleux en photos

En duo avec Alain Jean-Marie au piano



En représentation de *Hymne* d'après l'ouvrage de Lydie Salvayre. Mise en scène Isabelle Fruleux

---

<sup>103</sup> Mireille Delmas-Marty est juriste, professeur émérite au Collège de France, où elle a été titulaire de la chaire « Étude juridiques comparatives et internationalisation du droit ». Elle est aussi membre de l'Académie des sciences morales et politiques.



**Crédit photo Stella Iannitto.**

*Les Indes*, d'après le poème de Edouard Glissant. Compositions Thomas Savy. De gauche à droite : Eddie Ladoire à l'électro, Felipe Cabrera à la contrebasse et Isabelle Fruleux à la voix et à la mise en scène.



**Crédit photo Martin Sarrazac**



**Crédit photo Stella Iannitto**

## Références

Césaire, A. (1970). *Les Armes miraculeuses*. Paris : Gallimard, Collection Poésie/Gallimard (n° 59), [Première parution en 1946].

Cherki, A. (2008). *La frontière invisible - Violences de l'immigration*. Paris : Éditions des crépuscules.

Delmas-Marty, M. (2019). *Sortir du pot au noir - l'humanisme juridique comme boussole*. Paris : Editions Buchet-Chastel.

#### IV- Monde carcéral et paroles libérées / Incarcera- tion world and freed words



## El amor, las mujeres y el mal amor Love, women and bad love

**Zonia Sotomayor Peterson**<sup>104</sup>

UNAVIM

Nogales, Sonora México

<https://orcid.org/0000-0002-0239-2621>

[peterston4343@hotmail.com](mailto:peterston4343@hotmail.com)

**Leonardo Mendivil Chávez**<sup>105</sup>

UNAVIM

Nogales, Sonora, México

<https://orcid.org/0000-0002-8458-6015>

[leonardo\\_mendivil@hotmail.com](mailto:leonardo_mendivil@hotmail.com)

**Lydia Martínez Valdez**<sup>106</sup>

UNAVIM

Nogales, Sonora México

<https://orcid.org/0000-0003-4062-9463>

[lmmv521@hotmail.com](mailto:lmmv521@hotmail.com)

---

URL : <https://www.unilim.fr/trahs/3556>

DOI : 10.25965/trahs.3556

Licence : CC BY-NC-ND 4.0 International

---

**Resumen:** La violación de menores, de infantes, es uno de los delitos más aborrecibles con el que lidiamos en la actualidad. Aunque aquí se retoman algunos datos que pretenden dar claridad sobre el fenómeno, sobre la violación de menores, de infantes, es uno de los delitos más aborrecibles con el que lidiamos en la actualidad. Aunque aquí se retoman, en nuestra investigación, algunos datos que pretenden dar claridad sobre el fenómeno, sobre todo del lado del violador, nos hemos enfocado más bien en la mujer, la madre de las víctimas, ahora detenida en cerasos del estado de Sonora (México), quien, no obstante haber sido ella misma violada cuando niña, tolera, y no sólo tolera que su compañero, sea o no el padre biológico de sus hijos, abuse de éstos, sino que lo protege al guardar en secreto este hecho lamentable y

---

<sup>104</sup> Dra. Zonia Sotomayor Peterson, experta en Violencia Extrema. Ámbito de estudio y análisis: Homicidio Calificado, Violación, Violación y Homicidio. Actualmente es directora del departamento de Investigación de Unidad Especializada para la Atención de la Violencia Intrafamiliar y del Menor: UNAVIM, dependencia de Seguridad Pública en Nogales, Sonora, México.

<sup>105</sup> Mtro. Leonardo Mendivil Chávez, experto en violencia de género y violencia familiar. Actualmente encargado del área jurídica, como asesor jurídico en la Unidad Especializada para la Atención de la Violencia Intrafamiliar y del Menor, dependiente de la Comisaría General de Seguridad Pública en Nogales, Sonora, México.

<sup>106</sup> Lic. Psic. Lydia Maria Martinez Valdez, experta en salud mental, Ámbito de estudio y análisis: violencia familiar, la conducta y las emociones. Actualmente encargada del área de psicología en la Unidad Especializada para la Atención de la Violencia Intrafamiliar y del Menor: UNAVIM, dependencia de Seguridad Publica en Nogales, Sonora México.

llega al grado de cuidar de este varón con su complicidad, silencio e, incluso, podría llegar a colaborar con él a la hora de cometer la violación.

Palabras clave: criminología, violencia sexual, violación de menores, papel de la madre, encierro

Résumé : Le viol commis sur des mineurs et de tout jeunes enfants, est l'un des délits les plus abjects auxquels nous sommes confrontés de nos jours. Dans notre article nous partons des recherches que nous avons menées auprès des violeurs eux-mêmes, mais ce qui nous intéresse ici, c'est de porter à la connaissance du lecteur la parole des femmes, les mères des victimes, détenues dans les prisons de l'état du Sonora (Mexique), dont bon nombre d'entre elles ont été violées dans leur enfance et qui, pourtant, acceptent que leurs compagnons, qu'ils soient ou non le père biologique de leurs enfants, abusent d'eux, gardent le silence sur leurs exactions et en arrivent même, pour certaines d'entre elles à être leurs complices.

Mots clés : criminologie, violence sexuelle, viol de mineurs, rôle de la mère, enfermement

Resumo: A violação de menores, de crianças, é um dos crimes mais hediondos com que lidamos atualmente. Embora aqui sejam retomados alguns dados que pretendem esclarecer o fenômeno, principalmente do lado do estuprador, focalizamos antes a mulher, a mãe das vítimas presa em prisões do estado de Sonora (Mexico) que, apesar de ter sido estuprada na infância, tolera, e não só tolera que seu companheiro, seja ou não ele o pai biológico de seus filhos, abuse deles, mas também o protege mantendo esse fato lamentável em segredo e chega a cuidar deste homem com sua cumplicidade, silêncio e até poderia colaborar com ele na prática do estupro.

Palavras chave: criminologia, violência sexual, estupro de menores, papel da mãe, confinamento

Abstract: Rape of Minors and Infants, is one of the most abhorrent acts with which we deal in our times. In this writing we try to provide more clarity of this despicable behavior, even though on the perpetrator side, we have focused on Women, mother of the victims, prisoners in Sonora prisons (Mexico) who, never the less, having herself being raped as a child, tolerates, and not only tolerates that her partner, being the biological father or not of her children, rapes them, but also protects him by keeping the secret in complicity, silence, or even in participating with him in the rape itself.

Keywords: criminology, sexual violence, rape of minors, mother's role, confinement

“Si yo hablase lenguas humanas y angélicas, y no tengo amor, vengo a ser como metal que resuena, o címbalo que retiñe. 2 Y si tuviese profecía, y entendiese todos los misterios y toda ciencia, y si tuviese toda la fe, de tal manera que trasladase los montes, y no tengo amor, nada soy. 3 Y si repartiese todos mis bienes para dar de comer a los pobres, y si entregase mi cuerpo para ser quemado, y no tengo amor, de nada me sirve. 4 El amor es sufrido, es benigno; el amor no tiene envidia, el amor no es jactancioso, no se envanece; 5 no hace nada indebido, no busca lo suyo, no se irrita, no guarda rencor; 6 no se goza de la injusticia, mas se goza de la verdad. 7 Todo lo sufre, todo lo cree, todo lo espera, todo lo soporta. 8 El amor nunca deja de ser”<sup>107</sup>. 1ª Carta a los Corintios 13:1-8.

Océanos de tinta se han escrito sobre el amor. Océanos de tinta se han escrito sobre la mujer y el amor... pero no podemos menos que preguntarnos siempre si aquellos que hablan del amor como expertos en el tema, saben en verdad qué cosa es amar, porque saber sobre el amor es una cosa, pero amar por cierto que es muy otra.

Durante la Edad Media<sup>108</sup> fueron escritas multitud de obras sobre el amor. Tema es éste que nos mortifica, nos urge, nos confronta, nos apasiona... o deliberadamente obviamos. Quizá lo más condenable de esta situación es que, desde que nace se lleve a la niña y más tarde a la mujer, a que piense que sólo en el amor podrá realizarse a plenitud. No se le insta tanto o con tanto fervor, a que se doctore en alguna disciplina, pero sí se le exhorta a que se case y forme una familia porque sólo a través de ella, se le dice, podrá ser feliz. Casarse, tener hijos, luchar por ese matrimonio y soportarlo todo para sobrevivir como familia, esto es, no terminar con la unión matrimonial.

Mientras que al varón sí se le convence de la importancia de su realización personal a través de la educación, de lograr aquello que ha soñado, lo que anhela, que haga lo que deba para conseguirlo, no importa el precio; él debe triunfar, sobre todo eso, ser un triunfador... cualquier cosa que esto signifique para el o los varones. “El amor, como nos han dicho infinidad de varones, es cosa de viejas, un invento fantástico para que aflojen...”.

Por tanto, son dos visiones totalmente diferentes e incluso contrarias; para la mujer el amor es el centro de su vida, realización y plenitud, para el varón es una parte del ser... pero sólo eso, una parte, una realidad bienvenida pero que, al final, no importa tanto. La sociedad en general tiene el extraño concepto de que hay varias clases de amor, o quizá se hace el intento de tratar de explicarlo dependiendo de a quién se ame, lo que nos llevaría a pensar que existen varias clases de amor así, se dice que se ama a los amigos, a los hermanos, a los padres, a los hijos... sugiriendo que cada uno es distinto... a la persona *esa especial*, deslumbrante, que ha venido a llenar nuestros días y horas de sueños, anhelos, deseos inconfesables o no con la que trabamos torsos, piernas, labios, cuerpos fluidos en un no saber dónde comienzo yo y dónde terminas tú... convertidos por fin en sangre y extravíos del corazón...

Es decir, el amor se manifestaría a través de la conducta amorosa, que tiene aspectos internos con relación a lo cognitivo (conceptos, ideas y pensamientos), a lo afectivo (emociones y sentimientos) y a lo psicofisiológico. La manifestación externa se realiza a través del lenguaje verbal y no verbal (Yela, 2000). Cabe entonces pensar que

---

107 Primera Carta a los Corintios 13: 1-8. De Reina, Casiodoro. Reina Valera 1960. Sociedades Bíblicas Unidas. Brasil.

108 La Celestina de Fernando de Rojas; Amadís de Gaula; El poema del Mío Cid, autor anónimo; Milagros de Nuestra Señora de Gonzalo de Berceo; Divina Comedia de Dante Alligieri; El libro del buen amor del Arcipreste de Hita...

el amor se sitúa dentro del marco de las emociones individuales humanas, pero va a desarrollarse en el contexto de una relación de pareja y, no está exento de la fuerte influencia que ejerce sobre ella el contexto sociocultural en el que se encuentra inmersa.

Si partimos de posiciones humanistas y de acuerdo a la Teoría de las necesidades de Maslow (1954), existirían dos tipos de necesidades amorosas: el amor “D” y el amor “B”. El primero se relaciona con lo deficitario: (D-needs) que surgiría del deseo de pertenecer, de ser protegido y de experimentar gratificación fisiológica. El amor “B” sería la búsqueda activa de desarrollo (B-needs) por la que la persona, una vez alcanzada la autorrealización, desearía involucrarse en la satisfacción de las necesidades del otro. Fromm (1996:36) postula que el amor surge del proceso de búsqueda de respuestas al problema de la existencia humana que cada individuo emprende, y de la búsqueda de transcendencia humana.

Siempre hemos creído que el amor es cosa de adultos, de seres formados, acabados y bien pulidos. Y creemos esto porque el amor es parte constituyente de la madurez de la persona. Podremos argumentar que todos nos enamoramos una, o algunas veces en la vida... es verdad, pero también es verdad que el enamoramiento no es propiamente el amor. Forma parte de éste, claro que sí, pero no es el amor en sí mismo. El amor no es enamoramiento, aunque lo contenga, vaya, es una pequeña parte de ese gran y desconocido todo que es el amor. Pero... el amor no tiene mucho qué ver con la emoción, que sí es parte del enamoramiento, quizá por eso se confunda tan fácilmente con él.

Debemos convencer al lector de que todos sus intentos de amar están condenados al fracaso, a menos que procure, del modo más activo, desarrollar su personalidad total, en forma de alcanzar una personalidad productiva; y de que la satisfacción del amor individual no puede lograrse sin la capacidad de amar al prójimo, sin humildad, coraje, fe y disciplina. En una cultura en la cual estas cualidades son raras, también ha de ser rara la capacidad de amar (Fromm, 2015: 9).

Probablemente se deba esta incapacidad de amar, a lo que el psicoanalista Eric Fromm nos dice en su obra *El Arte de Amar*: que aquel que pretenda conocer el amor, amar, debe primero que nada desarrollar una personalidad productiva... pero la exigencia no termina ahí, ya que incluye virtudes como la humildad, la disciplina, la fe... la fuerza interior, que suelen en verdad ser virtudes bastante escasas.

Además, tenemos la mala costumbre de convertir en sinónimos dos emociones del todo ajenas y suele escucharse con más o menos frecuencia que amor es igual a dolor. La verdad simple y llana es que no queremos sufrir, no queremos padecer, no queremos que el objeto amado nos rechace, juegue con nosotros o de plano nos diga que ama a su vez a otra persona, porque, y quede claro, no conoce el infierno aquel que, habiendo amado, haya sido rechazado porque el amado ama a su vez a otro. No queremos compromisos y resulta que el amor es compromiso de por vida.

## ¿La erotización del poder?

¿Frontera de la erotización masculina: violar niños? La pregunta que guía parte de nuestra investigación es: ¿por qué y para qué violan algunos varones?<sup>109</sup> Hemos terminado ya con la primera fase de la investigación: la revisión de expedientes de varones sentenciados por violación, que compurgan su sentencia en el Cereso I de Hermosillo, Sonora. Leímos poco más de ciento veintisiete expedientes y de ahí tomamos aquellos casos que nos parecieron más reveladores de la conducta entendida como delito de violación. Siempre que va a elegirse al grupo de personas que serán entrevistadas debemos tomar en cuenta un largo menú de razones, algunas de ellas son éstas:

- Debemos partir de la base de que este tipo de delitos son mal vistos y por lo tanto es indigno el interno que acepta haber cometido alguna violación, por ello, generalmente negarán hasta la exasperación su culpa; por lo tanto, hemos visto la posibilidad de entrevistar a aquellos que en principio aceptan haber cometido este delito ya con niños ya con adultos.
- La accesibilidad al interno.
- El deseo de éste de colaborar con la investigación.
- Su capacidad de narración, ya que son varios los que se confiesan incapaces de traducir al lenguaje las motivaciones de sus actos.

El mal amor y la violación serían una manifestación de este terrible mal amor, es un fenómeno que no ha dejado de atormentarme (atormentarnos)<sup>110</sup> en lo personal, y que hemos meditado sin cesar, es éste: muchas de las mujeres que compurgan sentencia en diversos penales fueron formalmente acusadas de violación... al leer los expedientes pudimos percatarnos de que no existía como tal la violación; es decir, ellas no violaron propiamente a nadie... pero consintieron, permitieron, ocultaron; protegieron, para decirlo con todas sus letras, al varón con el que convivían, haya sido o no el padre biológico de las criaturas.

Y, no sólo ocultaron el hecho y ayudaron a que el agresor atacara a sus víctimas; llegado el caso, resguardaron con todo lo que esta palabra significa, beneficiaron, cuidaron a quien atacó a estos seres, por demás vulnerables. Los códigos penales suelen revisarse cada tanto tiempo y adecuarse añadiendo, modificando, quitando, agregando; en el caso específico que nos ocupa, muchísimos expedientes de mujeres sentenciadas siguen estando acusadas de violación, recientemente se ha optado por cambiar el delito a Perversión de Menores y una serie de precisiones en cuánto a número de agravios, personas afectadas, tiempo de la comisión del mismo, consecuencias, en fin...

La casi totalidad de estas mujeres fueron a su vez víctimas de violación cuando eran niñas. Así que no podemos menos que preguntarnos, ¿qué pasó? ¿qué tuvo que suceder para que estas mujeres actuaran, ya adultas, como facilitadoras y protectoras de los violadores con los que convivían? Resulta en verdad difícil comprender qué pudo motivar sus actos. ¿Porque, cómo es posible que quien vivió en carne propia el horror indescriptible de una violación siendo una criatura, permita y no sólo permita, sino que en ocasiones proteja a quien va a cometer o esté cometiendo este mismo acto

---

109 Y ¿cómo y de qué manera es que algunas, varias de las mujeres compañeras de esos varones contribuyen a ello?

110 A mi equipo de investigación y a mí en lo personal. Psicóloga Lydia Martínez, Mtro en Derecho Penal Leonardo Mendivil y yo, Dra, en Ciencias Sociales Zonia Sotomayor Peterson.

atroz contra seres indefensos? La búsqueda de respuestas, de teorías, de razones o sin razones que den pie a este acto, suelen ser muchas; algunas, pretendidamente sesudas, las que acuden a teorías e ideas filosófico-psicológicas incomprendidas y otras francamente absurdas.

Creemos que las neurociencias pudieran tener algo que decir al respecto. ¿Verdaderamente la sociedad en la que vivimos se ha detenido a considerar qué sucede, bien en la mente, ya en el aspecto físico, qué ocurre en el cerebro a nivel masa encefálica, cuando una criatura es violada? Aparte de todo lo que sabemos, creemos, suponemos, está el hecho indudable de que el ataque ha dejado secuelas<sup>111</sup>. La agresión es tan lesiva que pudiera, con mucha seguridad, crear una especie de tempestad a nivel cerebral rompiendo, destruyendo enlaces, conexiones, destrozando todo aquello que le había permitido a la criatura desarrollarse con normalidad en un ambiente armónico y sentirse segura, en suelo firme, protegida, amada.

La razón pudiera tener qué ver con el amor, en este caso, el mal amor que la mujer profesa al varón con el que convive. Pero, como siempre, analicémoslo. Y, para ello, tenemos que ser francos al hacernos las siguientes interrogantes ¿entendemos qué es el amor? ¿Podemos decir que amamos, que no es sólo la pasión de la carne con todo su extraordinario atractivo lo que nos une a quien decimos amar? Y, si amamos a determinada persona, ¿por qué decimos que la amamos?, ¿cómo sabemos que en efecto estamos en presencia del amor, siendo éste de substancia tan resbaladiza, tan esquiva...? ¿Amamos realmente a alguien o queremos pensar que lo amamos? ¿Nos queda pues, clara, la diferencia entre estar enamorados y amar? Estar enamorado es estar en el nivel de la piel, es el estallido de la pasión, la sangre desbordada que nubla mente corazón, vida... porque para eso es la pasión y su atractivo es insuperable, pero tiene en contra que es... pasajero... De ahí que sea tan fácil confundir emociones, sensaciones, anhelos de piel que se quema en la nuestra cuando el amor es... otra cosa al decir de Fromm:

La necesidad más profunda del hombre es, entonces, la necesidad de superar su separatividad, de abandonar la prisión de su soledad. El fracaso absoluto en el logro de tal finalidad significa la locura, porque el pánico del aislamiento total sólo puede vencerse por medio de un retraimiento tan radical del mundo exterior, del cual se está separado que el sentimiento de separación se desvanece -porque el mundo exterior, del cual se está separado, ha desaparecido (Fromm, 1996).

Y en la búsqueda de abandonar esa soledad hacemos una inmersión en un mundo de pensamientos y cuestionamientos: este análisis pretende comprender porqué las mujeres que fueron violadas de niñas permiten, en muchos casos, que sus compañeros sentimentales, sean o no los padres biológicos de sus hijos, los violen. Se cree que hay un instinto o una especie de tal que llevaría a la mujer a buscar la reproducción y en el cuidado extremo de los hijos. En mi artículo: **El mito del instinto materno: la madre homicida**<sup>112</sup>, creo haber dejado en claro que no existe tal instinto.

---

111 Cfr. *El mito del instinto materno: La madre homicida*, de mi autoría; *Masculinidad y Violencia Homicida* PyV; *Génesis del Homicida* PyV; libros y artículos arbitrados sobre investigaciones del fenómeno de la masculinidad mal entendida y el homicidio, la violación, la agresión contra los más vulnerables, como forma de afirmación de la propia masculinidad.

112 Publicado en la Revista Arbitrada Virtual: **Serendipia** Volumen 2, Año 2 (IV) Caracas Venezuela. Diciembre de 2013. Serendipia. Revista Electrónica del Programa de Cooperación Interfacultades – UCV.

Quizá sería más esclarecedor decir que la mujer está atada a su cuerpo y que si tiene relaciones coitales, puede embarazarse.

Dice Erick Fromm: “El amor es la preocupación activa por la vida y el crecimiento de lo que amamos” (1996: 35). Palabras contundentes son éstas y nos sitúan quizá al filo de lo importante del amor. Si el amor es la preocupación activa por la vida y el crecimiento de lo que amamos, el que una mujer, una madre, permita que sus hijos sean violados por el varón con el que vive, al que dice amar, al grado no sólo de callar lo que éste hace sino de ayudarlo a hacer lo que urde y después defenderlo, ¿por qué protege al violador de sus hijos? ¿por qué no acude a las instancias adecuadas a demandarlo? ¿qué es lo que están diciendo sus actos en verdad? ¿que nada la ata a sus hijos, que nada siente deberles? ¿que toda su lealtad es para su compañero y que, no importa lo que haga, cuenta con ella y su complicidad es garantía de su amor? ¿Cabría pensar que estamos ante un amor verdadero, ese que es compromiso ante todo? ¿ante lo que es la esencia del amor verdadero entre un ser humano y otro ser humano? No, rotundamente no.

¿Estamos ante un ser humano muy enfermo llamado mujer? ¿O sólo está tan obnubilada que no puede pensar, que respira, camina, tiene sexo, pero en realidad es una especie de muerto ambulante? ¿Ahora bien, es su concepto del amor lo que terminó por destruir a esta mujer, el amor llevó con los pasos contados a que *dejara de ser*? ¿La mujer que hace esto está diciéndole al varón que lo ama al grado de ser su cómplice aún en situaciones que destrozan la parte importante de su realización y su ser como persona y como mujer misma?

¿Es tanto el terror que vive, que experimenta la mujer, que elige apoyarlo a él para no ser abandonada y no tener que enfrentar una soledad con la que sencillamente le es imposible vivir? o, digámoslo con todas sus letras, ¿no puede prescindir de la relación carnal con este sujeto específico, por lo placentero que resulta? “Porque no quería que se fuera el Ezer... no quería que me dejara... yo estaba muy bien con él... éramos bien felices... yo sabía que estaba tocando a las niñas, pero pensé... pensé... que más tarde o más temprano s'iban a meter con un hombre...”, dice Cetura. Varias mujeres nos comentaron a mi equipo y a mí que no podían prescindir de varón, que era preferible cualquier cosa, incluso esto, que no tener a un varón a su lado con el cual tener vida sexual activa.

No comprendemos porqué razón un varón adulto viola niños, tenemos bastante información y desde luego que no pude desecharse de un plumazo, pero la verdad es que no sabemos qué los motiva, que detona el ataque, porqué ocurre, así que mucho se ha hablado de parte de estos expertos de la falta de empatía... el violador, al menos en nuestro concepto, no tiene la menor empatía por la víctima, pero en este caso estamos hablando de la madre de la víctima y aquí tendríamos que hablar del amor profundo que suponemos siente por aquel al que dio a luz.

Autores como Clark, 1980; Finkelhorn y Lewis, 1988; Moore, 1990, dicen que la violación se debe a la falta de empatía, la empatía es un concepto estudiado desde principios del siglo pasado. Se la puede definir siguiendo a autores como Iannotti, (1978), Moore (1990) en el sentido de considerarla como la habilidad de entender e identificarse con los puntos de vista de otra persona, la capacidad de experimentar los mismos sentimientos que otro.

Conviene tener presente que la violación es para nosotros bastante similar al homicidio<sup>113</sup>, de ahí que...también podríamos decir con Bauman (2005) que mi derecho se cumple cuando niego a ese otro, al que no veo, su derecho a la vida. Es en estos momentos cuando el mandamiento de *No matarás* pierde todo sentido; el otro, en este caso, deja de existir, de tener peso, esencia. En este instante, soy solamente yo y mis apetitos, mis necesidades, mi historia y el futuro que pienso para mí; el otro se convierte en una condición que ratifica mi deseo. La malicia de mis actos se confirma y adquiere carta de derecho: la defensa del propio derecho a existir necesita la negación de ese derecho a otro que soy incapaz de reconocer. Quizá la verdadera pregunta sea si yo me reconozco a mí mismo como un ser humano que por el solo hecho de serlo pertenece a un grupo de seres humanos.

## Cetura<sup>114</sup>

Cetura fue acusada de violación y sentenciada a más de cuarenta años de reclusión; su coacusado, quien aceptó abiertamente haber violado a las dos hijas de Cetura, una de trece años y otra de dieciséis en aquel entonces, con la que procreó a una criatura, dijo que no se trataba de violación, sino que se habían enamorado locamente la jovencita de dieciséis años y él y producto de ese amor fue el hijo que tuvieron. Fue precisamente esta joven la que acudió a una vecina en demanda de ayuda. La vecina en cuestión dio parte a las autoridades y ambos, Cetura y compañero fueron detenidos, acusados y sentenciados por violación agravada en número de dos a través del tiempo.

Dígame, señora, ¿usted sabía lo que estaba sucediendo con sus hijas y el varón con el que vivía, verdad? ¿Usted sabía que ese hombre estaba violando a sus hijas, no es verdad? <sup>115</sup>

Cetura es una mujer joven, tiene treinta y seis años, es baja de estatura y pasada de peso, debe tener un sobrepeso de más de veinte kilos, es blanca, cabello castaño claro y un rostro indiferenciable de muchos otros. Aceptó hablar conmigo de buen agrado y se ve cómoda sentada frente a mí.

Pues... pues no, es decir, no lo sabía... yo... yo sentía que algo raro' estaba ay... como que... como que vía [veía] muy rara a mi niña mayor... muy rara... pero... pero pues nomás... yo pensaba que'ran cosas de chamacos, pero nomás....<sup>116</sup>

Cetura, su hija le pidió ayuda a una vecina, le dijo a la vecina que el marido de su mamá, o sea usted, estaba violándolas a ella y a su hermanita y que usted sabía todo, pero no hacía nada; por eso acudió a ella, así que dígame, “¿qué fue lo que sucedió, por qué razón, si usted sabía lo que estaba ocurriendo, si sabía que ese hombre estaba violando a sus hijas por qué lo permitió, por qué no hizo nada, por qué no lo acusó?”

---

113 En nuestro concepto, la violación, lo mismo que el homicidio calificado, son elecciones personales. Tomado del Libro: *La patología de la libertad: los violadores*, 2021:38. Autora Zonia S. Peterson. No ha sido publicado.

114 Nombre que le damos a la entrevistada.

115 Entrevista de los autores con Cetura en el Cereso de Hermosillo, Sonora, durante la presente investigación; finales de 2018 y buena parte de 2019 y 2020.

116 *Idem*.

No pos... pues... pues es que... [se acomoda sobre la silla dos o tres veces, como si no pudiera encontrar una manera de sentirse cómoda] yo vía algo raro, sí vía [veía] que en veces el Ezer<sup>117</sup> se portaba raro como que... como que quería quedarse solo en la casa con las niñas y... y... entonces pues me daba dinero y me decía que me fuera al súper a comprar algo para mí... que buscara bien que quería yo y lo comprara y... y pues... sí, ton's yo m'iba pal súper y... me tardaba pos... sí y cuando volvía como que... como qu'ialgo vía pasado....

Su hija le dijo que ese hombre las violaba y usted no hizo nada, ¿qué pensó cuando su hija mayor le dijo que estaba embarazada? ¿Por qué no acusó ante la autoridad al violador?

“Porque no quería que se fuera el Ezer... no quería que me dejara... yo' estaba muy bien con él... éramos bien felices... yo sabía que' estaba tocando a las niñas pero pensé... pensé... que más tarde o más temprano s'iban a meter con un hombre... y pues el Ezer era bien bueno... era cumplido con la raya, desde qu'el llegó ni pasábamos hambre y... y... pues... yo sentía rete bonito cuando... cuando... cuando me... ya... usted sabe...”.

Señora, cuénteme de sus hermanos, ¿cuántos hermanas, cuántos hermanos tiene?

“No pos... tengo una hermana que se juntó muy joven con su novio y se fue a vivir con él... viven en otro estado y casi nunca nos vemos, nunca visita a mi amá, a nadie de nosotros... tengo dos hermanos mayores, son los más mayores y también están casados y viven con sus familias... casi ni nos vemos, tampoco viven aquí, uno vive al otro lado y no puede cruzar, el otro... pues, ni sé...”.

¿Y sus padres, Cetura, viven los dos, siguen juntos, cómo fue su vida de niña, entiendo, por lo que me dice que usted fue la hija menor, cómo fue su niñez?

“No pos... pos... así, como todos, como todas... vivíamos yo y mi amá... mi apá nunca estaba, nunca que yo me acuerde... en veces venía y pasaba unos días y luego se volvír ... yo no sé nada dél porque nunca hablábamos, nunca me hablaba, nunca me decía nada... nunca estaba... nomás yo y mi amá... mi apá... pues... no sé, nunca me dijo nada ni se me acercaba, yo casi no lo vía [veía]”.

Cetura, sentenciada a más de cuarenta años de prisión, fue trasladada del penal de Hermosillo, Sonora, donde yo inicié mi investigación sobre homicidas sentenciados por homicidio calificado, violación y violación y homicidio, al penal femenino de Nogales, Sonora. Cuando tuve la oportunidad de trabajar ahí como directora del Centro de Reclusión, revisando expedientes de agresoras vi el suyo. Cetura fue siempre servicial, amistosa, cariñosa con sus compañeras, nunca dio problemas de ningún tipo y al parecer su única mortificación genuina fue el hecho de que ella sentía, así lo aseguró a quien quiso oírlo, entre ellas a mí misma, que la vida se le iba y estaba sola; es decir, no tenía ningún compañero con quien iniciar una relación amorosa y más que amorosa de índole sexual. Interrogada por mí respecto de sus hijas, solía

---

117 Todos los nombres que aparecen en este artículo fueron tomados de la Sagrada Escritura.

responder que ella sabía que estaban bien; habían quedado a cargo de su propia madre, la de Cetura, y vivían, si bien, con estrecheces, pero seguras, aparentemente con todas sus necesidades básicas resueltas... y enfatizaba cualquier cosa que ella entendiera como “bien” a secas. Nunca nadie la visitó, al menos durante el tiempo que yo estuve en ese penal.

Tiempo después, cuando fui trasladada al Penal Varonil de Máxima Seguridad de Hermosillo, Sonora, supe que su caso había sido revisado y fue considerada como no culpable y había sido puesta en libertad. No faltó quién me informara que, habiendo salido en libertad, varios meses más tarde Cetura decidió visitar a sus ex compañeras de reclusión y había ido al Penal Femenil de Nogales a ver a sus viejas y queridas amigas... tenía cuando menos siete meses de embarazo...

Es imposible no preguntarse qué era lo que en verdad quería Cetura y sus razones para no haber acusado nunca al violador de sus hijas. Tampoco parecía especialmente preocupada por el futuro de las niñas. “Si una persona ama sólo a otra y es indiferente al resto de sus semejantes, su amor no es amor, sino una relación simbiótica, o un egoísmo ampliado” (Fromm, 1966: 52). Admitamos que, tal como dirá Fromm, el amor sólo comienza a surgir, a desarrollarse, podríamos decir, cuando amamos a quienes no necesitamos para nuestros fines personales (Fromm, 1966: 54).

¿Qué lleva a una mujer aparentemente normal a actuar así? Estoy, estamos, como sociedad, convencidos de que la psicología, la psiquiatría, el sentido común incluso, tendrán mucho que decir al respecto y seguramente serán palabras claras y contundentes... Explicarán un sinfín de actitudes extrañas, actitudes que no podríamos considerar normales, pero algo lograríamos comprender a través de estas ciencias y otras afines. Sí, pero no tendríamos jamás una respuesta que nos llevara a los orígenes de estos actos. Tendríamos explicaciones, justificaciones, aclaraciones, todo lo que gusten, pero no tendríamos un porqué; no tendremos una explicación razonable que vaya al fondo del verdadero problema. Y... ¿cuál es, en su concepto, el verdadero problema? Admitamos que, en conclusión, no tiene qué ver con la falta de educación universitaria; nadie necesita un doctorado para ver con nitidez la diferencia entre el bien y el mal, entre lo justo y lo injusto, entre lo recto y lo torcido. ¿Qué es lo que nos ciega a la verdad? La depravación en la que vivimos... el pecado, dicho de otra manera, nuestro grave, profundo, genuino extravío espiritual.

El egoísmo es lo contrario del amor. El egoísmo nos lleva a amarnos a nosotros mismos con auténtica locura. No necesitamos querernos más; necesitamos querernos menos y comenzar a amar en verdad a los demás. El egoísmo nos lleva a buscar sólo nuestro bienestar, nuestro placer, nuestro beneficio... no importa el costo. Amar es hacer todo esto a un lado, quedarte con lo poquísimo que eres, con toda tu debilidad, tu fracaso, tus miserias y, desde ahí, entregarte en un acto de fe a amar a otro, sin garantías, sin seguridad de ningún tipo. Quizá después de todo amar sí sea un salto al vacío... Pero... no queremos nada de esto, ni saltos al vacío ni actos de fe, ni esperanzas que puedan fallar y dejarnos desarmados e insubstanciales, llenos de nosotros mismos, pero sin ninguna certidumbre...

Si no tenemos la complicadísima parte del amor genuino que anhelamos de parte de otro, sólo nos queda la carne. Perdernos en la carne y sumergirnos en un descenso continuo que nos lleva a una soledad más intensa, más profunda, estamos cercados de nosotros mismos y estamos tratando de llenar un hoyo que nos perfora en el centro mismo de todo lo que somos... entonces el sexo se vuelve parte vital de lo que queremos porque nos permite descansar de ese vacío inexpresable; el sexo cobra sentido en un desierto de sensaciones puramente superficiales y que, por lo tanto, no compromete nada de lo que somos. Y, mientras más buscamos y llenamos con

sexo casual el vacío patético en el que nos hemos convertido... más dolor, más vacío... más sufrimiento y más, mucho más aislamiento.

Actuando así lo que buscamos es evitar el dolor; no queremos sufrir, porque siempre se ha creído que amor y dolor<sup>118</sup> son sinónimos. Quizá lo que en verdad nos sucede es que nos negamos a amar por el dolor que sentimos que conlleva ya sea el rechazo, el fracaso, o simplemente el no poder estar nunca seguros de que somos igualmente amados. Dice Fromm que siempre estamos atentos tratando de medir, de pesar el amor con el que somos amados y solemos consolarnos ante el desamor y terminamos diciendo que no somos amados como soñamos y entonces tampoco amaremos para no sufrir más. En realidad, dice Fromm, de lo único que tenemos terror es de amar profundamente y terminamos alejándonos de todo lo que suponga el menor de los riesgos. Por último, y no lo olvidemos, el amor auténtico jamás deja de ser amor. Ya que el amor auténtico supone un compromiso también auténtico y para siempre, resulta muy claro que tememos amar porque cabe pensar que sintamos que reduce nuestra experiencia vital, nos resta incluso alegría de vivir... sin percatarnos de que es justo el amar lo que nos daría lo que tememos perder...

## Asenat y Hadad

Asenat y Hadad formaban un matrimonio legalmente constituido. Tenían ocho años de casados cuando fueron detenidos y acusados de violación agravada en número de dos a través del tiempo y, perversión de menores además de elaboración de pornografía infantil para venderla.

Asenat es una mujer de estatura normal, quizá un metro sesenta y uno o dos centímetros. Delgada, de tez blanca, cabello y ojos café claro. Viste pantalón de mezclilla y una blusa blanca, tenis blancos y un maquillaje muy discreto. Me presento y le explico quiénes somos y porqué hemos querido hablar con ella. Estamos en una oficinita muy pequeña que utiliza la trabajadora social del Penal Femenil. Le ofrezco café que rechaza con un movimiento de cabeza y me mira directamente a los ojos con evidente desconfianza. Una vez aclaradas sus dudas continúa:

Dice que ya leyó el expediente de... del Hadad y el mío, ¿verdad? ¿Qué quiere que le diga? Porque... pues, como ya leyó todo lo que... lo que dicen qui'cimos.. no sé, no sé qué más decirle.

Señora, le contesto para mayor comprensión, nos gustaría escuchar su versión de los hechos, nada más. ¿Está usted consciente de que la acusación que pesa sobre usted en lo personal y sobre su esposo es extremadamente grave, verdad? ¿Se da usted cuenta de que pueden ser sentenciados a muchísimos años de reclusión?

Sí... es decir, bueno... creo que sí... aquí... aquí me dijeron... unas mujeres horrendas que están aquí me dijeron que... me dijeron que... pues... a mí no me ha visto ningún abogado... le pedí a la directora del penal que yo quiero ver a un abogado, que necesito hablar con un abogado pero... ni me contesta... yo...yo no hice nada, ni... ni sabía lo que' estaba haciendo el Hadad con mis hijos... ahí dice... cuando... cuando la policía me detuvo, nos detuvo, esos cabrones me acusaron de que yo bía...

---

118 Suele ser el comentario que surge de la boca de los entrevistados que compurgan sentencia en los penales y, cosa curiosa, en boca de infinidad de varones jóvenes y maduros señalados en la vida civil como perpetradores de violencia grave contra la mujer, quienes además agregan que: "el amor es un cuento de viejas idiotas para que las mujeres aflojen".

bía [había] tomado fotos de cuando él... el Hadad tenía sexo con mis niñas... dijeron que yo sabía todo y lo ayudaba... pero, pero nada de'so es cierto... si yo ni sabía nada, nunca vi nada ni supe nada de nada...

El problema, señora, es que en la computadora de su esposo hay almacenados muchísimos videos de pornografía infantil, en el expediente dice que encontraron más de ochocientos videos de adultos teniendo sexo con criaturas y, aparte de esto que por sí solo es muy problemático, ahí están también varios videos de ustedes, de Hadad y de usted teniendo sexo con sus hijos, ahí está la evidencia:

Pues... yo no sé nada, no sé cómo pasó eso que dicen... no es cierto que yo biera [hubiera] hecho eso que dicen ay... me acusan de que yo lo ayudaba, de que... de que hacía películas mientras violaba a mis hijas y eso es... eso es una porquería... si yo biera [hubiera] hechu'eso pues... pues no sé... es una asquerosidad y no sabía yo nada de nada, nunca vi nada raro, nunca noté nada ni en las niñas ni en él... no sé, no sé porqué me acusan a mí di'algo que ni, sabía.... Oiga, dice de pronto:- ya me tengo qu'ir, tengo qu'ir al trabajo porque aquí busqué trabajo y... y... necesito dinero... necesito...<sup>119</sup>. Y sale de prisa.

Parte importante de la teoría social establece que los violadores de niños atacan a menores de edad porque temen a la mujer adulta, sobre todo temen la sexualidad de la mujer adulta (Garrido, 1989; Laws y O'Donohue, 2004; Garrido et al, 2006; Ressler, 1992; Finkelhorn, 1984). La posibilidad de ser resistidos por una mujer que no sólo los rechazara, sino que los avergonzara, es lo que los llevaría a vivir una sensación terrible de ser burlados en uno de los ejes esenciales de la masculinidad que es justo el ámbito sexual - situación a la que no podrían someterse. Es lo que, supuestamente, los llevaría a pensar en los niños porque éstos ciertamente no los rechazarían ni avergonzarían.

La conclusión de esta teoría es que los violadores de niños eran hombres que vivían en soledad con pocas habilidades sociales, pocas destrezas para relacionarse con los demás, sobre todo de manera adecuada. Por lo que tendríamos una serie de hombres aislados, unos solitarios ya por rechazo o elección personal; por lo tanto, se trataría de hombres inseguros y tímidos. Finkelhorn (1984), Pardo y González (2007) (Garrido, 1989; Laws y O'Donohue, 2004; Garrido et al, 2006; Ressler, 1992) y varios investigadores citados páginas arriba, explicarían que el violador se acerque a los niños ya que no se sentiría amenazado por ellos, precisamente en ese ámbito de la sexualidad que es para él tan definitivo, además, resulta sencillo pensar que podrá establecer con ellos una relación de poder.

Pero, todo lo anterior no es necesariamente cierto. ¿Por qué? Porque los violadores generalmente son hombres que viven en compañía de una mujer que suele ser su esposa, su concubina, su novia, su amante en turno. En efecto, por lo general, lo que hemos encontrado en nuestra investigación es que los violadores que compurgan sentencia en alguno de los penales del estado de Sonora, son hombres que viven relaciones coitales cotidianas con las mujeres adultas que conviven con ellos. Entonces, si su vida sexual está resuelta con la coitalidad vivida cotidianamente lo que buscan es otra cosa: el sometimiento del más débil, [(Emmers et al, 1995; Malamuth

---

119 En las prisiones, al menos en las que estuve como directora y en las que visité y más tarde visitamos mi equipo y yo para la investigación, pudimos percatarnos de que existen varias fábricas de diversos artículos que contratan a los y las internas como empleados y éstos reciben un sueldo, si bien, miserable.

et al, 2000; Seto et al, 2001; Vega y Malamuth, 2007; Kingston et al, 2008; Hald et al, 2008), citado por Kingston et al, 2009]; necesita colmar su necesidad de poder, de sometimiento; necesita doblegar hasta la extinción a ese o esos otros, ¿o lo que necesita es destruirlos? ¿qué ansiedades y angustias calmará al hacer esto?

Creemos que se deja de lado un elemento importante: no sólo la fantasía que aquí es básica, sabemos que la violación nunca es espontánea, luego entonces es algo muy pensado, muy meditado, muy acariciado por parte del violador que sólo espera el momento preciso para realizar *justamente esa fantasía* vivida a ultranza. Aparte, está el compromiso del violador consigo mismo y sus apetitos; esto es, las personas, en nuestro concepto, vivimos en sociedad y se supondría que buscamos el bien común, para nosotros, la moralidad no es sino nuestro insobornable compromiso personal con el bien del otro, de ese otro que vive en el mundo junto conmigo; aquí, sólo cuenta lo que anhela el agresor, sólo tiene peso y validez su deseo de satisfacer una fantasía largamente acariciada: saciar sus apetitos.

Cada sociedad es un sistema que interpreta el mundo, lo construye a su antojo, construye aquello que necesita o siente que tiene mayor valor para ella. Su identidad no es otra cosa que este sistema de interpretación o, mejor aún, de donación de sentido (Castoriadis, 2006). Según Castoriadis (op cit) somos nosotros los que dotamos de sentido al mundo, a la realidad en la que estamos insertos, a la sociedad en la que vivimos. Si llevamos sus palabras al extremo, sería una especie de explicación de nuestros actos, lo que nos llevaría a pensar en un momento específico que conviene lo que hemos planeado para los demás, sobre todo cuando esos demás son nuestros dependientes, en este caso los hijos, que es algo positivo y que, en determinadas situaciones, no sólo tiene sentido, sino que es deseable y bueno.

En otras palabras, nuestra ignorancia, obnubilación, nos da pie para pensar que nuestros actos son buenos y deseables porque los pensamos y deseamos. El discurso es el lugar de construcción del sujeto afirma (Greimas, 1976), y podemos decir que no sólo se construye, también se coloca dentro de un campo simbólico que refleja los valores dominantes y las expectativas socialmente aceptables (Román, 2000).

Otro elemento que se ha manejado a la hora de la violación es la pornografía. Se ha dicho que la pornografía es un detonante poderoso de la violación, (Seto et al, 2001; Kingston et al, 2009) que al exacerbar lo innombrable de nuestras pasiones dispararía el anhelo de experimentar en carne propia lo que se nos propone desde este ángulo. Sin desechar de lleno la posibilidad de su trascendencia, es importante hacer algunos señalamientos. La pornografía es un elemento presente en la vida, la verdad es que todos: niños, jóvenes, adultos jóvenes, adultos mayores, ancianos; matrimonios recién constituidos, matrimonios con largos años de relación, todos, hombres, mujeres, ven pornografía, de lo que no se deriva que todos sean violadores. No obstante, Hadad dice que fue su deseo de continuar con la página pornográfica que había descubierto y el cómo enriqueció su vida coital con su esposa lo que lo llevó a él y más tarde a ella a hacer lo que hicieron. No se responsabiliza él por sus actos, culpa a la pornografía.

Ahora bien, ver pornografía acompañados tiene el beneficio inmediato de llevar a la práctica lo que se ha visto, con la anuencia, queremos pensar, de ambos miembros de la pareja. Si el sujeto ve pornografía estando solo, le queda la posibilidad de la masturbación con lo que cerraría el ciclo y la satisfacción anhelada se cumpliría. Todo lo anterior nos lleva a considerar que la pornografía, con su carga de violencia, de abuso, de extravío, aunque podamos considerarla como importante a la hora de pensar la violación porque cosifica al otro, porque no sólo señala sino que establece roles de género permisibles de violencia, roles que establecen que la mujer es un objeto cuya función primordial es dar placer y en él se cumple su razón de vida, por

lo tanto puede ser masacrada sin más consecuencia que el deseo satisfecho de destruir; por ello, la pornografía más bien estaría dirigida a posibilitar la violencia y a exacerbarla. En el caso de Asenat y Hadad sí dio paso a convertir la vida de sus hijos, niños pequeños, en víctimas de un par de depredadores cuya única pasión vital era precisamente la satisfacción de las fantasías acariciadas quizá desde siempre que surgieron o pudieron manifestarse ya sin cortapisa cuando tuvieron acceso precisamente a esa página pornográfica.

El trabajo de investigación que hemos llevado con los violadores en los diferentes penales en que hemos ejercido la función de investigadores de violencia extrema, ha permitido comprobar que no podemos identificarlos antes de que cometan el delito. No los vemos porque en esencia son personas que consideramos plenamente como parte de la sociedad en la que vivimos; son como nosotros<sup>120</sup>. A diferencia de otro tipo de delincuentes, los violadores suelen ser buenos padres de familia, excelentes maridos, buenos hijos y hermanos, estupendos empleados, grandes amigos. Son hombres que siempre han trabajado, no importa cuan humilde pudiera ser su labor; siempre han tenido un empleo, son buenos ciudadanos, lo que tiende a invisibilizarlos. Dejamos de verlos porque en verdad sus vidas son comunes... como las nuestras...

El matrimonio de Asenat y Hadad fue acusado de corrupción de menores, violación en número de dos a través del tiempo y elaboración de pornografía infantil con el propósito de venderla. Los estudios recientes parecerían revelar que los psicópatas comienzan a delinquir a más temprana edad que los no psicópatas, por lo general cabría pensar que son más violentos durante las agresiones y existe más probabilidad de usar armas en la comisión del delito, en este sentido se manifiestan (Hare y Macperson (1984), (Wong 1984).

Lo que nos llevaría a patologizar la conducta de los violadores porque no concebimos que sean hombres normales en el sentido que se le da a la frase “hombres normales” a quienes violan, de ahí que necesariamente pensamos de ellos que son enfermos mentales que se han atrevido a llevar a cabo su delirio. Esto y muchísimo más en cuanto a los varones, y ¿qué decir de las mujeres? ¿violan las mujeres? Aquí cabrían algunas preguntas y su necesaria reflexión. Porque, si para violar se requiere un pene, ya que la violación es la intromisión del miembro viril en cualquier cavidad de la víctima al margen de su sexo, entonces la respuesta tendría que ser: **no**. Pero esto nos llevaría por otros caminos, si se considera y, de acuerdo a los códigos penales y federales se establece que para violar sí se necesita un pene. Aunque también existe la figura de la violación equiparada que en el ARTICULO 219 se aclara y menciona que se sancionará con la misma pena que la violación común.

Eso nos lleva a pensar y a decir que las causas del delito son tan extraordinariamente profundas y complejas que será difícil encontrar una salida, porque, ¿qué llevó a Asenat, a Cetura, a permitir en un caso y a permitir y colaborar en el otro con la violación de sus propias hijas? Sabemos que las leyes castigan a quienes las infringen y pudiéramos pensar que la privación de la libertad sería un disuasivo adecuado, pero también sabemos que no es así. El castigo para esas faltas carece en verdad de cualquier posibilidad de ser no ya digamos un freno, sino simplemente la posibilidad de que hagan reflexionar al agresor.

---

120 ¿Violar, frontera del erotismo masculino? Publicado en Estudios Sociales. Revista de Alimentación Contemporánea y Desarrollo Regional. Ciad. Hermosillo, Sonora, México. Autora: Zonia S. Peterson.

Ressler (2010), dice que lo poco útil de ese posible castigo es una de las razones por las que el violador no debe ser puesto en libertad. Esto, debido sobre todo a que no sabemos *qué cosa es un castigo* para el violador. Además, quizá deberíamos agregar que él no piensa en el castigo cuando actúa, no puede pensar en ello porque su mente está en otros menesteres e, incluso después, tampoco, porque no piensa que van a descubrirlo ya que según sus reflexiones actuó cuando todo estaba a su favor, cuando no existía la menor posibilidad de ser vinculado al delito.

Existe muchísima información sobre violadores (Soria M. Hernández, 1994; Bromberg y Coyle, 1974; Osborne, 1982 Garrido, 1989; Laws y O'Donohue, 2004; Garrido et al, 2006; Groth *et al.*, 1977; Groth, 1979; Goldstein 1977; Finkelhorn (1984)). Los estudios realizados son la base, el pilar en el que nos sustentamos, pero creemos que la mirada sobre el particular en nuestro caso es otra, muy, muy diferente y es esto lo que aquí se plantea. Por lo tanto, pensamos que se patologiza, sin mayor reflexión, la conducta de los agresores. Podría creerse que el hecho de violar, matar, lastimar de manera brutal forzosamente estaría relacionado con problemas de índole psicológica, pero, ¿realmente se ha pensado con auténtica calma y desapasionamiento que este tipo de crímenes pudieran ser, simplemente por lo difícil de analizarlos, producto de la elección personal de los agresores? Conviene tener presente el estudio de Roig (1999), que apunta hacia una falta de presencia de las enfermedades mentales en la conducta del violador.

La psicopatía como elemento diferenciador de los violadores entre sí ha recibido bastante atención por parte de autores como Knight y Prentky (1990) y Marshall (2001). Parten de la idea de que los violadores no se diferencian sólo por su experiencia familiar y desarrollo de sus experiencias, o en términos psicológicos y psiquiátricos, sino también en su propio desarrollo criminal y en la naturaleza sexual de sus delitos. *Su propio desarrollo criminal... la naturaleza sexual de sus delitos*, los violadores son hombres comunes y corrientes que vivieron a profundidad una fantasía, un deseo, un compromiso auténtico con ellos mismos. Diríamos que los violadores son ellos y sus apetitos, más que cualquiera otra cosa. Han logrado despersonalizar a la víctima al grado de no reconocer en ella a otro ser humano.

Si bien hay bastante información y análisis sobre varones violadores y violadores de niños, con la que podemos o no estar de acuerdo, queda por analizar y reflexionar en la figura de la madre de las víctimas quienes toleran, permiten e incluso colaboran en la agresión... Tal como establece Badinter (1991), lo femenino está desequilibrado en el sentido estricto del término por y para el hombre. La esencia de ésta, su finalidad, su función, parecerían ser relativas al hombre. La mujer, habría que decirlo, no está hecha para sí misma, sino 'para complacer al hombre... para ser sojuzgada por él... para serle agradable... para ceder y para soportar incluso su injusticia'.

## Hadad

Hadad no es alto, debe medir cuando mucho un metro sesenta y cinco centímetros, delgado, agradable de facciones, cabello y ojos oscuros, viste pantalón de mezclilla y una camisa a cuadros grises, zapatos oscuros sin cordones. Como siempre, me presento con él, le digo que somos un equipo de investigadores y por qué estamos ahí. Le explico lo concerniente a la investigación y le aclaro que su colaboración debe ser voluntaria. Guarda silencio, lo que a mí me parece que son uno o dos minutos cuando menos. Respira profundamente y no separa los ojos de mis ojos. Ve a mis compañeros un instante y regresa la mirada hacia mí. Lo veo titubear; está incómodo sin duda. ¿Cuánto tiempo tiene en el reclusorio, Hadad? pregunto.

Pues... no mucho, creo que... como tres meses... sí, más o menos tres meses....

¿Su señora ingresó el mismo día que usted?

Sí... creo que sí...

¿Y cómo está usted, cómo se siente?

Mal... muy mal. Esto es espantoso... todo aquí es... [se ríe con una risa sardónica que más parece una mueca] pero claro, verdad, ¿qué se podría esperar de la cárcel?... [vuelve a guardar silencio, como si estuviera pensando qué decir y qué no decir] ¿Sabe qué es lo que más me preocupa? Que nadie me dice nada, ni el menso del abogado de aquí... ese, el que le dicen de oficio... debe ser un perfecto pendejo porque no sabe nada de nada... además, ni viene, tuve que cazarlo como dos semanas para poder hablar con él, aquí a nadie le importamos ¿verdad? Y aparte, nadie te dice nada, nadie te aclara nada.

¿Qué es lo que busca saber que no le han dicho?

Pues... pues eso, cómo van las cosas... qué va a pasar conmigo, con mi señora... pero de veras, nadie dice nada, parece que nadie sabe nada o no les importa... desde que llegamos nadie nos dice nada... lo único que sé es lo que dicen los otros presos... que por el tipo de delito que traemos aquí nos vamos a quedar... hasta me han dicho que son cincuenta años, como si hubiéramos matado a alguien... están locos, están pendejos...

¿Le parece que su sentencia debe ser menor... por qué no hablamos de lo sucedido, si está de acuerdo, por supuesto?

¿Leyó el expediente, verdad? ¿Qué quiere saber, qué quiere que le diga?

Bien... leí, leímos, que usted y su señora están acusados de violación, de corrupción de menores, de hacer pornografía para venderla... hablemos de eso... de la violación de sus hijas, de la pornografía...

Mire... Asenat, mi esposa, y yo, nos casamos hace como... ocho años, sí, casi ocho años ¿o nueve?... sí, como ocho o casi nueve... Vivíamos sin lujos, vivíamos apurados a veces, pero bien, yo tenía mi casa propia cuando me casé con ella. Yo trabajaba en un... bueno, en un negocio y como tenía muchos años ahí, pues ganaba bien; nunca es suficiente, es cierto, pero era el empleado que mejor ganaba y la verdad es que no nos faltaba nada. Luego nació la primera niña y todo bien. Pero... como que me comencé a enfadar... y no sé, no sé por qué, pero comencé a enfadarme mucho, muchísimo y... una vez... en la compu... [computadora] pues, no sé ni cómo, pero abrí una página de porno y... era porno con niños... no sé... no sé qué le vi, pero me interesó y pues... comencé a verla.

¿La veían usted y su esposa?

Al principio no... nomás yo. Era una página bien buena... y no era gringa, era de Sudamérica... me gustaba mucho.

¿Por qué le gustaba mucho, Hadad?

Pues... no sé, me gustaba... eran hombres teniendo sexo con niños... sexo de muchas formas, muchas poses... [posturas], niños y niñas... a veces también salían mujeres teniendo sexo con niños... era muy buena. Las películas eran de los miembros del club... la página era de un club muy exclusivo y nada más los miembros enviaban sus películas y tenían acceso a todo lo que ofrecían, nomás los miembros... quizá por eso era tan buena... el caso es que... al poco rato como que se dieron cuenta de que yo miraba la página y me invitaron a ser miembro. Ahí no se trataba de dinero. O sea que para ser miembro del club no se necesitaba pagar con dinero... para ser miembro tenías que enviar una película... de preferencia, también se podían enviar fotos, pero... de preferencia una película tuya o de alguien muy cercano, teniendo sexo con niños....

Entonces usted toma la decisión de hacerlo...

Pues... sí... como me tardé en responder ya no podía entrar a la página... como pude les dije que les iba a enviar una película y me dijeron que en cuanto la enviara me darían el acceso. La verdad es que comencé a buscar un chamaco, una chamaca ahí en el barrio para... usted sabe, para hacerlo con ella y filmarme... pero... [Suspira profundo. Parecería dudar de continuar hablando así que no lo apresuro, lo dejo que decida él. Le ofrezco café que mi equipo acaba de preparar ahí en la oficina del buen amigo Abdías<sup>121</sup> y le sirvo, le acerco azúcar, crema, unas galletas incluso, de dos sabores, para que elija. Toma el tazón y lo endulza, le pone mucha crema y toma de los dos paquetes de galletas. Prueba el café y le pone más azúcar]. La verdad es que... no hallé a nadie, es decir, sí había niños y niñas claro, pero, estaban muy cuidados, las mamás como que estaban muy atentas a sus hijos así que por más que busqué no hallé a nadie a quien... pues... con quien tener sexo. Le estuve dando muchas vueltas, pero... nomás nada. Así que no me quedó de otra que buscar en mi casa... con mis niñas....

¿Qué edad tenían sus hijas en ese momento?

La mayor como... cinco años, creo, la menor tenía cuatro o iba a cumplir cuatro.

¿Entonces toma usted la decisión de violar a su niña mayor?

Sí...

Dígame, Hadad, ¿cómo pudo usted pensar en violar a su hija? Era su niña, usted la vio nacer, debió haberla amado... ¿no pensó en el daño tremendo que le haría, no le importó? Y no sólo eso, ya que me dice que continuó con una criatura de cuatro años de edad... no le juzgo, no estoy ni estamos aquí para eso, lo que sucede es que quiero, queremos entender, queremos... intentar comprender cómo, de qué manera un padre, un esposo que dice amar a su esposa, amar a sus hijos... que dice luchar por ellos, por sacarlos adelante, puede pensar en hacer algo así, explíquenos por favor.

---

121 Abdías es un maestro de distintas disciplinas musicales que ha dedicado su madurez a servir en el penal y le fue asignada una oficinita en los patios donde están los internos, es ahí que hacemos las entrevistas por la generosidad de Abdías que nos presta su lugar de trabajo.

¿Explicar qué..? yo amo a mi mujer, por eso nos casamos, porque nos amamos, claro que también amo a mis hijos... yo quería una familia, tener hijos con ella, que tuviéramos una familia y sí... como le dije, yo ganaba lo suficiente como para que viviéramos más o menos, no quería que mi esposa trabajara para que no descuidara a los niños; yo podía con la carga, sin lujos, sin... sin cosas que muchas veces se antojan pero... pero en el fondo no se necesitan... ¿qué pasó... por qué hice eso... eso de... como usted dice, eso de violar a mis niñas... pues... la verdad es que ni he pensado en eso con calma... no sé, esa es la verdad... no quería dejar de ver esa página... tenía algo, me excitaba como loco... el sexo era mejor con mi mujer, era fabuloso, pero yo creo que porque veía... porque veíamos esa página... supongo que por eso... no quería dejar de sentir lo que sentía....

Me parece muy delicado tomar una decisión así... supongo que lo haría en su casa... pero, no sólo el problema de violar a un menor que además es hija suya, está también la dificultad de grabar todo mientras se hace... ¿qué hizo? Porque supongo que tener sexo con un menor que se resistiría hasta el límite de sus fuerzas y encima pensar en que debía registrar todo con una cámara no debió ser fácil... ¿cómo lo hizo? [Hadad bebe el café con calma, supongo que mientras piensa qué va a decir... o qué va a callar. Se come tres o cuatro galletas, las observa cuidadoso antes de llevárselas a la boca, bebe café de nuevo y por fin me ve a los ojos antes de responder]:

Sí... claro que nada fue fácil como usted dice... no podía estar con la niña y encima grabar todo... así que... [Vuelve a tomarse su tiempo. Le acerco más galletas, ahora de otro sabor y las revisa antes de comenzar a comerlas. Me da la taza y con un gesto me pide que vuelva a llenarla, lo hago. Endulza, añade crema, lo prueba, agrega más crema ahora y un tanto de azúcar]. Se lo pedí a mi esposa, dice de pronto, le pedí a Asenat que ella me grabara....

¿Le pidió a su esposa, la madre de la niña, que lo grabara mientras usted la violaba?  
¿Aceptó?

Claro... al principio como que no quería, pero... bueno, pues, la convencí y entonces sí... sí aceptó grabarnos... gracias a esa película pude ingresar al club. Cuando envié la película ellos me reenviaron muchas de los demás miembros... había miles... [en su computadora personal la policía halló más de ochocientas películas de pornografía infantil, entre ellas, varias de Hadad y Asenat violando a sus hijas].

¿Su esposa estuvo de acuerdo en grabarlo, no tuvo inconveniente... cómo lo logró?

Pues... hablé con ella, le expliqué... al principio claro que no quería pero... pues, no sé, le di mis razones y entonces dijo que sí... me grabó con la niña mayor y luego... cuando ya no supe qué más hacer con la grande... pues... ya teníamos muchas películas con la niña mayor... ya no sabía qué más hacer, entonces me decidí por la menor... también con ella hicimos muchas películas, fue más difícil porque la niña era muy pequeña... pero... bueno pues... eso hicimos. ¿Usted... usted cree que nos van a echar muchos años de encierro?

Bueno, dice Leonardo, debido a la gravedad de la acusación que pesa sobre ustedes supongo que no será poco tiempo; es probable que sí sean más de cuarenta años. Hadad se estremece... hunde la barba en el pecho, se pasa la mano izquierda entre el cabello varias veces como si lo peinara... se aclara la garganta dos o tres veces consecutivas y dice:

Sí... eso me dijeron los otros... pero ellos hablaron de que cuarenta sería lo mínimo... uno dijo que quizá nos echen sesenta años a la Asenat y a mí....

Háblenos de Asenat, dice Lidia ¿no tuvo conflictos con ella por todo esto? Porque sé que después ella tomó algunas decisiones graves.

Sí... un día me quedé sin ideas... ya no sabía qué hacer... teníamos que enviar más películas para que no nos cerraran el sitio... pero... de veras, ya no sabíamos qué hacer... así que le dije a Asenat que... pues... le dije que seguía ella... que... ahora yo la filmaría....

¿La convenció, usted diría que la convenció de tener sexo con sus hijos para que usted la filmara? Dicen casi de manera simultánea Lidia y Leonardo

Pues... ya ni sé... ella siempre ha negado que sabía... cuando nos interrogaron... más bien, cuando nos detuvieron y nos interrogaron dijo que no sabía lo que yo estaba haciendo... se puso como loca, comenzó a gritar, a llorar... y la mera verdad que actuaba como si no lo supiera... como que no le cabía en la cabeza... ¿usted entiende por qué hizo eso?

Las madres de hijos violados pueden elegir no saber lo que está ocurriendo. Creo que es el privilegio de no saber *y vaya que no saber puede ser un privilegio*. Me ve directamente a los ojos y esboza una leve sonrisa, como si de pronto comprendiera todo, o una nueva luz iluminara lo que antes era más bien confuso. Entonces, ¿qué hacía ella con sus hijos para que usted pudiera filmarla?

Con las niñas... el niño era demasiado chiquito... con el niño no se podía, pero ya... pues... ya lo habíamos hablado, teníamos que esperar que creciera un poco más el niño... mientras... pues... nomás las niñas [sólo las niñas estaban disponibles]... la filmé varias veces con mis hijas... bueno pues... la... primero fue con mi hija mayor... luego la otra....

Hadad parece perderse en sus recuerdos... contempla el líquido de la taza de café como si éste lo hipnotizara. Por fin dice:

Las niñas le practicaban sexo oral a la Asenat.

¿Por qué lo hizo, Hadad? ¿por qué violó a sus hijas y llevó a que su mujer también lo hiciera?

Mire... son cosas que...

Guarda silencio otra vez; se termina el café en medio de un silencio y una tensión de la que podrían, en cualquier momento, comenzar a saltar chispas.

Mire, repite, de eso ya hablaremos... ahora no... ahora no quiero hablar de eso, no quiero hablar de nada, además, todavía no nos han declarado culpables... el día que nos declaren culpables, ese día, ese mismito día, si usted quiere, pueden venir y les contaré todo lo que ahora no quiero decir... pero

tendrán que esperar a ese día... antes no... el día que digan que sí somos culpables....

¿Tiene esperanzas, Hadad, de que digan que ustedes son inocentes?

Pues... la verdad... bueno... uno nunca sabe, ¿verdad? ¿qué tal que sí...?

¿Qué sí qué?

Pues eso... que no somos culpables... que todo se debió a que... a que estamos mal, a que no estamos completos... que somos un par de enfermos... a... pues... no sé... pero todavía no nos sentencian y todo puede pasar... pero eso sí, le prometo que si viene ese día, el día que nos sentencien, ese mismito día le cuento todo lo que quiera saber....

Sólo una pregunta más, Hadad, ¿sus padres viven, cómo es su relación con su papá, cómo fue su relación con él durante su niñez, usted diría que tuvo una buena niñez, una niñez feliz, plena... tuvo una relación intensa con su padre... ¿cómo era su papá como papá y como esposo de su mamá?

Hadad me mira asombrado, supongo que jamás esperó una pregunta de este tipo. Voltea a ver a Leonardo, a Lidia, mi equipo y vuelve a mirarme. Sonríe, mueve la cabeza como si negara algo y por fin dice:

Mi apá... vaya, hace tiempo que no pensaba en mi apá... sí, sí, mis padres viven, están bien, bueno, dentro de lo que cabe... mi apá está jubilado y tiene buena pensión, trabajó toda su vida con... bueno, tenía muy buen trabajo así que viven bastante bien ellos dos, mi amá y él. Mis hermanos, nomás fuimos dos, un hermano y yo, mi hermano también está casado, pero vive en... en... allá, en Pachuca, creo, le ofrecieron buen trabajo y se fue con su mujer y sus dos hijos. Qué curioso que me pregunte por mi papá... de veras, hacía... yo creo que hacía años que no pensaba en él. ¿Qué me preguntó? Ah, sí, que si cómo fue como esposo... pues, no sé, yo me acuerdo que ahí estaba, era bueno con mi amá, con nosotros... ahí estaba, nomás platicaba con mi amá, nomás con ella, yo no me acuerdo que haya hablado conmigo, nomás me daba órdenes, me decía qué podía hacer y que no... pero... que se hubiera sentado a platicar conmigo, a enterarse de cómo me sentía, qué quería pues no... ahí estaba pero nomás....

¿Por qué aceptó Asenat semejante horror? quizá la respuesta a esta pregunta pudiera ser la Teoría de Género, según la cual, la mujer viviría subyugada por el varón. El género es una dimensión constitutiva de las relaciones socioculturales. Cabe aclarar que el género no es algo estático en lo que nos convertimos, es más bien una forma de interacción permanente con las estructuras que nos rodean.

Al margen de los fenómenos que se estudien, podrán entenderse algunas de sus dinámicas a partir de la diferencia sexual y las construcciones sociales y culturales a las que da pie (Lamas, 1996; Scott, 1996; Ortner y Whitehead, 1996). Estas construcciones conforman lo que se ha llamado un sistema sexo/género, lo que no es sino un conjunto de prácticas, representaciones, normas, símbolos y valores sociales que las sociedades construyen a partir de la diferencia sexual anatómico fisiológico que dan sentido a la satisfacción del impulso sexual. Podríamos decir que son la trama de

relaciones sociales que determina las relaciones de los seres humanos en tanto personas sexuadas.

El sistema sexo/género [El sistema sexo/género es el conjunto de arreglos por los cuales una sociedad transforma la sexualidad biológica en productos de la actividad humana, y en los que estas necesidades sexuales transformadas son satisfechas, Rubin (1996)], define atributos, formas de relación, especialización, normatividad, jerarquías, privilegios, valores, sanciones y los espacios en los que se organiza a los individuos según su asignación de género (Rubin, 1996).

En realidad, creemos que en Asenat no hay una verdadera conciencia de lo que se vive, de lo que se hace, se desea, se planea. En el caso de la mujer, una de las razones que pudiera en algún momento explicar el porqué de sus actos, actos de este tipo, quizá tenga qué ver con la ausencia del padre. El padre es absolutamente esencial para los hijos. Si jamás se ha discutido que la madre es básica para el desarrollo armónico de los hijos, ha llegado la hora de pensar que el padre es básico también para el desarrollo armónico de los hijos. Pero, un auténtico padre que interactúe con sus descendientes, que se interese profundamente por ellos, que esté ahí para ellos, que tenga una relación genuina, que hable con ellos, que comparta sus experiencias, sus penas, sus éxitos, sus anhelos, sus temores, sus angustias, sus miedos inexplicables, sus triunfos amargos y sus batallas dolorosas... que establezca con sus hijos una relación basada en el amor, el respeto, la confianza, pero sin dejar de lado jamás que él es el que sabe, el que guía, el que señala el rumbo, el que establece metas, caminos, senderos, el que finca responsabilidades y castiga con amor todo extravío.

Norwood (2005) establece que los motivos por los cuales una persona, en este caso una mujer, se vuelve adicta al amor, estaría determinada por experiencias tempranas disfuncionales con la familia de origen, disfunciones caracterizadas por una falta de afecto y consideración principalmente por parte del padre, “mi apá nunca estaba, nunca que yo me acuerde... en veces venía y pasaba unos días y luego se volv’ír ... yo no sé nada dél porque nunca hablábamos, nunca me hablaba, nunca me decía nada... nunca estaba... nomás yo y mi amá... mi apá... pues... no sé, nunca me dijo nada ni se me acercaba, yo casi no lo vía [veía]”.

Negación permanente del sentido de necesidad en la infancia, información distorsionada acerca de los sentimientos propios y que son transmitidos a los hijos, falta de reforzamiento emocional, etcétera, lo cual generaría en la edad adulta, como una forma de compensar la necesidad insatisfecha, la búsqueda de dar [y recibir] afecto a hombres, que parecen de alguna manera necesitarlo, tratando de cambiarlos por medio de su amor; sintiéndose frustradas cuando esto no se logra y estando dispuestas a hacer hasta lo imposible e impensable para seguir con ellos, aun a costa de su propia vida. También podría pensarse que va a aceptar la presencia de cualquier varón que ofrezca la oportunidad de llenar ese vacío interior para ella, vacío que muy bien pudiera confundir con la necesidad de la caricia humana; “Porque no quería que se fuera el Ezer... no quería que me dejara... yo’staba muy bien con él... éramos bien felices...”.

El padre es el encargado de darle a la hija muy particularmente la fuerza interior que ella necesita para enfrentar a su vez todo lo que la vida le ofrezca. El hombre más importante en su vida de niña, de adolescente, de juventud primera es el padre que está ahí diciéndole lo que ella vale como persona, le hablará hasta dejarle claro qué es el amor genuino y cómo éste es parte, la mejor de la vida, sí, pero es parte de un crecimiento integral de la persona porque: tal como dice Fromm, el amor hacia ese alguien especial con el que enredaremos no sólo el cuerpo sino los sueños y el alma, surge del amor que tenemos por todos los seres que nos rodean, amor genuino no mera preocupación vacía e histérica, sino compromiso auténtico por el bien de

esos otros que nos acompañan en esta ardua tarea de vivir, recordándonos que están ahí prioritariamente para ser amados.

## Referencias

- Badinter, Elisabeth (1991). *¿Existe el instinto maternal? Historia del amor maternal*. Barcelona, España: Siglos XVII al XX. Editorial Paidós.
- Bauman, Zygmunt. (2005). *Modernidad y ambivalencia*. Barcelona, España: Anthropos Editorial. En coedición con el Centro de Investigaciones Interdisciplinarias en Ciencias y Humanidades y con la Coordinación del Programa de Posgrado en Ciencias Políticas y Sociales de la UNAM (México) y con la Facultad de Ciencias Económicas y Sociales de la Universidad Central de Venezuela (Caracas).
- Clark, K.B. (1980): "Empathy: a neglected Topic in psychological research". *American Psychologist*, 35, 443-455.
- Castoriadis, Cornelio. (2006). *Una sociedad a la deriva. Entrevistas y debates (1974-1997)*. Argentina: Katz Editores.
- Fitch, J. H. (1962): "Men convicted of sexual offenses against children: A descriptive follow-up study". *British Journal of Criminology*, 3: 18-37.
- Fellini, Z.. (2006). Derecho de ejecución penal. Buenos Aires, Argentina : José Luis De Palma, Editor. Hammurabi.
- Finkelhorn, D. y Lewis I. A. (1988): "An epidemiologic approach to the study of child molestation". *Human sexual aggression: Current perspectives*. New York: *Annals of the New York Academic of Sciences*, , 528: 64-78.
- Fromm, Erich (1996). *El Arte de Amar*. Barcelona, España. Editorial Paidós Studio.
- García Garduza, Ismael (2009). *Procedimiento Pericial Médico-Forense. Normas que lo Rigen y los Derechos Humanos*. Editorial Porrúa, México.
- Garrido, Vicente. (1989). *Psicología de la violación*. Estudios de psicología. \_\_\_\_\_ . (2000). *El perfil psicológico aplicado a la captura de asesinos en serie. Aplicado a la captura de asesinos en serie, el caso de caso de J. F.1*. Anuario de Psicología Jurídica. España.
- Garrido, V., Stangeland, P. y Redondo, S. (2006). *Manuales. Principios de Criminología. 3ª Edición, Revisada y Ampliada*. Valencia, España: Editorial: Tirant Lo Blanch..Garrido, Vicente. (2008). *Qué es la psicología criminológica*. Editorial Biblioteca Nueva Sol. Madrid, España.
- Goldstein, A.P. y Keller, H.R. (1991). *El comportamiento agresivo. Evaluación e intervención*. Bilbao. España: Editorial Desclee de Brouwer, S.A.
- Greimas, A.J. (1976). *Semiótica y Ciencias Sociales*. Editorial Fragua. España.
- Hare, R.D. (1991). *"The Hare Psychopathy Checklist Revised"*. Toronto. Ontario, Canada: Multihealth Systems.
- Hare, R.D. y Macperson, L.M. (1984): "Violent and aggressive behavior by criminal psychopaths". *International Journal of Law and psychiatry*, 7: 35-50.
- Hazan, C., y Shaver, P. (1987). "Romantic love conceptualized as an attachment process". *Journal of Personality and Social Psychology*, 52, 511- 524.

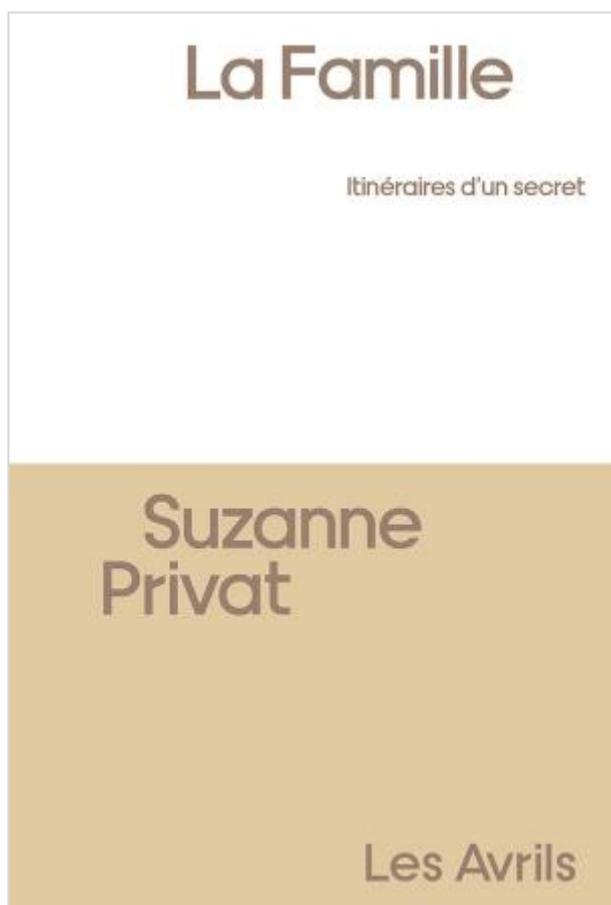
- Herrero Herrero, C. (2011). "Fenomenología Criminal y Criminología Comparada". *Estudios de Criminología y Política Criminal* 23. Madrid, España : Editorial Dykinson.
- Iannotti, R.J. (1978). "Effect of role-talking experiences on role talking, empathy, altruism, and aggression". *Developed Phichology*, 14: 119-124.
- Jacobson y Gottman (2001). Hombres que agreden a sus mujeres. Cómo poner fin a las relaciones abusivas. Paidós, España.
- Knight, R.A. y Prentky, R.A. (1990). Classifying sexual offenders: the development and corroboration of taxonomic models. En W.E. Marshall, D.R. Laws y H.E. Barbaree (Eds.), *Handbook of sexual assault*. Nueva York: Plenum.
- Kingston, D. A., Malamuth, N. M., Fedoroff, P., & Marshall, W. L. (2009). "The importance of individual differences in pornography use: Theoretical perspectives and implications for treating sexual offenders". *Journal of Sex research*, 46.
- Lamas, Martha. (1996). *El Género: la construcción cultural de la diferencia sexual*. En *Las Ciencias Sociales. Estudios de Género*. México: Pueg, Porrúa.
- Laws, D.R & O'Donohue, W.T (Eds.) (2008). *Sexual deviance: Theory, assessment, and treatment*, Guilford Press. USA.
- López, Ma. J., Garrido, V. y. Ross, R. R (2001). "El programa del pensamiento pro-social: avances recientes". En *Criminología y Educación Social, Serie Mayor*. Valencia, España: Editorial Tirant Lo Blanch.
- Maguire, M., Morgan, R. y Reiner, R.. (2002). *Manual de Criminología*. México, D. F.: University Press. Cuarta Reimpresión 2008, 2ª edición.
- Marshall, W.L., (2001). *Agresores sexuales*. Barcelona, España: Ariel.
- Maslow, A. (1954). *Motivación and personality*. Nueva York: Harper y Row.
- Moore, B.S. (1990). "The origins and development of empathy". *Motivation and Emotion*, 14: 74-80.
- Norwood, Robin (2003). *Las mujeres que aman demasiado*. Madrid: Editorial Vergara.
- Ortner y Whitehead (1996). "Indagaciones acerca de los significados sexuales". En: Lamas, Marta (Compiladora) (1996). *El Género: la construcción cultural de la diferencia sexual*. México: Las Ciencias Sociales. Estudios de Género. Pueg. Porrúa.
- Prentky, R.A., Burgess, A.W., Rokous, F., Lee, A., Hartman, C., Ressler, R. y Douglas, J. (1989). *Presumptive role of fantasy in serial sexual homicide*. *American Journal of Psychiatry*, 146, 887 - 891.
- Ressler, Robert (2010). *Dentro del monstruo: Un intento de comprender a los asesinos en serie*. Barcelona, España: Edit. Alba Editorial.
- Román Rosario. (2000). *Del "Primer Vals al primer bebé*. SEP. Instituto Mexicano de la Juventud. México.
- Roig, Encarna (1999): *Estudio Sociológico sobre los Reclusos por Delitos contra la Libertad Sexual*, Barcelona: B.O.C.M.
- Rubin, Gayle (1996). "El tráfico de mujeres. Notas sobre la economía política del sexo". En: Marta Lamas (Compiladora). *Género: la construcción cultural de*

- la diferencia sexual. Programa Universitario de Estudios de Género. México. México: Universidad Autónoma de*
- Scott, Jean (1996). El género: una categoría útil para el análisis histórico. En: Marta Lamas (Compiladora): *Género: la construcción cultural de la diferencia sexual. Programa Universitario de Estudios de Género. Universidad Autónoma de México. México.*
- Soria, Miguel Ángel y José Hernández. (1994). *El agresor sexual y la víctima. Barcelona, España: Boixsareu.*
- Sternberg, Robert J. (1988). *El triángulo del amor: intimidad, pasión y compromiso. Barcelona: Editorial Paidós.*
- Yela, Carlos (2000). *El amor desde la psicología social: ni tan libres, ni tan lejos. Madrid: Editorial Pirámide.*
- Yela, Carlos (1996). "Componentes básicos del amor. Algunas matizaciones al modelo de Sternberg". *Revista de Psicología Social, 11, 131-149.*
- Wong, Stephen (1984): "The criminal and institutional behaviors of psychopaths". En *Ministry of the Solicitor General, Programs Branch User Report Ottawa, Ontario, Canada: Ministry of the Solicitor General of Canada.*



La famille – itinéraires d'un secret (extraits)  
The family – routes of a secret (extracts)

**Suzanne Privat**



Il me raconte son histoire, sans s'épargner. L'enfance à étouffer malgré une mère aimante, à rêver d'arpenter ce monde de l'extérieur auquel il devait se refuser. C'est un mot qui revient beaucoup dans sa bouche, « l'extérieur ». Je me souviens que dans le reportage de France Culture il employait « Gentilité ». Avec moi, il ne prend pas de précautions oratoires : c'est bien tout ce qui est en dehors de la Famille qui est formellement prohibé. Les amours, les amitiés, les loisirs, les choix de vie, tout.

Le problème, c'est que tu es dans une sorte de placard capitonné, bien douillet. Et on te fait comprendre toute ton enfance que tu n'as pas le droit d'en sortir. T'as beau crier dans ton placard, on ne t'entend pas. À l'extérieur, personne ne sait même que tu es là.

Tu n'as rien ajouté de nouveau, Colombe, alors je vais voir du côté de tes abonnés, et des abonnés de tes abonnés. Je ne sais pas si c'est un effet du confinement, mais plusieurs photos anciennes sont remontées à la surface des comptes de tes cousins.

De très vieilles en noir et blanc. Et d'autres plus récentes, stories de vacances ou de jours heureux. C'est pour ça que les anciens laissent les gosses se mettre la tête à l'envers dans les bars : ils deviennent accros à la Famille en même temps qu'à l'alcool et chaque jour qui passe leur coupe un peu plus l'envie d'aller voir à l'extérieur. » Mais cet alcool doudou est aussi pour certains un poison pernicieux. À présent, je ne peux plus ne pas voir ces adultes au visage marqué et encore moins ces enfants présentant toutes les caractéristiques d'un syndrome d'alcoolisation fœtale que je croise de temps en temps dans la rue, doublement isolés de notre monde.

À quelques heures près, nous aurions pu nous retrouver côte à côte, accroupies sur le même bout de trottoir en train d'admirer les audacieuses qui ont colonisé un trou dans l'asphalte. En deux mois de ville déserte, les plantes ont pris leurs aises, sans craindre les piétinements des passants. Dans cet enclos presque exactement circulaire d'environ vingt centimètres de diamètre cohabitent quelques pousses vigoureuses de ray-grass anglais échappées du square voisin et un coussin de mousse d'un vert nocturne enchâssé dans un fin tapis d'oxalis corniculé aux pourpres éteints. Vu de haut, on dirait une île. J'ai su tout de suite que c'était mon île. Je l'ai photographiée sous tous les angles avant de m'en éloigner à regret.

Comment aurais-je réagi si j'avais dû, en cursives appliquées, invoquer l'anéantissement de la personnalité dont j'avais à peine eu le temps d'explorer le sas d'entrée ? Aurais-je repoussé le cahier d'un geste rageur ou plutôt porté mon regard vers le visage de mon père pour y chercher une raison de continuer ? Je vais le faire, bien sûr, ne t'inquiète pas, puisque tu sembles persuadé que c'est ce qu'il y a de mieux pour moi. C'est ce qui m'attriste le plus dans l'idée de ces gamins copistes, de penser qu'il puisse s'agir pour eux d'un acte d'amour envers leurs parents.

Puis la chanson s'attaque aux habitants de ces maisons, qui font les mêmes études, travaillent dans les mêmes boîtes, ont des plaisirs similaires, élèvent tous de beaux enfants qui marcheront inéluctablement dans les pas de leurs pères, en suivant des voies précisément jalonnées par ceux qui sont passés là avant eux. Nous en sommes tous plus ou moins là. Moi aussi, j'en ai conscience. Mais les balises qui guident ta route, Colombe, sont sacrément plus visibles que celles que je trouve sur mon chemin. Si tu décides de te laisser porter, ton parcours sera facile. Études, domiciles, suivi médical, prestations sociales, scolarité de tes futurs enfants, loisirs, résidences secondaires... Tout est déjà prévu pour toi, jusqu'à ta dernière demeure. La Famille est un univers à part, mais parfaitement organisé.

Toi et ta mère, vous aurez passé la journée à lire les prières. Les femmes de la Famille n'ont pas le droit d'accompagner les défunts jusqu'à leur dernière demeure et ça te semble injuste. Parfois, tu imagines que quelqu'un que tu aimes de tout ton cœur meurt, ta mère par exemple, ou ton plus jeune frère, et ça te tord le cœur de savoir qu'on va les mettre dans la terre comme ça, sans que tu puisses les accompagner, sous la grande dalle sans nom.

C'est sûr, tu aurais préféré qu'on vous laisse tranquilles. Mais d'un autre côté, tu sens bien que votre vie est à part, et pas qu'un peu. Ça t'énerve quand tes cousins ou tes tantes essaient de te démontrer que vous n'êtes pas des Amish, que ce n'est plus comme avant, que maintenant vous êtes libres de faire ce que vous voulez, même de ne croire en rien, comme ton père et ta mère. Tu as envie de répondre que c'est une liberté en carton, et qu'encore elle n'est même pas pour tout le monde, certainement pas pour les gamines à nattes longues, ou leurs mères qui déambulent comme des fantômes et qui prient pour le salut de ton âme quand elles voient ton piercing au nombril.

Toi, tu verras plus tard.

Pour l'instant tu es bien.

Pour les plus religieux des tiens, tu seras Colombe l'élue de Bon Papa, qui ne doit pas déchoir. Avec tes cousins, tu seras cette fille qui ne se pose pas de questions, toujours partante pour les plans en soirée, pour les concerts et les tournois de foot. Tu voudras être comme eux, juste cultiver ton petit jardin intérieur pour te sentir exister. Tu auras peur de ne pas être assez jolie ou assez douce pour les garçons qui te plaisent. Tu feras tout pour paraître à la fois fun et responsable dans l'espoir d'être choisie comme marraine d'un nouveau-né. Pour l'extérieur, tu seras sans doute cette élève dans la moyenne, puis cette jeune femme sans histoire, serviable, sympa, toujours le sourire aux lèvres. Un peu discrète, peut-être.

Mais pour toi, qui es-tu ? Dans le creux de tes nuits, quand tu écoutes ton cœur se balancer, que te dit-il de ses incessantes oscillations ?

---

**Suzanne Privat**



Civilisationniste de formation, Suzanne Privat (c'est un pseudonyme) s'est d'abord orientée vers la communication corporate et institutionnelle. Aujourd'hui, son activité se répartit entre le planning stratégique et le journalisme de vulgarisation scientifique pour le compte de grands acteurs publics et privés. Elle est aussi passionnée de photographie et d'immersion en archives. *La Famille, Itinéraires d'un secret* est son premier livre.